

Campbell, T. 21





LE CABINET

D E S F É E S ;

O U

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX ;

Ornés de Figures.

TOME VINGT-UNIÈME.



A A M S T E R D A M ;

Et se trouve à PARIS ,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M, DCC, LXXXVI.

THE

LIBRARY

OF

THE UNIVERSITY OF

CHICAGO

AT THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

CHICAGO, ILL.

1892

CHICAGO, ILL.



CHICAGO, ILL.

CHICAGO, ILL.

CHICAGO, ILL.

CHICAGO, ILL.



LES MILLE
ET
UN QUART D'HEURE,
CONTES TARTARES.

UN derviche (1) solitaire qui demeuroit auprès d'Astracan (2), revenant un soir de

(1) Les derviches ou dervis sont des religieux mahométans. Ils affectent tous de paroître modestes, humbles, patiens & charitables; ils ont les jambes nues, l'estomac découvert, & quelques-uns se brûlent encore avec un fer chaud pour exercer leur patience. Ils font profession de pauvreté, de chasteté & d'obéissance; mais ils n'ont pas assez de vertu pour se contenir. Ils peuvent obtenir la permission de sortir de leur monastère. Il y en a de solitaires à peu près comme nos hermites.

(2) Astracan, ville capitale de la province d'Astracan, sur les frontières de la Tartarie Déserte, vers les embouchures du fleuve Volga, sur la mer Caspie; sa situation, qui est sur les confins de l'Asie & de l'Europe, est cause qu'il s'y fait un très-grand commerce.

pêcher à la ligne sur le bord du fleuve Volga ; fut surpris , en rentrant dans une espèce de petite loge qu'il s'étoit bâtie lui-même , d'y trouver un enfant nouvellement né , & tout nud. Il le prit entre ses bras , & courut apprendre cette aventure à un tailleur d'Astracan , nommé Kourban , de qui il avoit coutume de recevoir souvent des aumônes.

La femme du tailleur étoit heureusement accouchée la veille , d'une fille qui étoit morte dans le moment même. Elle offrit la mamelle à l'enfant que le derviche lui venoit d'apporter ; & oubliant , pour ainsi dire , sa propre fille , elle tourna toutes ses affections vers ce petit garçon qu'elle nomma Schems-Eddin.

Le tailleur & sa femme n'ayant point eu d'autres enfans pendant près de quinze ans , ils aimèrent le petit Schems-Eddin avec une extrême tendresse ; & ce jeune homme , qui se croyoit leur fils , y répondoit avec un respect & une soumission qui augmenta encore l'amour qu'ils avoient pour lui. Quand il fut parvenu à un âge raisonnable , quelque inclination qu'il ressentît pour les armes , la seule volonté de Kourban le détermina à apprendre le métier de tailleur ; & en moins de deux ans , il réussit si parfaitement dans cette profession , que , sans avoir besoin de prendre aucune mesure , mais à

la seule inspection d'une personne , il lui faisoit un habit aussi juste que l'auroit pu faire le plus habile tailleur d'Astracan.

L'adresse & l'habileté de Schems-Eddin firent bientôt grand bruit par la ville ; personne ne passoit pour être du bon goût , s'il n'étoit habillé de sa façon ; & la plupart des dames se servoient de lui , sans que les maris en prissent ombrage , puisqu'il lui suffisoit de les voir de loin pour leur apporter , quatre jours après , un habit tel qu'on le lui commandoit.

Un jour que Schems-Eddin étoit dans sa boutique , une vieille esclave l'abordant , demanda à lui parler en particulier. Jeune homme , lui dit-elle , seriez-vous d'humeur à venir en ce moment avec moi , pour habiller deux des plus belles dames d'Astracan ? Schems-Eddin n'hésita point à lui promettre de la suivre. Ce n'est pas tout , repliqua la vieille , il faut que vous consentiez que l'on vous bande les yeux ; sans cette condition , il ne m'est pas permis de vous emmener avec moi. Schems-Eddin fut surpris d'une pareille proposition ; mais , résolu d'hasarder tout plutôt que de manquer à voir deux belles femmes , il partit sur le champ avec la vieille. Elle le conduisit dans une petite maison des fauxbourgs d'Astracan ; le fit entrer dans une salle basse ; & avei-

gnant alors un mouchoir de soie brodé d'or, elle le présenta à deux esclaves noirs, qui avoient le sabre à la main, leur ordonna de lui couvrir les yeux avec ce mouchoir, & de le conduire où il étoit attendu; mais qu'au cas qu'il eût la moindre curiosité de voir la route qu'on lui alloit faire tenir, ils ne balançassent pas à lui couper la tête.

Cet ordre effraya le jeune tailleur. Ne craignez rien, lui dit la vieille, pourvu que vous foyez sage & discret, votre vie est en sûreté. Il se rassura un peu par ces promesses, se laissa bander les yeux, & marcha en cet état près d'une heure, au bout de laquelle les esclaves lui ayant ôté son bandeau, il se trouva dans un fallon superbe, éclairé de plus de cent bougies.

Il y avoit, au bout du fallon, un trône d'argent massif, sur lequel étoient assises trois dames, couvertes chacune d'un voile, mais à travers duquel on pouvoit aisément voir que l'une d'elles, quoique parfaitement belle, avoit environ quarante ans, & que la nature n'avoit rien formé de si charmant & de si achevé que les deux autres, qui n'en paroissoient pas encore dix-huit. Un grand nombre d'esclaves, pareillement voilées & rangées des deux côtés du trône, gardoient un profond silence, &

paroissoient attendre avec respect les ordres des trois dames.

Après que l'on eut donné au tailleur le tems d'admirer tant de magnificence , celle des trois qui paroissoit la plus âgée se leva de dessus le trône : Schems-Eddin , lui dit-elle , ta réputation a excité notre curiosité. On publie dans Astracan des choses merveilleuses de ton adresse , nous en voulons juger par nous-mêmes ; regarde bien ces deux jeunes dames , examine leurs tailles avec attention : peux-tu te vanter , sans prendre autrement leur mesure , de leur faire à chacune un habit de bon gout ? Madame , repliqua alors le jeune tailleur , je ferai mes efforts pour soutenir la réputation que j'ai acquise avec quelque justice : j'en ai assez vu ; faites-moi livrer les étoffes , vous serez satisfaite avant qu'il soit huit jours.

Les esclaves noirs firent alors passer Schems-Eddin dans un autre salon ; on lui ouvrit vingt coffres remplis des plus belles étoffes de tout l'Orient. Il choisit ce qu'il lui en falloit pour faire les deux habits complets. On lui banda les yeux , on le reconduisit chez la vieille , & la vieille le remena chez lui. Si tu veux conserver ta bonne fortune , lui dit-elle en le quittant , ne cherche point à savoir d'où tu viens & pour qui tu travailles ; le moindre pas que tu feras

pour parvenir à cette connoissance te coûtera la vie ; songe seulement à exécuter au plutôt les ordres que tu as reçus ; je reviendrai te prendre dans le tems que tu as promis l'ouvrage que tu viens d'entreprendre , je te ferai conduire devant ces mêmes dames , aux conditions que tu as déjà éprouvées.

La vieille alors ayant pris congé de Schems-Eddin , il se coucha après avoir proprement ferré ses étoffes , dans la résolution de travailler aux habits dès la pointe du jour : mais il ne put fermer l'œil de toute la nuit ; les charmes d'une des deux jeunes dames lui revinrent mille fois dans l'esprit. Deux grands yeux bleus dont l'éclat n'avoit pas laissé de paroître à travers son voile , avoient fait une telle impression sur son ame , qu'il n'étoit plus le maître de soi-même. Il se releva , alluma sa lampe ; & après avoir rêvé quelque tems de quelle manière il couperoit ces étoffes , il imagina un dessein si singulier & si avantageux pour la beauté des deux jeunes dames , & sur-tout de celle qu'il aimoit , qu'il eut tout lieu d'espérer qu'elles feroient contentes de son ouvrage. Il travailla ensuite avec une extrême attention ; & les habits se trouvant faits au jour marqué , la vieille qui le vint prendre , le remit les yeux bandés entre les mains des deux noirs , qui après lui avoir fait

faire les mêmes tours par la ville , le présentèrent aux trois dames , qu'il trouva assises sur le trône d'argent.

Schems-Eddin n'eut pas plutôt ouvert son paquet & déployé les habits , que l'on se récria sur son bon goût. Les deux dames pour qui ils étoient faits , passèrent dans une espèce de garde-robe avec quatre esclaves. Elles rentrèrent dans le salon quelques momens après sans voiles, & sous ces nouveaux habits , mais plus brillantes mille fois que des pleines lunes (1). Si-tôt qu'elles parurent , le salon retentit des battemens de mains des esclaves , & le jeune tailleur fut lui-même si ébloui des attraits de celle à qui il avoit consacré son cœur , qu'il se laissa aller à la renverse sur un sofa , & pensa mourir de l'extrême plaisir qu'il ressentit en ce moment.

En effet , la beauté de ces dames étoit si éclatante , qu'elle ne pouvoit être comparée qu'à celle des houris (2).

Elles applaudirent fort Schems-Eddin , louèrent l'invention & la propreté avec laquelle il

(1) Manière de parler arabe pour exprimer une extrême beauté.

(2) Les houris sont des filles que Mahomet promet aux bons musulmans après leur mort. Elles doivent leur paroître toujours vierges , & être d'une beauté achevée.

travailloit , lui donnèrent chacune une bourse de cent pièces d'or , & le prièrent de leur faire encore deux habits différens de ceux qu'il venoit de leur apporter. Ce jeune homme passa dans le salon aux étoffes , en choisit cinq pièces d'un goût très-bisarre, en fit deux autres habits les plus singuliers que l'on eût encore vu, revint au bout de huit jours avec les mêmes cérémonies, en reçut de plus grands applaudissemens , deux cens pièces d'or , & l'ordre de choisir de l'étoffe pour en faire encore d'autres. Enfin, il y avoit déjà sept semaines que ce commerce duroit, pendant lequel tems Schems-Eddin avoit fait quatorze habits , & reçu autant de bourses d'or, lorsque la passion qu'il avoit conçue pour une de ces deux dames fut si violente , que quelque distance qu'il parut y avoir d'elle à lui, il résolut de lui déclarer son amour. Après avoir examiné assez long-tems comment il s'y prendroit , il ne trouva point d'autre expédient que de mettre une lettre pour elle dans la poche du premier habit qu'il lui porteroit. Il exécuta ce dessein , & exprima ce qu'il sentoît pour cette belle dans des termes si vifs & si soumis , qu'il espéra que si elle n'acceptoit pas son cœur , elle lui pardonneroit du moins la témérité qu'il avoit de le lui offrir.

La lettre fit tout l'effet que Schems-Eddin en

pouvoit attendre ; loin de voir de la colère dans les yeux de sa dame la première fois qu'il parut devant elle , il y lut quelque chose de si doux pour lui , qu'il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de se jeter à ses pieds. Il lui présenta son habit ; elle sortit pour aller l'essayer , & le lui renvoyant un moment après , elle lui fit dire qu'il la ferroit un peu trop.

Le jeune tailleur qui favoit bien que l'habit étoit comme il falloit , s'imagina que ce n'étoit qu'un prétexte pour lui faire réponse. Il tira ses ciseaux & son aiguille , & feignant de raccommoder ce qu'il y manquoit , il fouilla dans la poche de cet habit , il y trouva une lettre qu'il prit adroitement , & rendit ensuite l'habit , auquel il n'avoit nullement touché ; la dame en fut très-contente , & rentra dans le salon. On donna de nouveaux ordres au jeune tailleur , il fut reconduit à l'ordinaire ; & si-tôt qu'il fut rentré chez lui , il ouvrit précipitamment sa lettre , dans laquelle il lut ce qui suit :

Je n'ai pu , aimable Schems Eddin , être insensible à votre passion , vous me la peignez avec des couleurs si vives & si naturelles , que je croirois offenser notre grand prophète si je la payois d'ingratitude. Je vous aime , & je ne rougis point de vous l'avouer ; tout me plaît en vous , & vous seriez bientôt heureux , s'il ne tenoit qu'à moi de couronner

votre amour que je crois sincère & légitime ; mais , chère lumière de ma vie , que cet aveu vous doit coûter de larmes , en apprenant que je suis renfermée pour toujours dans un lieu où tout ce qui y respire est destiné pour les plaisirs du roi d'Astracan , & qu'il n'est pas permis à l'infortunée Zebd-El-Caton (1) d'espérer d'être un jour unie avec le tendre Schems-Eddin.

Si le jeune tailleur ressentit une joie infinie à la lecture de cette lettre , elle fut mêlée d'une douleur très-vive. Zebd-El-Caton étoit la plus belle personne qui fût dans toute la Tartarie ; mais il n'étoit pas permis d'ignorer qu'elle étoit la favorite d'Alfaleh (2), roi d'Astracan. Schems-Eddin avoit trop de relation avec les principaux de la ville , pour n'avoir pas oui parler plusieurs fois des charmes de cette belle personne , & des rigueurs qu'elle avoit pour le roi. Comme ce prince avoit plus de soixante ans , & que Zebd-El-Caton n'en avoit guère que dix-sept , elle n'avoit jamais pu s'accoutumer à des soupirs sexagénaires , & le roi d'Astracan qui l'aimoit avec une ardeur & une délicatesse sans égale , n'ayant pas voulu se servir de l'autorité qu'il avoit sur son esclave , attendoit patiem-

(1) Ce nom , en persan , signifie la fleur des dames.

(2) Alfaleh signifie , en arabe , le bon roi.

ment que sa complaisance aveugle lui gagnât le cœur de cette belle.

Schems-Eddin vit bien l'impossibilité qu'il y avoit d'enlever Zebd-El-Caton à son roi, il en conçut un si violent désespoir, que quand la vieille esclave vint pour le conduire au fêrail, elle le trouva au lit avec une fièvre très-considérable. Elle alla promptement annoncer cette nouvelle aux trois dames. Elles en furent alarmées, & sans considérer le péril auquel elles s'exposoient, elles gagnèrent les eunuques qui avoient permis au jeune tailleur de les venir voir si souvent, & obtinrent d'eux la liberté de sortir du palais.

Schems-Eddin qui avoit résolu de se laisser mourir, fut dans le dernier étonnement de voir ces dames au chevet de son lit. Il s'efforçoit de leur témoigner sa reconnoissance, lorsque la plus âgée d'entre elles ayant levé son voile pour la première fois, lui adressa ainsi la parole: « Votre » fanté nous est si précieuse, charmant Schems- » Eddin, que nous hasardons notre vie pour » juger par nous-mêmes s'il n'y a pas moyen de » sauver la vôtre : apprenez-nous de grace le » sujet de votre maladie, peut-être y trouve- » rons-nous quelque remède ».

Le jeune tailleur saisi de respect, & touché des beautés de cette dame, qu'un mouvement

inconnu faisoit agir , se leva à demi : Ah ! madame , reprit-il , d'une voix languissante , quelque incurable que je crusse mon mal , votre présence & celle de ces dames vient d'apporter dans mes plaies un baume salutaire. La douleur seule m'alloit donner la mort ; mais puisque vous avez la bonté de vous intéresser aux jours d'un misérable , j'abandonne la résolution cruelle que j'avois prise ; & je compte , avant qu'il soit six jours , être en état de livrer à ces deux dames les habits qu'elles m'ont commandés. Zebd - El-Caton attendrie par l'amour extrême du jeune tailleur , lui ferra la main. Si cela est possible , sans intéresser votre santé , lui dit-elle , faites en sorte , mon cher Schems-Eddin , de nous tenir parole : vous ne sauriez vous imaginer la joie que j'en aurai en mon particulier.

Les dames se levèrent alors , & accompagnées des eunuques qui les avoient conduites jusqu'à la maison du tailleur , elles retournèrent au palais.

Schems-Eddin passa la nuit dans un si grand excès de plaisir , qu'il fut en état dès le lendemain matin de travailler aux habits. Ils se trouvèrent prêts au bout de six jours comme il l'avoit promis , & la vieille qui étoit venue très-souvent s'informer de sa santé , l'ayant enfin remis entre les mains des deux noirs , ils le conduisirent au

salon , qui retentit à sa vue de mille cris de joie.

Schems-Eddin présenta ces habits aux dames. Elles les visitèrent , & les trouvèrent d'un goût si supérieur à ceux qu'il leur avoit fait jusqu'alors , qu'elles en furent charmées. Pour en relever encore la magnificence , elles se firent apporter un petit coffre rempli de pierreries , & lui ordonnèrent d'en choisir pour les attacher sur ces habits.

Le jeune tailleur obéit à leurs ordres , & relevoit avec une agraffe de diamans la manche de la charmante Zebd-El-Caton , lorsque la porte du salon ayant été ouverte avec violence , un homme sur le visage duquel la fureur étoit peinte , vint à lui le sabre à la main. Schems-Eddin reconnut en ce moment cet homme pour le roi d'Astracan : il crut bien que sa mort étoit certaine , mais ne jugeant pas à propos d'attendre les effets de la vengeance de ce prince , ni d'abandonner à sa fureur les trois dames à qui il avoit tant d'obligation , il se saisit promptement d'un poignard garni de diamans , qui étoit dans le coffre aux bijoux ; & sans donner le tems au roi de le joindre , il lui lança ce poignard avec tant d'adresse , qu'il lui fit une très-profonde blessure ; dont il tomba par terre.

Alsaleh en cet état n'eut pas la force de se

relever. Il appella du secours, & douze eunuques noirs étant entrés à sa voix, il leur ordonna de se saisir de Schems-Eddin, ainsi que des trois dames, & des deux esclaves noirs; de les dépouiller jusqu'à la ceinture, & de leur tailler le corps à coups de sabre.

Pendant que l'on posa le roi sur un sofa, & que l'on alla chercher son chirurgien, les ordres cruels qu'il venoit de donner furent en partie exécutés. On avoit déjà dépouillé tous les criminels, & ils alloient subir ce dur arrêt, lorsque la plus âgée des trois dames ayant par hasard jeté la vue sur le jeune Schems-Eddin, & remarqué une grenade naturelle qu'il avoit au-dessous de la mamelle droite : Ah ! seigneur, dit-elle, en se jetant aux pieds d'Alfaleh, suspendez pour un moment, je vous en conjure, votre juste colère. Je suis seule coupable. La malheureuse Sutchoumé, votre fille, Zebd-El-Caton, & le jeune homme sont innocens, mais l'on ne peut fuir sa destinée, & quelque précaution que vous ayez cru prendre pour éviter la prédiction de l'astrologue, voilà cette prédiction accomplie par les routes inévitables de la providence.

Le roi surpris de ce discours, fit retirer ses eunuques; & après avoir ordonné aux dames & au tailleur de se couvrir, il commanda à celle

qui venoit de porter la parole , de lui expliquer une énigme dont le sens lui étoit impénétrable. Cette dame obéissant aux ordres du roi, lui parla dans ces termes.

Histoire de la sultane Dugmé.

IL vous souviendra , seigneur , que lorsqu'ayant le bonheur de vous plaire , vous consultâtes le fameux Abdelmelek sur ma grossesse , cet astrologue vous répondit que j'accoucherois d'un fils qui vous donneroit la mort , & qui seroit cause de la sienne , si l'on ne l'étouffoit en naissant. Comme Abdelmelek s'étoit toujours trouvé vrai dans ses prédictions , celle-là vous effraya ; & pour prévenir ce malheur , vous me fîtes garder à vue. Je vous représentai vainement le peu de fond qu'il y avoit à faire sur une science aussi incertaine que l'astrologie ; vous résolûtes d'être présent à mes couches , pour empêcher la supposition que j'aurois pu faire. Mes larmes ne vous touchèrent pas ; vous fûtes inexorable : Je ne pus vous détourner de la cruelle résolution de verser vous-même votre sang , & je pensai mourir de douleur & d'effroi , en vous voyant entrer avec Abdelmelek dans ma chambre , au moment que l'on vous assura que j'allois accou-

cher ; mais , seigneur , vous n'avez pas oublié que je passai de l'inquiétude la plus cruelle à la joie la plus excessive , quand au lieu d'un garçon , je ne mis au monde que la malheureuse Sutchoumé : vous regardâtes en ce moment Abdelmelek avec indignation. Ignorant ou malin astrologue , lui dites-vous , les yeux enflammés de colère , je t'apprendrai à te jouer ainsi de ton roi. Ta malice a pensé coûter la vie à ma chère Dugmé ; mais je saurai bientôt punir un insolent sujet de sa témérité. Abdelmelek alors , poursuivit la sultane , se jeta à vos genoux : seigneur , vous dit-il , ne commencez pas par moi à accomplir une prédiction qui ne sera que trop véritable : daignez attendre encore un moment , vous allez être éclairci que ma science n'est point fausse..... Vous ne donnâtes pas le tems à l'astrologue d'achever ce qui lui restoit à vous dire , vous lui abbatîtes la tête d'un coup de sabre , & vous sortîtes de ma chambre , après avoir fait emporter la fille à qui je venois de donner la naissance.

A peine , seigneur , étiez - vous rentré dans votre appartement , que je ressentis de nouvelles douleurs. La femme qui m'avoit secourue dans les premières , s'approcha de moi. Elle s'aperçut que j'allois encore accoucher : elle fit sortir ; sous différens prétextes , toutes les personnes qui étoient dans ma chambre , & je donnai , un
moment

moment après, la vie à un garçon beau comme le jour. La nature qui n'avoit rien formé de si parfait, ne put consentir que je vous le sacrifiassé : mes entrailles se révoltèrent contre la cruauté dont je vous accusois dans l'ame ; je remis mon fils, avec des pierreries considérables, entre les mains de cette femme, & je la priai de lui aller chercher promptement une nourrice hors d'Astracan. Comme je n'étois plus observée, il fut aisé à cette femme d'emporter mon fils, & j'attendois avec impatience qu'elle vînt m'en dire des nouvelles, lorsque, quatre jours s'étant passés sans la revoir, j'appris avec une extrême douleur qu'elle avoit été assassinée à quelques lieues d'Astracan. On ne disoit point qu'on eût trouvé d'enfant avec cette femme, cela me rassuroit un peu ; mais quelque recherche secrète que j'aie pu faire depuis ce tems, pour découvrir ce qu'étoit devenu mon fils, je n'en ai jamais su rien apprendre, & je le comptois perdu sans retour, lorsqu'en ce moment, seigneur, je viens de le reconnoître dans ce jeune homme, à la grenade qu'il a à l'estomac, ainsi que Sutchoumé, sa sœur jumelle. C'est sans doute la seule nature, continua Dugmé, qui agissoit en moi, lorsque passant avec votre majesté, il y a environ deux mois, devant la boutique de Kourban, je ressentis tout d'un

coup pour ce jeune tailleur une extrême tendresse qui n'avoit rien de criminel , & dont j'ignorois la cause secrète. C'est moi seule , seigneur , qui , sous prétexte de lui faire faire des habits pour ma fille , & pour la belle Zebd-El-Caton , ai gagné vos eunuques pour l'introduire dans le palais : punissez donc en moi seule l'instrument de tous vos malheurs.

Suite de l'histoire de Schems-Eddin.

LE roi d'Astracan fut étrangement surpris de ce discours ; quoique le cruel état où il se trouvoit ne dût le faire songer qu'à la vengeance, il donna ordre qu'on fît promptement venir le tailleur & sa femme , qui passaient pour père & mère de Schems-Eddin. Pendant qu'on étoit allé les chercher , on pansa la plaie qui venoit de lui être faite , & ce ne fut pas sans un violent désespoir que Schems-Eddin lut dans les yeux de celui qui y mettoit le premier appareil, que ce prince étoit en danger de la vie.

Le tailleur & sa femme arrivèrent enfin. Ils avouèrent que ce jeune homme n'étoit pas leur fils , qu'il leur avoit été apporté il y avoit environ dix-huit ans , par un derviche solitaire , qui leur avoit dit l'avoir trouvé tout nud dans

sa petite loge, en revenant de pêcher à la ligne sur le fleuve Volga, & que le bon homme étoit mort subitement trois mois après, sans leur en avoir pu apprendre davantage.

Le jour auquel Schems-Eddin avoit été porté chez Kourban, se trouva conforme à celui de la naissance de Sutchoumé, & la grenade qu'il avoit, ainsi que sa sœur jumelle, achevant de faire connoître au roi qu'il étoit son fils, il le fit approcher, l'embrassa tendrement, & le fit couvrir d'une robe magnifique.

Si, d'un côté, Schems-Eddin se sentoît flatter par son illustre naissance, de l'autre, son âme étoit remplie de la plus vive douleur. Il se jeta aux pieds d'Alsaleh. Seigneur, lui dit-il en fondant en larmes, j'attends la mort avec impatience; je ne puis me regarder sans horreur après ce que ma main vient de commettre : purgez la nature d'un monstre tel que moi; c'est la seule grâce que veuille jamais obtenir de vous un fils aussi criminel que je le suis. Non, non, mon cher Schems-Eddin, reprit le roi en l'embrassant de nouveau, vous n'êtes point coupable de ma mort, mais ce qui est écrit sur la table de lumière (1) ne se peut éviter: vivez,

(1) La plupart des orientaux croient que tout ce qui est arrivé & arrivera jusqu'à la fin du monde, est

je vous l'ordonne , & faites promptement assembler mes visirs & tous les émirs d'Astracan ; je veux en leur présence vous reconnoître pour mon fils & mon successeur.

Schems-Eddin , pénétré des bontés du roi son père , embrassoit ses genoux avec respect , & se hâtoit peu d'exécuter ses ordres : mais la sultane Dugmé ayant , sans perdre de tems , fait porter ses commandemens par les douze esclaves noirs , la chambre du roi fut remplie un moment après des plus considérables de sa cour.

Ce prince étoit étendu sur son sopha. L'ange de la mort n'est pas éloigné de moi , leur dit-il , & je sens que je vais bientôt dormir à l'ombre de la miséricorde du tout-puissant. Voici , visirs , continua-t-il , d'une voix basse ; voici votre maître , en leur montrant le jeune Schems-Eddin ; c'est mon fils , & celui de la sultane Dugmé , je vous ordonne de le regarder comme votre roi.

Les visirs & les émirs furent très-surpris de la nouvelle de la mort si prochaine d'Alfaleh. Ils ignoroient pareillement qu'il eût jamais eu

écrit sur une table de lumière avec une plume de feu ; & ils appellent cette écriture la prédestination inévitable.

de fils ; mais la sultane leur ayant raconté en peu de mots l'histoire du jeune tailleur , ils se prosternèrent tous la face contre terre, & jurèrent sur leurs têtes de lui obéir jusqu'à la mort.

A peine cette cérémonie fut-elle achevée , que le roi fit approcher de son sofa la sultane son épouse , Sutchoumé , & Zebd-El-Caton : ma chère Dugmé , dit-il à la première , je connois parfaitement l'injustice que j'ai rendue à vos charmes , en aimant la belle Zebd-El-Caton , qui n'a jamais payé mon amour que d'ingratitude ; vous ne méritiez pas cette infidélité de ma part , & je meurs avec un extrême regret d'avoir rompu les sermens que je vous avois faits tant de fois de n'être jamais qu'à vous. Ah ! seigneur , reprit Dugmé , en versant des larmes en abondance , quelque tendresse que j'aie ressentie pour votre majesté , je n'ai jamais prétendu la gêner dans ses plaisirs. Je vous ai aimé , seigneur , pour vous-même ; & vous ne m'avez point vu regarder d'un œil d'envie la nouvelle faveur de Zebd-El-Caton ; quelque douleur que je ressentisse de la perte de votre cœur , il suffisoit que vous fussiez content pour que je ne murmurasse pas contre vos volontés souveraines.

Le roi sentit en ce dernier moment redoubler son amour pour la sultane. Il l'embrassa

tendrement ; je vais , ma chère Dugmé , lui dit-il , vous prouver la vérité de ce que je viens de dire ; la charmante Zebd-El-Caton ne me touche plus ; & pour vous en donner une marque certaine , je la conjure de vouloir bien , en votre présence , donner la main au prince mon fils. Pour Sutchoumé , le visir Ben-bukar.... Le roi d'Astracan ne put achever d'expliquer ses volontés sur ce qui regardoit sa fille. Il mourut entre les bras de la sultane , en prononçant ces dernières paroles.

Il est impossible de représenter le désespoir de Schems-Eddin ; on eut toutes les peines imaginables à l'empêcher d'attenter à sa vie. Sa mère , sa sœur & Zebd-El-Caton ne le quittèrent pas un moment ; la dernière sur-tout , délivrée d'un roi dont la tendresse importune , quoique respectueuse , l'avoit fait trembler plus d'une fois , fit tous ses efforts pour dissiper la douleur de Schems-Eddin. Insensible à tous les honneurs qu'on lui rendit , il tomba dans une mélancolie si profonde , que l'on appréhenda tout pour ses jours.

L'on ordonna des prières publiques dans toutes les mosquées d'Astracan. Elles apaisèrent un peu la colère du grand Prophète contre le nouveau roi. Il se trouva plus tranquille au bout de quelques mois : & après avoir récompensé di-

gnement le tailleur & sa femme de la tendresse qu'ils lui avoient toujours témoignée, il maria Sutchoumé au visir Ben-bukar, comme il croyoit que l'avoit souhaité le roi son père, & épousa publiquement la charmante Zebd-El-Caton.

Ce prince passa près de cinq mois avec sa chère épouse dans une félicité digne d'envie. Les jours ne lui paroissoient que des momens auprès d'elle; mais ce bonheur fut tout d'un coup interrompu par des rêves affreux qui lui représentoient presque toujours son père sanglant. Zebd-El-Caton tâchoit vainement, par les caresses les plus tendres, d'effacer de l'esprit de son époux les noires idées dont il étoit rempli. Il étoit sans cesse agité des remords de son parricide, & ne trouva point d'autres moyens pour le faire cesser, que d'entreprendre le voyage de la Mecque.

Zebd-El-Caton ne voulant point quitter le roi, elle le pria instamment de lui permettre d'être du voyage, & Schems-Eddin ne pouvant lui refuser cette satisfaction, il laissa le visir Ben-bukar, son beau-frère, pour gouverner le royaume en son absence, lui recommanda fort sa mère & sa sœur, & partit d'Asracan.

Après un voyage de très-long cours, pendant

lequel le prince & son épouse essuyèrent mille fatigues , ils arrivèrent enfin à la Mecque (1). Schems-Eddin y fit sept fois le tour du temple ; & après s'être fait purifier avec l'eau du puits Zemzem , il alla sur le soir au mont Arafat , il y fit égorger deux cens moutons qu'il distribua aux pauvres. De-là , il prit le chemin de Médine ; il y fit ses dévotions dans la très-sainte mosquée , & après y avoir laissé un présent de quarante mille pièces d'or , ainsi qu'il avoit fait à la Mecque , il se joignit avec la caravane , & prit la route au grand Caire (2) , où l'on arriva sans accident.

(1) La Mecque , ville de l'Arabie Heureuse , à une journée de la Mer Rouge. C'est le lieu de la naissance de Mahomet. Il y a une mosquée magnifique , très-fréquentée par les turcs qui y abordent par dévotion de toutes parts. On y voit un puits appelé Zemzem , que l'on croit être celui d'Abraham , dont l'eau est salée , & qu'ils s'imaginent très-salutaire pour expier les péchés les plus énormes en s'y lavant. Ils vont ensuite sur le mont Arafat y sacrifier un ou plusieurs moutons qu'ils distribuent aux pauvres , & delà passent ordinairement à Medine , où est le tombeau de leur prophète. Il n'y a que quatre journées de la Mecque à Medine.

(2) Le grand Caire est situé sur les confins de la haute & basse Egypte , & presque au milieu du royaume , à deux mille pas , ou environ , du Nil. Le grand com-

Schems-Eddin ne ressentoit plus les cruelles agitations qui interrompoient si souvent son sommeil. Il commençoit à jouir d'un bonheur tranquille , & se préparoit à prendre la route de son royaume, lorsque la belle Zebd-El-Caton fut attaquée d'une fièvre très-violente. Ce fâcheux contre-tems l'empêcha de partir avec la caravanne , qui ne pouvoit différer son voyage ; mais ce prince eut bientôt lieu d'être justement alarmé, quand le mal de sa chère épouse redoubla à un point qui fit appréhender pour sa vie. Cette princesse perdit toute connoissance : elle fut près de deux jours en cet état, & ne reprit, pour quelques momens, l'usage de la parole , que pour percer le cœur de Schems-Eddin, de la douleur la plus cruelle.

Je vais vous quitter , mon cher époux, lui dit-elle en l'embrassant avec une extrême tendresse, & je conçois par avance toute l'horreur d'une telle séparation , mais il faut que vous vous

merce qui s'y fait , y attire toutes sortes de nations. C'est environ vers le mois d'octobre , que les caravannes qui se sont assemblées au Caire partent pour la Mecque ; & le nombre des pèlerins est quelquefois si grand , qu'il monte jusqu'à quarante mille. Il n'y a point de bons musulmans qui, une fois en sa vie , ne fasse le pèlerinage de la Mecque & de Medine , ou qui n'y envoie quelqu'un pour lui.

consoliez de ma perte ; vous êtes encore destiné à de plus grandes afflictions ; c'est un avis que j'ai à vous donner de la part du grand prophète qui m'est apparu il y a quelques heures. Il est bon , m'a-t-il dit , que les princes éprouvent quelque disgrâce ; la mauvaise fortune purifie leur vertu , ils en savent mieux régner : Schems-Eddin connoîtra bientôt cette vérité. Avertis-le de ma part qu'il commence à s'y préparer. Voilà , poursuivit Zebd-El-Caton , en versant des larmes en abondance , voilà ce que j'ai à vous annoncer ; servez-vous de toute votre raison pour ne point murmurer contre les ordres de la providence. Adieu , mon cher Schems..... La princesse n'eut pas le tems d'achever , l'ange qui attendoit son ame lui coupa la parole.

Jamais désespoir n'égala celui du roi d'Astracan. On ne pouvoit l'arracher d'auprès de son épouse. Il étoit inconsolable de sa perte , & ne trouva point d'autre remède que de faire faire promptement un grand coffre de bois de canelle , découvert par le dessus , à l'endroit seulement du visage , d'y enfermer le corps de Zebd-El-Caton , de l'orner d'un grand nombre de pierreries ; & avec son escorte , qui composoit près de cinq cens hommes , de tâcher à rejoindre la caravanne , qui n'avoit que quel-

ques journées d'avance , dans l'intention , si-tôt qu'il l'auroit jointe , de faire embaumer le corps de sa chère épouse.

Il n'y avoit pas deux jours que ce prince étoit en marche , lorsqu'il fut enveloppé par près de deux mille Bedouins (1). Il fit une résistance inouïe , mais toute son escorte ayant été taillée en pièces, sans en excepter aucun , il se trouva lui-même au nombre des morts.

Les Bedouins , après leur victoire , dépouillèrent leurs ennemis. Ils enlevèrent tout ce que le prince & ses gens pouvoient posséder , & n'oublièrent pas le cercueil orné de pierreries , dans lequel étoit enfermée Zebd-El-Caton.

Schems-Eddin , qui s'étoit défendu comme un lion , n'avoit pourtant reçu aucune blessure mortelle , & ce n'étoit pas tant la quantité de sang qu'il perdoit , que l'épuisement de ses forces qui l'avoient fait tomber au rang des morts. Lorsqu'il eut repris ses sens , il fut étonné de se trouver tout nud , & entouré des siens , dont il n'y en avoit pas un qui ne fût privé de la vie : quel triste spectacle pour ce prince ! Il se leva du mieux qu'il lui fut pos-

(1) Les Bedouins sont des voleurs arabes , qui s'assemblent en très-grand nombre , & tâchent de surprendre les caravannes qu'ils pillent ordinairement.

fible , & quelque foible qu'il fût , n'oubliant point fa chère épouse , il parcourut tous les environs du lieu où s'étoit donné le combat , pour voir fi les voleurs , après avoir détaché les pierreries n'auroient point abandonné le coffre où étoit le corps de Zebd-El-Caton. Ses recherches furent inutiles ; il en pensa mourir de défefpoir ; mais quittant à la fin un lieu fi funefte pour lui , après avoir marché environ une heure fans favoir où il alloit , il arriva près d'un petit village , à l'entrée duquel il trouva un iman (1). Cet homme fut d'abord effrayé de voir le prince tout nud & couvert de fang ; mais Schems-Eddin , fans fe faire connoître , lui ayant conté qu'ils'étoit fuvé feul de la cruauté des Bedouins , l'iman en eut pitié , l'emmena chez lui , le fit panfer de fes bleffures , & lui ayant enfuite donné quelques pièces d'argent , ce prince s'en fervit pour reprendre la route de fon royaume.

Après un long & pénible voyage , que Schems-Eddin fit en partie feul , & en partie avec quelques petites caravannes qui l'affiftoient dans fes befoins , il arriva enfin dans une vafte

(1) Les imans font ceux qui deffervent les mosquées dans tout l'orient. Leurs fonctions font à-peu-près pareilles à celles de nos curés.

campagne qui étoit à une demi-lieue d'Astracan. Il y apperçut un neveu du visir son beau-frère, avec une suite assez nombreuse ; & courant à lui les bras ouverts : reconnois , lui dit-il , mon cher Zemzin , reconnois le triste Schems-Eddin , accablé des malheurs les plus cruels , & qui , depuis près de trois ans , a été exposé à une misère dont le seul récit te feroit horreur. Zemzin fut surpris à la vue de son roi ; quoique la fatigue du voyage , les maux qu'il avoit soufferts , & les mauvais habits dont il étoit couvert , le changeassent entièrement , il ne put le méconnoître. Il se prosterna devant lui avec toutes les apparences d'un respect sincère ; & se dépouillant de sa robe , il en couvrit le prince , & le conduisit au palais par les rues les plus détournées. Mais quel fut l'étonnement de Schems-Eddin , en y entrant , de se voir chargé de chaînes par le même Zemzin qui venoit de le combler d'honneur. Il apprit alors avec une douleur sans égale , que le cruel Ben-bukar son beau-frère , après avoir lui-même étranglé sa femme & la sultane Dugmé , s'étoit emparé du royaume , avoit fait massacrer tous ses fidèles sujets , & ceux qui avoient voulu s'opposer à son élévation , & qu'il devoit lui-même se préparer bientôt à un pareil sort.

Schems-Eddin devint immobile à cette nouvelle. Il se livra d'abord à la fureur ; mais rappelant bientôt les dernières paroles de Zebd-El-Caton, il se résigna dans le moment même aux volontés du tout-puissant. Dieu est grand , dit-il , il est juste , je ne suis pas encore assez puni de mes crimes ; mais qu'avoient fait ma mère & ma sœur , pour éprouver un sort si tragique ; j'espère que leur mort ne fera pas long-tems impunie.

Le prince n'avoit pas achevé ces mots , que l'usurpateur , suivi de quatre bourreaux , entra dans le fallon où étoit Schems-Eddin ; sa présence l'épouvanta : ah ! barbare visir , lui cria-t-il , du plus loin qu'il le vit , viens-tu couronner ton crime ? Le sang de ta femme & de ma mère , qui s'élève déjà assez contre toi , ne peut-il assouvir ta rage ; voilà ma tête , frappe , mais songe qu'un jour devant le tribunal du grand dieu , je te reprocherai l'énormité de tes actions ; & que , lorsque les anges lui rendront témoignage de la vérité , toute cette puissance , sous qui tremblent & gémissent mes sujets , n'empêchera pas alors que tu ne sois condamné & sévèrement puni de ton exécrationnable parricide.

Ces vifs reproches étonnèrent l'usurpateur ; il n'eut pas la force en ce moment d'ordonner



*Ah ! barbare Visir viens-tu couronner ton crime ; le
Sang de ta femme et de ma mere, qui S'élève déjà
assez contre toi ne peut-il assouvir ta rage .*

la mort de son roi légitime ; ses menaces l'épouvantèrent ; il crut déjà voir la main de dieu levée sur sa tête ; il se contenta seulement , pour mettre Schems-Eddin hors d'état de remonter jamais sur le trône , de lui faire passer plusieurs fois devant les yeux un fer ardent , qui le priva de la vue , & le fit ensuite conduire dans une profonde prison.

Il n'y avoit point de jour que le roi d'Astracan , quoiqu'accablé de maux , & livré à la plus amère affliction , ne respectât les ordres de la providence , & ne remerciât dieu de l'avoir puni si doucement de ses crimes ; mais une nuit que la douleur avoit , pour quelques momens , fait place au sommeil , il crut voir en rêve le grand prophète qui tenoit par la main Zebd-El-Caton , l'assuroit du changement de son état , & lui promettoit un jour un bonheur parfait avec son épouse.

Schems-Eddin se réveilla en sursaut , ce rêve lui parut si extraordinaire , & avoit si peu de fondement , qu'il n'y fit presque aucune attention ; il ne fit même que donner de nouvelles forces à sa douleur ; mais il ne fut pas long-tems sans éprouver l'effet d'une partie de cette prédiction.

Un matin que , prosterné contre terre , ce prince faisoit sa prière , il entendit ouvrir avec

un grand bruit les portes de sa prison : comme il s'imagina qu'on venoit lui donner la mort , il ne changea point de posture , & attendoit le coup avec intrépidité , lorsque deux de ses anciens visirs , dont le zèle & la vertu lui étoient connus , se jetèrent à ses pieds. Seigneur , lui dit l'un d'eux , en les lui embrassant , reconnoissez la voix du Mutamhid & de Cumberghé vos fidèles esclaves ; l'ingrat visir que vous aviez comblé de vos bienfaits , vient , avec le traître Zemin , d'expirer sous nos coups ; le peuple , las de ses cruautés , en témoigne une joie extrême ; il ignoroit votre retour que nous avons pris soin de lui apprendre , n'ayant feint d'être du parti de Ben-bukar , que pour être plus en état un jour de le faire tomber du trône qu'il avoit si lâchement & si cruellement usurpé : venez donc , seigneur , y remonter , puisque tous vos sujets redemandent leur roi légitime avec un empressement extrême.

Schems-Eddin en ce moment loua Dieu , & remercia les visirs de leur zèle : comment voulez-vous , sages amis , leur dit-il , que je remonte sur le trône ; un malheureux prince , tel que je suis , est-il en état de vous commander ? Non , non , visirs , choisissez parmi vous un homme qui en soit plus capable , & laissez-moi gémir en secret de tous mes maux.

Ah !

Ah ! seigneur , répliqua Mutamhid , le mépris que vous avez pour la grandeur , est une vraie marque que personne n'est plus digne que vous de régner : nous vous conjurons de ne vous point refuser à nos vœux ; nous sommes prêts à sacrifier & nos biens & nos vies pour vous maintenir sur un trône que vous avez déjà rempli si dignement.

Le roi d'Astracan , attendri par ces paroles pleines d'affection , se remit entre les mains de ses deux visirs : ils le reconduisirent aux bains du palais , & après l'avoir revêtu d'un habit magnifique , ils le présentèrent au peuple , qui témoigna , par mille cris de joie , l'impatience qu'il avoit eu de le voir remonter sur le trône de ses ancêtres.

Quelque plaisir que Schems-Eddin ressentît de connoître l'amour que ses sujets avoient pour lui , il pleuroit toujours en secret la perte de sa chère Zebd-El-Caton , & la privation de la vue. En vain les plus habiles médecins & chirurgiens d'Astracan essayèrent sur lui leurs remèdes ; ils assurèrent à la fin qu'il n'y avoit aucune espérance que ce prince pût jamais voir la lumière du soleil : il y en eut un seul , nommé Abubeker , qui dit au roi qu'il se souvenoit d'avoir lu autrefois dans un vieux manuscrit

34 LES MILLE ET UN QUART D'HEURE ,
arabe , qu'il y avoit dans l'isle de Serendib (1)
un oiseau qui pourroit bien lui rendre la vue ;
mais qu'outre les difficultés qu'il y avoit de le
trouver & d'en approcher , il ne voudroit pas
garantir ce secret infailible. L'oiseau , continua
le médecin , est sur le faite d'un arbre extrême-
ment haut , dont toutes les feuilles sont dures
comme du fer , & aussi coupantes que des ra-
foirs : il faut , seigneur , qu'une femme , pour
rendre la vue à son mari aveugle , entreprenne
de monter de branche en branche sur cet arbre ;
si sa tendresse pour son époux n'a jamais res-
senti d'altération , les feuilles s'amolliront entre
ses mains , elle parviendra aisément au sommet
de l'arbre , & puisera dans un vase d'or , qui
est pendu au col de l'oiseau , une liqueur

(1) L'île de Serendib , selon les géographes modernes ,
n'est autre chose que l'île de Ceylan dans la mer des
Indes , vers le cap de Comory , en-deçà du golphe de
Bengala & de la Ligne , dans le premier climat. Les
jours & les nuits y sont toujours de douze heures. La
ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée ,
formée par une montagne qui est au milieu de l'île de
Serendib , appelée *le Pic d'Adam* , parce qu'on prétend
que le premier homme a été créé dessus , & est enterré
dessous. Cette montagne passe pour être la plus haute des
Indes.

blanche comme du lait , & qui distille perpétuellement de son bec. Cette liqueur , suivant le manuscrit arabe , est souveraine pour rendre la vue à ceux qui en ont été privés par quelque accident que ce puisse être , & pour la donner même aux aveugles-nés. Après avoir puisé cette liqueur divine , elle descendra de l'arbre aussi facilement qu'elle y aura monté ; mais si la femme , qui ose entreprendre d'aller recueillir cette eau salutaire , a jamais eu la moindre pensée contraire à la pureté du mariage , ou qu'elle ait cessé un seul moment d'avoir pour son mari un amour extrême , elle ne doit attendre de sa téméraire entreprise qu'une mort certaine ; les feuilles , à la vérité , s'amolliront pour la laisser monter jusqu'au haut de l'arbre ; mais quand elle en voudra descendre , elles reprendront alors leur tranchant , & cette femme , en tombant de branche en branche , sera hachée en mille morceaux. Je crois , au reste , seigneur , poursuivit Abubeker , que cet arbre , s'il existe , est encore vierge , & qu'aucune femme jusqu'à présent ne s'est présentée pour recueillir une eau dont l'acquisition est si difficile & si périlleuse.

Schems-Eddin écouta cette histoire avec admiration : il n'est pas impossible , dit-il , qu'il se trouve dans cette ville une femme de ce caractère ; quoiqu'elle soit rare , il faut enlayer

si nous ne pourrions pas découvrir un trésor pareil.

On fit venir par ordre du roi les femmes de tous les aveugles d'Astracan , sans en excepter une seule ; Abubeker , en sa présence , leur exposa de quoi il s'agissoit , & Schems-Eddin promit une récompense sans bornes à celle qui pouvoit contribuer à lui rendre la vue. Il n'y en eut pas une qui voulût s'exposer à monter sur l'arbre ; les conditions en étoient un peu délicates , & la mort trop certaine : elles refusèrent toutes une épreuve si terrible.

Les autres médecins d'Astracan plaisantèrent fort entr'eux sur la crédulité du roi. Ce nouveau genre de remède , dirent-ils , est une fable de l'invention d'Abubeker , qui veut faire l'homme sçavant ; il donne dans le merveilleux , & se distingue toujours de nous par quelque opinion nouvelle & particulière.

Ces discours revinrent à Abubeker ; il en fut piqué au vif. Sera-t-il dit que le zèle que j'ai pour la santé du roi sera tourné en ridicule , dit-il à sa femme & à son fils ; hé bien , je veux entreprendre le voyage de Serendib , pour voir si le manuscrit accuse juste ; si je ne réussis pas dans mon entreprise avec autant d'ardeur que j'en ai , j'aurai eu du moins la consolation d'avoir plus fait pour mon prince ,

que tous les autres médecins d'Astracan ensemble.

Rien ne put détourner Abubeker de sa résolution ; la longueur du voyage & les difficultés ne l'effrayèrent pas. Il se présenta le lendemain devant le roi , & lui exposa son dessein.

Ce prince loua fort une entreprise aussi grande. Il lui fit donner tout ce qui lui étoit nécessaire pour un voyage de si long cours ; lui promit , en cas qu'il mourût en chemin , d'avoir un soin extrême de sa femme & d'un fils unique qu'il aimoit tendrement. Seigneur , dit le médecin en prenant congé de Schems-Eddin , si je ne suis pas de retour avant trois-ans , foyez persuadé que la mort ou quelque accident étrange , que je ne puis prévoir , se feront opposés au désir que j'ai de vous redonner la vue ; mais une certaine confiance que j'ai au manuscrit arabe , me fait espérer que mon voyage ne fera point infructueux. Enfin Abubeker partit pour Serendib , & ce ne fut pas sans une très-grande jalousie des médecins d'Astracan , de voir le roi si prévenu en sa faveur.

Schems-Eddin , à la fleur de son âge , & tout aveugle qu'il étoit , gouvernoit ses sujets avec une prudence admirable. Recueilli dans l'intérieur de son palais , il méditoit sans cesse

les moyens de les rendre heureux , & s'étoit fait une loi indispensable , jufqu'au retour du médecin Abubeker , de ne paroître tous les jours en public qu'une heure , qu'il divifoit en quatre parties prefque égales. Pendant la première , il alloit à la grande mosquée d'Aftacan , faire publiquement fa prière. La feconde , la troi-fième , & quelquefois même une partie de la quatrième , étoient destinées à faire des libéralités aux pauvres , & à recevoir de bouche , ou par écrit , les plaintes que les particuliers pouvoient faire contre les officiers publics. Il chargeoit enfuite les deux vifirs , Mutamhid & Cuberghé , fur lesquels il fe repofoit de la plus grande partie de fes affaires , de les punir ou de les dépoſſéder s'ils le méritoient , & rendoit la juſtice à tout le monde avec tant d'équité & de pénétration , que ſes jugemens paſſoient pour autant d'oracles.

A l'égard de ce qui reſtoit du dernier quart d'heure , il étoit donné à l'entretien des gens ſavans ; c'étoit le ſeul plaifir que ce prince prenoit dans toute la journée ; & , ſuivant qu'il trouvoit d'agrément dans leur converſation , il leur donnoit des marques de ſa libéralité.

La gloire de divertir le roi , qui paroifſoit prefque toujours plongé dans une profonde mélancolie , plutôt qu'aucune vue d'intérêt ,

animoit ses sujets à lui chercher des personnes qui pussent dissiper sa douleur en lui racontant des histoires extraordinaires. S'il arrivoit à Astracan un voyageur fameux , on le conduisoit d'abord à Schems-Eddin ; & lorsque les habitans même de cette ville savoient quelques aventures singulières , ils se faisoient aussi-tôt présenter à leur prince , pour avoir le plaisir de contribuer à ses plaisirs.

Il y avoit déjà plus de deux ans qu'Abubeker étoit parti pour l'isle de Serendib , & que le roi observant exactement la règle qu'il s'étoit lui-même prescrite , ne manquoit jamais tous les jours de donner quelques momens à ces amusemens d'esprit , lorsque les deux visirs favoris , s'entretenant ensemble sur le motif du voyage d'Abubeker : si ce médecin n'étoit qu'un fourbe , disoit l'un d'eux , ou qu'il ne revînt point à Astracan , nous ne laisserions pas d'être fort embarrassés à produire au roi des sujets dignes de l'entretenir : c'est à nous à qui il a commis ce soin , & quoiqu'un quart d'heure soit bientôt passé , comme il faut recommencer tous les jours , j'appréhenderois qu'à la fin nous neussions plus lui trouver rien de nouveau. Cela feroit très-chagrinant , repliqua l'autre visir , le roi s'est fait une douce habitude d'entendre tous les jours quelque histoire ; c'est , pour ainsi dire ,

l'unique agrément qu'il ait dans la vie ; car de la manière dont ce sage prince se gouverne , il ne jouit du plaisir de régner , que pour travailler sans relâche au bonheur de ses sujets.

Un des médecins d'Astracan étoit présent à cette conversation : il crut que c'étoit une belle occasion de satisfaire l'envie que tous ses confrères & lui avoient contre Abubeker : seigneur , dit-il aux visirs , tous les gens sages pensent comme vous , & vous tomberez infailliblement dans l'inconvénient que vous appréhendez. Je n'y fais qu'un seul remède ; le fils d'Abubeker se moquant de l'embarras où il ne doute pas que vous ne soyez bientôt , se vanta hier en ma présence que lui seul suffiroit , s'il l'avoit entrepris , pour entretenir le roi jusqu'au retour de son père : il est vrai que ce jeune homme est d'un grand mérite , que depuis l'âge de dix ans il a lu avec une extrême application tout ce qu'il y a de livres curieux ; mais malgré la prodigieuse mémoire dont on dit qu'il est doué , je doute fort qu'il vienne à bout d'une entreprise aussi difficile.

Cuberghé ne fit que rire de la présomption du fils d'Abubeker , mais Mutamhid entrant dans une colère extrême : Il sied bien , dit-il , à ce jeune insolent , de plaisanter aussi mal à propos : hé bien , puisqu'il le prend sur ce ton , je pré-

tends lui faire tenir sa parole , & sa tête me répondra d'une entreprise dont sa vanité fait tant de parade.

Il ordonna alors qu'on allât chercher Ben-Eridoun (c'est ainsi que s'appelloit le fils d'Abubeker.) Ce médecin m'assure , lui dit-il , si-tôt qu'il fut arrivé , que tu as la hardiesse de faire des railleries sur l'embarras où nous pourrons nous trouver un jour Cuberghé & moi , de fournir au roi de nouveaux sujets de récréation , & que tu te vantes de suffire seul à l'entretenir jusqu'au retour de ton père : puisque tu es assez téméraire pour tenir de pareils discours , je t'ordonne de prendre ce soin , continua Mutamhid , avec une voix capable de faire trembler Ben-Éridoun. Je serai présent à toutes ces conversations ; mais je t'avertis que si le prince , ennuyé de ton entretien , m'ordonne de lui en amener un autre que toi , je te ferai sur le champ couper la tête.

Ben-Eridoun fut étrangement surpris de cet ordre. Il vit tant de colère dans les yeux du visir , qu'il n'osa pas nier qu'il eût jamais eu cette vanité. Il se fia même sur sa lecture , & sur l'heureuse mémoire que la nature lui avoit donnée , & se jetant aux pieds de Mutamhid : seigneur , lui dit-il , quelque chose que je puisse dire pour ma justification , l'honneur d'entretenir

le roi m'est assez précieux , pour que je ne refuse pas d'obéir à vos ordres souverains : dût-il m'en coûter la vie , je suis prêt à paroître devant le trône de Schems-Eddin.

Le perfide médecin qui étoit resté avec les visirs pour être témoin de ce qui se passeroit , fut un peu étonné de la réponse de Ben-Eridoun : il ne douta cependant pas de sa perte. Un jeune homme de vingt-cinq ans au plus , dit-il en soi-même , ne peut avoir acquis assez de fonds pour réussir dans ce que celui-ci entreprend. Il courut promptement en avertir ses confrères , qui en ressentirent tous une maligne joie , & qui goûtèrent par avance le plaisir de se voir venger d'Abubeker en la personne de son fils.

Le visir Mutamhid voyant la soumission & la modestie de Ben-Eridoun , rentra un peu en lui-même. Si ta mort est sûre , lui dit-il , en cas que tu ne me tiennes pas parole , la récompense est de l'autre côté très-certaine , si tu réussis dans tes desseins. Chaque fois que tu sortiras d'avec le roi , je te ferai compter cent pièces d'or ; je veux que tu manges à ma table , que tu sois servi comme moi , & il n'y aura aucune différence entre nous deux , sinon que tu seras gardé à vue. Seigneur , repliqua Ben-Eridoun , ce ne fera jamais l'espoir de la récompense , ni vos promesses magnifiques qui me feront faire mon

devoir : la philosophie dont je fais profession m'a appris à mépriser les richesses. L'honneur & la gloire sont les seuls motifs qui me font agir ; & si ce que vous me demandez aujourd'hui étoit contraire à ce qu'ils m'ordonnent , vous me verriez courir à la mort la plus cruelle , plutôt que de vous obéir ; mais comme il n'y a que de l'honneur dans ce que vous exigez de moi , vous pouvez , quand il vous plaira , me mettre à l'essai , je tâcherai de confondre l'artifice de mes ennemis , & j'espère que mon prince sera content de moi.

Mutamhid fut charmé du sage discours de Ben-Eridoun , il connut bien en ce moment toute la malice du vieux médecin , & que ce jeune homme étoit innocent de ce dont il l'accusoit ; mais comme il s'offroit pour ainsi dire lui-même à travailler pour le divertissement de son prince , il le lui présenta le lendemain.

Ben-Eridoun ne fut pas plutôt devant le trône de Schems - Eddin , qu'il se prosterna la face contre terre : il se releva ensuite , & adressant la parole au roi : « Que la miséricorde du Tout-
» Puissant se déploie sur votre majesté , lui dit-
» il : que l'ange qui vous présentera un jour
» devant son trône , n'oublie pas une seule de
» vos bonnes actions , & puissiez-vous jouir à
» jamais de la félicité parfaite que notre grand

» prophète promet à ceux qui suivent exactement ses loix ». On me nomme Ben-Eridoun , fils d'Abubeker , qui depuis deux ans , ou environ , est parti pour l'isle de Serendib ; que le ciel le renvoie bientôt en ces lieux , avec le divin remède qu'il est allé chercher pour vous rendre la vue. Jusqu'à ce moment j'ai entrepris , seigneur , d'entretenir votre majesté tous les jours pendant le peu de tems qu'elle prend pour se délasser l'esprit. Songes-tu bien à quoi tu t'obliges , lui répondit le roi d'Afracan , un peu étonné de ses promesses : fais-tu qu'une telle entreprise est au-dessus de tes forces , & que ton père ne reviendra peut-être d'un an ? Seigneur , repliqua le jeune Ben-Eridoun , quelque difficulté qu'il y ait d'occuper dignement mon roi , je fais un si grand nombre d'histoires plus curieuses les unes que les autres , que quand même mon père mettroit à son voyage une fois autant de tems qu'il en a demandé , je ne désespérerois pas de tenir la parole que j'ai donnée au visir Mutamid ; & si votre majesté veut bien agréer que j'aie cet honneur , je commencerai par une histoire assez singulière.

Schems-Eddin fut encore plus surpris qu'au-paravant ; il faut , lui dit-il , que tu sois un homme rare dans ton espèce , les difficultés ne te rebutent pas. Au contraire , seigneur , elles

m'animent , répondit Ben-Eridoun , j'ai la mémoire si heureuse , que je n'ai jamais rien oublié de ce que j'ai lu , ou de ce que j'ai entendu dire ; & comme je me suis fait un plaisir d'avoir des liaisons avec les plus vieux , & les plus sages d'Astracan , dont la plus grande partie sont morts , je suis si rempli d'événemens différens , & de toute sorte de nature , que sans vouloir me vanter , j'ose assurer votre majesté qu'il y a peu d'hommes dans cette ville qui me ressemblent. C'est de quoi je vais juger , repliqua le roi , mets-toi sur ce sofa à côté de Mutamhid , & raconte l'histoire dont tu viens de me parler.

Ben-Eridoun obéit aux ordres de Schems-Eddin. Il s'assit sur le sofa , & commença de cette manière.



PREMIER QUART D'HEURE.

*Histoire de Cheref - Eldin , fils du roi
d'Ormus & de Gul - Hindy , princesse
de Tuluphan.*

IL y avoit anciennement , seigneur , dans la grande Tartarie , deux espèces différentes de génies ; les uns , portés à faire du bien aux hommes , reconnoissoient le grand Géoncha (1) pour leur roi , & les autres , uniquement occupés du plaisir d'exercer leurs inclinations mal-faisantes , n'avoient point d'autre maître que le malin Zéloulou.

Ces deux chefs de génies , depuis près de trois cens ans , se faisoient une guerre continue. Géoncha ne protégeoit personne , que Zéloulou ne s'attachât aussi-tôt à le persécuter ; & Zéloulou ne faisoit aucune mauvaise action sur la terre , que Géoncha ne fît ses efforts pour la réparer sur le champ.

Un jour que ces deux génies étoient sur les

(1) Géoncha , en persan , veut dire le roi du monde.

bords de la rivière de Salgora (1) , pour tâcher de terminer leurs différens , Mochzadin , roi de Tuluphan , & la belle Riza , son épouse , qui revenoient ensemble de la chasse aux chevreuils , passèrent par l'endroit où étoient les deux génies.

Zéloulou , toujours attentif à mal faire , ne voulut pas laisser échapper une occasion aussi favorable de se donner du plaisir ; malgré les prières de Géoncha , ce malicieux génie s'approchant de Riza , qui étoit à côté de Mochzadin , fit tout d'un coup un si grand bruit dans l'oreille de son cheval , que cet animal épouvanté emporta la princesse , quelques efforts qu'elle fît pour le retenir , & l'alloit précipiter dans la rivière , qui étoit très-profonde en cet endroit , si d'un seul coup de fabre , qui partoît d'une main puissante , Géoncha accourant à son secours , n'eût abattu la tête du cheval , & retenu entre ses bras la princesse qui s'étoit évanouie de frayeur. Le secourable génie lui ayant alors fait sentir un bouquet de roses muscades , qu'il avoit à la main , elle reprit non-seulement l'usage des sens , mais ses habits de verts qu'ils étoient , se trouvèrent de couleur de rose , &

(1) La rivière de Salgora passe auprès de Tuluphan ; ville de la grande Tartarie.

fans que ses traits fussent changés , sa beauté augmenta à un point que le roi même , qui justement allarmé du péril de son épouse , l'avoit suivie avec une extrême vîtesse , eut peine à la reconnoître. Il étoit , ainsi que toute sa fuite , dans un étonnement difficile à imaginer. La mort extraordinaire du cheval de Riza , son habit couleur de rose , & son excellente beauté , tout cela fait en si peu de tems , sans qu'on eût vu l'auteur de tant de merveilles , (car les génies ne s'étoient pas rendu visibles) tout cela , dis-je , faisoit que le roi & la reine doutoient presque encore d'une vérité dont leurs yeux ne pouvoient disconvenir.

Après être rentrés dans Tuluphan , & s'être retirés seuls dans leur chambre , ils s'entretenoient encore avec admiration du prodige qui venoit d'arriver , lorsqu'ils furent saisis de frayeur & de respect à la vue d'un vieillard vénérable qui parut tout d'un coup auprès d'eux , sans qu'ils eussent vu par quel endroit il pouvoit être entré : Rassurez-vous , mes enfans , leur dit-il avec douceur , je suis Géoncha , roi des génies ; c'est moi , qui après avoir préservé la charmante Riza du péril dans lequel Zéloulou (qui s'est rendu fameux sur la terre par mille traits de malice) l'avoit jetée en épouvantant son cheval : c'est moi , continua-t-il ,
qui

qui ai voulu qu'il n'y eût personne de son sexe qui la surpassât en beauté ; mais je ne borne pas mes bienfaits à si peu de chose ; je prétends encore faire cesser la stérilité de cette princesse. D'aujourd'hui en neuf mois elle donnera le jour à une fille aussi belle que sa mère.

Le roi des génies, poursuivit Ben-Eridoun, n'eut pas si-tôt dit ces paroles qu'il disparut, laissant le roi & la reine de Tuluphan comblés de joie par une si flatteuse espérance. Quelques incrédules qu'ils eussent été, ils cessèrent bientôt de l'être ; Riza, qui depuis sept ans de mariage avoit été privée du doux plaisir d'être mère, s'aperçut bientôt de l'effet des promesses de Géoncha. Au bout des neuf mois juste, elle accoucha d'une fille d'une beauté achevée, qu'elle nomma Gul-Hindy (1).

Cette petite princesse n'eut pas plutôt joui de la lumière, que le même génie se fit voir dans la chambre où étoient Riza & Mochzadin. Je viens avec un plaisir extrême, dit-il, donner la dernière main à un si bel ouvrage, & vous annoncer le sort qui lui est préparé ; j'assistai hier à la naissance d'un fils du roi d'Ormus, que je nommai Cheref-Eldin. Je trouve tant de ressemblance & de sympathie entre lui & cette

(1) Gul-Hindy, en arabe, signifie rose muscade.

aimable princesse , que j'ai résolu de les unir un jour par les nœuds les plus saints : mais je prévois que le bonheur dont ils doivent jouir fera traversé par une amertume cruelle , qui mettra Gul-Hindy à deux doigts de la mort , s'ils se connoissoient avant qu'ils aient atteint l'âge de dix-sept ans. C'est à vous , seigneur , continua le génie , en s'adressant à Mochzadin , d'empêcher que la princesse voie aucun étranger jusqu'à ce qu'elle ait passé le moment fatal que les astres m'ont marqué lui être si contraire. Voilà le seul remède que j'y trouve , si vous n'aimez mieux la remettre entre mes mains , auquel cas je vous la garantis exempte de tous les caprices de la fortune.

Mochzadin & Riza furent surpris du discours de Géoncha ; quelque foi qu'ils ajoutassent à sa prédiction , ils ne purent consentir à se priver d'un enfant qu'ils avoient souhaité depuis tant d'années. Ils prièrent le génie avec beaucoup de politesse , de ne point trouver mauvais qu'ils gardassent auprès d'eux la petite Gul-Hindy , & l'assurèrent qu'ils en auroient un si grand soin , qu'elle seroit en toute sûreté du côté du prince Cheref-Eldin. A la bonne heure , répondit le génie ; songez seulement , si-tôt que cette princesse aura dix ans accomplis , à la soustraire aux yeux de tous les mortels. Plus elle approchera

de sa seizième année , plus le danger fera grand pour elle. Alors l'ayant prise dans ses bras , il l'enrichit de toutes les belles qualités qui peuvent rendre parfaite une personne de son sexe ; & après avoir reçu mille remerciemens du roi & de la reine , il s'éloigna d'eux comme un éclair.

A peine , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , le malin Zéloulou , qui n'avoit pu s'accorder avec Géoncha dans leur dernière conférence , fut-il ce qu'il avoit fait pour Gul-Hindy & Cheref-Eldin , qu'il résolut de se réjouir , en traversant la vie de ces deux aimables enfans. Il se rendit pendant la nuit au palais du roi d'Ormus , enleva le petit prince , l'apporta chez Mochzadin , le mit sous les habillemens de Gul-Hindy , & couvrant cette petite princesse de ceux de Cheref-Eldin , il l'alla placer un moment après dans le berceau dont il avoit tiré le prince d'Ormus.

L'on peut aisément juger de la surprise où se trouvèrent les deux nourrices..... Ben-Eridoun , en cet endroit , fut interrompu par l'arrivée d'un esclave noir , qui ne manquoit pas tous les jours de venir avertir le roi d'Astracan qu'il y avoit une heure qu'il étoit parti. Aussi-tôt que cet esclave paroissoit , Schems-Eddin se levoit pour rentrer dans son palais ; celui qui avoit l'honneur de l'entretenir cessoit de parler , & reprenoit

son discours le jour suivant , s'il n'avoit pas fini son histoire , ou bien on lui en produisoit un autre qui lui racontoit quelque aventure nouvelle.

C'est ainsi que sont divisés les mille & un quart d'heure dans l'original arabe ; mais j'ai cru devoir retrancher tout ce qui suit & précède la narration de Ben-Eridoun, persuadé que le lecteur lira ces contes avec plus de plaisir que s'il étoit interrompu par des répétitions continuelles , dans lesquelles il est presque impossible de ne pas tomber.

II. QUART D'HEURE.

LES deux nourrices , reprit le jour suivant Ben-Eridoun , furent le lendemain matin étrangement surprises de trouver chacune en leur particulier leur nourrisson si différent de ce qu'elles les avoient vu la veille. Elles les regardoient avec un étonnement sans pareil , lorsque Zéloulou se présentant à l'une & à l'autre sous la figure d'un nain affreux ; il les menaça de leur tordre le col si elles parloient jamais de la métamorphose qui venoit de se passer , & disparut à leurs yeux , après les avoir assurées , que si avant que ces enfans eussent atteint l'âge

de dix-sept ans , le mystère étoit découvert de quelque manière que ce fût , ils tomberoient en sa puissance sans en pouvoir jamais sortir.

Ces pauvres femmes étoient si effrayées , qu'elles résolurent de garder religieusement le silence. Il y alloit de leur vie ; & le génie les avoit tellement intimidées , qu'elles auroient tout souffert plutôt que de révéler ce secret.

Cheref-Eldin fut donc élevé à la cour du roi Mochzadin sous le nom de Gul-Hindy , & cette princesse , sous les habits du prince de Perse , se rendit en peu de tems si parfaite dans tous les exercices du corps , qu'à l'âge de quinze ans il n'y avoit aucun des sujets du roi d'Ormus qu'elle n'y surpassât.

Le jeune prince ne recevoit pas des instructions aussi convenables à son sexe ; celui dont il paroïssoit être , l'engageoit dans des occupations bien différentes. Il s'amusoit ordinairement à broder , & , suivant l'ordre de Géoncha , retiré depuis l'âge de dix ans dans le palais de Mochzadin , qui étoit devenu inaccessible à tout autre homme qu'au roi de Tuluphan , il ne quittoit son ouvrage que pour chasser dans le parc , accompagné de ses femmes & de quelques-uns de ses eunuques.

Sa nourrice , nommée Merou , & qui ne le quittoit jamais , le voyant approcher de sa sei-

zième année, lui recommandoit souvent de bien cacher son sexe, puisque le repos de sa vie en dépendoit : mais, lui disoit Cheref-Eldin, en répandant des larmes, pourquoi m'élever comme une fille, & me priver de l'éducation & des sciences que l'on communique aux princes tels que moi ? & quel injuste motif oblige le roi & la reine de me laisser ainsi languir dans une vie molle & oisive ? Ce sont des choses que j'ignore, répondoit Merou ; mais, mon cher prince, ou plutôt ma chère princesse, car il est dangereux que le premier nom m'échappe, tout ce que je puis vous assurer, c'est que Mochzadin & Riza y sont trompés les premiers : ils vous croient fille ; ils en ont été convaincus par leurs propres yeux, mais les choses ont bien changé depuis ce tems. C'est tout ce que je puis vous dire pour le présent ; vous en saurez quelque jour davantage, sur-tout ne vous exposez point aux cruels malheurs dont je vous ai tant de fois menacé, si vous faites connoître ce que vous êtes avant que vous ayez dix-sept ans accomplis.

Le prince étoit surpris de ce discours ; il se perdoit dans ses réflexions, & n'y trouvant aucun jour, il se résolut de suivre les sages conseils de sa nourrice ; mais pour dissiper le chagrin qui le dévorait, il chassoit le plus souvent qu'il lui étoit possible.

Un soir que Mochzadin & Riza s'entretenoient avec leur prétendue fille, la reine lui raconta, comme elle l'avoit déjà fait plusieurs fois, l'aventure de sa naissance, & les promesses que le roi des génies lui avoit faites d'unir un jour son sort avec celui du fils du roi d'Ormus. Ces discours si souvent répétés, désespéroient le prince, il ne savoit quel parti prendre; & résolut enfin, quelque chose qui lui pût arriver, de s'éloigner pour jamais d'un lieu où il passoit une vie si indigne de lui. Il n'étoit pas facile d'en venir à bout, toutes les portes du palais étoient gardées par des eunuques incorruptibles; mais pour exécuter ce projet, il choisit le tems de la chasse; & après avoir pris deux bourses pleines d'or, & quantité de pierreries, comme il étoit très-bien monté, il s'écarta aisément de sa suite, & allant droit à une porte du parc qui donnoit dans la campagne, il commanda à l'eunuque qui la gardoit de la lui ouvrir. Cet esclave refusa d'obéir, mais le prince lui ayant fait voler la tête d'un coup de sabre, qu'il portoit toujours lorsqu'il alloit à la chasse, se saisit des clefs, & se sauvant à toute bride, il choisit le chemin le moins battu, & marcha sans se reposer tout le jour & toute la nuit suivante.

Les dames & les eunuques de la fausse princesse la cherchoient dans le parc avec le der-

nier soin. Après en avoir vainement parcouru toutes les routes , elles arrivèrent enfin à la porte , qu'elles trouvèrent ouverte ; le corps mort de l'eunuque redoubla leur étonnement. L'on ne douta plus qu'il ne fût arrivé quelque accident à Gul-Hindy. Personne ne vouloit se charger d'annoncer cette triste nouvelle au roi & à la reine. Il fallut pourtant la leur apprendre. Ils en pensèrent mourir de douleur : O ciel , s'écria la reine , en s'arrachant les cheveux , & se meurtrissant le visage ! Que n'avons-nous cru le sage Géoncha , nous ne serions pas à présent livrés à la plus amère douleur : sans doute que l'on a enlevé Gul-Hindy : le génie nous avoit bien prédit ce malheur ! Fasse le ciel que ma chère fille en évite les suites.

Pendant que le roi & la reine perdoient le tems à des regrets & des réflexions inutiles , le prince s'éloignoit toujours : quelque diligence & quelque recherche que l'on fit pour avoir de ses nouvelles , il marcha tant que son cheval lui put fournir , & ne s'arrêta que lorsqu'il tomba mort de lassitude. Il étoit à pied bien embarrassé , quand il passa assez près de lui un jeune Tartare. Le prince l'aborda : Ne sauriez-vous m'enseigner quelque personne , lui dit-il , qui eût un cheval à me vendre ? Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi , madame , lui répondit

ce jeune homme , trompé par l'habit de femme que portoit Cheref-Eldin , mon père qui ne demeure qu'à quelques pas d'ici en fait un assez gros commerce. Le prince le suivit , se pourvut d'un bon cheval chez le père de ce jeune Tartare ; & après avoir pris quelques heures de repos , il partit , marcha plusieurs jours de fuite sans presque s'arrêter , & arriva enfin à un port de mer , où il trouva un vaisseau prêt à faire voile pour Surate (1). Le maître du vaisseau étoit un homme de bonne mine , d'environ quarante ans. Il reçut le prince avec tout le respect possible , comme une fille de qualité qui alloit aux Indes recueillir une succession considérable que son père y avoit laissée , & dont la mère étoit morte subitement en apprenant la mort de son époux ; il lui offrit sa table , que Cheref-Eldin accepta d'autant plus volontiers , que s'étant embarqué fort précipitamment , il n'avoit point eu le tems de faire aucune provision. Elle fut très-délicatement servie ; mais sur la fin du repas , il fut surpris de voir entrer dans la chambre où ils étoient , une dame d'une ex-

(1) Surate est une ville située sur le golfe de Cambaye , dans la presqu'île des Indes. Cette ville est très-célèbre par l'abord de quantité de vaisseaux marchands.

58 LES MILLE ET UN QUART D'HEURE ;
trême beauté , qui adressa ces paroles au maître
du vaisseau.

« Souviens-toi , Sinadab , que Dieu nous a
» donné des père & mère pour leur être sou-
» mis , c'est Dieu qui nous parle par leur bouche :
» malheur à celui qui les méprise , & qui n'obéit
» pas avec respect à leurs ordres ».

Sinadab à ces paroles se leva de table , les
larmes lui coulèrent des yeux ; il se prosterna
ensuite , resta quelque tems dans cet état , & se
relevant avec une extrême douleur peinte sur le
visage : Belle Roukia , dit-il à cette dame , je
n'oublierai jamais ce salutaire conseil : mes mal-
heurs passés l'ont assez gravé dans ma mémoire ;
mais ne laissez pas de me le rappeler tous les
jours , ainsi que vous avez coutume de le
faire.

III. QUART D'HEURE.

LE prince Cheref-Eldin regardoit Sinadab
avec étonnement : il s'en apperçut. Vous cesse-
riez , madame , lui dit-il , d'être surprise , si je
vous avois raconté le sujet de cette cérémonie ,
& par quelle raison cette dame , à tous mes
repas , me répète les mêmes paroles que vous
venez d'entendre. Cheref-Eldin ayant alors té-

moigné beaucoup de curiosité de savoir cette histoire : voici , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , de quelle manière Sinadab la lui raconta.

Histoire de Sinadab , fils du médecin Sazan.

MON père , nommé Sazan , étoit médecin de Sués (1). Il exerça cette profession avec beaucoup d'honneur pendant un tems assez considérable. Il n'eut que moi d'enfans , & n'épargna rien pour mon éducation. J'avois déjà près de vingt ans ; il auroit souhaité que j'eusse embrassé la même profession que lui , mais outre que j'y avois une extrême répugnance , comme il passoit pour un homme très-riche , je ne crus pas avoir besoin d'un talent pour vivre ; je m'imaginai que le bien qu'il me laisseroit un jour seroit plus que suffisant pour passer la vie dans la mollesse & dans les plaisirs , sans que je fusse obligé de me donner aucune peine. Les remontrances de mon père ne purent me détourner de cette résolution. Il en conçut tant de chagrin qu'il en

(1) Sués est une ville dans la moyenne Egypte. Elle donne son nom à l'isthme de Sués , qui sépare la Mer Rouge de la méditerranée.

tomba malade , & qu'après avoir gardé le lit cinq ou six mois, il en mourut.

Avant que de rendre les derniers sours, il m'appella auprès de lui : « Mon fils , me dit-il ,
 » puisque pendant ma vie je n'ai reçu de vous
 » aucune satisfaction , donnez-moi du moins la
 » consolation , en mourant , de me promettre
 » que vous suivrez ponctuellement trois avis
 » que j'ai à vous donner ; je prévois qu'ils vous
 » seront très - utiles : Jurez - moi sur l'alcoran
 » qu'ils ne sortiront jamais de votre mémoire ». Je fondois en larmes , continua Sinadab , je jurai à mon père d'exécuter ses volontés : & voici , madame , ce que le bon vieillard me dit en m'embrassant : « Je vous laisse assez de bien, &
 » peut être trop pour vivre en honnête homme ;
 » tâchez , mon cher Sinadab , de le conserver ;
 » mais si par quelque accident que je ne puis
 » prévoir , vous veniez à le perdre , ne vous
 » attachez jamais à un prince dont vous ne con-
 » noissiez à fond le bon caractère : Souvenez-
 » vous , pour quelqu'amour que vous portiez à
 » votre femme , de ne lui jamais déclarer un
 » secret où il iroit de votre vie : & enfin , ne
 » nourrissez point chez vous comme votre fils ,
 » un enfant à qui vous n'aurez pas donné la
 » naissance ».

A peine mon père m'eût-il fait jurer sur l'al-

coran de lui obéir religieusement dans ces trois points , qu'il ferma les yeux , & remit son ame entre les mains de l'ange de la mort. Je redoublai mes larmes à ce triste spectacle , & lui rendis les derniers devoirs avec toute la tendresse imaginable.

Je trouvai sous son chevet la copie d'un testament qu'il avoit déposé chez le cadis. Il me permettoit de disposer à mon gré de tous ses biens , à la réserve seulement d'un très-petit jardin qui étoit hors des portes de Sués , au bout duquel étoit un salon assez propre , qu'il vouloit que je ne pusse jamais vendre pour quelque raison que ce pût être.

Je ne fis pas grande attention à cet article , qui me parut de très-petite conséquence. Je ne songeai qu'à examiner avec soin les biens qu'il me laissoit. Je trouvai près de cent mille sequins d'or , plusieurs diamans parfaitement beaux , des héritages considérables , & des meubles très-magnifiques. Si-tôt que je pus paroître en public avec bienséance , j'assemblai chez moi mes amis au nombre de huit. Je leur fis à chacun présent d'une esclave d'une beauté achevée , & je les retins dix jours de suite dans ma maison , où je les régalai somptueusement. Enfin , madame , poursuivit Sinadab , pour ne vous point ennuyer par un récit exact de toutes mes folies ,

& des débauches dans lesquelles je me plongeais tous les jours, je vous dirai qu'après avoir mené une pareille vie pendant près de deux ans, je me trouvais tout d'un coup sans argent : mes amis qui ne m'avoient point quitté pendant mes plaisirs, me conseillèrent de me défaire de mes bijoux & de mes meubles ; je les vendis pièce à pièce pour la moitié moins de ce qu'ils valoient. Je fis ensuite la même chose des maisons que m'avoit laissées mon père, à l'exception du jardin dont je ne pouvois disposer, & enfin je me vis réduit à n'avoir plus pour tout bien que mes habits, & un seul faucon que j'avois dressé à la chasse.

Quand mes amis me virent dans la misère, ils m'abandonnèrent aussi-tôt. J'eus beau leur reprocher leur ingratitude, ils se moquèrent encore de moi : il n'y en eut qu'un seul qui, ayant pitié de l'état où j'étois, me donna dix sequins.

Il y avoit deux jours que je n'avois mangé. Je reçus cet argent comme un présent du ciel, &, honteux de l'indigne vie que j'avois menée, j'allai au port de Sués, dans le dessein de m'embarquer sur le premier vaisseau qui partiroit. J'en trouvais un qui prenoit la route d'Adel (1). Je n'eus que le tems, avec le peu

(1) Adel est une ville capitale d'un royaume du même

d'argent que j'avois , de faire de légères provisions pour mon embarquement. Je partis avec mon seul faucon , & nous arrivâmes à Adel sans aucun accident.

Il ne m'étoit resté que trois sequins des dix que l'on m'avoit donnés ; je résolus de les ménager , & de tâcher de vivre de l'industrie de mon faucon. J'avois un talent tout particulier pour dresser des oiseaux à la chasse ; le mien y étoit excellent. Je l'avois accoutumé à ne point tuer les animaux sur lesquels il fondoit ; il leur arrachoit seulement les yeux de deux coups de bec , & je les prenois ensuite tout en vie. Je ne manquai donc point de gibier pour me nourrir , & une pauvre veuve fort âgée , qui m'avoit retiré chez elle ; j'en portois même tous les jours au pourvoyeur du roi , qui me le payoit grassement , & qui , surpris de ce que je lui racontois de mon oiseau , en fit le rapport au roi.

Ce prince , qui aimoit fort la chasse , m'envoya chercher. Il me dit qu'il vouloit voir voler mon faucon , & que je me tinssse prêt le lendemain à la pointe du jour. J'obéis avec joie ; & le roi fut tellement charmé de l'adresse ,

nom , dans la nouvelle Arabie , autrement appelé le *pays d'Ayan*.

de la légèreté & de l'obéissance de mon oiseau ; qu'il me demanda combien je le lui voulois vendre. Seigneur , lui répondis-je , c'est l'unique bien qui me reste de plus de deux cens mille sequins que mon père m'avoit laissés en mourant ; ce seul faucon me fait vivre depuis que je suis dans la misère ; mais puisqu'il a le bonheur de plaire à votre majesté , je n'en ferai que trop payé par l'honneur que j'espère qu'elle me fera de l'accepter.

Le roi d'Adel , poursuivit Sinadab , me fit donner sur le champ vingt-mille sequins , me logea dans son palais , & m'accorda les appointemens de son grand veneur. En un mot , madame , ce prince eut tant de bonté pour moi , que je devins , en peu de tems , son premier visir & son unique confident. Je l'accompagnais tous les jours à la chasse , où il prenoit un plaisir extrême ; & je ne le quittois ordinairement que lorsqu'il se retiroit auprès de ses femmes.

Que je serois malheureux , mon cher Sinadab , me disoit-il un jour , si je vous perdois ! vous partagez les plus doux momens de ma vie. Seigneur , repris-je , la faveur des grands est trop inconstante pour qu'un homme sage puisse y compter sûrement. Je suis aujourd'hui comblé de vos faveurs , demain , peut-être , serai-je
accablé

accablé sous le poids des chaînes dont vous ordonnerez qu'on me charge. Non , non , visir , me dit-il , ne craignez rien ; je vous aimerai toujours ; & pour vous attacher plus fortement à moi , & vous faire entièrement oublier votre patrie , je veux que vous épousiez une de mes sœurs. J'en ai trois d'une excellente beauté ; je vais vous les faire voir sans qu'elles le sachent ; & si vous avez le cœur libre , je prétends que celle qui vous plaira le mieux soit demain votre épouse. Je me prosternai aux pieds du roi d'Adel , confus de ses bontés. Il me releva ; & m'embrassant avec tendresse , il me fit passer dans son cabinet , me plaça derrière un grand voile de gaze noire , & ordonna au chef de ses eunuques d'aller chercher les trois princesses.

IV. QUART D'HEURE.

LES ordres du roi furent exécutés avec une extrême promptitude. Je vis , un moment après , entrer trois dames d'une beauté sans égale , & brillantes comme des pleines lunes. Ce prince causa quelque tems avec elles sur des choses fort indifférentes. Ensuite les ayant renvoyées à leurs appartemens , il me fit sortir de der-

rière le voile où j'étois. Eh bien ! mon cher visir, me dit-il, pour laquelle de mes trois sœurs ton cœur a-t-il ressenti quelque émotion ? Ah ! seigneur, repris-je avec transport, ces dames sont d'une beauté si ravissante, que je n'ai pu décider en si peu de tems Non, non, interrompit le roi, quelqu'une des trois a su te plaire plus que les deux autres : avoue-le moi, je te l'accorde de tout mon cœur, & je t'ordonne de me découvrir tes sentimens avec franchise. Seigneur, repliquai-je, puisque vous me le commandez absolument, la plus jeune des trois princesses a su percer mon cœur des traits les plus vifs ; mais quelque bonté que votre majesté ait pour son esclave, mon bonheur seroit imparfait, si je n'obtenois pas la princesse d'elle-même. Voilà des sentimens bien délicats, répondit le roi ; je veux pourtant te donner encore cette satisfaction. Alors il ordonna au chef de ses eunuques de faire venir Bouzemghir (c'étoit, madame, le nom de la princesse). Elle parut un instant après. Ma chère Bouzemghir, lui dit le roi en l'embrassant, j'ai dessein de vous marier, mais je ne veux point forcer votre inclination. Le visir Sinadab que voici, à qui je viens de vous proposer pour épouse, ne veut aussi devoir votre main qu'à vous-même. Je vous laisse avec lui. Examinez-

vous avant que de me donner une réponse positive , & comptez que de quelque manière que vous décidiez , je ne vous en furai point mauvais gré.

Le roi d'Adel se retira alors , & laissa le chef des eunuques à la porte en dehors. Il est inutile , madame , continua Sinadab , de vous rapporter la conversation que nous eûmes Bouzemghir & moi. Elle me fit connoître par des discours très-tendres , qu'elle feroit tout son bonheur de m'avoir pour époux , & m'assura plus d'une fois , que l'obéissance qu'elle devoit au roi son frère , n'avoit nulle part aux sentimens qu'elle me découvroit si naturellement. Sur cette confiance , je l'épousai avec toutes les magnificences possibles ; & la ville d'Adel prit part à ma joie , puisque le roi en déchargea les habitans du quart de toutes les entrées.

Au bout de quelques mois , Bouzemghir se trouva grosse. Comme je l'aimois tendrement , j'en ressentis une joie extrême , mais cette joie fut de courte durée ; elle se laissa tomber , se blessa très-dangereusement , & pensa mourir d'une fausse couche. Par les bons soins que l'on eut d'elle , elle recouvra bientôt une santé parfaite ; mais cinq ans s'étant écoulés sans que nous eussions pu avoir d'enfans , nous consultâmes les plus habiles médecins d'Adel , qui

assurèrent tous, d'une commune voix, que la princesse mon épouse ne feroit jamais mère.

Cette nouvelle chagrina fort Bouzemghir que j'adorois, & qui avoit pour moi toute la tendresse possible. Seigneur, me dit-elle un soir que nous étions seuls ensemble, puisque je me vois privée pour toujours du doux plaisir de vous donner des héritiers, adoucissons du moins nos peines en adoptant le petit Roumy (c'étoit, madame, poursuivit Sinadab, le fils d'une de mes esclaves, qui, à quatre ans, promettoit tout ce qu'on pouvoit espérer d'un enfant de cet âge). Comme je n'avois jamais contredit Bouzemghir, je consentis volontiers à cette proposition, avec l'agrément du roi d'Adel. Je fis donc élever Roumy comme mon fils, & je ne négligeai rien pour le rendre parfait.

Il y avoit déjà près de dix ans que Roumy me regardoit comme son père, & que j'en recevois toute la satisfaction possible, lorsqu'une nuit que j'étois auprès de Bouzemghir, & que je ne dormois pas, les dernières paroles de mon père, & le serment qu'il m'avoit fait faire sur l'Alcoran, me revinrent dans l'esprit ; je n'en fis que rire. Les vieilles gens radotent, dis-je en moi-même. J'ai mangé tout mon bien ; je me suis donné à un prince que je ne connois presque pas ; en suis-je plus

à plaindre ? Au contraire , pouvois - je prétendre à une fortune plus considérable , plus solide & plus éclatante que celle d'être vifir & beau-frère d'un puissant roi , qui fait tout son plaisir de m'avoir auprès de lui ? J'ai adopté Roumy malgré la défense de mon père. Quelle satisfaction ne reçois-je pas de cet enfant , qui , à quinze ans , donne des marques d'un excellent naturel , & dont j'espère un jour toute la reconnoissance possible ? Non , non , il ne faut pas s'attacher si servilement à suivre les volontés de nos pères ; quand ils sont parvenus à un certain âge , loin de pouvoir conduire les autres , ils ne sont plus en état de se conduire eux-mêmes.

Je m'endormis , madame , après avoir fait ces belles réflexions. Elles me repassèrent dans l'esprit le lendemain. Voilà déjà deux des conseils de mon père que je n'ai pas suivis , sans qu'il m'en soit arrivé aucun malheur , me dis-je alors : voyons s'il en sera de même du troisième. Après avoir rêvé quelque tems , je m'avifai de l'expédient que vous allez entendre.

Bouzemghir avoit plusieurs fois murmuré contre le roi d'Adel , lorsqu'il m'arrachoit d'entre ses bras pour me mener à la chasse , d'où je revenois souvent très-fatigué. Ses plaintes me fournirent le dessein d'éprouver si ma femme seroit capable de me garder un secret.

V. QUART-D'HEURE.

J'ALLAI à la perche où étoient les oiseaux du roi ; je pris celui dont je lui avois fait présent , fans que personne s'en apperçût. Je l'allai porter dans un cabinet au bout d'un jardin que j'avois hors de la ville , & le donnai à nourrir à un muet qui en étoit le concierge , avec ordre de ne point sortir du salon , que l'on ne vînt le chercher de ma part , & que l'on ne lui montrât mon anneau. Je pris alors la clef du jardin , dont je fermai la porte à double tour , & je la portai à un ami en qui j'avois connu une très-grande probité. Si vous voyez mes jours en danger , lui dis-je , ce que je prévois qui pourra m'arriver avant qu'il soit peu , obligez-moi d'aller à mon jardin dont voilà la clef , faites voir cette bague au muet qui en est le concierge , & amenez-le moi avec le dépôt que je viens de lui confier ; il servira à ma justification.

Je rentrai ensuite chez - moi , & comme j'avois toujours plusieurs faucons que j'instruisois , j'en pris un qui ressembloit parfaitement à celui du roi , je lui tordis le col , & le portai à ma femme. Ma chère Bouzemghir , lui dis-je

en l'embrassant , voilà des marques bien réelles de ma tendresse. Vous vous êtes plainte tant de fois du roi d'Adel , que j'ai voulu couper la racine aux chagrins qu'il vous donnoit. Ce seul faucon en étoit la cause ; c'étoit lui qui , en faisant tous les plaisirs du roi , vous privoit des vôtres. Je viens de le tuer ; mais gardez-vous bien de révéler jamais ce secret ; il y va de ma vie. Si le roi savoit mon ingratitude envers lui , il songeroit peu au motif qui me l'a fait commettre , & me feroit sans doute mourir.

Bouzemghir parut d'abord effrayée du parti que j'avois pris ; mais ensuite me serrant tendrement la main : mon cher seigneur me dit-elle , lumière de ma vie , s'il n'y a que vous & moi qui soyons dépositaires de ce secret , assurez-vous que vous êtes en sûreté , & que les apprêts de la mort la plus cruelle ne feroient pas capables de me faire découvrir votre crime. Cela va bien , lui répondis-je , ferrez donc soigneusement le faucon ; pour moi , je vais faire ma cour au roi.

Je quittai Bouzemghir pour me rendre auprès du roi d'Adel. Il avoit déjà appris que son faucon ne se trouvoit pas sur la perche. Il m'en témoigna un extrême chagrin. Seigneur , lui dis-je , je ne sache qu'un seul moyen pour

retrouver votre oiseau ; faites publier dans Adel combien vous êtes sensible à sa perte , & promettez une récompense digne de la générosité d'un monarque tel que vous l'êtes.

Le roi me crut : il fit crier , par tous les carrefours , que quiconque lui donneroit des nouvelles de son faucon mort ou vif , si c'étoit un homme , outre la confiscation de la moitié des biens de celui qui auroit commis le vol , il le feroit un des plus grands seigneurs de son royaume ; & que si c'étoit une femme ou une fille , il lui donneroit pour époux le visir Giamy , qui étoit le plus bel homme d'Adel , & qui partageoit sa faveur avec moi.

Cette publication fut bientôt répandue par toute la ville. Je la croyois bien inutile , comptant sur l'extrême tendresse de Bouzemghir , qui depuis quinze ans n'avoit pas cessé un seul jour de m'en donner des marques ; mais avant que le soleil fût couché , je fus dans le dernier étonnement de me voir arrêter de la part du roi , & jeter dans une obscure prison , où je passai la nuit.

A peine le jour commença-t-il à paroître , qu'on me conduisit devant le roi d'Adel , dont la fureur étoit peinte sur le visage. Perfide visir , me dit-il , as-tu si-tôt oublié les bontés que j'ai eues pour toi ? Quoi ! sans aucune re-

connoissance de la grandeur où je t'ai élevé, tu oses me frapper par l'endroit le plus sensible ! Seigneur, repris-je, de la poussière où j'étois, vous m'avez placé sur le trône des grandeurs, vous pouvez m'en renverser d'un seul souffle ; mais permettez-moi de vous représenter que j'ignore entièrement les motifs de votre colère, & que les personnes qui m'accusent devant vous, sont beaucoup moins innocentes que moi. Traître, ingrat, me dit le roi ; n'as-tu pas fait mourir mon faucon ? Moi, seigneur, repris-je, en contrefaisant l'étonné, suis-je capable de priver mon maître de ses plaisirs, par le seul endroit où j'ai le bonheur de lui plaire ? Non, seigneur, si c'est-là la raison de votre ressentiment, je suis sûr qu'il tombera bientôt sur un autre. Ah ! scélérat, repliqua le roi avec fureur, en tirant le faucon mort de dessous sa robe, tu joins encore l'impudence au crime : tiens, reconnois ton ouvrage. Je demeurai interdit à cette vue. Seigneur, dis-je alors, les apparences sont souvent trompeuses ; mais quoiqu'au sujet de la mort de votre faucon je n'aie rien à me reprocher, faites-moi la grâce de m'apprendre le nom de mon accusateur : je veux bien encore te donner cette satisfaction, ajouta le roi d'Adel, c'est Bouzèmgahir, c'est ta femme elle-même : oses-tu récuser un tel témoin ? Un coup

de foudre n'est pas plus affommant que me le fut cette nouvelle ; je me rappelai en ce moment les dernières paroles de mon père , elles m'accablèrent. Juste ciel , m'écriai-je , Bouzemghir m'accuse ! Bouzemghir me trahit ! se peut-il rien de plus noir & de plus odieux ? Ah ! seigneur , poursuivis-je , j'ai de quoi faire retomber tout le crime sur elle ; mais quoique je ne sois point coupable envers vous , je ne veux point me défendre , je respecte votre sang , je mérite la mort , si vous n'avez la bonté de vous ressouvenir des promesses que votre majesté m'a faites dans les momens les plus vifs de votre amitié. Non , non , s'écria le roi d'Adel , plus je t'ai aimé , moins ton crime est pardonnable ; n'espère point de grace , & prépare-toi à perdre la tête. Enfin , madame , continua Sinadab , quelque chose que je pusse dire pour émouvoir le cœur du prince , il me tourna le dos , & me laissa entre les mains de ses gardes pour me livrer au bourreau.

Comme , pendant près de quinze ans que j'avois été vifir à Adel , je n'avois jamais fait de mal à personne , tous les honnêtes gens soupirèrent de me voir condamné à la mort pour si peu de chose. On tâcha vainement d'obtenir ma grace du roi ; il fut inexorable : mes gardes , qui ne pouvoient , sans verser des larmes , voir

ma mort prochaine , m'offrirent de me sauver. Non , leur dis-je , je vous remercie d'une bonne volonté dont les effets attireroient immanquablement sur vous le courroux du roi ; je ne suis point coupable , j'ai de quoi me justifier quand il en fera tems.

Le roi ordonna vainement que l'on m'ôtât la vie : le bourreau s'absenta d'Adel pour ne point faire sa charge ; & tous ceux à qui le roi en donna la commission la refusèrent ; de sorte qu'il fut obligé de faire publier par toute la ville , que quiconque voudroit accepter cet emploi , auroit pour sa récompense l'autre moitié de mes biens , dont il n'avoit pas encore disposé.

Quelque avantageuses que fussent ces offres , personne encore ne paroissoit pour me donner la mort , lorsque Roumy , mon fils adoptif , alla trouver Bouzemghir. Madame , lui dit-il , sans vouloir pénétrer si Sinadab est coupable ou non , sa tête est dévouée à la mort , & je souffre de le voir languir par le refus que chacun fait de lui ôter la vie : de ses biens immenses la moitié vous appartient comme dénonciatrice de son crime ; je suis donc le seul puni , puisque le roi en promet l'autre moitié à quiconque ôtera la vie à Sinadab : je veux offrir ma main au roi pour cette exécution , je

crois que sa majesté & Sinadab même me fauront bon gré de cette résolution ; & je vais terminer le cours d'une vie , qui sans doute lui est odieuse , & gagner par moi-même des biens qu'il n'est pas naturel que je laisse passer dans des mains étrangères.

Bouzemghir , qui avoit apparemment conçu une passion violente pour le visir Giamy , sur le rapport que je lui avois peut-être fait moi-même , que c'étoit le plus bel homme & le mieux fait d'Adel , ne pouvoit contenter ses desirs en l'épousant tant que je serois en vie : c'est ce qui l'avoit obligée à me trahir avec tant de lâcheté. Elle approuva l'infame résolution de Roumy , le conduisit au roi , & colora si bien cette action , que ce prince , altéré de mon sang , l'amena lui-même dans ma prison , & se fit un plaisir cruel de m'annoncer mon bourreau.

Je demurai immobile à la vue de Roumy. J'eus beau , les larmes aux yeux , lui reprocher son ingratitude , il eut la dureté de me lier les mains , & de vouloir encore me faire comprendre que je lui avois obligation de s'être offert à me donner la mort.

Le roi étoit présent à un si tendre spectacle sans en être ému ; mes pleurs ne purent le toucher ; & le trouvant inflexible : O Sazan !

Sazan ! m'écriai-je , que ne vous ai-je cru ! Ces paroles qui , selon lui , n'avoient aucun sens , lui firent croire que la frayeur de la mort me faisoit extravaguer. Que veux-tu signifier par ces mots , ô Sazan , Sazan , me dit-il ? Explique-moi ce mystère ? Seigneur , repris-je , ils me reprochent ma désobéissance envers mon père , qui se nommoit Sazan , dans les trois seules choses qu'il m'avoit recommandées en mourant ; j'en dois aujourd'hui porter la peine sans murmurer : je me suis attaché à votre majesté sans vous connoître à fond , j'ai révélé mon secret à ma femme , & j'ai nourri dans mon sein une vipère qui va me donner la mort.

Malgré vos promesses , vous me livrez au supplice pour la mort d'un faucon , dont je suis innocent. Bouzemghir , oubliant l'extrême tendresse que j'ai eue depuis quinze ans pour elle , me trahit par la plus noire perfidie ; & Roumy , cet enfant que j'ai regardé comme mon fils , séduit par un vil intérêt , s'offre pour être mon bourreau. O Sazan ! Sazan ! encore une fois , que ne vous ai-je cru ! Le roi & tous les spectateurs étoient immobiles à ce récit , lorsque je me tournai vers Roumy. Frappe , indigne Roumy , frappe , m'écriai-je ; ne fais plus languir le malheureux , mais l'innocent Sinadab ,

78 LES MILLE ET UN QUART D'HEURE,
dont chaque instant de sa vie doit te couvrir
de confusion.

Roumy, sans s'attendrir, tira son sabre, &
prenoît les mesures pour m'abattre la tête.

VI. QUART D'HEURE.

ROU MY, comme un enfant dénaturé, alloit
me donner le coup de la mort, continua
Sinadab, lorsque l'ami à qui j'avois confié la
clef de mon jardin, entra dans la prison avec
le faucon du roi sur son poing. Seigneur, lui
dit-il en arrêtant le bras de Roumy, qui n'étoit
plus qu'à deux doigts de mon col, voyez la
fausseté de l'accusation que l'on a formée contre
Sinadab, & reconnoissez votre faucon en vie,
à la marque que vous-même lui avez faite à la
patte.

Le roi d'Adel fut étrangement surpris à cette
vue; une extrême confusion lui couvrit le
visage; il baissa les yeux, & rêva profondé-
ment à ce qui venoit de se passer. Pour moi,
poursuivit Sinadab, quelque à propos que fût
arrivé mon ami, j'y eus presque regret; la vie
m'étoit devenue odieuse par la perfidie de ma
femme & par l'ingratitude de mon fils adoptif.
Je me jetai aux genoux du roi. Seigneur, lui

dis-je alors, voilà ce misérable favori que vous aviez tant assuré d'une éternelle protection, qui alloit perdre la vie injustement. Ce prince, attendri, me releva, & m'ordonna de lui développer tout ce mystère : je le fis en peu de paroles. Il examina toutes les circonstances de mon histoire ; & reconnoissant l'infidélité & la noirceur d'ame de Bouzemghir, il envoya l'arrêter sur le champ, la fit conduire devant lui ; & l'ayant fait lier dos à dos avec Roumy, il m'ordonna de leur trancher la tête du même fabre qui avoit été destiné à m'ôter la vie. Je refusai de tremper ma main dans un sang qui m'avoit été si cher ; j'implorai même la grace de ces deux misérables : je ne pus l'obtenir ; & l'un des gardes du roi fit, par son ordre, voler leurs têtes de dessus leurs épaules.

Le roi, content de cette exécution, que je ne pus voir sans répandre des larmes en abondance, m'embrassa tendrement, & me reconduisit au palais. Seigneur, lui répétais-je encore, avois-je tort de vous représenter autrefois, que ceux qui comptent sur la faveur des grands, bâtissent sur le sable, puisque la mort d'un vil animal dont vous m'avez cru l'auteur, vous a fait oublier en un moment une amitié de quinze années ? Brisons-là, visir, me dit le roi d'Adel, je suis honteux de ma faute,

mais je prétends la réparer , & t'élever à un si haut point de gloire , que ta chute ne fera plus à craindre. Non , seigneur , repris-je avec respect, laissez-moi retourner à Sués, jouir d'une vie tranquille & paisible ; c'est la seule grace que vous demande Sinadab. Le roi s'opposa de tout son pouvoir à cette résolution , mais je demeurai inébranlable ; rien ne put m'arrêter auprès de lui , & je m'embarquai huit jours après sur un vaisseau qu'il me donna & que je fis charger de toutes mes richesses , de mes meubles & de quantité de pierreries dont le prince me fit présent avant que de partir. Cette séparation ne se fit pas sans regret ; mais enfin je pris la route d'Egypte , & nous touchions presque au port , lorsqu'une horrible tempête , après nous avoir battus pendant trois jours & trois nuits , engloutit mon vaisseau à quelques lieues de Sués. Tous les gens de l'équipage y périrent ; je fus le seul qui , m'étant saisi d'une planche , me sauvai du naufrage , & abordai à terre , mais j'y perdis toutes mes richesses , & je me vis , en un moment , réduit à la dernière misère.

Ne sachant où donner de la tête , je me rappelai le testament de mon père ; je me souvins que j'étois encore le maître du petit jardin & du salon qui étoit hors des portes de Sués. Je
fus

fus curieux de savoir si personne ne s'en étoit emparé en mon absence. Il y avoit plus de seize ans que j'en étois parti. Je le trouvai au même état que je l'avois laissé, à la réserve qu'il paroissoit fort délabré. J'en ouvris les portes par le moyen d'un secret que mon père m'avoit enseigné plusieurs fois, & qu'il n'y avoit que lui & moi qui le sussions. J'y vis l'herbe à la hauteur des murailles, & le cabinet fort en désordre; & comme il étoit assez tard, & que j'étois extrêmement fatigué, je me couchai sur une vieille natte pourrie, où je dormis jusqu'à ce que la faim me reveillât. Je ne savois aucun métier pour gagner ma vie. Je résolus, ne voulant point me faire connoître, d'aller demander l'aumône de porte en porte. Je sortis pour cet effet du jardin; je me promenai long-tems par la ville; mais j'implorai inutilement le secours des habitans de Sués, personne ne m'aida dans le besoin extrême où j'étois: de sorte que je rentrai sur le soir dans ma petite maison, fort affamé, & de plus très-fatigué d'avoir marché tout le jour. Je m'assis sur une méchante escabelle qui étoit dans un coin du salon, & j'y repassois dans mon esprit tout ce que mon père m'avoit ordonné en mourant, & dont j'avois tenu si peu de compte, lorsque je jetai les yeux sur un petit coffre presque

pourri , auquel je n'avois pas encore fait attention. Il étoit fermé à clef ; j'en rompis la serrure avec précipitation , croyant y trouver quelque argent : mais je fus extrêmement étonné de n'y voir qu'une corde de la grosseur d'un petit doigt , & un billet écrit de la main de mon père , qui contenoit ces mots :

Vous ne m'avez peut-être pas tenu parole , Sinadab , quoique vous en ayez juré sur l'alcoran. Si votre mauvaise économie & votre désobéissance vous réduisent dans la misère , & que vous ayez assez de résolution pour suivre mon dernier conseil , vous trouverez la fin de vos maux dans ce coffre.

Oui , repris-je avec fureur , oui , mon père , je vous obéirai cette fois , aussi-bien n'ai-je point d'autre parti à prendre que de finir mes jours infortunés par ce cordon. Alors , prenant une résolution désespérée , je montai sur l'escabelle , & après avoir fait un nœud coulant à la corde , je l'attachai à une espèce de tirefond qui tenoit au plafond du salon où j'étois , & qui sembloit y avoir été mis exprès pour cet usage ; je passai le col dans le nœud coulant , & reculant le placet avec un pied , je m'abandonnai sans regret à la rigueur de mon sort.



VII. QUART D'HEURE.

JE croyois par-là , madame , trouver une mort certaine , lorsque la pesanteur de mon corps emportant le tirefond , entraîna avec soi une espèce de trappe d'un bois très-léger , & qu'il tomba de l'ouverture qui se fit au plafond , une si grande quantité de pièces d'or , que je m'en trouvai tout couvert. Cette heureuse découverte fit que je ne me sentis presque pas de ma chute. Je me relevai assez promptement. Je montai au-dessus du salon par l'ouverture de la trappe , & je fus dans un étonnement sans égal d'y trouver des richesses immenses , tant en or qu'en pierreries. Je pensai mourir de joie à cette vue qui faisoit cesser tous mes malheurs. Je pris une de ces pièces d'or ; & après avoir bien fermé la porte du jardin , j'allai acheter ce qu'il me falloit pour faire un bon repas. Je distribuai ensuite le lendemain aux pauvres derviches mille pièces d'or ; & après m'être mis en état de paroître avec honneur dans la ville , je rachetai presque tous les héritages de mon père ; & pour me rappeler sans cesse les malheurs dans lesquels j'étois tombé par ma désobéissance , je me fais

répéter à tous mes repas les paroles que vous avez entendues au sujet de la soumission & du respect que les enfans doivent avoir pour leurs pères.

Il y a près de cinq ans , madame , continua Sinadab , que je retournai à Sués ; depuis ce tems , je me suis appliqué à remplir tous les devoirs d'un honnête homme ; mes malheurs m'ont rendu sage & économe , & je passe la vie agréablement avec la belle Roukia que vous avez vue à la fin de notre repas : c'est celle de mes femmes en qui je trouve le plus de mérite. Elle est de Surate , & comme elle y a deux sœurs qu'elle aime tendrement , & qui ne sont pas dans l'opulence , je vais , à sa prière , les chercher pour les conduire à Sués , où je veux les établir.

Quand Sinadab , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , eut achevé de parler , le prince Cheref-Eldin lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir heureux après les traverses cruelles qu'il avoit essuyées ; & comme les vents furent très-favorables , le vaisseau ne fut pas long-tems sans arriver à Surate. Le prince , toujours sous ses habits de fille , y prit congé de Sinadab & de la belle Roukia , à qui il témoigna beaucoup de reconnoissance de leurs honnêtetés ; & après s'être reposé quelque tems , il prit la route de la Chine.

Cette histoire m'a fait un extrême plaisir, interrompit le roi d'Astracan, en s'adressant à Ben-Eridoun; je suis très-content de toi, & j'ordonne à Mutamhid de te donner cent pièces d'or par jour, tant que tu contribueras à me délasser l'esprit; mais je ne suis pas moins curieux de savoir le sort de Gul-Hindy & de Cheref-Eldin, que je l'ai été ces jours passés, d'apprendre la suite des aventures de Sinadab; puisqu'il nous reste encore du tems aujourd'hui, poursuis ton histoire. Ben-Eridoun, charmé d'avoir le bonheur de plaire à son roi, continua ainsi.

Suite de l'histoire de Cheref-Eldin & de Gul-Hindy.

IL y avoit peu de jours, seigneur, que Cheref-Eldin marchoit toujours vêtu en fille, lorsqu'il arriva dans une prairie charmante. L'Arabie heureuse ne produit pas tant de richesses & de bonnes senteurs, que la nature en étaloit en cet endroit. La terre y étoit couverte d'une herbe molle, qui paroissoit ne vieillir jamais; les chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver n'y flétrissoient point les roses, les jasmins & les violettes dont la campagne étoit ornée, & ces

fleurs qui charmoient la vue par la diversité de leurs couleurs , réjouissoient en même-tems les sens par l'odeur exquise dont elles embaumoient l'air.

Au bas de cette prairie s'élevoit une espèce de roche cavée en forme de grotte , du milieu de laquelle tomboit une source dans un grand bassin de marbre rustique. L'eau que produisoit cette fontaine étoit si pure & si belle , qu'elle invitoit par son doux murmure à se reposer sur ses bords qui étoient ornés de gazon , & un grand arbre y étendoit ses branches avec tant d'épaisseur , que son ombre étoit impénétrable aux rayons du soleil le plus chaud.

Ce fut dans cet endroit que le prince essaya de goûter pendant quelques momens le repos que la solitude & la fraîcheur du lieu lui offroient. Il attacha son cheval au premier arbrisseau , & se coucha sur le gazon ; mais à peine commençoit-il à jouir d'un sommeil tranquille , qu'un géant affreux qui n'avoit qu'un œil , & qui demouroit aux environs de ce lieu charmant , où il avoit coutume de se venir quelquefois rafraîchir , y arriva. Il fut trompé à l'habit du jeune prince , qu'il prit pour une fille d'une beauté ravissante ; il en devint passionnément amoureux , & se mit en devoir de l'enlever. Il lui avoit déjà détaché son sabre qu'il avoit jeté loin de lui ,

& se dispoſoit à exécuter cette entrepriſe , lorsqu'une flèche qui paroifſoit partir d'une main inviſible , le frappant dans l'œil qui lui reſtoit , le lui créva , & le priva par ce moyen de ſatisfaire ſa brutale envie.

Le prince ſe réveilla bientôt aux cris affreux du géant , & cherchant des yeux ſon libérateur , il apperçut un jeune homme qui lui reſembloit ſi parfaitement , qu'il douta d'abord ſi ce n'étoit pas ſon ombre.

Cet inconnu , & la fauſſe princeſſe de Tuluphan ſ'admirèrent quelques tems ſans ſe parler , mais enfin , la dernière rompant le ſilence : je vous dois l'honneur & la vie , ſeigneur , lui dit-elle ; mais apprenez-moi , je vous en conjure , à qui j'ai une obligation qui ſera toujours préſente à ma mémoire.

L'inconnu héſita quelque-tems de répondre au prince , qu'il prenoit auſſi pour une femme ; mais pouſſé par un motif ſecret auquel il ne pouvoit réſiſter ; pour tout autre que vous , madame , lui répondit-il , je m'appelle Mobarek , & ſuis fils d'un riche marchand d'Hiſpahan , que le ſeul plaifir de voyager a fait ſortir de Perſe : mais un certain mouvement dont j'ignore la cauſe , me force à ne point diſſimuler avec vous , & à vous avouer que je ſuis le prince d'Ormus. Je fuyois de la cour du roi mon père ,

dans le deſſein d'éviter un mariage , pour lequel j'ai une extrême averſion , lorsqu'en paſſant par ces lieux , je vous ai vu arriver aux bords de la fontaine voiſine. Les mêmes traits qui ſe trouvent ſur nos viſages , m'ont donné la curioſité de vouloir apprendre qui vous êtes ; & j'allois vous aborder pour le ſavoir , lorsque je vous ai vu accablée de fatigue , chercher du repos par un doux ſommeil , que je n'ai point voulu interrompre , & dont vous jouiriez encore ſans l'inſolence de celui que je viens de priver de la lumière ; mais , madame , continua-t-il , permettez - moi de vous dire , que quoique le devoir d'un prince , tel que je le ſuis , m'oblige de donner du ſecours aux perſonnes de votre ſexe , quelque choſe de plus m'animoit quand j'ai pris votre déſenſe. Pardonnez , madame , cet aveu téméraire , & que cette déclaration n'effarouche pas votre pudeur : un obſtacle invincible ſ'oppoſe au bonheur que je pourrois prétendre , en me faiſant aimer de vous : je ne vous demande donc que votre amitié ; mais , madame , je vous la demande avec toute l'ardeur poſſible , & je vous aimerai avec tant de pureté , que votre vertu n'aura jamais lieu de ſ'en plaindre.

La fauſſe princeſſe de Tuluphan fut ſi interdite lorsque cet inconnu lui apprit qu'il étoit ſils

du roi d'Ormus, qu'une extrême rougeur lui monta au visage ; elle fit en ce moment mille cruelles réflexions sur ce que Riza lui avoit dit de ce prince , & sur l'impossibilité qui se trouvoit dans l'exécution des volontés du roi des génies : mais ces réflexions se détruisant d'elles-mêmes à la vue d'un prince si charmant , pour qui , malgré elle , elle ressentoit déjà une parfaite estime , elle étoit sur le point de se démasquer à ses yeux , lorsqu'envisageant les malheurs que Merou lui avoit fait appréhender , elle résolut de garder le silence seulement sur son sexe , & d'avoir pour le faux prince de Perse , la même confiance qu'il avoit eue pour elle : seigneur , lui dit-elle , vos manières sont si respectueuses , & je vous ai tant d'obligation , que j'aurois tort de me plaindre de l'aveu que vous venez de me faire ; vous ne me demandez que mon amitié , elle vous est due sans réserve. A mon égard la chasse étoit mon unique occupation , avant que quelques raisons que je ne puis vous dire , sans m'exposer aux plus cruels malheurs , m'eussent fait quitter la cour du roi , mon père : mais quelque résolution que j'aie prise de taire mon nom à tout l'univers , en me cachant sous celui de la fille d'un émir de Samarcand (1) ,

(1) Samarcand est la capitale de la province de Mavarnahar en Tartarie.

je ne crois pas , seigneur , devoir vous laisser ignorer que je suis la fille unique du roi de Tuluphan , & que l'on me nomme Gul-Hindy..... Juste ciel , s'écria le faux prince , en l'interrompant ! quoi , vous êtes cette aimable Gul-Hyndi , dont la renommée a publié la beauté dans tout l'orient ? c'est pour vous , madame , que je quitte la cour du roi mon pere ! c'est par rapport à vous que je fuis par des raisons qui me désespèrent ! & c'est vous que je trouve en ces lieux. Ah ! ma princesse , continua-t-il , les yeux remplis de larmes , & le désespoir peint sur le visage , pourquoi faut-il que nous ne soyons pas nés l'un pour l'autre ! O souverains arbitres de toutes choses ! vous qui connoissez le fond de mon cœur , que vous ai-je donc fait pour le tourmenter si cruellement ? Et toi , perfide amour , pourquoi y allumer une flamme si prompte & si vive , puisque tu fais bien l'impossibilité qu'il y a de l'éteindre ? Oui , ma princesse , je vous adore , mais je serai obligé de vous fuir : mon père vient d'envoyer des ambassadeurs au roi Mochzadin , qui doivent vous demander en mariage pour moi. L'ancienne amitié qui règne entre ces deux monarques me fait croire que le roi de Tuluphan ne refusera pas celui d'Ormus ; mais , adorable Gul-Hindy , je vous le répète encore , quelque

chose qui puisse arriver , & quand notre grand prophète même s'en mêleroit , je ne puis être uni avec vous , quoique je donnasse tout mon sang pour être en état d'avoir ce bonheur.

VIII. QUART D'HEURE.

P R I N C E , reprit alors la feinte Gul - Hindy ; que ce discours jetoit dans un étonnement extrême, je ne pénètre point les raisons qui vous font me parler ainsi ; mais ce qui offenseroit peut-être une autre que moi , est justement ce qui me fait vous estimer davantage ; sachez que je n'ai pas moins de sujet que vous de fuir le mariage que l'on me prépare , & que ce que je viens d'apprendre m'éloignera pour toujours de la cour du roi mon père. Eh bien , belle princesse , s'écria alors le faux prince , fuyons donc ensemble , & sous des noms empruntés , cachons à toute la terre un prince & une princesse dont je suis sûr que la perte cause bien des larmes aux rois de Tuluphan & d'Ormus : mais , madame , continua-t-il , puisque par une fatalité cruelle je ne puis être à vous , j'en atteste notre grand prophète , je ne ferai jamais à personne. Je vous aimerai d'une manière toute pure & sans espérance , & je n'aurai jamais d'autre objet

de mes défirs & de ma gloire, que la charmante Gul-Hindy. Que je serois heureux, poursuivit-il encore, si vos sentimens s'accordoient si bien avec les miens, qu'il n'y eût que la seule mort qui pût résoudre une si belle union ! Mais je m'égare : pardonnez, madame, ces transports indiscrets : quoi, parce que je ne puis vous posséder, faut-il que vous priviez un prince plus heureux que moi, de ce qu'il y a de plus beau dans la nature ? Oui, seigneur, reprit la fausse Gul-Hindy en rougissant, je vous permets de croire que ce que vous me proposez m'est agréable. Puisque les astres s'opposent à notre union, jamais je n'engagerai mon cœur qu'au seul prince d'Ormus ; qu'une amitié inviolable nous joigne, si l'amour, par un caprice cruel, a entrepris de nous séparer.

Enfin, seigneur, continua Ben-Eridoun, ces deux amans, malheureux d'ignorer la condition l'un de l'autre, mais heureux par la sympathie qui se trouvoit entre eux, & par la tendresse réciproque que Géoncha leur avoit inspirée ; ces deux amans, dis-je, après une conversation fort vive, se jurèrent une amitié à l'épreuve de tout ce qui pouvoit arriver ; & après avoir remonté sur leurs chevaux, ils s'éloignèrent ensemble de cette charmante prairie.

Ils avoient marché plusieurs jours sans qu'il

leur fût arrivé rien de particulier , lorsqu'ils apperçurent , à l'entrée d'une forêt de palmiers , un palais d'une structure antique , mais qui paroïssoit pourtant magnifique dans sa simplicité. Un homme , d'une vieilleffe vénérable , étoit à la porte de ce palais. Il les aborda : mes enfans , leur dit-il , avec une extrême douceur , la nuit approche , il n'y a nulle ville ni village à plus de six lieues à la ronde , ni aucune habitation où vous puissiez passer la nuit : si vous voulez entrer dans ce palais , vous vous y reposerez tranquillement , & demain vous continuerez votre voyage.

Le prince & la princesse , charmés de l'honnêteté de leur hôte , acceptèrent ces offres ; ils entrèrent dans le palais , où ils trouvèrent une femme d'environ soixante ans , & d'une simplicité égale à celle de son mari : elle s'efforça de les recevoir le mieux qu'elle put , & l'on servit quelque tems après un repas très-propre , mais sans prodigalité , quoique les viandes n'y fussent pas épargnées. Sur la fin du repas , le vieillard renvoya les esclaves qui avoient servi à table , & ayant prié ses hôtes de lui conter le motif de leur voyage , & par quelle raison ils se trouvoient dans une route qui étoit absolument détournée du grand chemin ; Cheref-Eldin prit la parole : hélas ! seigneur , dit-il au

vieillard , il est facile en peu de mots de vous donner cette satisfaction. Nous sommes frère & sœur , & nous fuyons de Samarcand pour éviter la persécution d'un visir qui , non content d'avoir ôté cruellement la vie à notre père , après s'être emparé de tous ses biens , en veut encore à nos jours.

Les méchans sont à craindre , reprit le vieillard , mais tôt ou tard ils périssent malheureusement ; j'en ai eu dans ma famille une triste expérience ; & ce n'est que depuis quelques années que j'ai recouvré la tranquillité que deux de mes fils m'avoient ôtée par leurs crimes. Gul - Hindy s'attendrit en voyant couler des larmes , qu'un tendre souvenir arrachoit des yeux de ce bon vieillard. On soulage quelque fois sa douleur en racontant le sujet qui l'a fait naître , lui dit-elle , & si ce n'étoit point trop exiger de vous , nous vous supplierions , seigneur , de vouloir nous en faire le récit. Volontiers , mes chers enfans , repliqua le vieillard : si vous m'avez vu verser des larmes , ce ne sont pas tout-à-fait des larmes de douleur ; elles expriment plutôt la joie que je ressens aujourd'hui de voir mes malheurs finis. Ecoutez-moi seulement avec attention.

*Histoire de Badour le Tranquille , roi
de Caor.*

JE suis né souverain de Caor (1), royaume assez borné , & que l'ambition ne m'a point fait étendre , aimant mieux conserver la paix avec mes voisins , que de hasarder de me détruire par des guerres injustes ; c'est pourquoi l'on m'a surnommé Badour le tranquille. J'épousai dans ma jeunesse la princesse Zarad que vous voyez , dont j'eus plusieurs enfans , entr'autres un fils & une fille qui naquirent en même jour. J'appelai mon fils Abouzaïd , & ma fille fut nommée Dajara : je vous parle de ces deux-ci les premiers , quoiqu'ils ne soient pas mes aînés , & même que je ne les aie eus que dans le tems que Zarad n'espéroit plus d'être mère ; mais c'est que ce sont eux qui ont heureusement réparé toute l'amertume que leurs frères avoient versée sur ma vie. De mes deux autres fils , l'un s'appelloit Saletk le violent , à cause des excès qu'il commettoit tous les jours , & je ne fais de qui il tenoit ; il y a apparence que nos Dieux nous l'avoient donné , ainsi que son frère , pour éprouver notre vertu : l'autre se nommoit

(1) Caor , royaume de l'Inde , déjà le Gange.

Azem ; son humeur n'étoit pas bien différente de celle de Saletk , & le penchant que l'un & l'autre avoient au mal , les unissoit tellement , qu'ils étoient toujours ensemble. Je recevois chaque jour des plaintes de leur mauvais déportement : & s'ils avoient été de simples particuliers , je les aurois mille fois fait servir d'exemple à mon peuple , à qui leurs crimes les avoient rendus odieux ; mais la qualité de père me retenoit le bras. Enfin , mes remontrances continuelles les fatiguèrent tant , qu'ils résolurent tous deux de s'éloigner de ma cour , & je bénis mille fois l'heure qu'ils exécutèrent ce dessein.

Il y avoit déjà plus de quatre mois qu'ils étoient partis , & je commençois à m'estimer heureux d'être délivré de leur présence , lorsque je fus frappé du coup le plus rude que jamais père puisse ressentir.

Guhullerou , princesse de Nangan (1), venoit d'épouser le roi Rufang-Gehun. Ce princen'étoit plus jeune , mais son humeur agréable & complaisante réparoit ce que l'âge lui avoit ôté de mérite ; & il vivoit avec son épouse dans une union si parfaite , qu'elle servoit d'exemple à tous ses sujets.

(1) Nangan , ville sur la rivière de Chang , dans la province de Quangsi dans la Chine.

Saletk passoit par les états de ce monarque ; il en fut reçu ainsi que son frère , avec beaucoup de distinction : Rufang - Gehun les retint même plusieurs jours logés dans le palais ; mais l'imprudencce qu'il eut de leur faire voir trop souvent la belle Guhullerou , lui coûta la vie. Saletk devint amoureux à l'excès de cette princesse. Il la connoissoit trop sage pour espérer jamais qu'elle récompensât ses folles ardeurs ; mais peu accoutumé à vaincre ses passions , il résolut de les satisfaire à quelque prix que ce pût être ; & pour y parvenir , il conçut le plus noir dessein que l'on puisse jamais s'imaginer , & engagea son frère Azem à lui prêter la main pour l'exécuter.

Un soir qu'ils se promenoient avec le roi de Nangan & son épouse , dans un bois qui étoit au bout des jardins du palais , ils se jetèrent brusquement sur ce prince , qui n'avoit qu'un petit sabre à son côté , & leur rage ne lui donnant pas le tems de se mettre en défense , ils le percèrent de vingt coups de poignards , & soit par méprise ou par cruauté , ils laissèrent les instrumens odieux de leur crime dans le corps sanglant de ce malheureux prince.

Guhullerou en ce moment fit des cris qui alloient jusqu'au ciel , mais ces barbares la firent , & étant sortis dans la campagne par une

porte dont ils avoient gagné l'eunuque qui la gardoit, ils faisoient tous leurs efforts pour la mettre en croupe sur leurs chevaux que ce malheureux leur tenoit tout prêts, lorsqu'une vingtaine de soldats de la garde du roi, attirés par les cris de Guhullerou, arrivèrent en cet endroit.

IX. QUART D'HEURE.

UN secours si peu attendu effraya Saletk & Azem, ils furent contraints d'abandonner la reine, & cherchèrent leur salut dans la fuite. On courut vainement après eux : ils étoient bien montés, ils se sauvèrent & emmenèrent avec eux celui qui les avoit aidés à exécuter leur infame dessein.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Guhullerou : ses plaintes pénétrèrent jusqu'aux cieux ; elle fit emporter le corps sanglant de son mari, & au lieu de faire observer toutes les cérémonies funèbres qui sont en usage à la Chine, elle se contenta de l'embaumer elle-même, & le fit enfermer ensuite dans un cercueil d'or, qu'elle orna de ses bijoux les plus précieux. Elle y joignit sa chemise sanglante, & les poignards dont il avoit été assassiné, & jura ensuite solennellement entre

les mains des Bonzes (1) de venger la mort de son époux , non-seulement sur ses meurtriers , mais encore sur toute leur famille. Elle partit ensuite *incognito* avec le prince Kiahia , son frère , & douze esclaves dévoués à la mort pour ses intérêts , dans le dessein d'exécuter cette cruelle résolution.

Mes fils ne s'attendoient pas à une pareille fureur : sans être touchés d'aucuns remords , ils ne songeoient qu'à s'éloigner d'un pays où ils favoient être en exécration ; mais ils ne portèrent pas loin leur crime. A quelques journées du lieu où ils l'avoient commis , le cheval de Saletk s'étant abattu sous lui , il eut la cuisse cassée , & son frère Azem étant allé à la ville la plus prochaine , pour lui chercher un prompt secours , ce malheureux fut porté dans une maison voisine.

Guhullerou qui , sans perdre de tems , suivoit ses meurtriers comme à la piste , arriva par hasard dans cette maison ; elle ignoroit que Saletk fût si près d'elle , mais sur la fin de son repas , s'étant fait apporter le cercueil d'or pour renouveler , suivant sa coutume , ses cruels sermens , elle fut dans une surprise sans pareille de voir le corps de son époux jeter

(1) Les Bonzes sont des espèces de prêtres chinois.

plusieurs gouttes de sang : juste ciel ! s'écria cette princesse , mes assassins doivent être en ce lieu ; alors se levant de table comme une furieuse , elle prit dans chaque main un des poignards qui avoient fait perdre la vie à Ruffang-Gehun ; & après avoir , avec son frère & ses douze esclaves , parcouru une partie de la maison , elle arriva enfin dans la chambre où reposoit Saletk. Sa vue la transporta de rage : perfide , lui dit-elle en ce moment , il est tems que tu sois puni du crime exécrationnable que tu as commis envers mon époux : les supplices les plus longs & les plus cruels seroient encore trop doux pour un scélérat tel que toi : mais ma vengeance ne seroit pas pleinement satisfaite , si je la différois d'un moment , ou si j'en commettois le soin à un autre : alors , sans lui donner le temps de répondre à des reproches si légitimes , elle lui enfonça mille fois son poignard dans le cœur : & après lui avoir fait couper la tête , & exposer son corps aux vautours , elle sortit de cette maison , laissant l'hôte effrayé de sa cruauté. Comme elle fut de lui que mon autre fils étoit allé à la ville la plus prochaine , & que sur ce qu'il tardoit trop , l'impatient Saletk avoit envoyé au-devant de lui un esclave qu'il avoit , elle prit la route qu'il devoit tenir ; & les ayant arrêtés dans un

petit bois par où il falloit qu'ils passassent nécessairement, elle fit au malheureux Azem le même traitement qu'à son frère, & fit expirer le traître Ennuque, complice de leur crime, dans les tourmens les plus cruels.

Je fus aussi surpris qu'effrayé, en apprenant cette triste nouvelle; je ne pouvois blâmer la vengeance de Guhullerou, quelque tendresse que j'eusse pour mes enfans; mais je pensois mourir de douleur en voyant leurs têtes sanglantes, qu'elle m'envoya dans une caisse avec une lettre remplie de menaces, de me faire périr ainsi avec le reste de ma famille.

Abouzaïde, le seul fils qui me restoit, ressentit autant de tristesse que moi de la mort de ses frères: seigneur, me dit-il, nous n'avons à combattre qu'une femme irritée, & qui ne nous attaquera pas par la force: permettez que je prenne soin de vos jours, & de ceux de la reine, & que je tâche à vous garantir d'un péril qui me fait trembler pour vous & pour elle.

Ma douleur étoit si excessive, poursuivit Badour, qu'elle m'ôtoit l'usage des sens: faites ce que vous jugerez à propos, lui dis-je, mon cher Abouzaïd, pour moi, je vais dans le fond de mon palais pleurer éternellement les mauvaises actions de vos frères, & prier nos

Dieux qu'ils veuillent les oublier. Je fis ensuite redoubler ma garde , & je me renfermai aussi-tôt dans l'intérieur de mon palais avec la reine mon épouse , accompagné seulement de trois ou quatre des principaux de ma cour qui ne voulurent point me quitter dans mon désespoir.

Mon fils , après avoir préparé tout ce qu'il falloit pour le voyage qu'il méditoit , aborda la princesse Dajara : ma chère sœur , lui dit-il , vous n'ignorez pas à quel point est montée la fureur de Guhullerou ; notre vie n'est point en sûreté dans ces lieux , allons chercher ensemble les moyens de garantir le roi & la reine de ses cruelles menaces. Le célèbre génie Géoncha , protecteur de tous les malheureux , habite dans un palais superbe qui est au pied de la fameuse montagne Jubal - Affumoum (1), j'ai résolu , pendant que mon père est renfermé dans son palais , d'aller implorer le secours de ce roi des génies : partons donc , ma chère Dajara , & sous des habits qui cachent notre

(1) C'est-à-dire , mont de poison , parce que cette terre inspire le chagrin à ceux qui la sentent ; elle leur noircit même la langue , en sorte qu'elle demeure noire le reste de leur vie ; ce qui fait qu'on approche rarement de cette montagne , qui est située entre la Coraffanne , la Chine & une partie des Indes.

qualité, allons remédier aux maux que nos malheureux frères ont attirés sur nos têtes.

Abouzaïd & Dajara , avant que de partir , nous embrassèrent tendrement. Après plus d'un mois de chemin , ils arrivèrent dans une vaste campagne entrecoupée d'un grand nombre de ruisseaux ; comme la chaleur étoit extrême , & qu'il y avoit un bois assez éloigné du lieu où ils étoient , & qui paroissoit d'une grande étendue , ils y entrèrent assez avant , & s'y reposoient à l'ombre avec deux esclaves qui composoient tout leur train , lorsqu'ils entendirent un bruit épouvantable , comme d'une grosse roche qui rouloit du haut d'une montagne. Ils tournèrent les yeux de tous côtés sans appercevoir le sujet qui caufoit ce bruit ; mais s'étant avancés dans le bois , ils connurent qu'il procédoit d'une espèce de citerne couverte d'une pierre fort mince , mais scellée à quatre endroits d'un cachet , sur lequel étoit écrit le nom du grand Salomon (1). Ils entendirent alors diminuer le bruit horrible qui les avoit effrayés d'abord : à ce bruit succédèrent les plaintes suivantes : « perfide Zéloulou , traître » génie , faut-il que tu abuses du sceau de

(1) Les orientaux attribuent de grandes vertus au cachet de Salomon.

» Salomon , pour me retenir enfermé en ces
 » lieux , & le malheureux Géoncha fera-t-il
 » long-temps renfermé dans les entrailles de
 » la terre fans avoir mérité un fort si cruel ? »

Au nom de Géoncha mes enfans treffaillirent de joie : roi des génies , lui cria Abouzaïd , voici un prince qui voudroit te donner du secours aux dépens de sa vie ; instruis-moi de quelle manière je dois m'y prendre : Tu n'as , répondit le génie enfermé , autre chose à faire qu'à lever cette pierre , en ôtant le plus adroitement qu'il te sera possible l'empreinte du sceau du grand Salomon. Abouzaïd , transporté de joie , leva le cachet sans le rompre , ainsi que le lui avoit expressément marqué le génie. Une épaisse fumée s'éleva aussi-tôt jusqu'aux nues , & s'étendant au-dessus de la cîterne , y forma un brouillard si noir , que le prince & la princesse ne se voyoient plus.

X. QUART D'HEURE.

L'OBSCURITÉ qui régna tout d'un coup dans le bois , causa beaucoup de frayeur au prince & à la princesse ; mais le brouillard s'étant réuni , devint dans le moment un corps solide , dont se forma le génie.

Abouzaïd & Dajara se jetèrent promptement au pied de Géoncha : nous allons vous chercher jusque dans votre palais , lui dit le prince mon fils ; j'espérois , puissant roi des génies , que sans être sujets aux funestes accidens de la montagne Jubal-Affumoum , la porte m'en feroit ouverte par la vertu des secretees paroles que m'a autrefois enseignées le Jogue Kaykoskao(1) & sans lesquelles tout mortel qui a cette témérité , tombe dans une langueur plus à craindre que la perte de la vie.

Je loue Dieu , interrompit le génie , de vous avoir conduit en ces lieux pour m'y rendre la liberté que le perfide Zéloulou m'avoit ôtée

(1) Les jogues ou joguis , parmi les indiens , sont comme les pèlerins ou religieux vagabonds , qui cherchent ordinairement les déserts & la solitude. Ils vivent d'aumônes , & sont en très-grande réputation de sainteté , parce qu'ils passent plusieurs jours dans des abstinences très-austères , quelquefois sans boire & sans manger. Il y en a qui se tiennent plusieurs années à la porte des temples , tout nuds & exposés à toutes les injures de l'air , sans jamais quitter leur poste que pour les nécessités de la nature. Avec ces mortifications , ils ne laissent pas , la plupart , d'être de grands imposteurs , & ne se font pas tant distinguer par cette fausse piété , que par le moyen de quelques herbes ou simples , & de quelques pierres dont ils ont appris la vertu dans leurs voyages , & dont ils se servent pour amuser les peuples

depuis près de douze ans par un trait de la malice la plus noire ; mais je ne ferai point ingrat d'un si grand service.

Ce malheureux génie , poursuivit Géoncha , pour se venger de ce que je détruis assez souvent les injustes projets qu'il forme contre de jeunes princes & de jeunes princesses qu'il persécute pour son seul plaisir , s'y est pris de cette manière. Comme il fait que sa puissance est très-inférieure à la mienne , il a volé sans doute par subtilité au bon roi Zif , l'anneau du grand Salomon , dont il ne se servoit que pour faire du bien à tout le monde , & s'en étant ainsi rendu le maître , il vint me trouver , me demanda pardon de tous les chagrins qu'il avoit donnés tant de fois aux personnes que je protégeois , & me pria de lui accorder mon amitié , avec des protestations si sincères en apparence , que je ne pus la lui refuser.

Après notre réconciliation , nous nous promenions ensemble dans ce bois , lorsque m'ayant insensiblement conduit vers cet endroit , il se reposa sur les bords de cette citerne ; alors le traître qui ne cherchoit qu'à me surprendre , ayant demandé à voir un carcan de diamans que je portois au col , le laissa tomber dans la citerne en feignant de me le rendre. Je m'y jetai aussi - tôt pour reprendre mon carcan :

c'étoit où le perfide m'attendoit ; il profita de ce moment , couvrit promptement la cîteerne avec cette pierre , & la scella du sceau du grand Salomon. Jugez , prince , de ma surprise , poursuivit Géoncha ; les efforts inutiles que je fis pour sortir de cette prison me firent bien connoître qu'il n'y avoit qu'une puissance aussi supérieure qui pût avoir la force de m'y retenir : & ce lieu est si écarté , que je comptois y demeurer plusieurs siècles ; mais puisque je vous ai l'obligation d'une liberté si peu espérée , vous pouvez croire , seigneur , que ma reconnoissance fera sans bornes.

Le génie , poursuivit Badour , ayant fait connoître alors à mon fils qu'il n'ignoroit pas le sujet de ses peines , le prévint sur le secours qu'il en espéroit.

La mort de vos frères étoit juste , lui dit-il ; & Guhullerou ne devoit pas moins faire que de sacrifier ces scélérats à l'ombre de son poux ; mais je modérerai le vif ressentiment qui l'agite , & dès ce moment vous n'avez plus à craindre de la fureur de cette princesse.

Alors ayant remis la pierre sur l'embouchure de la cîteerne , il y rétablit l'empreinte du sceau de Salomon , afin que Zéloulou ne s'appercût pas de son évasion ; & par son pouvoir y ayant formé un bruit pareil à celui qu'il y faisoit dans

le tems de sa prison, il embrassa le prince & la princesse , & les enlevant à travers l'air avec une extrême rapidité, il les vint poser dans une charmante prairie qui étoit sur les frontières de mes états. Je ne vous quitterai point , leur dit-il , que je ne vous aie rendus heureux ; mais comme il faut que je me cache au traître Zéloulou , pour lui enlever l'anneau de Salomon , je ne paroîtrai point à vos yeux tel que je suis , & je vais me renfermer dans un si petit volume , que la belle Dajara pourra me porter aisément à son côté, & vous n'aurez qu'à souhaiter que je reprenne ma première forme, ou que j'obéisse à vos ordres pour que je les exécute dans le moment même. Le génie alors s'étant dissipé en fumée , la princesse ma fille trouva à ses pieds une boîte d'or , à laquelle pendoit une chaîne de pareil métal. Elle l'ouvrit précipitamment , & eut tout sujet d'être surprise en y voyant au travers d'un crystal , des ressorts qui marquoient toutes les fonctions intérieures du corps humain : elle l'attacha à son côté.

Le génie , poursuivit Badoir , avoit donné à mes enfans des habits magnifiques , & leur avoit recommandé de ne plus cacher leur qualité. Ils avoient déjà traversé quelques villes de mon royaume , lorsqu'un soir étant arrivés dans une espèce de village où la nuit les obli-

gea de s'arrêter, ils heurtèrent à la porte de la maison qui avoit le plus d'apparence. Ils y furent assez bien reçus, mais au moment qu'ils entroient dans la chambre qu'on venoit de leur préparer, trois cavaliers chinois voulurent s'en emparer pour une dame qui étoit à la porte dans un palanquin. Mon fils ne se fut pas plutôt fait connoître pour le prince de Caor, que ces trois hommes lui cédèrent la place, sortirent de la maison, & menèrent la dame loger ailleurs.

Mes enfans après le repas cherchèrent à se reposer, & le sommeil régnoit déjà profondément dans leur chambre, lorsque ces trois mêmes cavaliers chinois, la princesse Guhullerou (qui étoit la dame du palanquin), son frère, & le reste de ses domestiques, arrivèrent à la porte de la maison où étoient Abouzaïd & Dajara. Elle avoit treffailli de joie en apprenant qu'ils étoient si près d'elle; mais voulant leur donner le tems de s'endormir, ce ne fut que quand elle jugea à-peu-près qu'ils jouissoient d'un sommeil tranquille, qu'elle fit heurter à la porte de la maison où ils étoient.

A peine le maître de cette maison eut-il ouvert, qu'il se vit un poignard sur la gorge, avec menaces de lui ôter la vie s'il faisoit le moindre bruit: nous n'en voulons, lui dit

Guhullerou , qu'à deux perfides que tu as retirés chez toi , & qui se font passer pour les enfans du roi de Caor ; livre-les à notre vengeance , sinon tu périras à l'instant.

L'hôte effrayé fut obligé de les conduire à la chambre d'Abouzaïd & de Dajara , déplo- rant en lui-même le triste sort qu'il voyoit bien qu'ils alloient avoir.

La reine de Nangan , poursuivit Badour , à ce qu'elle m'a avoué depuis , faisoit alors de terribles réflexions. Elle étoit combattue par les remords de l'injustice qu'elle alloit com- mettre : oublie que tu es femme , se disoit-elle en ce moment , ou du moins souviens-toi que tu es femme offensée : alors ayant donné un de ses poignards à Kiahia , & s'armant de l'autre , ils entrèrent dans la chambre de mes enfans , & quoique d'une main tremblante , ils alloient exécuter leur cruelle résolution , lorsque chacun d'eux jetant les yeux sur la per- sonne qu'ils avoient à massacrer , ils sentirent retenir leurs bras par une puissance supérieure.

Jamais Guhullerou ne fut plus interdite , qu'en considérant la régularité des traits d'Abou- zaïd ; & les charmes de la princesse de Caor éblouirent tellement Kiahia qui lui alloit percer le cœur , que le poignard lui tomba des mains.

Guhullerou fut un peu plus long-tems à se rendre ; mais le génie Géoncha qui veilloit au salut de mes enfans , achevant de toucher le cœur de la reine de Nangan , elle éveilla le prince mon fils : rendez graces , lui dit - elle , au mouvement secret qui me défarme ; le désir de ma vengeance s'évanouit , & je me sens amollir le cœur au moment que j'y pensois le moins : alors se tournant vers son frère : pour vous , lui dit-elle , mon cher Kiahia , je ne vois que trop que l'extrême beauté de la princesse a fait une forte impression sur votre ame ! Que je vous fais bon gré de cette heureuse sympathie , je serois morte de douleur si vous aviez exécuté une partie de notre injuste résolution ; & je commence à sentir que je pouvois trop loin la cruauté ; les véritables coupables sont punis , la mort de mon époux est suffisamment vengée.

Dajara s'éveilla en ce moment ; elle fut effrayée de voir tant de monde dans sa chambre. Puissant roi des génies , s'écria-t-elle , venez promptement à notre secours.

Elle n'eut pas prononcé ces paroles , que la boîte d'or s'ouvrant d'elle-même , la chambre fut remplie d'obscurité , qui se dissipant peu à peu , laissa voir le redoutable Géoncha. Un secours si prompt fit trembler Guhullerou &

Kiahia ; ils commençoient à craindre pour leur vie , lorsque le génie les rassura avec une extrême bonté.

XI. QUART D'HEURE.

OUBLIEZ , madame , dit Géoncha à Guhullerou , oubliez la mort d'un époux que vous avez assez vengé ; qu'Abouzaïd & Dajara soient entre vous les liens d'une paix éternelle , & que le champ de bataille soit converti en lit nuptial. Guhullerou avoit d'abord été si surprise à l'aspect du redoutable génie , qu'à peine avoit-elle entendu ce qu'il venoit de lui dire ; mais Abouzaïd qui dans un instant avoit été frappé de l'éclat de sa beauté , s'étant jeté à ses pieds , laissez-vous toucher , madame , lui dit-il , d'un air très-soumis ; je m'estimerai le plus heureux des mortels , si mes soins , mon respect , & l'amour le plus tendre , peuvent un jour vous déterminer à me donner la place d'un prince que vous avez tout lieu de regretter.

Guhullerou se laissa fléchir en ce moment , continua Badour , elle releva Abouzaïd ; & Dajara touchée des vives expressions du prince Kiahia , lui fit connoître qu'elle ne feroit point rebelle à mes volontés , si je consentois à ce mariage. Le

Le génie alors ayant ordonné à ces quatre nouveaux amans, & à toute leur suite, de le prendre par sa robe, il les transporta en un moment dans mon palais, où enfin après que la reine de Nangan eut donné quelque tems pour la bienséance de son veuvage, elle épousa Abouzaïd, & le même jour Kiahia devint le mari de la princesse ma fille.

Ce double mariage remit le calme dans mon cœur, & j'eus tant de joie de voir la tranquillité rétablie dans ma famille, qu'appréhendant que mon repos ne fût troublé d'avantage par quelque accident, je résolus avec la reine mon épouse de me retirer dans ce palais champêtre, bâti par le puissant Géoncha, où délivrés d'une grandeur importune, & sous la protection de ce roi des génies, qui s'est retiré dans une île invisible, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion favorable de se venger du traître Zéloulou, nous jouissons, la reine & moi, d'une vie tranquille & paisible.



*Suite de l'histoire de Cheref-Eldin ,
& de Gul-Hindy.*

LA nuit s'avançoit , poursuivit Ben-Eridoun , & Badour , après avoir achevé son histoire , voyant que ses hôtes avoient besoin de repos , les conduisit chacun dans un appartement séparé. Celui qu'il donna à la véritable Gul-Hindy étoit d'une propreté sans égale , & orné de tableaux peints par un Indien , égal en mérite au fameux Many (1). Cet Indien étoit si excellent dans son art , & dans le ménagement des couleurs & des ombres , qu'il auroit pu exprimer avec son pinceau l'haleine même , & la respiration des choses animées. L'on voyoit dans l'un de ses tableaux un char de triomphe tout embrasé , sur lequel paroissoit un enfant portant une sphère sur la tête , & le visage éclairé de rayons qui le rendoient majestueux : ses mains étoient garnies de flèches enflammées ; il avoit un carquois sur ses épaules , un sabre à son côté , & traînoit enchaîné après son char un nombre infini de personnes de tous âges , de

(1) Many , célèbre peintre chinois , dont il est très-souvent parlé dans les livres orientaux.

tous sexes, & de toutes conditions; on lisoit sur leurs visages & dans leurs attitudes les passions les plus vives.

Ce célèbre Peintre s'étoit surpassé dans cet ouvrage, & par un raffinement d'esprit qui n'appartenoit qu'à lui seul, les vents qu'il avoit peints aux extrêmités du tableau, paroïssent retenir leurs haleines, & n'oser respirer de peur d'augmenter les flammes répandues sur ce chef-d'œuvre.

Gul-Hindy regarda ce tableau avec attention : elle soupira & rougit en même tems. Elle jeta la vue sur un autre, au bas duquel elle lut ces vers :

*D'une tendresse illégitime
Koka (1) ressentit les effets ,
Elle aima Cyne , & ses attraits
Ne purent engager son frère dans un crime ;
Plus il la fuit avec horreur ,
Plus elle fuit avec ardeur.
Mais voyant que sa course est vaine ,
De douleur elle fond en eau ;*

(1) Il y a apparence que l'histoire de Koka & de Cyne n'est autre chose que la fable de Biblis & de Caïne, que les Indiens ont accommodée à leur fantaisie.

Et Vichnou (1) touché de sa peine ,

En fut former une fontaine ,

Où l'amour criminel éteignit son flambeau.

Jamais on n'avoit rien vu de plus beau , ni de plus touchant que cette peinture : mais quelque délicatesse de pinceau que l'on y remarquât , la princesse en détourna les yeux. Elle en rencontra une autre plus intéressante par rapport à l'état où elle se trouvoit : elle représentoit l'histoire de Fork (2) & d'Onam : elle lut avec attention leurs aventures ; & accablée de mille réflexions cruelles : Juste ciel ! s'écria-t-elle , faut-il donc que tout ce qui se présente à ma vue , nourrisse une passion dont la suite ne peut m'être que funeste. J'aime , mais qui aimé-je ? une fille comme moi ? c'est cet obstacle invincible qui redouble mon amour. Ah ! malheureuse princesse , ne forme que des souhaits légitimes , & n'aime que ce qu'une femme peut aimer sans crime , puisque la nature s'oppose à tes folles ardeurs. Mais , se disoit-elle aussi-tôt , l'exemple de Fork qui s'offre à mes yeux , ne peut-il me rassurer dans le trouble où je suis ?

(1) Vichnou , ou Ram , est un des principaux dieux des indiens.

(2) Il faut croire que c'est la fable d'Iphis & de Jante , ainsi que l'on peut juger par la suite de cette histoire.

Pourquoi ressentirois-je une passion aussi extravagante , s'il ne devoit pas se faire un pareil miracle en ma faveur ? Fork étoit une aimable fille : le dieu Vichnou , dont elle implora le secours , en fit en un moment le plus charmant de tous les hommes. Ah ! je m'égare , continua Gul-Hindy , fuyons cet adorable objet , c'est l'unique remède à mes maux. Pourquoi fuir , reprenoit-elle aussi-tôt ? quel mal y a-t-il donc à aimer la princesse de Tuluphan ? Non , non , ne cherchons point le crime où il n'y en peut avoir , & soutenons avec honneur le personnage que je suis contrainte de faire aujourd'hui.

Gul-Hindy passa presque toute la nuit dans ces réflexions , & se levant à la pointe du jour , elle descendit dans le jardin pour y promener ses inquiétudes. Elle trouva ouverte une petite porte qui rendoit dans une forêt : elle y entra , & s'éloignant insensiblement , sa rêverie la conduisit vers un endroit où le bois étoit fort touffu ; elle s'y assit , & fatiguée d'avoir si mal passé la nuit , elle s'endormit profondément.

Cheref-Eldin étoit agité d'une pareille passion : la nuit lui parut extrêmement longue ; & à peine vit-il paroître l'aurore , que sautant en bas du lit , sur lequel il s'étoit seulement jeté , il prit son arc & ses flèches , & passant du jardin dans le bois , il suivit , sans le savoir , la même

118 LES MILLE ET UN QUART D'HEURE ,
route qu'avoit tenue Gul-Hindy , & marchoit
avec assez de précipitation , lorsqu'il entendit
un petit bruit dans un endroit écarté. Il s'en
approcha de plus près , & voyant remuer le
feuillage , il s'imagina que c'étoit quelque bête
fauve dans son fort , & tira à tout hasard une de
ses flèches.

XII. QUART D'HEURE.

QUEL fut l'étonnement de Cheref-Eldin ,
poursuivit Ben-Eridoun , quand il ouït un cri
pitoyable qui partoît d'une personne dont la
voix lui étoit connue ; son cœur fut atteint de
la douleur la plus vive , il courut promptement
vers cet endroit , & trouva qu'il venoit de
blesser celui qui l'avoit délivré du géant.

De quelle horreur & de quel désespoir le
prince ne fut-il point saisi à la vue de son libé-
rateur tout en sang ! ses yeux furent troublés
d'une obscurité qui l'empêchoit de voir ce que
sa main venoit de commettre : malheureux arc ,
s'écria-t-il , malheureuse flèche ; mais plutôt
malheureux prince ! meurs , & porte la peine
de ton indiscretion. En prononçant , seigneur ,
ces dernières paroles , Cheref-Eldin alloit se
traverser l'estomac d'une de ses flèches , lorsqu'il

entendit soupirer son ami ; il quitta aussi-tôt le dessein de mourir pour sauver des jours qui lui étoient si chers ; il courut l'embrasser, fondant en larmes , & voulant étancher le sang qui couloit de la plaie qu'il lui avoit faite à la poitrine , il demeura immobile en voyant qu'il venoit de blesser une fille : il pensa expirer de douleur à cette découverte : O ciel ! dit-il , les yeux baignés de larmes , falloit-il qu'une aventure aussi tragique me fit connoître la plus charmante personne de l'univers : mais réparons s'il se peut mon erreur : alors déchirant la mouffeline du turban de Gul-Hindy , il en arrêta du mieux qu'il put le sang qui couloit abondamment de sa plaie ; il chercha ensuite vainement l'ame de cette princesse sur des lèvres où la pâleur de la mort étoit peinte : elle ne donnoit aucun signe de vie ; mais comme il y avoit un ruisseau qui couloit à quelques pas , il y courut , & en apportoit de l'eau dans le turban de la princesse , quand il la vit entre les bras d'un homme affreux.

Cheref-Eldin à cette vue ne balança pas à mettre le sabre à la main , & se dispoisoit à combattre cette espèce de monstre , qui grandissoit à vue d'œil , lorsqu'il lui cria d'une voix terrible : Arrête , jeune téméraire , si tu ne veux toi-même être le bourreau de cette princesse , à

qui je vais tordre le col au moindre mouvement que tu feras. Ah ! barbare , s'écria le prince , que tu fais bien profiter de mes tendres frayeurs, fans cela je t'arracherois la vie , ou je périrois glorieusement en fecourant la divine personne que tu m'enlèves avec tant de lâcheté. Je crains peu tes menaces , répondit le ravisseur ; sache que l'on me nomme Zéloulou , & que je suis un des plus puissans génies de la terre : je me fis un plaisir au moment de ta naissance & de celle de cette princesse , de traverser votre vie. Je fis un échange de vous deux , je te transportai dans le berceau de la princesse de Tuluphan , & je l'apportai dans le tien : vous deviez être heureux ensemble , si vous aviez été jusqu'à l'âge de dix-sept ans fans vous connoître l'un l'autre pour ce que vous êtes ; tu viens , malheureusement pour toi , de découvrir le sexe de cette princesse avant le terme prescrit , c'est ce qui la met en ma puissance , & tu ne dois pas espérer de la revoir tant que je ferai ce que je suis.

Zéloulou ayant alors disparu avec Gul-Hindy, laissa le prince dans un désespoir si violent , que résolu de ne plus survivre à son malheur , il tourna brusquement la pointe de son sabre vers lui, & alloit s'en percer le cœur , lorsqu'il se le sentit arracher par une main invisible.

Géoncha , qui veilloit fans cefse fur les malignes actions de Zéloulou , & en empêchoit les fuites autant qu'il le pouvoit , crut qu'il étoit tems de fecourir le prince d'Ormus : il le défarma donc au moment qu'il alloit attenter à fa vie , & fe présentant devant lui fous la figure d'un vieillard majestueux : Cheref-Eldin , lui dit-il , modérez un peu la violence de vos paffions , & profitez des avis falutaires d'un génie de vos amis. C'est moi qui présidai à votre naiffance , & à celle de Gul-Hindy ; c'est moi qui , réfolu de vous unir enfemble , formai entre vous de fi beaux nœuds , & vous inspirai cette tendrefse fi prompte & fi réciproque ; mais comme vous n'avez pu éviter l'un & l'autre ce qui eft écrit fur la table de lumière , attendez avec patience le moment qui peut vous rejoindre à votre princeffe , & par une foumiffion parfaite aux volontés du ciel , méritez le fort heureux qu'il vous prépare peut-être.

Le prince fe fentit confolé par ces paroles : Puiffant génie , dit-il , en fe jetant aux pieds de Géoncha , puisqu'il faut fe foumettre fans murmure , apprenez-moi du moins ce que je deviendrai en attendant cet heureux moment ? Vous fentez-vous , prince , répliqua le génie , aflez de courage pour affronter la mort pour

vos princesse ; c'est l'unique moyen d'abrégé vos malheurs , ou de périr glorieusement pour elle ? Ah ! c'est m'offenser que d'en douter , répondit Cheref-Eldin , je suis prêt à sacrifier mille vies pour posséder l'adorable Gul-Hindy , & la mort la plus terrible n'est pas capable de me détourner d'un aussi noble dessein. J'admire votre intrépidité , répondit Géoncha , donnez-moi la main , vous allez être bientôt satisfait : le prince tendit la main au génie ; il frappa du pied , la terre s'ouvrit ; ils enfoncèrent l'un & l'autre dans ses abîmes les plus creux , & se trouvèrent dans une caverne dont l'issue donnoit dans une campagne ornée de mille fleurs différentes , qui conduisoit par une allée de palmiers dans un palais magnifique , dans lequel ils entrèrent.

Pour venir à bout de vous rendre votre princesse , dit alors le génie au prince Cheref-Eldin , il faut que je commence par reprendre la supériorité que j'ai naturellement sur le malin Zéloulou ; je ne puis y parvenir qu'en lui enlevant adroitement l'anneau de Salomon , que ce perfide a sans doute dérobé au bon roi Zif ; & pour en venir à bout , j'ai besoin d'un prince tel que vous , & qui veuille s'exposer sans crainte à une mort presque certaine ; voici de quelle manière il faut vous conduire.

Il y a dans l'île de Gilolo (1) une source appelée la fontaine d'oubli , inconnue à tous les mortels. Il y a peu de sages même , & de génies , qui sachent précisément où est cette fontaine ; & quand ils le sauroient , ils en ignorent la dose , ce qui est le point principal , puisque l'on trouve le remède dans le mal même ; & que suivant la quantité que l'on en boit , elle ôte & rend la mémoire. Cette eau est gardée par un génie nommé Nehoray , qui étrangle sans miséricorde tous ceux qui en approchent ; mais comme il tient toute son autorité de moi , il ne m'a point refusé d'eau de cette fontaine ; en voici une bouteille suffisante pour ce que je puis en avoir besoin , la difficulté est de la présenter au perfide Zéloulou , & pas un des génies de ma dépendance n'a voulu accepter cette commission , tant le pouvoir de l'anneau de Salomon les fait trembler. Avez-vous , prince , assez de fermeté pour entreprendre une action aussi périlleuse ? Il y va de votre vie , & peut-être de celle de votre princesse , si Zéloulou s'apperçoit que vous le vouliez tromper ; mais si vous parvenez par adresse à lui faire boire de

(1) Gilolo est une île de la mer des Indes ; la ville capitale de cette île est Gilolo , qui donne aussi son nom à un royaume d'assez grande étendue.

l'eau de la fontaine d'oubli, vous deviendrez dans le moment même possesseur de la princesse de Tuluphan.

Cheref-Eldin , continua Ben-Eridoun , accepta sans hésiter la proposition de Géoncha , & ce génie l'ayant fait passer dans un salon superbe , le fit entrer dans un bain.

XIII. QUART D'HEURE.

IL n'y avoit pas une demi - heure que le prince étoit dans l'eau , lorsqu'il s'aperçut d'un changement en sa personne qui l'effraya ; il en sortit promptement , & se couvrant avec précipitation d'un linge très-fin : Ah ! génie , s'écria-t-il , que veut signifier cette nouvelle métamorphose ? Géoncha se prit à rire ; quoi donc , dit-il au prince , qui étoit alors changé en la plus belle fille que l'on pût jamais voir , & dont les traits étoient tous différens de ceux qu'il avoit étant homme , avez-vous déjà regret aux promesses que vous venez de me faire , & le sèxe que je viens de vous donner pour quelque tems seulement , vous fait-il renoncer à la charmante Gul-Hindy ? Allez , prince , exécutez ponctuellement ce que je vais vous prescrire ; je vous remettrai bientôt après en votre premier état.

Le génie , seigneur , ayant alors instruit le prince de ce qu'il devoit faire quand il feroit avec Zéloulou , il lui donna l'eau d'oubli , & le transporta en moins de quatre minutes auprès de la retraite ordinaire de ce perfide génie.

Zéloulou , dont le pouvoir étoit borné à l'égard de Gul-Hindy , après avoir guéri sa playe d'un seul soufflé, l'avoit renfermée dans une tour obscure , & sortoit pour aller chercher nouvelle matière à ses malins plaisirs , lorsqu'il rencontra Cheref-Eldin qui , couché sur l'herbe , feignoit de jouir d'un profond sommeil. Le génie après l'avoir considéré avec une extrême attention , avoua en lui-même qu'il n'avoit jamais vu une si belle fille. Il en devint passionnément amoureux ; & se faisant une idée charmante du bonheur qu'il y auroit d'en être aimé , il prit la figure d'un jeune homme de vingt ans , d'une beauté presque égale à la sienne ; il l'enleva , la transporta dans son palais , & attendit son réveil pour lui déclarer l'extrême passion qu'il ressentoit pour elle.

Cheref-Eldin qui étoit préparé à ce qui pouvoit lui arriver , joua parfaitement bien son rôle. Il fit d'abord l'affligé , répandit quantité de larmes , & ensuite par de feintes résistances enflamma tellement Zéloulou , que ce génie , qui de moment en moment sentoit redoubler sa

passion pour ce prince , qu'il prenoit pour une fille , lui déclara qui il étoit , & lui offrit de partager son pouvoir avec elle , si elle vouloit répondre à sa tendresse. La fausse princesse feignit d'être ébranlée par la grandeur de ses promesses , & par le mérite personnel du génie ; elle demanda pour s'y résoudre quelques jours qu'elle lui promit de passer avec lui ; & Zéloulou aveuglé par sa passion , & sans avoir le moindre soupçon qu'elle cherchât à le tromper , résolut d'attendre ce fortuné moment , & de procurer jusqu'à ce temps à cette belle fille mille plaisirs qui pussent l'engager à la reconnaissance. Pour commencer , il fit servir une collation magnifique , & lui présentant d'un vin exquis , elle s'excusa d'en goûter , & dit au génie qu'elle ne buvoit que de l'eau qu'elle portoit toujours avec elle ; mais que cette eau étoit d'un goût si excellent , qu'elle surpassoit les vins les plus délicats ; le génie en parut surpris : permettez-moi , madame , de douter d'une chose si peu vraisemblable , reprit-il , jusqu'à ce que j'en aie fait l'expérience ; vous en allez juger par vous-même , répliqua le prince d'Ormus ; alors ayant versé dans une coupe d'or autant d'eau qu'il en falloit pour ôter la mémoire , Zéloulou ne l'eut pas plutôt bue , qu'il devint comme hébété.

Cheref-Eldin voyant l'opération de sa liqueur ,

étoit dans une joie difficile à exprimer ; il fit des caresses si vives au génie , qu'ému par les charmes de cette belle fille , il avoit peine à se contenir auprès d'elle , & vouloit à toute force l'embrasser , lorsque le repoussant mollement , elle lui dit qu'elle ne consentiroit point à ses desirs , à moins que pour gage d'une tendresse éternelle , il ne lui fît présent de la bague qu'il avoit au doigt.

Zéloulou en ce moment , & par la vertu de l'eau qu'il venoit de boire , oubliant de quelle conséquence il lui étoit de conserver l'anneau de Salomon , que toutes les puissances du monde ne lui auroient pu ôter malgré lui , tira cet anneau de son doigt , & le présenta à sa nouvelle maîtresse. Elle ne l'eut pas plutôt en sa possession , que lui versant un second verre de la même eau , mais dont la dose devoit lui rendre la mémoire , elle le pria avec instance de vouloir le boire pour l'amour d'elle , & l'assura qu'il ne lui auroit pas plutôt donné cette dernière marque de sa complaisance , qu'elle n'hésiteroit plus de satisfaire sa passion.

Quelque peu de goût que le génie eût trouvé dans la liqueur qu'il avoit déjà bue , comme il étoit si transporté à la vue de cette charmante fille , qu'il n'étoit plus le maître de ses volontés , il avala sans balancer l'eau qu'elle lui pré-

fentoit ; mais quelle fut sa rage le moment d'ensuite , lorsque Cheref-Eldin disparut à ses yeux , de s'appercevoir qu'il n'avoit plus l'anneau de Salomon , & de se souvenir qu'il s'en étoit privé lui-même , en le donnant à la dame dont les faux charmes l'avoient si cruellement trompé. Il s'abandonna alors au désespoir le plus violent , & blasphêmoit encore contre les intelligences suprêmes , lorsque Cheref-Eldin ayant donné à Géoncha l'anneau dont il venoit de s'emparer si subtilement , ce roi des génies se transporta dans le moment même au lieu où le perfide Zéloulou faisoit encore de tristes regrets de la perte qu'il venoit de faire. Quoique le sceau de Salomon , dont avec une extrême surprise il vit Géoncha possesseur , dût l'humilier & l'engager à recourir à sa clémence , il osa encore se révolter contre lui ; & oubliant qu'il étoit son roi , il eut la témérité de le défier au combat ; mais Géoncha se servant alors de toute sa supériorité , & du pouvoir immense que lui donnoit l'anneau divin , dont il étoit possesseur , le combat ne fut pas de longue durée ; il anéantit le traître Zéloulou ; & après avoir transporté dans son palais le prince d'Ormus , pendant qu'il le fit entrer dans un autre bain qui lui rendit sa première forme , il alla tirer la belle Gul-Hindy de sa prison , & les embrassant tous deux , il les
porta

porta en un instant dans le palais du roi de Tuluphan.

Mochzadin & Riza qui pleuroient la perte de leur chère fille , & qui , suivant la prédiction de Géoncha , comptoient ne la revoir jamais , pensèrent mourir de joie à une vue si peu espérée ; le génie leur apprit avec un étonnement extrême , l'erreur dans laquelle ils avoient toujours été par la malice de Zéloulou , le péril dans lequel leur fille véritable s'étoit trouvée , ainsi qu'il leur avoit prédit , au moment de sa naissance , l'anéantissement du malin génie , & leur ordonna d'unir sur le champ Cheref-Eldin & Gul-Hindy par les nœuds les plus saints , puisqu'aussi bien ç'avoit été l'intention du roi d'Ormus.

Le roi & la reine de Tuluphan , continua Ben-Eridoun , ne voulurent pas différer d'un moment le bonheur du prince & de la princesse ; & ces illustres époux , sous la protection du grand Géoncha , passèrent le reste de leur vie dans une union parfaite , & jouirent d'un bonheur , qui jusqu'à la fin de leurs jours , ne fut interrompu par aucun événement fâcheux.

Ben-Eridoun ayant alors achevé de conter les aventures de Cheref-Eldin & de Gul-Hindy , le roi d'Astracan lui témoigna la satisfaction qu'il en avoit reçue. J'aurois voulu pourtant ,

ajouta ce monarque , qu'il y eût eu un peu plus de merveilleux dans le dénouement de cette histoire ; il me semble que le génie Zéloulou donne avec bien de la facilité dans le piège qu'on lui tend , & que Cheref-Eldin vient trop aisément à bout de lui enlever l'anneau de Salomon. Seigneur , reprit Ben-Eridoun , je n'ai point inventé cette histoire , & j'ai eu l'honneur de la raconter à votre majesté telle que je l'ai lue dans un de nos auteurs Arabes. Après tout , l'amour est une passion si violente , & qui ôte tellement l'usage de la raison aux personnes même les plus sages , qu'elle les rend semblables au commun des hommes.

J'en conviens , répliqua le roi , & je conçois en ce moment qu'il auroit été assez difficile d'arracher Gul-Hindy des mains de Zéloulou , par un autre moyen que par l'aveugle passion qu'il ressentit pour Cheref-Eldin , qui représentoit une si belle fille. Ce génie , par le secours du sceau de Salomon , pouvoit être en garde contre toutes les surprises , il n'y avoit guère qu'un amour aussi prompt & aussi vif , qui pût en venir à bout , & cette réflexion me fait connoître qu'il est fort aisé de critiquer , mais que la plupart du tems il est difficile de faire mieux.

Cela est vrai , seigneur , répondit Ben-Eri-

doun , mais puisque votre majesté n'a pas été d'abord tout-à-fait contente de la fin de cette histoire , je vais lui en conter une dont je suis sûr que le dénouement lui plaira fort , & par le merveilleux , & par le plaisant qui s'y trouve.

Personne n'a encore mieux réussi que toi à me divertir , répliqua le roi d'Astracan ; commence donc cette histoire , puisque j'ai encore quelques momens à te donner. Ben-Eridoun , pour obéir à son prince , parla en ces termes.

Histoire des trois bossus de Damas.

Sous le califat de Watik-Billah (1), petit-fils d'Haroun Arreschid , il y avoit à Damas (2) un vieillard nommé Behemrillah , qui avoit beaucoup de peine à gagner sa vie à faire des arcs d'acier , des épées , des sabres & des lames de couteaux. De treize enfans qu'il avoit eus d'une seule femme , il en étoit mort dix en une

(1) Ce calif , qui demouroit à Bagdad , ne régna que cinq ans & quelques mois , & mourut l'an 845.

(2) Damas est une ville de Syrie , au pied du Mont-Liban , à quarante lieues d'Alep. C'est une des plus anciennes du monde. Elle est sur la petite rivière de Barda. Il s'y fait un grand commerce de couteaux , d'arcs & de sabres , & l'acier de Damas est fort estimé.

année. Mais les trois qui lui restoit étoient d'une figure si singulière, qu'on ne pouvoit les regarder sans rire. Ils étoient bossus par devant & par derrière, borgnes de l'œil gauche, boîteux du pied droit; & se ressembloient si parfaitement de visage, de taille & d'habits, ce qu'ils affectoient ordinairement, que leurs père & mère s'y méprenoit quelquefois.

XIV. QUART D'HEURE.

DES trois fils de Behemrillah, reprit le lendemain Ben-Eridoun, l'aîné se nommoit Ibad, le second Syahouk, & le troisième Babekan; & ces trois petits bossus ne travailloient presque jamais dans leur boutique, qu'ils ne servissent de risée aux jeunes enfans qui alloient & venoient par la ville.

Un jour que le fils unique d'un riche marchand, nommé Mourad (1), revenoit de la promenade avec quelques jeunes gens de son âge, comme il se sentoît plus fort que de coutume, il s'appuya sur le bord de la boutique des trois bossus, & les insulta si vivement, que Babekan, qui travailloit en ce moment à une lame de

(1) Mourad, en arabe, signifie désir.

couteau, perdit toute patience ; il courut après ces jeunes enfans ; choisissant parmi eux son ennemi principal, il lui en porta un coup dans le ventre ; & se voyant poursuivi par la populace , il se sauva dans sa boutique , qu'il ferma promptement sur lui.

Comme Mourad étoit dangereusement blessé, on s'empara de toutes les avenues de la maison de Behemrillah, en attendant que le cadi (1), que l'on étoit allé chercher, arrivât. Il y accourut avec ses Azzas (2) ; & ayant fait enfoncer les portes qu'on refusoit d'ouvrir, il entra dans la boutique, & demanda à ceux qui avoient été témoins de l'action qui venoit de se commettre, lequel des trois bossus étoit l'assassin. Aucun d'eux ne put discerner si c'étoit l'un plutôt que l'autre. Ils étoient en tout si semblables, qu'ils s'y trompèrent. Le cadi interrogea Ibad, il assura que ce n'étoit pas lui qui avoit blessé ce jeune homme : mais qu'il ne pouvoit pas dire si c'étoit Syahouk ou Babekan ; Syahouk soutint la même chose ; & Babekan se voyant hors de danger, eut la hardiesse de

(1) Les cadis, dans tout l'orient, sont les juges des causes civiles & criminelles ; ils connoissent même aussi des affaires qui concernent la religion.

(2) Les Azzas sont des espèces d'archers qui accompagnent ordinairement les cadis,

nier aussi qu'il eût aucune part dans cette action.

Le cadi se trouva alors très-embarrassé. Il n'y avoit qu'un coupable, il en paroissoit trois, & aucun ne s'avouoit pour l'auteur du crime. Il crut qu'il ne pouvoit mieux faire, que d'informer le roi de Damas d'une affaire aussi singulière. Il fit conduire les trois bossus devant son trône ; & le prince les ayant interrogés lui-même sans en pouvoir tirer la vérité, il ordonna, pour tâcher de la découvrir, qu'on leur donnât à chacun cent coups de bâton sur la plante des pieds. On commença par Syahouk & ensuite par Ibad, mais chacun d'eux ignorant si c'étoit Babekan qui étoit criminel, tant il y avoit entr'eux de ressemblance, ils souffrirent la bastonnade, sans que le roi en fût plus savant. Babekan n'en fut pas quitte à meilleur marché ; comme il étoit juge en sa propre cause, il ne crut pas à propos de convenir du fait ; il protesta de son innocence ; & le roi n'ayant pu connoître l'auteur véritable du crime, & ne voulant pas punir de mort deux innocens avec un coupable, se contenta de les bannir tous trois de Damas à perpétuité.

Ibad, Syahouk & Babekan furent obligés d'exécuter promptement cette sentence. Ils sortirent de la ville ; & après avoir délibéré en-

tr'eux quel parti ils prendroient , Ibad & Syahouk opinèrent qu'ils ne devoient point se quitter ; mais Babekan leur ayant représenté qu'en quelque endroit qu'ils allassent , tant qu'ils seroient ensemble , ils tomberoient toujours dans le même inconvénient en servant de risée au public , & que , s'ils étoient séparés , on feroit beaucoup moins d'attention à chacun d'eux. Cette raison prévalut sur le sentiment des deux autres. Ils se quittèrent ; & prenant tous trois une route différente , Babekan , après avoir parcouru plusieurs villes de Syrie , arriva enfin à Bagdad (1) , où j'ai déjà eu l'honneur de dire à votre majesté que régnoit le caliphe Watik-Billah , petit-fils d'Haroun-Arreschid.

Ce petit bossu ayant su qu'il y avoit dans cette ville un coutelier assez en réputation , se présenta à lui pour avoir de l'ouvrage : il lui dit qu'il étoit de Damas , & qu'il avoit un secret tout particulier pour tremper l'acier. Le coutelier voulut essayer si Babekan étoit aussi habile qu'il se vantoit de l'être ; il le reçut dans

(1) Bagdad ou Bagdet , ville d'Asie sur le Tigre , dans la province d'Hierac. Plusieurs l'ont confondue avec l'ancienne Babylone , mais sa situation doit détruire cette opinion : car Babylone étoit sur l'Euphrate , & Bagdad est sur le Tigre. C'a été long-tems la demeure ordinaire des caliphes d'Egypte.

sa boutique ; & ayant effectivement connu que non-seulement l'acier qu'il employoit étoit une fois plus dur & plus tranchant que celui dont on se servoit ordinairement à Bagdad , mais encore que son ouvrage étoit beaucoup plus délicat & plus fini , il le retint à son service , & lui fit toute sorte de bons traitemens pour se le conserver.

Depuis ce tems , sa boutique se trouva une fois plus remplie de marchands. Le petit bossu ne pouvoit suffire au travail. Le coutelier vendoit tout ce qu'il vouloit ses arcs & ses sabres ; & s'il n'avoit point été un ivrogne & un dissipateur , il auroit fait une fortune très-considérable.

Il n'y avoit guère que deux ans que Babekan étoit à Bagdad , lorsque son maître tomba très-dangereusement malade d'une grande débauche qu'il avoit faite. Son corps étoit si usé par le vin , l'eau-de-vie & les femmes , que tous les soins de la sienne & ceux de Babekan ne purent lui sauver la vie ; il mourut entre leurs bras.

Quoique Nohoïd , c'est ainsi que se nommoit la femme du coutelier , ne fût nullement jolie , il y avoit cependant du tems que Babekan en étoit amoureux ; & la mort du maître étant une occasion favorable de déclarer à sa veuve

la passion qu'il ressentoit pour elle , il ne balançâ pas à lui faire connoître ses sentimens. Elle n'en fut pas trop effrayée ; outre que depuis qu'il demeuroit avec elle , elle s'étoit accoutumée à sa bizarre figure , elle considéroit encore que si Babekan l'abandonnoit , sa boutique cesseroit d'avoir la même réputation , & que le peu de gain qu'elle avoit fait avec son mari , seroit bientôt dissipé. Ces raisons la déterminèrent , en femme de bon sens , à promettre à Babekan de l'épouser , sitôt qu'elle le pourroit faire avec bienfiance. Elle le fit en effet quelques mois après ; & Babekan , non content de son négoce de coutellerie , dans lequel en peu de tems il fit des gains considérables , se mit encore à faire commerce d'eau-de-vie de datte dont il avoit un très-grand débit.

Les relations que ce petit bossu avoit dans plusieurs villes de l'orient , parvinrent jusqu'aux oreilles de ses deux frères , qui , après avoir vécu pendant près de cinq ans dans une extrême misère , s'étoient enfin rencontrés à Derbent (1) ; ils y apprirent avec joie l'établissement de Babekan ; & ne doutant point qu'il

(1) Derbent est une ville de la province de Servan en Perse , au pied du Mont-Caucaïse.

ne les aidât dans leur pauvreté , ils prirent la résolution d'aller ensemble à Bagdad. Ils ne furent pas plutôt arrivés , qu'ils l'envoyèrent chercher par une pauvre femme qui les avoit retirés chez elle par charité.

Babekan fut dans la dernière surprise à la vue de ses frères. Ne vous souvient-il plus , leur dit-il en entrant dans une colère extrême , de ce qui nous est arrivé à Damas ? Voulez-vous encore me faire servir de risée à toute cette ville ? Je vous jure par ma tête , que je vous ferai l'un & l'autre expirer sous le bâton , si vous êtes assez hardis pour approcher de ma maison , & si vous ne sortez sans délai de Bagdad.

Ibad & son frère furent étonnés d'une réception à laquelle ils s'attendoient si peu ; ils eurent beau représenter leur misère à Babekan , & user de soumission envers lui , il ne se laissa point attendrir ; & tout ce qu'ils en purent obtenir , fut dix ou douze pièces d'or , pour les aider à aller chercher retraite dans quelque'autre ville.

Babekan étant retourné chez lui , sa femme s'aperçut de quelque altération sur son visage ; elle lui en demanda la cause avec douceur ; elle apprit qu'elle procédoit de l'arrivée de ses deux frères , & que craignant à Bagdad les mêmes

railleries qu'il avoit effuyées à Damas, il leur avoit interdit sa maison, & les avoit obligés de sortir de la ville.

Nohôïd eut beau lui représenter la dureté de son procédé, la colère de son mari redoubla à ses remontrances. Je vois bien, lui dit-il, que vous seriez d'humeur à les recevoir ici pendant le voyage que je dois faire à Balsora (1); mais je veux que vous sachiez, si cela vous arrivoit, qu'il iroit de votre vie. Je ne vous en dis pas davantage : craignez seulement de me désobéir.

XV. QUART D'HEURE.

LA femme de Babekan connoissoit trop l'humeur violente de son mari, pour le contredire; elle avoit assez souvent éprouvé combien sa main étoit pesante. Elle lui promit qu'elle exécuteroit très-punctuellement ses ordres; mais ces promesses ne rendirent pas Babekan plus tranquille; il passa presque toute la nuit sans dormir; & étant retourné le len-

(1) Balsora ou Bassora, ville capitale d'un royaume du même nom, à l'entrée de l'Arabie déserte, sur les confins de la province d'Hiérac, à douze lieues du golfe Persique. On peut aller & revenir de Bagdad à Balsora en quinze jours.

demain à la pointe du jour chez la femme où avoient logé ses frères, il y apprit, avec beaucoup de joie, qu'ils venoient de sortir de Bagdad, dans le dessein de n'y revenir jamais.

Ibad & Syahouk étoient effectivement partis dans la résolution d'aller chercher fortune ailleurs ; mais le dernier étant tombé malade à deux journées de Bagdad, & se trouvant obligés d'y séjourner près de trois semaines, leur argent fut promptement dépensé. Ils se virent bientôt dans leur première misère ; & ne sachant où donner de la tête, quelque sévère défense que leur eût faite Babekan, ils prirent le parti de retourner à Bagdad, revinrent trouver leur hôtesse, & la prièrent d'aller encore chez leur frère, pour tâcher de l'engager à les recevoir chez lui, ou tout au moins, pour en obtenir quelque argent qui pût fournir aux frais de leur voyage.

Cette femme ne put refuser de leur rendre ce service. Elle alla chez Babekan, & ayant appris à sa boutique, qu'il étoit parti il y avoit déjà douze jours, pour aller à Balsora retirer plusieurs balles de marchandises, elle retourna promptement annoncer cette nouvelle à ses hôtes, que la nécessité pressoit si fort, qu'ils ne balancèrent pas un moment à aller eux-mêmes implorer le secours de la femme de leur frère.

Nohoïd ne put les méconnoître , ils étoient en tout si semblables à Babekan , qu'il n'y avoit personne qui séparément n'eût pris chacun d'eux pour lui ; mais quelques défenses qu'il lui eut faites de leur donner entrée chez elle , elle fut touchée de leur misère & de leurs larmes : elle les reçut , & leur fit apporter à manger. Il étoit déjà nuit ; à peine Ibad & Syahouk avoient-ils rassasié leur première faim , que l'on heurta assez fort à la porte de la rue ; la voix de Babekan qui se fit entendre , & qui ne devoit revenir de trois jours , fut un coup de foudre pour sa femme & ses frères ; ils étoient plus pâles que la mort ; & Nohoïd qui ne savoit où les mettre pour les soustraire à la colère de son mari , s'avisa de les cacher dans un petit caveau , derrière cinq ou six pièces d'eau-de-vie.

Babekan s'impatienta à la porte , il redoubla ses coups , on lui ouvrit à la fin , & soupçonant sa femme d'avoir chez elle quelque galant caché , il prit un bâton , & l'en frappa rudement ; ensuite sa jalousie le portant à visiter toute la maison , il chercha avec un soin extrême , sans songer à regarder derrière les tonnes d'eau-de-vie , quoiqu'il fut entré dans le caveau. Enfin , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , ce malin bossu n'ayant rien découvert , s'appaîsa

un peu , il ferma toutes les portes dont il prit toutes les clefs , suivant la coutume , s'alla mettre au lit avec Nohöid , & le lendemain ne sortit de sa maison que vers la prière du soir , disant à sa femme qu'il souperoit chez un de ses amis. Il ne fut pas plutôt dehors , que Nohöid courut promptement au caveau : elle fut dans la dernière surprise d'y trouver Ibad & Syahouk sans aucun sentiment : son embarras augmenta de ne savoir ce qu'elle feroit de ces deux corps , mais prenant son parti sur le champ , elle ferma sa boutique , courut chercher auprès du pont de Bagdad un porte-faix de Sivri-Hissard (1) qui passoit pour un jeune homme fort niais , & lui ayant conté qu'un petit bossu qui étoit venu marchander chez elle , quelques couteaux , y étant mort subitement , elle appréhendoit qu'on ne l'inquiétât à ce sujet , elle lui promit quatre sequins d'or , s'il vouloit le venir prendre dans un sac , & l'aller ensuite jeter dans le Tigre. Le porte-faix accepta ses offres , & Nohöid l'ayant conduit chez elle , lui donna pour arrhes deux sequins , le fit boire jusqu'à la nuit , lui fit enfermer seulement l'un des bossus dans

(1) Sivri-Hissard est une petite ville de la Natolie , dont les habitans ont la réputation d'être très-simples.

son sac , le lui mit sur la tête , & lui promit de lui donner les deux autres sequins , quand elle feroit sûre qu'il auroit fait sa commission.

Le porte-faix , avec le bossu sur ses épaules , s'étant rendu sur le pont de Bagdad , ouvrit son sac , jeta sa charge dans le fleuve , & retournant aussi-tôt chez Nohoïd , c'en est fait , lui dit-il en riant , votre homme fert déjà de pâture aux poissons , donnez - moi les deux sequins que vous m'avez promis. Nohoïd entra alors dans son arrière-boutique , sous prétexte d'aller chercher de l'argent , mais sortant promptement avec un grand cri , elle feignit d'être évanouie ; le porte-faix étonné la prit entre ses bras : il s'informa du sujet de sa frayeur , après l'avoir fait revenir de son évanouissement : Ah ! lui dit cette rusée , en jouant parfaitement son rôle , entrez dans cette salle , vous allez en connoître la cause. Le porte-faix étant entré , resta immobile , lorsqu'à la foible lueur d'une lampe , il apperçut le même corps qu'il croyoit avoir porté dans le Tigre ; plus il l'examina , plus sa surprise redoubla. J'ai jeté très - sûrement ce malheureux bossu de dessus le pont , dit-il à Nohoïd , comment se trouve-t-il encore ici ! cela ne se peut faire sans magie : n'importe , continua-t-il , essayons s'il en reviendra encore : alors ayant mis le second bossu dans le

même sac, il le porta sur le pont, & ayant choisi le lieu le plus profond du Tigre, il ouvrit son sac, & jeta dedans le pauvre Syahouk. Il revenoit alors plein de joie vers Nohoid, ne doutant point que le bossu ne fût allé à fond, lorsqu'en tournant le coin d'une rue, il vit venir à lui un homme qui tenoit à la main une espèce de lanterne : il pensa mourir de frayeur à la vue de Babekan, qui, un peu pris de vin, retournoit chez lui : il le suivit pourtant quelques tems, & voyant qu'il prenoit le chemin de la maison où il avoit déjà été prendre les deux bossus, il le saisit brusquement au collet : Ah, ah, compère, lui dit-il, vous croyez donc me jouer ainsi toute la nuit, voilà déjà deux fois que vous vous moquez de moi, mais il y aura bien du malheur si vous m'échappez à la troisième ; alors, comme il étoit vigoureux, il lui jeta son sac sur la tête, & l'y ayant fait entrer malgré lui, il en lia l'ouverture avec une grosse corde, & courant droit au pont, il y jeta le bossu & le sac. Il fut un tems assez considérable à se promener aux environs de cet endroit, pour voir si le bossu ne reviendrait pas encore le fustrer de sa récompense ; mais n'entendant aucun bruit, il retourna chez la coutelière, pour lui demander les deux autres sequins qu'elle lui avoit promis. Ne craignez plus



Ah, ah, compere, vous croyez donc me jouer ainsi
toute la nuit :

plus qu'il en revienne , lui dit - il en entrant , le drôle vouloit encore rire à mes dépens , & feignoit apparemment d'être mort , pour me faire ainsi promener jusqu'au jour ; mais je l'ai si bien accommodé cette fois , que vous ne devez plus appréhender qu'il retourne jamais à votre maison.

Nohoïd , surpris de ce discours , en demanda l'explication au porte-faix : j'avois , repiquait-il , jeté pour la seconde fois ce malin bossu dans le Tigre , lorsqu'en revenant chercher mon salaire , je l'ai rencontré encore à cinq ou six rues d'ici avec une lanterne à la main , & qui chantoit en contrefaisant l'ivrogne ; je suis entré dans une si grande colère , que me jetant aussitôt sur lui , je l'ai , malgré sa résistance , fait entrer dans mon sac , que j'ai lié avec une corde , & je l'ai ensuite précipité ainsi dans le tigre , d'où je ne crois pas qu'il puisse jamais revenir , à moins que ce ne soit le Daggial (1) en propre personne.

La femme de Babekan fut dans une surprise sans pareille à cette nouvelle : Ah ! malheureux , lui dit-elle , qu'avez-vous fait , vous venez pour le coup de noyer mon mari , & vous prétendez encore que je vous récompense de cet homi-

(1) Le Daggial est l'Ante-Christ des mahométans.

cide ? Non , non , je veux venger sa mort , & je vais de ce pas m'en plaindre au cadi.

Le porteur fut peu surpris de ces menaces , il crut que Nohoid ne les faisoit que pour s'exempter de lui payer ce qu'elle lui avoit promis. Trêve de raillerie , lui dit-il , donnez-moi les deux sequins que j'ai si légitimement gagnés ; il y a assez long - temps que je vous fers de jouet , il est heure que je me retire. La coutelière lui ayant refusé le paiement , je jure par ma tête , reprit-il , avec une extrême colère , que si je n'ai sur le champ deux sequins , je vous enverrai bientôt tenir compagnie au bossu : Ah , ah , continua-t-il , j'en suis d'avis que l'on me conteste encore mon paiement ; oh , je ne suis pas si sot que je le paroïs : je ferai payé tout - à - l'heure , ou nous verrons beau jeu. Plus le porteur insistoit , & plus Nohoid faisoit retentir le quartier de ses cris. Il fut las de tant de résistance , & l'ayant saisie par les cheveux , il la traînoit dans la rue , & l'alloit jeter dans le Tigre , lorsque quelques voisins accoururent à son secours.

Le porteur eut peur , il se fauva fort mécontent d'avoir été , à ce qu'il croyoit , trompé par cette femme , & prenoit le chemin du pont pour retourner chez lui , lorsqu'il fut rencontré par trois hommes qui portoient chacun un far-

deau sur leurs épaules , à ce que l'on pouvoit discerner dans l'obscurité. Celui qui marchoit le premier l'arrêta par le bras ; où vas - tu à l'heure qu'il est , lui dit-il ? De quoi te mêles-tu , répondit le porte-faix , de mauvaïse humeur , je vais où il me plaît. Tu te trompes fort , repliqua cet homme , tu iras où il me plaira ; prends ce paquet que j'ai sur ma tête , & marche devant moi.

XVI. QUART D'HEURE.

LE porteur , surpris de ce discours , voulut résister : mais cet homme ayant fait briller à ses yeux un sabre large de quatre doigts , & le menaçant de lui couper la tête s'il hésitoit à lui obéir , il fut contraint de se charger du paquet , & de marcher de compagnie avec les deux autres , dont l'un paroïssoit un esclave , & l'autre un pêcheur. Ils n'eurent pas fait le chemin de dix rues , qu'ils arrivèrent à une petite porte qui leur fut ouverte dans le moment par une vieille femme ; ils passèrent par une espèce d'allée fort obscure , & arrivèrent dans un salon magnifique : mais quel fut l'étonnement du porteur à la lueur de plus de quarante bougies , dont il étoit éclairé , de voir les bossus qu'il

venoit de jeter dans le tigre, dont deux étoient sur les épaules de l'esclave & du pêcheur, & le troisième qu'il avoit apporté sur sa tête ; il fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il commença à trembler par tout le corps. Il se persuada, plus qu'il n'avoit fait encore, qu'un événement aussi extraordinaire ne pouvoit se faire sans magie ; mais se remettant un peu de sa surprise : au diable le malin bossu, s'écria-t-il d'un ton de voix fort plaisant, je crois que je passerai toute la nuit à le jeter dans la rivière sans venir à bout de m'en débarrasser ; le coquin a eu la malice d'en revenir déjà deux fois pour m'empêcher de gagner les sequins que la coutelière m'a promis, & je le trouve encore ici en compagnie de deux autres qui ne valent guère mieux que lui ; mais, seigneur, continua-t-il, en s'adressant à celui qui paroissoit le maître de la maison où il étoit, prêtez-moi, je vous prie, votre sabre pour un moment, je ne veux seulement que leur couper à chacun la tête, & les aller ensuite jeter tous trois dans le Tigre, pour voir s'ils en reviendront encore ; je joue aujourd'hui d'un si grand malheur, que je suis sûr que le diable les rapporteroit chez la coutelière, ou chez moi.

Le porteur ayant alors cessé de parler, le caliphe Watik - Billah, car c'étoit lui même,

seigneur , qui , suivant l'exemple d'Harcün-Arreschid son aïeul , se promenoit assez souvent de nuit dans Bagdad , pour voir ce qui se passoit , & juger par lui-même si l'on étoit content de son gouvernement ; ce caliphe , dis-je , déguisé en marchand , fut dans la dernière surprise d'entendre ces paroles du porteur : il étoit sorti cette nuit avec son premier visir , & ayant fait la rencontre d'un pêcheur , il lui avoit demandé où il alloit. Je vais , répondit cet homme , retirer mes filets , qui sont depuis hier matin dans le tigre. Et que feras-tu de ta pêche , repliqua le caliphe ? Demain , lui dit-il , je la vendrai au marché de Bagdad , pour aider à vivre une femme & trois enfans que j'ai. Veux-tu traiter avec moi de ce qui peut être dans tes filets , & des deux premières fois que tu les rejetteras à l'eau , repartit Watik-Billah ? Très-volontiers , répondit le pêcheur : hé bien , lui dit le caliphe , voilà dix sequins d'or pour le premier coup , je t'en donnerai autant pour chacun des deux autres ; es-tu content ? Le pêcheur fut étonné d'une pareille générosité : il ne savoit si c'étoit un songe ; mais ferrant les sequins dans sa poche : seigneur , repliqua-t-il avec transport , si j'en recevois autant toutes les fois que je retire mes filets de l'eau , je serois bientôt plus riche & plus puis-

fant que le souverain commandeur des fidèles.

Le caliphe sourit de cette comparaison. Il marcha jusqu'au bord du Tigre , entra dans le bateau du pêcheur , & avec son visir l'ayant aidé à retirer trois fois ses filets , il fut étonné , au lieu de poissons , d'y trouver les deux petits bossus de Damas , & un sac dans lequel étoit le troisième.

Une aventure aussi surprenante lui donna de l'admiration : puisque cette pêche m'appartient , dit-il au pêcheur qui étoit aussi surpris que lui , je prétends l'emporter chez moi ; mais il faut que tu nous prêtas la main. Cet homme avoit reçu de trop grandes marques de la libéralité du caliphe , pour faire difficulté de lui obéir. Le visir & lui , prirent , l'un Ibad , & l'autre Syahouk par les pieds , & les jetèrent sur leurs épaules ; & le caliphe lui-même s'étant chargé du sac où étoit Babekan , ils reprenoient le chemin du palais , lorsqu'ils rencontrèrent le porteur , qui depuis quelques momens venoit de jeter les trois bossus dans le tigre.

Comme Watik-Billah étoit tout mouillé de l'eau qui sortoit du sac , il arrêta le porteur , & l'ayant contraint de prendre sa charge , il l'avoit conduit jusqu'à une maison qui communiquoit à son palais. Ce fut là , seigneur , où le porteur de Bagdad , par le discours qu'il

tint au sujet des trois bossus, ayant excité la curiosité du caliphe, il lui ordonna de s'expliquer sur une aventure aussi bisarre.

Seigneur, dit alors le porteur, l'explication que vous me demandez n'est pas si facile qu'on le croiroit bien; plus j'y pense, & moins j'y découvre la vérité de cette aventure; à tout hasard, je vais vous raconter la chose comme je crois qu'elle m'est arrivée.

XVII. QUART D'HEURE.

CONNOISSEZ-VOUS, seigneur, dit alors le porteur, la femme d'un coutelier, qui demeure au bout de la rue des jouailliers? Non, repliqua le caliphe. Vous ne perdez pas grand chose, reprit le porteur, c'est la plus maligne bête qui soit dans tout Bagdad: tenez, je voudrois pour les deux sequins que je possède, qu'il me fût permis de lui appliquer seulement à ma fantaisie cinq ou six gourmandes sur le visage, pour la peine que cette sorcière m'a donnée cette nuit; quoique je sois bien pauvre, je m'en irois coucher content: cette coutelière donc.... mais vraiment, puisque vous ne la connoissez pas, je veux vous en faire le portrait: imaginez-vous, seigneur, voir une grande femme sèche,

dont le tein est aussi noir qu'une langue de bœuf enfumée ; elle a le front petit , & les yeux si enfoncés dans la tête , qu'il faudroit une lunette d'approche pour les appercevoir ; son nez a une si grande amitié pour son menton , qu'ils se baissent toujours , & sa bouche qui exhale une odeur de soufre , est si grande , qu'elle ne ressemble pas mal à celle d'un crocodile ; tout cela ne compose-t-il pas une fort jolie personne ? Assurément , lui dit le caliphe , qui , quoiqu'impatient de savoir l'histoire des trois bossus , mouroit de rire de la description naïve du porteur. Tu es un si excellent peintre , que je m'imagine voir cette coutelière , & que je gagerois la reconnoître entre mille ; mais poursuis ton discours. Et bien donc , reprit le porteur , puisque vous la connoissez à présent comme si vous l'aviez déjà vue , imaginez-vous encore voir cette aimable femme couverte d'un grand voile qui cacheoit toutes ses perfections , me venir choisir sur la brune au bout du pont entre cinq ou six de mes camarades , & me promettre à l'oreille quatre sequins si je veux la suivre. L'appas du gain me touche , je vole vers son logis , j'y entre avec elle , elle quitte son voile : à son aspect la frayeur me saisit , elle s'en apperçoit sans doute , & pour me rassurer , commence par me présenter un grand

flacon de vin. Je vous avoue, seigneur, qu'il étoit excellent, & sans m'informer de quel pays il étoit, je vuidai le flacon; je ne le buvois pourtant qu'en tremblant; je craignois qu'elle ne voulût m'enivrer pour me débaucher ensuite, & me faire passer la nuit avec elle, & ce n'étoit pas sans fondement que je me l'imaginois, elle me faisoit assez de caresses pour me le faire croire. Après le vin elle apporta sur la table une grosse bouteille d'eau-de-vie de datte, elle m'en versa amoureusement un grand verre que j'avalai sans façon, ensuite elle me proposa attendez, seigneur, je crois ma foi que j'en bus deux: Et bois-en six, reprit le caliphe, & finis si tu peux ton histoire. Oh, oh, comme vous y allez, seigneur, l'eau-de-vie ne se boit pas si vite; elle monte à la tête, je suis à demi ivre d'en avoir bu seulement deux verres, & vous voudriez après tout le vin que j'ai dans le corps, que j'allasse encore boire une bouteille d'eau-de-vie; non, seigneur, je n'en ferai rien, quand même le souverain commandeur des croyans m'en prieroit à genoux: mais revenons à nos moutons: tant y a que la coutelière me voyant bien conditionné, m'a fait entendre qu'un petit bossu qui étoit entré chez elle pour y acheter quelque ouvrage de coutellerie, étoit mort subite-

ment dans la boutique, & qu'appréhendant qu'on ne l'accusât de l'avoir tué, elle me donneroit les quatre sequins qu'elle m'avoit promis, si je voulois l'aller porter dans le tigre. Je n'avois pas tant bu, que je ne voulusse être sûr de la récompense ; j'ai demandé deux sequins pour arrhes, elle les a donnés ; j'ai mis le bossu dans un sac, j'ai exécuté ses ordres, & je venois recevoir le reste de mon salaire, lorsqu'elle m'a fait voir le même bossu. Je vous laisse à penser, seigneur, quelle a été ma surprise ; je l'ai remis dans le sac, je l'ai une seconde fois porté sur le pont, & choisissant l'endroit le plus rapide du fleuve, je l'y ai jeté, & je revenois chez la coutelière, lorsque j'ai encore rencontré le maudit bossu avec une lanterne à la main, & qui feignoit d'être ivre ; je me suis lassé de tant de plaisanteries, je l'ai brusquement saisi au corps, & le faisant entrer malgré lui dans mon sac, dont j'ai lié l'ouverture, je l'ai jeté pour la troisième fois dans le tigre, comptant que le sac dans lequel il étoit, l'empêcheroit d'en revenir. De retour chez la coutelière, je lui ai appris la rencontre du bossu en vie, & de quelle manière je m'en étois défait ; mais au lieu de me donner les deux sequins que j'attendois d'elle, elle a feint de s'arracher les cheveux de désespoir, & m'a menacé

du cadi, en me disant que j'avois noyé son mari : je me suis moqué de ses larmes ; j'ai voulu être payé ; j'ai fait du bruit ; les voisins sont venus à ses cris ; je me suis sauvé , & je revenois chez moi fort triste , lorsque vous m'avez contraint, seigneur, de prendre ce sac sur ma tête , & de l'apporter jusqu'ici.

XVIII. QUART D'HEURE.

VOUS pouvez maintenant , seigneur , poursuivre le porteur , deviner facilement le sujet de ma frayeur , lorsqu'en arrivant en ces lieux , je me suis trouvé chargé du même bossu que j'ai déjà jeté trois fois dans le Tigre , & que j'en ai vu encore deux autres qui lui ressemblent si fort , que l'on ne peut les distinguer que par les habits.

Quoique le caliphe ne pût pénétrer le fond de cette aventure , il prit un plaisir extrême au récit du porteur. Ensuite ayant examiné de plus près les trois bossus , il crut appercevoir en eux quelques signes de vie , & ordonna promptement que l'on fît venir un médecin. Il arriva un moment après , & reconnoissant qu'Ibad & Syahouk rejetoient parmi l'eau qu'ils avoient avalée , une grande quantité d'eau-de-vie , il

se douta, comme il étoit vrai, que leur ivresse les avoit fait croire morts : pour Babekan, la seule privation d'air l'avoit presque suffoqué ; mais sitôt qu'il eut la tête hors du sac , il revint peu à peu ; de sorte qu'au bout d'une demi-heure ses frères & lui se trouvèrent hors de danger.

Jamais on n'a été si étonné que le fut Babekan à la vue de ses frères qui étoient couchés sur des sophas : il ouvroit de grands yeux , & ne pouvant comprendre comment il se trouvoit avec eux dans un lieu inconnu, il se laissa déshabiller sans dire une seule parole , pendant qu'on faisoit la même chose à Ibad & à Syahouk.

Le caliphe , après avoir fait porter les trois bossus dans trois chambres différentes , les fit mettre au lit , & enfermer sous la clef. Il renvoya ensuite le pêcheur , & ayant ordonné au visir de retenir le porteur , & de lui faire toute sorte de bons traitemens , il se prépara à se donner du plaisir aux dépens des bossus & de la coutelière qu'il envoya arrêter le lendemain à la pointe du jour.

Pour avoir un divertissement complet , le caliphe fit faire pendant la nuit deux habits tous pareils à celui qu'avoit Babekan , lorsque le porteur l'avoit jeté dans le Tigre. Il en fit revêtir Ibad & Syahouk , dont l'yvresse étoit entière-

ment dissipée ; & se trouvant tous trois habillés d'une manière uniforme , il les fit placer derrière trois portières différentes , qui répondoient dans un salon magnifique du palais , & donna des ordres pour les faire paroître quand il feroit un certain signal.

Le visir qui , avec le porteur & plusieurs gardes , avoit été arrêter la coutelière dès le grand matin , la fit conduire dans le salon où le caliphe étoit déjà sur son trône. Il l'interrogea sur ce qui s'étoit passé entre elle & le porteur ; elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé sans rien déguiser de la vérité , & lui témoigna beaucoup de regret de la perte de son mari. Mais , lui dit le caliphe , n'est - ce point une histoire faite à plaisir que tu me racontes ! comment est-il possible que ces bossus se ressemblent si fort que le porteur s'y soit mépris ? Ah ! seigneur , reprit Nohöid , il étoit à moitié ivre quand je lui donnai cette commission ; & de plus , mon mari & ses frères étoient en tout si semblables , que s'ils avoient été tous trois vêtus de même , je n'aurois peut - être pas pu moi - même les distinguer. Cela feroit fort plaisant , dit alors le caliphe en frappant des mains ; & je voudrois être témoin d'une pareille reconnoissance.

C'étoit le signal qu'avoit donné Watik-Billah pour faire paroître les bossus. On leva en ce

moment les portières , & la coutelière pensa mourir de frayeur à cette vue : ô ciel , s'écria-t-elle ! quel prodige est-ce ici ? depuis quand voit-on les morts ressusciter ? Est-ce une illusion , seigneur , & mes yeux sont-ils de sûrs garants de ce que je vois ? Tu ne te trompes pas , répliqua Watik-Billah ; de ces trois bossus , l'un est ton mari , & les deux autres sont ses frères ; c'est à toi à reconnoître celui qui t'appartient ; regarde-les bien tous trois ; mais je leur défends , sous peine de la vie , de parler ni de faire aucun signe.

La coutelière étonnée au dernier point , les examina l'un après l'autre ; elle ne put jamais distinguer son mari , & le caliphe qui s'y méprenoit pareillement , ordonnant alors à celui des trois , qui étoit Babekan , de venir embrasser sa femme , fut extrêmement surpris de voir les trois bossus sauter dans le même moment au col de la coutelière , & chacun d'eux assurer qu'il étoit son mari.

XIX. QUART D'HEURE.

IBAD & Syahouk n'ignoroient pas qu'ils étoient en la présence du souverain commandeur des croyans ; mais quelque respect qu'ils lui dussent ,

ils ne crurent pas pouvoir mieux se venger de Babekan , qu'en se faisant passer pour lui , & ce dernier eut beau se mettre en colère , ses deux frères s'obstinèrent à lui voler son nom.

Le caliphe ne pouvoit s'empêcher de rire à cette plaisante contestation des trois bossus ; mais ayant enfin repris son sérieux : il n'y auroit peut-être pas tant de presse parmi vous à vouloir être Babekan , leur dit-il , si vous saviez que je ne veux le connoître qu'afin de lui faire donner mille coups de bâton pour la dureté qu'il a eue envers ses frères , & pour la défense qu'il avoit faite à sa femme de les recevoir chez lui en son absence.

Watik - Billah , seigneur , continua le fils d'Abubeker , prononça ces paroles d'un ton si sévère en apparence , qu'Ibad & Siahouk crurent devoir cesser leur jeu : si cela est ainsi , seigneur , dit chacun d'eux séparément , nous ne sommes plus ce que nous ne feignions d'être que pour punir notre frère de ses mauvais traitemens : s'il y a des coups à recevoir , qu'il les reçoive seul , il les mérite ; pour nous , seigneur , nous implorons votre générosité , & nous espérons de votre auguste majesté , de devant laquelle personne ne s'est jamais retiré mécontent , qu'elle aura la bonté de soulager notre extrême misère.

Le caliphe en ce moment jeta sa vue sur Babekan, il le vit dans une étrange confusion. Eh bien, qu'as-tu à répondre, lui dit-il ? Puissant roi des rois, répliqua ce bossu, le visage prosterné contre terre, quelque punition que je doive attendre de votre justice, je n'en suis pas moins le mari de cette coutelière : mon crime est d'autant plus grand, qu'étant la seule cause du bannissement de mes frères de la ville de Damas, pour un meurtre dont notre parfaite ressemblance empêcha de connoître l'auteur, je devois les faire participans de ma fortune, comme ils l'ont été de mes malheurs ; mais si un repentir sincère peut obtenir ma grace, j'offre du meilleur de mon cœur de partager avec eux tous les biens que j'ai acquis avec peine depuis que je suis à Bagdad, & j'espère que votre majesté me pardonnera mon ingratitude en faveur du regret que j'ai de l'avoir commise.

Le caliphe, qui n'avoit nulle intention de faire maltraiter Babekan, fut très-content de le voir dans cette disposition ; il lui fit grace, & voulant qu'Ibad & Syahouk, pour le plaisir qu'ils lui avoient donné, ressentissent les effets de sa libéralité, il fit publier dans Bagdad, que s'il y avoit quelques filles qui voulussent épouser ces deux bossus, il leur donneroit à chacune dix mille pieces d'or. Il s'en trouva plus de vingt
qui

qui s'estimèrent heureuses d'avoir une dot si considérable ; mais Ibad & Syahouk ayant choisi dans ce nombre celles qu'ils crurent leur mieux convenir , ils reçurent encore du caliphe vingt mille sequins qu'ils mirent en société avec Babekan , & ces trois frères passèrent tranquillement le reste de leurs jours sous la protection du souverain commandeur des croyans , qui fit tant de bien au porteur , qu'il vécut à son aise depuis ce tems , sans avoir besoin de continuer son métier.



Quand Ben-Eridoun eut achevé le récit des aventures des trois bossus : je jure par Aly (1) , lui dit Schems-Eddin , que depuis que j'ai perdu ma chère Zebd El-Caton , si j'ai été sensible à quelque plaisir , ç'a été à celui de t'écouter. Rien n'est plus plaisant , selon moi , que le dénouement de cette histoire : tu avois raison de me promettre du merveilleux , il s'y trouve presque par-tout ; & comme je ne saurois trop payer un homme tel que toi , je veux. . . . Ah ! seigneur , interrompit Ben-Eridoun , sans donner au roi d'Astracan le tems d'achever , ce n'est point l'intérêt qui me fait agir ; des récompenses

(1) Aly étoit gendre de Mahomet. Ce serment est très-usité chez les orientaux.

trop fortes ne feroient qu'exciter de plus en plus la haine des médecins de cette ville contre mon père & contre votre fidèle esclave ; je ne l'ai déjà que trop éprouvée depuis son départ , & si je suis encore en vie , je ne dois cet avantage qu'au bonheur que j'ai eu de plaire à votre majesté. Qu'est-ce à dire , reprit Schems-Eddin , surpris de ce discours , quelqu'un dans Astracan feroit-il assez hardi pour chercher à te faire du déplaisir ? seigneur , dit alors le visir Mutamhid en prenant la parole , Ben-Eridoun doit être rassuré par la conduite que j'ai tenue avec lui : un de vos médecins m'avoit rapporté qu'il se railloit de l'embarras où nous étions , Cuberghé & moi , de vous fournir tous les jours de nouveaux sujets pour vous entretenir , & m'assura qu'il se vanteroit d'y suffire lui seul , jusqu'au retour de son père. Le premier mouvement me mit dans une colère terrible contre Ben-Eridoun ; je voulus lui faire craindre la punition que méritoit sa témérité ; mais je le vis tranquille sur mes menaces , & si docile à exécuter ce dont par la suite j'ai connu que le médecin l'accusoit faussement , que je lui ai rendu toute la justice due à son mérite , & que depuis ce tems je l'ai regardé comme mon propre fils.

Il est vrai , seigneur , reprit le fils d'Abubeker , en s'adressant au roi d'Astracan , que j'au-

rois tort de me plaindre de Mutamhid , j'en ai reçu toutes les faveurs poffibles , mais cependant on me garde à vue , & le perfide médecin qui ne cherche qu'à me faire périr , jouit de la liberté.

Cela n'eft pas jufté , interrompit Schems-Eddin , je prétends qu'il foit enfermé dans une obscure prifon , jufqu'au retour d'Abubeker ; & pour te mettre à l'abri des effets de l'envie des autres médecins , je te fais vifir , & je t'égale à Mutamhid & à Cuberghé , à condition que tu n'auras aucun reffentiment contre le premier ; fes intentions n'étoient pas mauvaifes , & je le connois trop humain pour préfumer qu'il t'eût jamais fait punir de mort , fi je n'avois pas été content de toi.

Ben-Eridoun , comblé des bienfaits du roi , fe jeta à fes pieds : il refufa d'abord l'honneur qu'il venoit d'en recevoir ; il fallut obéir : feigneur , lui dit-il , puifque votre majefté me force d'accepter une dignité dont je me fens incapable , je fouscris à fes fuprêmes volontés , & commence par affurer Mutamhid d'une amitié éternelle & inviolable ; mais comme l'oubli des injures eft la principale marque d'un bon cœur , je vous fupplie de pardonner , à ma prière , au médecin qui m'a voulu perdre : qu'il fache feulement que j'ai pu le punir de fa perfidie , & que je n'ai pas

voulu le faire. Non, non, reprit Schems-Eddin ; je veux être obéi sur ce point : il ne verra le jour que lorsqu'Abubeker sera revenu de Serendib ; & ce calomniateur souhaitera autant son retour qu'il l'a appréhendé ; mais jusqu'à ce moment, mon cher Ben-Eridoun, poursuivit ce prince, ne m'abandonne pas aux cruels maux auxquels je suis livré, & tâche de contribuer, par la douceur de ta conversation, à me tirer de la sombre mélancolie où me plonge sans cesse le triste souvenir des pertes que j'ai faites. Seigneur, reprit Ben-Eridoun, après s'être prosterné contre terre, puisque votre majesté a bien voulu s'abaisser à écouter avec quelque complaisance le plus humble de ses esclaves, je jure que je ne la quitterai jamais, tant que j'aurai l'honneur de lui plaire, & que tous les instans de ma vie seront dévoués à son service. Continue donc, répliqua Schems-Eddin, à me donner des marques de ton attachement, en me racontant quelque nouvelle histoire qui me fasse autant de plaisir que m'en ont fait celles que j'ai déjà entendues.

Je vais obéir à votre majesté, reprit Ben-Eridoun.



Histoire de deux bouchers de Candahar.

IL y avoit autrefois à Candahar (1) deux bouchers, dont l'un croyoit à l'astrologie judiciaire, & l'autre n'y ajoutoit aucune foi.

L'un ne faisoit jamais rien sans consulter un habile astrologue, son voisin, & se régloit ordinairement par des conseils dont il s'étoit toujours bien trouvé; l'autre au contraire n'agissoit que suivant ses propres mouvemens. Un jour que de compagnie ces deux bouchers devoient aller faire emplette de marchandises de leur profession, le premier, appelé Sahed, ne manqua pas d'aller consulter son oracle; il avoit engagé son camarade, nommé Giamé, à lui tenir compagnie, ils entrèrent chez l'astrologue, & lui ayant demandé son avis sur leur voyage, il répondit qu'ils ne devoient point quitter le grand chemin, quelque commodité qu'ils pussent trouver à prendre les petits sentiers; qu'ils ne remissent point au lendemain, ce qu'ils pourroient faire dans le jour même, & qu'ils ne se fiasent à personne dans une affaire d'importance.

(1) Cette ville est la capitale d'une des provinces de Perse; elle est d'un très-grand trafic, & fort peuplée.

XX. QUART D'HEURE.

SAHED , seigneur , après avoir payé la consultation de l'astrologue , partit avec son camarade , bien résolu d'observer exactement les trois conseils qu'ils avoient reçus. Voici de quelle manière il en fut récompensé.

A peine ces deux hommes furent - ils à une lieue de Candahar , qu'ils trouvèrent un chemin qui paroissoit impraticable par la quantité de boue qu'il y avoit ; quoiqu'il se présentât sur la gauche un beau sentier que Giamé prit sans balancer , Sahed n'hésita pas à se déchauffer pour passer à travers la fange ; il n'eut pas fait trente pas , qu'il se trouva les jambes embarrassées dans des cordes ; il se baissa pour se rendre le passage libre ; & ayant levé ces cordes , il fut étonné d'y trouver attachée une petite valise , dans laquelle il y avoit trois cent pieces d'or. L'heureux succès de ce premier conseil lui faisant espérer autant des autres , il résolut encore plus fortement de les suivre , & après avoir employé son argent en marchandises , il se mit en état de les reconduire à Candahar. Giamé , à qui il avoit raconté son aventure , ne pouvoit la croire ; il s'imagina que c'étoit une

plaisanterie de Sahed , & le raillant sur la crédulité qu'il exigeoit de lui , il l'assura qu'il n'ajoutoit aucune foi à cette prétendue bonne fortune. Au bout de deux jours , ils arrivèrent sur la brune à une petite ville qui étoit séparée de son fauxbourg par la rivière : Giamé , las & fatigué du voyage , proposa à Sahed de rester dans ce lieu avec leurs bestiaux. Je le ferois volontiers , répondit-il , mais l'astrologue m'a ordonné de ne point remettre au lendemain ce que je pourrois faire dans le même jour ; je suivrai exactement son avis , & je vous conseille de faire de même. Quand ce ne seroit que pour contrequarrer l'astrologue , répliqua Giamé , je veux rester dans le fauxbourg. Restez-y si vous voulez , lui dit Sahed , pour moi je vais passer le pont avec toutes mes bêtes , & je vous attendrai demain de grand matin à la porte de la ville qui conduit à Candahar.

Ces deux marchands suivirent chacun leur dessein ; mais Giamé fut bien étonné le lendemain , quand il s'aperçut qu'une horrible tempête , & une pluie affreuse qui avoit fait gonfler la rivière , avoient emporté le pont : il eut pour lors regret de n'avoir pas cru Sahed ; & ayant été obligé de rester cinq jours à cet endroit , jusqu'à ce que l'on eût fait un grand bateau capable de transporter les voitures d'un côté de la rivière

à l'autre ; il se consumma en frais, & quelques-unes de ses bêtes moururent, pendant que Sahed, plus sage & plus heureux, étoit déjà à Candahar.

Sahed, seigneur, avoit une méchante femme appelée Amid ; il la soupçonnoit d'un mauvais commerce avec un jeune persan de ses voisins, il se proposa d'éprouver sa fidélité au sujet du troisième conseil. Comme elle savoit à peu près l'argent qu'il avoit emporté, & qu'il revenoit avec quatre fois plus de bestiaux que de coutume, elle s'informa de lui d'où lui venoit tant de biens. Après quelques airs mystérieux, Sahed résolut de la tromper : Je vais, lui dit-il, vous confier un grand secret, mais il y va de ma vie de savoir bien le garder ; j'ai eu querelle avec Giamé ; dans la chaleur de l'action je l'ai tué, & de son argent & du mien j'en ai acheté les bestiaux que vous voyez.

La femme de Sahed fut d'abord étonnée d'une pareille confidence ; mais ensuite prenant un air riant : mon cher mari, lui dit-elle, tu as bien fait, Giamé empêchoit que tu ne fournisses les plus grosses maisons de cette ville ; il donnoit toujours sa viande à quelque chose de meilleur marché que nous, & par ce moyen il nous enlevait nos meilleures pratiques ; lui mort, nous allons faire une fortune très-considérable ; mais que deviendrois-je, si la justice alloit découvrir

que c'est toi qui lui a ôté la vie ? Comment cela se pourroit-il faire, dit Sahed, nous étions seuls dans un bois, lorsque j'ai fait le coup, il n'y avoit pas de témoins, j'ai enterré son corps, & de tout Candahar il n'y a que notre voisin l'astrologue qui sache que nous soyons partis ensemble ; moyennant vingt pièces d'or, il m'a juré par des sermens affreux qu'il ne me découvreroit à personne ; je suis sûr de lui, & je ne te crois pas capable d'aller révéler un secret de cette importance. Ah ! le ciel m'en préserve, s'écria Amid, je me laisserois déchirer à coups de verges, & je verrois ruisseler mon sang de tous les côtés avant que d'en parler à qui que ce soit. A la bonne heure, reprit Sahed, je vais donc dormir en repos sur cette parole ; alors il se mit au lit auprès de cette méchante femme, qui ne le crut pas plutôt bien endormi, qu'elle se levant doucement, elle prit seulement une robe légère, & ouvrant les portes sans faire aucun bruit, elle alla heurter à celle de son amant. Sahed qui l'avoit suivie sans qu'elle s'en apperçût, & qui l'avoit vue entrer chez le voisin, fut convaincu de sa mauvaise volonté ; il se douta bien qu'elle étoit allée lui apprendre la mort de Giamé, & que pour jouir plus librement de leurs amours, il seroit le lendemain dénoncé au cadi ; il se recoucha, & feignit de dormir profondément

au moment qu'elle revint se mettre à ses côtés. Sahed ne se trompa point dans ses conjectures, à peine le jour commençoit à paroître , que le cadi & ses hazzas (1) enfoncèrent les portes. Amid feignit une frayeur extrême , sauta en bas du lit : Ah ! mon cher mari , lui dit-elle , vous êtes trahi ; sans - doute que l'astrologue aura parlé , ou que vous avez eu quelque témoin du meurtre de Giamé. Je suis certainement trahi , dit-il à sa femme , mais je saurai bien me venger de mes ennemis. On ne lui donna pas le tems d'en dire davantage : on le lia comme un assassin & on le traîna dans les prisons.

XXI. QUART D'HEURE.

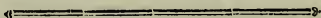
AMID, seigneur , la perfide Amid feignoit de répandre des larmes en abondance ; elle s'arrachoit les cheveux , contrefaisoit parfaitement l'affligée , pendant que Sahed , d'un air tranquille , étoit entre les mains de la justice. On l'interrogea sur le meurtre de Giamé , & on lui cita les mêmes circonstances qu'il avoit dites à sa femme. Il nia le fait , & demanda un délai de huit jours pour prouver son innocence ;

(1) Archers.

après lequel tems il consentoit de mourir dans les plus cruels tourmens , s'il ne pouvoit pas clairement l'impossibilité qu'il y avoit , qu'il eût commis cet assassinat.

Le cadi , surpris de la fermeté de cet homme , ne put lui refuser cette grace ; mais le tems étoit près d'expirer , & la potence étoit déjà toute dressée devant sa maison , lorsque l'on vit arriver Giamé dans Candahar , avec les bestiaux qu'il avoit achetés. Il apprit , en entrant dans la ville , que Sahed , soupçonné de l'avoir assassiné , étoit prêt à recevoir la mort. Surpris de cette nouvelle , il courut chez le cadi , qui fut dans un étonnement extrême en le voyant paroître. Il se transporta sur le champ à la prison ; & ayant fait venir Sahed : voilà Giamé en vie , lui dit-il : puisque tu es innocent , jouis de la liberté dont tes ennemis vouloient te priver. Seigneur , reprit Sahed , je n'ai jamais craint la mort pour le crime dont on m'accusoit ; je n'ai demandé un délai de huit jours , que pour faire voir plus clairement l'imposture ; j'étois sûr que mon camarade seroit à Candahar avant le terme que j'avois obtenu. Mais il ne me suffit pas d'être justifié , je demande que l'on punisse mon dénonciateur : c'est un scélérat , qui , non content d'avoir corrompu ma femme , & de vivre avec elle

depuis long-tems dans le désordre , comme je l'en avois soupçonné , a complotté ma mort avec cette misérable , pour jouir plus librement de leurs plaisirs. C'est un fait dont je suis bien certain , puisque la nuit même que , pour éprouver la fidélité d'Amid , je lui supposai avoir tué Giamé , je la vis se lever d'auprès de moi , & courir chez son amant pour lui apprendre cette nouvelle. Non - seulement , seigneur , je la répudie , mais je demande vengeance contre son corrupteur. Cela est trop juste , reprit le cadi. Alors , ayant fait arrêter Amid & son amant , qui n'eurent pas le front de nier le fait , la même potence destinée pour Sahed , servit au supplice de son accusateur ; & l'indigne Amid , après avoir été battue de verges par tous les carrefours de Candahar , fut bannie pour toujours de cette ville.



Le cadi ne rendit pas tout-à-fait justice à Sahed , reprit Schems-Eddin , l'accusateur & Amid méritoient également la mort. Cela est vrai , seigneur , reprit Ben-Eridoun , mais Sahed intercédâ pour sa femme ; elle s'étoit elle-même condamnée au fouet , en cas qu'elle révélât son secret ; & ce mari trop généreux , suppliant le cadi de ne pas pousser plus loin la vengeance de son crime , en obtint cette grace , moyen-

nant quelques pièces d'or qu'il lui mit dans la main. Presque tous les cadis ont des ames de boue ; ils s'embarassent peu que la justice se rende bien exactement , pourvu qu'ils y trouvent leur compte. Les présens de toute sorte de nature & l'or leur ferment la bouche & leur lient les mains ; & à ce propos , je vais , seigneur , vous conter une plaisante aventure qui arriva à Sahed avec le même cadi : mais il faut prendre cette histoire d'un peu plus haut.

Histoire du chien de Sahed & du cadi de Candahar.

LORSQUE le cadi de Candahar , qui étoit d'une très-basse extraction , fut nommé par le sultan Kara Koulak (1) pour rendre la justice à Candahar , où il vint demeurer sur la place du marché ; il alla d'abord rendre visite au Gouverneur de cette ville. Après les premiers complimens , savez-vous , lui dit ce dernier , comment je m'appelle ? Oui , seigneur , reprit le cadi , vous vous nommez Zezer Zemin (2). Cela est vrai , reprit-il , mais je porte encore

(1) Ces mots signifient , en arabe , oreille noire.

(2) Ce nom , en persan , signifie le poison de la terre.

le nom d'Afrail (1). Le cadi entendant ce nom si terrible, n'en fit que rire. Nous nous accorderons donc parfaitement ensemble, repliqua-t-il, puisque je m'appelle Scheïtan (2); nous travaillerons de concert à tourmenter le peuple; & ce ne fera qu'à proportion des présents que nous en recevrons, qu'ils commettront impunément toute sorte de mauvaises actions.

Scheïtan, avec de pareilles dispositions, étoit né pour être cadi. Sa taille étoit médiocre, le visage laid, un peu bafané & tirant sur le jaune, le nez camus, l'œil assez vif & la barbe noire. Comme il n'avoit jamais eu grande éducation, sa mine & ses manières basses se resentoient de son origine. Il étoit capricieux à l'excès, emporté & violent jusqu'à la fureur, brutal avec ses femmes, & mauvais maître envers ses esclaves, qu'il maltraitoit pour les plus légères fautes. Mais cet homme si terrible & si inexorable envers le peuple, étoit doux comme un agneau, lorsque l'on faisoit paroître devant lui une bourse pleine d'or : alors il devenoit liant; ce n'étoit plus un animal farou-

(1) C'est le nom de l'ange de la mort, lequel, selon la tradition des orientaux, sépare les âmes d'avec les corps.

(2) Ce nom signifie le diable, en arabe. Les hébreux, en changeant quelques lettres, le nomment sathan.

che ; les présens l'appriivoisoient en un moment , & l'on en obtenoit tout ce que l'on vouloit. Enfin , seigneur , cet esprit de Caméléon fut si bien faire , qu'après s'être enrichi aux dépens des plus honnêtes gens de Candahar , il devint d'un orgueil & d'une arrogance si insupportable , qu'il se rendit l'objet de la haine de tous ceux qui l'approchoient. Mais , seigneur , je reviens à l'aventure de Sahed. Cet homme avoit un chien (1) qu'il aimoit extraordinairement , & qui le suivoit par-tout. Comme il lui avoit plusieurs fois sauvé la vie , il n'y avoit rien qu'il n'eût donné pour ne le point perdre ; cependant ce fidèle animal mourut , & Sahed en fut inconsolable. Rien ne pouvoit appaiser sa douleur. Ses amis le vinrent voir ; il les retint à souper. On ne parla , pendant le repas , que

(1) Ce conte , qui est rapporté dans un ancien poëte turc , appelé Lamâi , en a été tiré par l'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles* , qui , dans sa quatre-vingt-seizième , raconte cette aventure entre un curé & un évêque. Lamâi se nommoit Abdala-ben-Mamoud ; il est l'auteur d'un livre turc de facéties & de bons mots , composé partie en vers & partie en prose. Il a divisé son ouvrage en cinq chapitres , & y a ajouté une préface , où il prouve , par l'exemple des prophètes & des plus grands personnages , que la raillerie ingénieuse & innocente a toujours été fort estimée.

des louanges du chien : & enfin il se termina par ses obsèques. On l'enterra dans le jardin de Sahed.

Un de nos poètes a dit fort sagement que l'eau dort , mais qu'un ennemi ne dort jamais. Quelques gens mal intentionnés allèrent le lendemain faire leur rapport au cadi Scheïtan , de ce qui s'étoit passé la veille chez Sahed , & ajoutèrent à la vérité du fait , un détail de toutes les cérémonies funèbres des persans , qu'ils dirent avoir été pratiquées à l'enterrement de son chien.

Le cadi parut très-scandalisé d'une action si étrange , qui intéressoit la police & la religion. Il envoya aussi-tôt chercher l'accusé par ses hazzas (1). Infâme , lui dit-il d'un ton de fureur , ne rougis-tu pas de ton crime ? Sans doute que tu es de quelque secte nouvelle qui adore les chiens , puisque tu as rendu plus d'honneur au tien , que l'on n'en a jamais fait à celui (2) des sept

(1) Archers.

(2) Les musulmans , qui savent embellir les narrations , disent , pour exprimer la force de l'éducation & de la fréquentation des honnêtes gens , que le chien des sept dormans , qui restèrent pendant cent quarante ans dans une caverne du Mont-Cavous , devint raisonnable par le long séjour qu'il fit avec les hommes. Ils ont aussi une espèce de proverbe pour désigner un avare , qui est : *il ne jetteroit pas un os au chien des sept dormans*,
dormans

dormans. Je suis bien informé de la dérision que tu as faite de nos pompes funèbres ; ton châ-timent est tout prêt, & tu vas expier ton crime par mille coups de bâton sur la plante des pieds.

Sahed auroit été effrayé des menaces du cadi, s'il n'avoit pas connu combien son ame étoit intéressée. Seigneur , lui dit-il , d'un air tranquille , vous avez été mal informé de ce qui s'est passé chez moi hier au soir. L'histoire merveilleuse de mon chien seroit trop longue à vous raconter devant tant de monde ; on ne vous a pas , sans doute , instruit de ses rares qualités , des talens qu'il avoit pour se faire entendre , ni qu'il ait fait un testament , où , entr'autres legs , je suis chargé , de sa part , de vous apporter ces trente pièces d'or : voilà comme les envieux empoisonnent toute chose.

Le cadi voyant les pièces d'or que Sahed avoit mises sur sa table , fut surpris de son adresse à se tirer d'un si mauvais pas. Il se tourna vers les hazzas : Voyez , leur dit-il en riant , comme les gens de bien sont exposés à la calomnie , & quel mauvais discours on m'est venu rapporter de cet honnête homme : je me rappelle en ce moment que j'ai ouï raconter vingt histoires plus singulières les unes que les autres , de son chien ; sans doute , puisque cet animal a si bien expliqué ses intentions ayant

que de mourir, il étoit d'une nature extraordinaire, ou bien il renfermoit dans son corps quelques-uns de ces génies bienfaisans envers les hommes ; & je ne trouve point qu'il y ait eu si grand mal à lui rendre les honneurs qu'il a reçus. Quoi qu'il en soit, dit-il alors en adressant la parole à Sahed, je suis fâché de l'insulte que l'on vous a faite, & je vais la réparer ; mais comme il faut que chacun vive de son métier, vous ne sauriez éviter de donner une couple de pièces d'or à ces gens-ci ; ils ont pris la peine de vous aller chercher jusque chez vous, & je prétends qu'ils vous y reconduisent pour justifier votre innocence.

XXII. QUART D'HEURE.

ACCE compliment scélérat, Sahed ne répondit que par de profondes soumissions & par une prompte obéissance. Il jeta les deux pièces d'or aux hazzas. Je vous quitte, messieurs, leur dit-il, du soin de me remettre chez moi ; j'y retournerai bien sans vous. Alors, seigneur, continua Ben-Eridoun, le pauvre boucher se retira, & satisfit la police & la religion aux dépens de sa bourse.

O gens iniques, s'écria Schems-Eddin ! vous

devriez être des épées toujours nues pour être la terreur & la punition des méchans ; mais vous n'êtes que des fourreaux vuides , qui ne cherchez qu'à vous remplir de l'argent des misérables. Que n'ont-ils la hardiesse de se plaindre de vos vexations à un tribunal supérieur , devant lequel vous êtes aussi souples & aussi rampans , que vous êtes orgueilleux chez vous ! Vous tremblez à son seul nom , & la crainte du châtiment qui vous est dû , vous feroit rendre plus exactement la justice. Oui , je fais plus de cas du chien de Sahed , que d'un homme du caractère de Scheïtan , à qui vous ressemblez presque tous. Le chien , de tous les biens de ce monde , ne prétend qu'un seul os ; & toutes les richesses de la terre ne sont pas capables de remplir vos yeux & vos cœurs. Vous briguez ces emplois pour acquérir les honneurs , les richesses & les plaisirs ; mais ne savez-vous pas que celui qui vit retiré du monde acquiert de l'honneur ; que celui qui se contente de ce qu'il a , est riche ; & que celui qui méprise les plaisirs , & qui s'en occupe le moins , a trouvé son repos ? Faites donc de bonnes actions pendant que vous êtes dans ce monde ; & loin de vous rendre l'horreur de vos frères par la tyrannie & la vexation , ne cherchez qu'à les soulager. Songez que toutes les choses qui sub-

fistent dans ce monde , ne font que du bruit , & ne causent que du trouble. Fuyez , & faites votre retraite dans le royaume du néant dont vous tirez votre origine , & ayez toujours présentes à la mémoire , ces paroles qu'un de nos poètes dit avoir été écrites autour de la couronne de Feridoün (1). « Ce monde , ô mon frère , » ne demeure à personne : attache ton cœur à » celui qui en est l'auteur ; cela suffit : ne te » fie , ni ne t'assure sur la possession de ses biens » trompeurs : combien de gens semblables à » toi n'a-t-il pas engraisés pour les égorger » ensuite » ? Mais je m'emporte un peu trop , mon cher Ben-Eridoun , dit alors le roi d'Astracan ; comme les monarques sont responsables à dieu des ministres qu'ils donnent à leurs peuples , je tremble que quelques-uns de mes cadis ne soient du caractère de Scheïtan. Ah ! si j'en connoissois un qui lui ressemblât , je ne le laisserois pas vivre un quart d'heure. Mais il n'est pas encore tems que je me retire ; si tu fais quelque histoire intéressante , profite , je te prie , des momens que je puis te donner.

J'en fais une , seigneur , répondit Ben-Eridoun , qui est assez particulière ; mais j'ai déjà hésité plus d'une fois à vous la dire ; j'ai craint

(1) Roi de Perse de la première dynastie.

de vous retracer l'image de vos malheurs par la conformité qu'elle a , dans son commencement , avec ce qui vous est arrivé de plus funeste. Il est vrai que la suite en est très-différente , & qu'elle vous fera bientôt oublier ce qu'elle aura d'abord eu de triste ; mais je n'ose , seigneur , vous la raconter sans un ordre exprès de votre majesté.

Schems-Eddin rêva quelques momens : il prit ensuite la parole. Mes malheurs me sont toujours si présens , dit-il , que ton récit ne sauroit les augmenter : ainsi , mon cher Ben-Eridoun , tu peux hardiment commencer ton histoire , de quelque nature qu'elle puisse être , je t'écouterai avec attention. Ben-Eridoun obéit à un commandement si précis , & parla en ces termes au roi d'Astracan.

Histoire d'Outzim-Ochantey , prince de la Chine.

FANFUR (1), empereur de la Chine , avoit épousé Katifé , une des plus charmantes princesses de la terre. Jamais rien n'avoit paru de

(1) Il y a eu un prince nommé Fanfur , qui régnoit à la Chine en l'année 1269.

plus achevé dans la nature ; & lorsqu'on avoit une fois jeté les yeux sur le globe de son visage, on perdoit l'idée de tout ce que l'on avoit vu de beau, pour ne plus songer qu'aux perfections de cette princesse, dont les qualités de l'esprit étoient encore supérieures à celles du corps. De pareilles femmes devroient être immortelles ; mais, seigneur, l'incomparable Katifé ne parut presque dans la Chine que pour y laisser un regret éternel de sa perte. Elle mourut la première année de son mariage, en donnant la vie à un prince que l'on nomma Outzim-Ochantey.

Fanfur eut tant de douleur de la mort de son épouse, qu'il abandonna le soin de ses états pour se livrer tout entier à son désespoir. Il fit bâtir dans son palais un tombeau magnifique, sur lequel étoit en marbre blanc la représentation de Katifé, & ne manquoit jamais d'aller deux fois par jour l'arroser de ses larmes.

Il y avoit près de cinq ans que ce prince vivoit de cette manière, lorsque son grand visir, qui étoit un homme d'une probité achevée, se vint présenter devant lui. Il se prosterna d'abord la face contre terre ; & s'étant ensuite relevé : seigneur, lui dit-il, ton humble esclave osera-t-il te remontrer que ta douleur est de trop longue durée, & qu'elle te fait

tort dans l'esprit de tes peuples. Quelque mérite qu'ait eu l'incomparable Katifé, ils sont indignés de te voir verser si long-tems des larmes, qui conviennent mieux à une femme qu'à un grand prince tel que tu es. Katifé étoit belle par excellence ; mais n'y a-t-il plus de femmes sur la terre qui puissent l'égaliser ? Si tu es insensible à toute autre beauté, songe du moins que tu es responsable, envers ton fils, d'un trône dont je vois tes sujets prêts à te priver, si tu continues à vouloir vivre dans la retraite.

XXIII. QUART D'HEURE.

FANFUR, étonné du discours du visir, se réveilla comme d'un profond assoupissement. Il n'en falloit pas moins pour le retirer de l'état léthargique dans lequel il étoit. Je te fais bon gré, visir, lui dit-il, de la sincérité avec laquelle tu viens de me parler. L'intérêt seul de mon fils me rappelle à la vie ; je serois coupable si mon désespoir étoit cause qu'il tombât dans la misère. Fais donc savoir au peuple que je vais me montrer à lui, & que je veux désormais vivre autrement que je n'ai fait depuis la mort de ma chère Katifé.

Le visir n'eut pas plutôt annoncé cette nou-

velle , que l'air retentit de mille cris de joie. Fanfur étoit fort aimé ; & ses sujets , quelques contens qu'ils fussent de l'administration du visir , marquèrent , par mille fêtes galantes , l'allégresse où ils étoient , de voir leur prince gouverner son royaume par lui-même.

Comme dans toutes les actions de Fanfur il régnoit toujours un air de tristesse , le visir , pour tâcher de la dissiper , lui présenta les plus belles personnes du monde ; leurs attraits ne purent effacer de son cœur l'image de la charmante Katifé , dont la mémoire lui étoit si chère. Il les regarda toutes avec une insensibilité qui étonnoit les mandarins ; & tournant toutes ses affections vers le seul Outzim - Ochantey , il déclara que tant que ce prince vivroit , il n'auroit commerce avec aucune femme.

Enfin , seigneur , l'unique héritier du royaume de la Chine avoit à peine atteint sa seizième année , qu'il se sentit une inclination violente de voyager. Il en demanda un jour la permission à Fanfur ; mais ce monarque , surpris d'une pareille demande , après lui avoir représenté , avec une extrême tendresse , tous les dangers auxquels il seroit exposé , & les inquiétudes cruelles que lui causeroit son absence , le conjura de ne plus penser à ce dessein.

XXIV. QUART D'HEURE.

CES remontrances, loin de toucher Outzim-Ochantey, irritèrent ses désirs. Résolu, quand il en trouveroit l'occasion, de partir sans le consentement de Fanfur, il se munit d'un très-grand nombre de pierreries, prit de l'or autant qu'il crut en avoir besoin; & ayant su engager dans ses intérêts six de ses amis, ils furent les seuls avec lesquels il s'embarqua sur un petit vaisseau qu'il avoit fait acheter secrètement par l'un d'eux.

De ces six personnes, l'une, qui avoit été son gouverneur, eut beau s'opposer à ses desseins, ce prince le menaça de toute son indignation, s'il en ouvroit jamais la bouche au roi son père; & comme Bakmas, c'est ainsi qu'il se nommoit, aimoit tendrement son élève, plutôt que de l'abandonner à la violence des passions auxquelles le livroit une bouillante jeunesse, il résolut de s'exposer aux mêmes dangers que lui.

Le second compagnon du voyage du prince s'appeloit Ahmedy; c'étoit un mandarin de la science; il possédoit presque toutes les langues vivantes; & jamais on n'avoit vu un homme dont l'éloquence égalât la sienne.

Le troisieme étoit fils de la nourrice du prince , & d'un riche marchand.

Le quatrième excelloit dans la musique , & touchoit des instrumens avec une délicatesse qui ravissoit les sens.

Le cinquième étoit un peintre comparable au célèbre Many. Et le dernier étoit si léger à la course , qu'il auroit arrêté les animaux les plus vîtes.

Les vents étant très-favorables , & le vaisseau très-bon voilier , le prince fit plus de huit cent lieues en moins de dix jours. Il arriva à un port de mer , où , après être débarqué , il fit présent du vaisseau & de tout l'équipage au pilote , avec défenses expresses de retourner à la Chine de six années.

Bakmas & Ahmedy voyant que Outzim-Ochantey répandoit avec profusion l'or & l'argent par toutes les villes où ils passaient , lui représentèrent bientôt que , puisqu'il vouloit voyager en homme privé , il ne devoit pas faire de si fortes dépenses , & que s'il vivoit avec aussi peu d'économie qu'il commençoit à le faire , ses richesses , telles qu'elles pussent être , feroient bientôt épuisées. Le prince n'en voulut rien croire ; il fut si prodigue , qu'il fallut avoir recours aux pierreries , dont la valeur montoit si haut , qu'il s'imaginait ne

devoir jamais manquer d'argent. Cependant , après avoir fait environ douze mille lieues dans différens pays , tant par mer que par terre , il commença trop tard à s'appercevoir qu'il auroit dû suivre les sages conseils du mandarin & de son gouverneur. Il reconnut alors sa faute avec une douleur extrême , & se vit dans la situation la plus triste où se puisse trouver un prince. Pour surcroît de déplaisir , il avoit rendu ses six compagnons de voyage aussi misérables que lui ; mais il eut encore la consolation de voir qu'aucun d'eux ne lui reprocha son peu de conduite , & qu'au contraire , tous s'offrirent à l'aider à vivre en travaillant chacun de leur art.

En effet , ils ne furent pas plutôt arrivés dans une grande ville , que le coureur ayant su que l'on cherchoit par-tout un homme qui pût en diligence expédier quelques affaires pressées , s'offrit de le faire. Il entreprit , en moins de vingt-quatre heures , un voyage de plus de soixante lieues. On accepta ses offres ; le prince & ses compagnons furent sa caution. On lui compta de l'argent , dont il leur laissa la plus grande partie , ayant exécuté ce qu'il avoit promis , au grand contentement de ceux qui l'avoient employé. Le prince profita de sa diligence , & vivant avec un extrême ménage , ils abordèrent à une autre ville , comme ils n'avoient plus que quatre pièces d'argent.

XXV. QUART D'HEURE.

DÈS qu'ils y furent arrivés , le fils du marchand , qui savoit parfaitement l'arithmétique , alla chez un fameux négociant ; il s'offrit de folder , en trois jours , tous les comptes qu'il avoit avec ses correspondans. Quoique cela parût presque impossible , le négociant le fit travailler , fut content de lui , le paya très-honnêtement ; & cette somme fit vivre une quinzaine de jours le prince & sa suite , au bout desquels il se trouva réduit à la même nécessité. Le musicien alors prit son luth , & se mit à chanter avec tant de graces & de méthode , que les principaux de la ville le firent venir dans leurs maisons. Ils le récompensèrent dignement du plaisir qu'ils en avoient reçu ; & cet argent les aida à vivre quelques semaines. Le peintre alors voyant qu'ils alloient être dans le même besoin , alla trouver le roi de la même province. où ils étoient alors ; il s'offrit de faire son portrait , & le représenta avec tant d'art , & si ressemblant , que ce prince , étonné de cette nouveauté , le regarda comme un homme divin. Il ne pouvoit comprendre que l'on fût former des traits si justes & si

naturels, qu'il n'y eût personne qui ne le reconnût dans ce tableau. Il donna au peintre un diamant d'un grand prix, & la valeur de trois mille sequins. Tous les plus grands seigneurs de la cour, à l'exemple du prince, voulurent aussi se faire peindre; il y réussit parfaitement, & il en reçut des présens si considérables, qu'il emporta de cette ville plus de dix mille pièces d'or. C'étoit une grande somme, par rapport à l'état où étoit le prince, mais très-modique, eu égard aux richesses immenses qu'il avoit indiscrètement dissipées.

Ils s'habillèrent tous très-proprement, ménagèrent leur argent, & résolurent de reprendre la route de la Chine. Ils avoient déjà fait plus de cinq cens lieues, & étoient prêts d'arriver à Zoffala (1), lorsqu'ils furent enveloppés par une troupe de près de deux cens voleurs.

Quoiqu'Outzim-Ochantey ne fût accompa-

(1) Zoffala est une ville située dans un royaume du même nom, dans le pays des Cafres en Afrique. Plusieurs géographes croient que c'est l'Opir où Salomon envoyoit ses vaisseaux, & d'où il tiroit tant d'or & d'ivoire. Deux raisons appuient cette opinion; premièrement, parce qu'il n'y a point de pays où il y ait tant d'or & d'éléphants; & secondement, parce que c'est la route que ses vaisseaux prenoient par la Mer Rouge.

gné que de ses fix carmarades , le nombre ne l'effraya pas ; il résolut de se mettre en défense , mais Ahmedy lui ayant remontré la témérité qu'il y avoit de l'entreprendre , le prince mit bas les armes. Un homme d'assez bonne mine , qui paroissoit le chef de ces scélérats , l'aborda assez civilement pour une personne de sa sorte : Nous n'en voulons point à votre vie , lui dit-il , puisque vous ne faites aucune résistance ; nous nous contenterons de vos biens ; mais si quelqu'un de vous avoit été assez hardi pour se défendre , je jure que vous seriez déjà exterminés. Outzim-Ochantey regarda cet homme avec fierté : si vous n'étiez que cinquante contre nous sept , dit-il , je ne vous craindrois pas ; mais il faut céder à la force , vous êtes le maître de notre fortune.

Une réponse aussi hardie plut au capitaine de ces voleurs : Je vois bien , lui dit-il , que tu as du courage , je t'en fais bon gré ; en faveur de cela , j'en userai bien avec toi. Alors , ayant examiné à quoi se pouvoit monter tout le butin , il rendit au prince cent sequins d'or , cinquante à chacun de ceux qui l'accompagnoient , permit qu'ils conservassent leurs chevaux , & les laissa continuer leur chemin.

Ils arrivèrent enfin à Zoffala , où le prince de la Chine étant tombé dangereusement ma-

lade , ils y dépensèrent la meilleure partie de leur argent , & se trouvèrent réduits à leur première misère.

C'étoit à Bakmas à employer son talent pour les mettre en état de poursuivre leur route ; mais comme la ville n'étoit habitée que par des marchands dont l'esprit étoit uniquement rempli de leur commerce , qui ne favoient ce que c'étoit que la politesse qu'il avoit étudiée à la cour de la Chine , & dont il prétendoit donner des leçons ; il eut beau promener sa noblesse par toute la ville , il perdit ses peines , & ne trouva personne qui lui offrît seulement un verre d'eau. Il mordoit ses lèvres de déplaisir.

XXVI. QUART D'HEURE.

BAKMAS , seigneur , continua Ben-Eridoun , se retiroit pénétré de douleur de ne pouvoir rendre à son prince le même service que ses compagnons , lorsqu'il fut rencontré par un vénérable vieillard , dont l'air étranger faisoit connoître qu'il n'étoit pas de Zoffala ; il jugea à l'air de Bakmas qu'il étoit accablé de chagrin , & en ayant appris à peu près le sujet , il le pria avec sa compagnie de venir se reposer

chez lui ; le prince y alla avec sa suite ; & pendant le repas ce bon vieillard voyant que Bakmas vanitoit fort les prérogatives que donne une illustre naissance : mes amis, dit-il à ses hôtes, le pauvre est toujours méprisé, de quelque condition qu'il soit ; si vous n'êtes pas à votre aise, vous ferez beaucoup mieux de ne pas publier votre noblesse : si, au contraire, vous êtes opulens, fussiez-vous descendus de la lie du peuple, vous ferez révérez de chacun comme les plus nobles de la terre. Cela dit, il mit vingt piéces d'or dans la main de Bakmas, & se levant de table pour vaquer à ses affaires, le prince & ses gens sortirent avec lui.

Quelles tristes réflexions cet avis ne fit-il point faire à Outzim-Ochantey ! il en pleuroit de honte. Quoi ! se disoit-il, il faut que par ma seule faute je me trouve obligé de ne subsister que par les talens de mes compagnons ! sans leur secours, je serois donc réduit à la dernière misère ? Ahmedy voyant le prince plongé dans une extrême douleur, se servit de toute son éloquence pour le consoler. Il lui reprocha même son peu de courage dans l'adversité, & étant partis de Zoffala, ils arrivèrent quelques jours après dans une petite ville fort jolie. Ahmedy n'y fut pas plutôt entré,
qu'il

qu'il envoya publier qu'il disputeroit pendant huit jours sur toutes sortes de matières contre les personnes les plus doctes. On ne fit d'abord que rire de sa présomption ; mais quand il en fut venu aux effets , il ravit tellement en admiration ses auditeurs , & fit voir une science si universelle , qu'il rendit confus tous ceux qui parlèrent contre lui. Au bout du compte sa science ne servit qu'à exciter l'envie des savans ; il ne remporta de cette dispute qu'une gloire vaine & infructueuse , & l'on cabala tellement contre lui , sous prétexte que sa doctrine étoit contraire aux intérêts de l'état , qu'il fut obligé de prendre la fuite pour mettre sa vie en sûreté , & si nos sept voyageurs n'avoient encore eu quelque'argent , ils se seroient trouvés très-embarrassés.

Le docte Ahmedy étoit dans une confusion extrême ; il déclama long-tems contre l'ingratitude & l'ignorance du siècle ; mais enfin , après avoir marché pendant onze jours , ils arrivèrent aux portes de Zeb (1).

Accablé des cruelles réflexions que le prince de la Chine faisoit sur son malheur , ô ciel !

(1) Zeb est une des principales provinces de Biledulgerid , auprès des déserts de Barca en Afrique , dont la capitale porte le nom.

194 LES MILLE ET UN QUART D'HEURE ,
s'écria-t-il , chacun de vous , à l'exception
d'Ahmedy, a trouvé de quoi nous faire subsister ,
& moi je suis encore à éprouver si la fortune
me refusera de quoi me venger de votre se-
cours. Non, non , il ne fera pas écrit dans le
ciel , que je vous sois toujours à charge ; alors
leur ayant dit qu'il vouloit les quitter pour
une heure seulement , il leur ordonna de le
venir joindre dans la principale place de Zeb ;
& voulant être obéi , malgré leur opposition ,
il se sépara d'eux. Après avoir traversé une
grande partie de la ville , il s'assit sur un banc
de pierre qu'il trouva en son chemin , & rê-
voit profondément à son malheur , lorsqu'une
pompe funèbre , d'une grande magnificence ,
passa par la rue où il étoit alors. Le chagrin
l'accabloit tellement , qu'insensible à tous les
objets présens , il n'eut pas la moindre curiosité
de s'informer pour qui les habitans de Zeb
versoient des larmes ; & quand le charriot sur
lequel étoit le cercueil , passa devant lui , il ne
se leva point comme tous les autres specta-
teurs.

On fut si scandalisé de cette action que l'on
imputoit à mépris , que l'on dit mille injures
au prince ; il ne daigna point y répondre ,
considérant en lui-même à quoi nous expose
la misère ; mais son silence étant encore mal

interprété, l'un des officiers de la pompe funèbre le frappa rudement au visage d'une baguette qu'il portoit à la main.

Outzim-Ochantey fut alors si transporté de colère, que, tirant son sabre, il en fit voler la tête de cet insolent. Un coup si hardi étonna tous les spectateurs ; on voulut se jeter sur le prince ; mais se défendant comme un lion furieux, il mit plus de trente hommes hors de combat avant que l'on pût l'arrêter. Cependant le nombre l'accabla ; on le saisit, on lui lia les mains, & l'on alloit le conduire dans une infâme prison, quand ses six compagnons arrivèrent heureusement à l'endroit où cette sanglante scène venoit de se passer.

XXVII. QUART D'HEURE.

ILS n'hésitèrent pas à mettre tous le sabre à la main, & fondant inopinément sur ceux qui s'étoient rendus maîtres d'Outzim-Ochantey, ils le délivrèrent bientôt de leurs mains : ce prince reprit alors son sabre, & se joignant à ses défenseurs, ils répandirent tellement la terreur dans la ville, que l'on abandonna la pompe funèbre, & que chacun se mit à fuir de toutes ses forces.

Ahmedy s'informant alors d'Outzim-Ochantey par quelle raison on l'avoit ainsi maltraité , fut très-surpris d'entendre qu'il l'ignoroit ; mais ayant appris par le conducteur du char sur lequel étoit le cercueil , que c'étoit pour n'avoir pas porté le respect dû au corps du roi de Zeb , nommé Méruan , qui venoit de mourir sans héritiers , il résolut de profiter de l'épouvante générale , & conseillant au prince & à ses compagnons de remettre le sabre dans le fourreau , il les conduisit vers le lieu où le peuple avoit pris la fuite. Ils arrivèrent dans une grande place où il étoit assemblé , & marchant d'un pas grave , ils abordèrent les principaux de la ville , qui les regardoient avec une espèce de respect mêlé de frayeur.

Ahmedy alors fit signe qu'il avoit quelque chose d'important à leur dire ; il se fit un silence universel , & ce sage chinois leur parla en leur langue avec tant d'éloquence , que tout le peuple qui l'entouroit , ne se laissoit point de l'écouter , & témoignoit le regarder comme un homme inspiré. Il fut bientôt faire valoir cette crédulité , & feignant d'avoir été averti par notre grand prophète de tout ce qui devoit arriver après la mort de Meruan , & que pour terminer les différends qui devoient naître entre les principaux de la province pour le

choix d'un nouveau roi, il avoit reçu ordre de leur amener, des extrémités du monde, un jeune prince d'une bravoure inouïe. Il leur commanda alors d'un ton si absolu de recevoir Outzim-Ochantey pour leur roi, que personne n'osa le contredire; il leur fit ensuite un très-beau portrait de la sagesse, & sur-tout de la valeur dont il venoit de donner des marques éclatantes, & finit par leur promettre toutes sortes de prospérités sous son règne.

Ce discours prononcé d'un air de prophète, avec une grace & une adresse extrême, surprit les moins crédules esprits. Le peuple poussa mille cris de joie; que ce jeune héros que Mahomet nous envoie, règne sur nous & sur nos descendans, s'écria-t-il, & que quiconque s'opposera à son élévation soit réputé ennemi du grand prophète. Quand même les prétendans à la royauté auroient voulu cabaler contre le prince de la Chine, ils n'auroient pu désabuser le peuple de la prévention où il étoit; mais ajoutant foi eux-mêmes aux paroles du mandarin, il n'y eut plus qu'une voix pour proclamer roi Outzim-Ochantey, & on le conduisit sur le champ par toute la ville qui le reconnut pour son maître.

Ce prince étoit dans un étonnement difficile à exprimer. Il regardoit cette aventure comme

ces rêves agréables dont on appréhende de voir la fin ; mais y trouvant de la réalité , il reçut avec gravité les respects qu'on lui rendoit , fit achever la pompe funèbre de Meruan , à laquelle il voulut assister avec ses compagnons , & ayant fait tirer du trésor cent mille sequins d'or , il les répandit parmi le peuple.

Pour qu'il n'y eût personne de mécontent dans toute la ville de Zeb , le nouveau roi , après avoir fait lever le corps de ceux que lui & ses compagnons avoient privés de la vie , ordonna qu'on leur dressât un tombeau magnifique , & faisant assurer par Ahmedy qu'ils jouissoient tous de la récompense promise aux bons musulmans , il voulut encore consoler leur famille autrement que par des paroles , & fit donner à leurs veuves , & à chacun de leurs enfans , dix mille sequins d'or.

XXVIII. QUART D'HEURE.

AHMEDY & Bakmas ne quittèrent presque point le prince , qui ne se gouvernoit que par leurs sages conseils ; il récompensa libéralement les autres compagnons de ses voyages , & fut près de cinq ans sur le trône , adoré de tous ses sujets. Mais l'amour de la patrie agissant

tout d'un coup sur lui , & se rappelant fans cesse l'inquiétude cruelle où devoit être le roi son père depuis qu'il l'avoit quitté , il résolut de retourner à la Chine. Il assembla pour cela les principaux de son royaume , & leur ayant exposé son dessein , il les pria de choisir deux d'entr'eux pour gouverner l'état avec Ahmedy & Bakmas , jusqu'à ce qu'il leur eût donné de ses nouvelles , & les pria , en cas qu'ils fussent trois ans sans en avoir , d'élire pour roi qui ils jugeroient à propos.

Je passe sous silence , seigneur , poursuivit Ben - Eridoun , les oppositions que l'on apporta à laisser partir le prince , & le regret que l'on témoigna de le perdre ; quelque douleur qu'il vît sur le visage de ses sujets , & quelque peine qu'il ressentît lui-même à les quitter , il demeura ferme dans ses sentimens , embrassa ses six amis , qui vouloient le suivre malgré lui , prit quantité d'or & de pierreries , & s'éloigna seul & incognito de sa capitale. Ahmedy , qui l'avoit élevé sur le trône , fut le plus sensible à l'éloignement du prince : mon cher seigneur , lui dit-il , en recevant ses adieux , puisque vous êtes inflexible , & que je vais vous perdre , & peut-être pour toujours , recevez , je vous prie , de moi cette escarboucle ; il présenta en même tems à Outzim-Ochantey

une pierre précieuse de la grosseur d'une noix, & chargée de caractères talismaniques : la lumière du soleil, lui dit-il, n'est pas plus vive que celle que cette escarboucle répand dans l'obscurité ; c'est un présent que m'a fait un grand philosophe, & je le remets, seigneur, entre vos mains, comme ce que j'ai de plus rare ; vous en aurez peut-être besoin dans un voyage d'aussi long cours que celui que vous entreprenez. Le prince accepta le présent d'Ahmedy, & après l'avoir embrassé tendrement, il prit la route des états du roi son père.

Il n'arriva rien d'extraordinaire au prince de la Chine dans plusieurs cours étrangères où il passa. Il s'y arrêtoit ordinairement quelque temps, & y faisoit fort belle figure ; mais il s'étoit bien corrigé des prodigalités qui l'avoient autrefois rendu si misérable.

Enfin, après un an de voyage, tant par mer que par terre, il arriva dans les états d'un prince nommé Kuseh (1). À l'entrée de sa capitale étoit une grande place ouverte de tous côtés, & que l'on avoit rendue spacieuse par la ruine d'un vieux temple que les idolâtres avoient autrefois dédié à une divinité

(1) Kuseh, en arabe, signifie efféminé, qui a peu de barbe.

nommée Pudorine. C'étoit sur ses fondemens mêmes que Kuseh avoit fait bâtir un palais superbe. Au devant du palais on voyoit un grand obélisque de marbre noir sur lequel, d'un côté, étoient gravées en lettres d'or les loix fondamentales de l'état, & de l'autre, plusieurs maximes de galanteries.

Le jeune prince de la Chine s'amusoit à examiner cette plaisante pyramide, lorsqu'il apperçut aux fenêtres du palais deux femmes d'une beauté peu commune. Il en fut d'abord ébloui ; & s'informant qui elles étoient, il apprit que c'étoit les deux filles du roi, dont l'ainée s'appelloit Modir, & la cadette Gulpenhé (1) : il trouvoit la première tout à fait à son gré ; mais quelques étrangers lui en firent un si vilain portrait, qu'il effaça bientôt de son cœur l'impression qu'elle y avoit déjà faite. Cette princesse, lui dit-on, n'est jamais la même, tantôt blonde, tantôt brune, elle condamne aisément, & sans aucun sujet, ce que quelques jours auparavant elle avoit aimé avec fureur. Son seul caprice fait une loi indispensable par-tout le royaume ; elle étend même son pouvoir jusque sur le langage, & tient tellement sous sa dépendance les sujets du roi

(1) Gulpenhé signifie fleur de pêcher.

son père, que sous peine de passer pour ridicule, l'on n'est plus en droit de rien faire ni de rien dire, s'il n'est approuvé par cette bizarre princesse.

Pour Gulpenhé, lui dit un bon vieillard des plus sensés, quoique moins belle, elle est bien plus à craindre que sa sœur, il est presque impossible de se défendre de ses charmes : elle a auprès d'elle une vieille esclave noire, nommée Kouroïim (1), qui change de figure & d'habits à tous momens pour surprendre les jeunes étrangers qui arrivent en cette ville. Cette dangereuse princesse a fait bâtir un palais magnifique, joignant à celui du roi : les jardins en sont superbes ; il s'y trouve plusieurs labyrinthes ingénieusement construits, & où l'on s'égare ordinairement avec elle ; mais l'on n'est pas plutôt entré dans un petit chemin bordé de roses, que l'on va se rendre dans une vaste campagne appelée la prairie de Satiété : on ne voit plus de roses en cet endroit ; elles sont dépouillées de leurs feuilles ; l'on n'y trouve à la place qu'un vilain fruit long & rougeâtre ; & l'on y perd tellement le goût des plaisirs, que l'on n'aspire qu'à en sortir pour n'y plus rentrer. En vain Gulpenhé a fait mettre un

(1) Kouroïim, en arabe, signifie suie de cheminée.

large fossé au bout du chemin de roses, il n'y a presque personne, & sur-tout les hommes, qui ne le franchisse aisément.

Après avoir quitté ce vieillard de bon sens, le prince faisoit encore réflexion sur ce qu'il venoit d'entendre, lorsqu'il fut abordé par une femme couverte d'un voile très-épais.

XXIX. QUART D'HEURE.

MON fils, dit cette femme au prince, en lui prenant la main, & le tirant à part, vous êtes nouvellement arrivé en ce pays, je le connois à votre indifférence, & au peu d'empressement que vous avez à chercher les bonnes fortunes qui n'y sont pas rares pour des hommes comme vous; je viens vous en annoncer une qui doit faire le bonheur de votre vie: suivez - moi seulement, & soyez discret.

La curiosité emporta Outzim-Ochantey, il suivit cette femme sans raisonner; & après avoir marché assez long-tems, il arriva enfin dans une rue fort étroite, au bout de laquelle sa conductrice ayant ouvert une petite porte, elle le fit entrer par un escalier & par une allée très-obscur, dans un salon éclairé de

cent bougies, enrichi de tout ce que l'art & la nature peuvent fournir de plus brillant. On y respiroit des odeurs si douces qu'elles enchantoient les sens ; & cette femme l'ayant quitté pour aller avertir sa maîtresse de son arrivée , le prince s'attacha à considérer toutes les beautés de ce lieu. Il fut bientôt distrait de cette occupation par l'arrivée d'une jeune personne qui entra dans le salon : il en fut d'abord enchanté , & se jetant à ses pieds avec précipitation : que mon bonheur est digne d'envie, madame, lui dit-il, que vous ayez bien voulu me faire conduire en ces lieux pour vous y jurer un amour éternel ; non, madame, tout ce qu'il y a de plus beau sur la terre n'approche pas..... Le prince alloit continuer, lorsque cette jeune fille le releva promptement : seigneur, lui dit-elle toute émue, & le visage couvert de cette aimable rougeur que la pudeur seule fait naître , prenez garde à ce que vous faites, ce n'est point moi qui doit causer ces violens transports ; je ne suis qu'une malheureuse esclave, mais quelque basse que soit aujourd'hui ma condition, je ne la changerois pas contre celle de la dame que vous allez voir paroître : si son rang est élevé, sa conduite en est si éloignée, que j'en ai à tous momens honte pour elle : songez seulement à répondre

à la tendresse qu'elle prodigue indiscrètement à tous les hommes.

Le prince de la Chine écoutoit avec surprise cette belle personne, lorsque la vieille esclave qui l'avoit conduit en ces lieux, y entra avec la princesse Gulpenhé qui s'appuyoit sur son bras : imaginez - vous , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun, quelle fut la surprise & le chagrin du prince, quoiqu'il eût été déjà prévenu par le vieillard qu'il avoit trouvé dans la place qui étoit au-devant du palais, & par cette aimable fille ; il demeura si interdit, que la princesse auroit pu s'en appercevoir aisément, si moins accoutumée à se flatter, elle n'eût interprété son silence en sa faveur.

Quoiqu'elle fût vêtue de la manière du monde la plus galante, & que le prince lui trouva mille agrémens capables d'émouvoir le plus insensible de tous les hommes, il reçut ses caresses avec une stupidité qui passoit l'imagination. L'esprit frappé de cette jeune beauté à qui il avoit d'abord adressé ses vœux, il trouvoit ses manières si nobles & si différentes de celles de Gulpenhé, qu'il étoit sur le point, même en sa présence, de donner à cette charmante fille des marques de son amour ; mais faisant réflexion que cette imprudence la lui feroit peut-être perdre pour toujours, il sur

se contraindre, & feignit pour quelques momens de répondre aux tendres empressements de Gulpenhé. Ce prince étoit honteux de ses avances ; mais malgré sa répugnance, elles étoient si engageantes qu'il y auroit peut-être succombé, si l'une des esclaves de la princesse ne fût venue lui dire que le roi son père vouloit lui parler dans le moment même.

XXX. QUART D'HEURE.

GULPENHÉ parut chagrine de ce contre-tems : je reviendrai bientôt, dit-elle au prince, & vous n'aurez pas le tems de vous ennuyer dans la compagnie que je vous laisse. Elle ordonna alors à la jeune personne qu'Outzim-Ochantey adoroit déjà, de l'entretenir jusqu'à son retour, & sortit en même tems avec Kouroïm, qui étoit la vieille esclave qui l'avoit abordé dans la place.

Le prince vit Gulpenhé s'éloigner sans regret, & profitant de son absence, il se jeta une seconde fois aux genoux de cette fille incomparable : que j'ai souffert, madame, lui dit-il, dans le peu de tems que je me suis trouvé avec la princesse ; elle me prodigue vaine-ment ses charmes, jamais elle ne fera la maî-

treffe d'un cœur sur lequel vous avez seule un souverain empire. Seigneur, répliqua avec fierté cette jeune personne, je ne suis pas aussi facile que Gulpenhé; dans le honteux esclavage où je suis réduite, mon ame est plus libre que la sienne, & la mollesse & l'oisiveté qui règnent souverainement en cette cour, n'ont pas encore corrompu mon cœur; il est destiné, ainsi que ma main, à celui qui aura le courage de me mettre en possession de mes états, après avoir vengé la mort du roi mon père.

Les larmes qui coulèrent en ce moment avec abondance des yeux de cette princesse, percèrent vivement l'ame du jeune prince : rien ne me paroîtra impossible, charmante princesse, lui dit-il, pour vous rétablir dans tous vos droits; nommez-moi seulement vos ennemis, & je vous convaincray que le seul héritier du roi de la Chine n'est pas indigne de toute votre tendresse. La princesse considéra fixement le prince : ah ! seigneur, lui dit-elle, ma fierté combattoit vainement le penchant qui m'entraînoit vers vous, je viens de m'apercevoir en ce moment que vous êtes destiné pour être mon époux : oui, prince, je vous accepte pour mon défenseur, & je le fais avec d'autant plus de joie, que je suis sûre d'être bientôt vengée d'un scélérat qui fait tout le malheur de ma

vie. L'absence de Gulpenhé, continua-t-elle ; me donnera le tems de vous instruire du détail de mes aventures : je n'ignore pas le sujet pour lequel le roi son père l'a fait appeler.

Un jeune prince, nommé Atabek, est arrivé d'hier en cette cour, pour traiter de quelques affaires avec le roi Kuseh. Ce monarque, peu propre à voir interrompre ses plaisirs, & à soutenir une guerre qu'Atabek vient lui déclarer de la part d'un roi très-puissant, s'il n'en obtient pas la satisfaction qu'il désire ; cet indigne monarque, dis-je, est convenu avec sa fille qu'elle mettra tout en usage pour séduire, par ses artifices, le cœur de ce jeune prince ; elle y réussira sans doute, & pendant qu'elle travaillera sans répugnance à faire cette nouvelle conquête, j'aurai peut-être assez de loisir pour vous conter mes infortunes.

Outzim - Ochantey embrassa mille fois les genoux de la princesse ; elle lui fut bon gré de ces transports, & l'ayant fait asseoir sur un sofa à côté d'elle, elle commença ainsi son histoire.



*Histoire de Gulguli-Chemamé, princesse
de Teflis.*

JE dois le jour, seigneur, au sage Gomer-Y-Souph, roi de Teflis (1), & à la princesse Ayna, fille de l'enchanteur Zal-Reka, roi de Paladab (2); mais, quoique ma naissance soit illustre, je n'en ai jamais été plus heureuse; au contraire, à peine commençai-je à voir la lumière, que le ciel, obstiné à me persécuter, répandit sur moi ses plus noires influences.

(1) Teflis, autrefois Artaxata, capitale de la Géorgie. Elle est située au bas d'une montagne dont le fleuve Kur lave le pied. Le sang de Géorgie est le plus beau de tout l'orient. L'on ne voit aucun laid visage dans tout ce pays-là parmi l'un & l'autre sexe. La nature y a répandu, sur la plupart des femmes, des grâces que l'on ne voit point ailleurs, & il est impossible de les voir sans les aimer. Elles sont ordinairement grandes, dégagées, nullement gâtées d'embonpoint, & extrêmement déliées de la ceinture; de sorte qu'on ne leur voit presque point de hanches, mais elles se gâtent par le fard. Leurs habits ressemblent à ceux des persanes; en un mot, l'on ne peut peindre de plus charmans visages, ni de plus belles tailles qu'en ont les géorgiennes.

(2) Paladab est la presqu'île entre le Gange dans les Indes.

L'enchanteur Zal - Reka mon aïeul , après m'avoir donné en naissant toutes les qualités requises en une princesse , me doua encore d'une patience extrême , prévoyant sans doute que ce seroit une des vertus qui me seroit le plus nécessaire , & me nomma Gulguli-Chemamé (1).

XXXI. QUART D'HEURE.

LE sage Gomer-Y-Souph mon père , mettoit toute son occupation à m'instruire de ce qu'il y avoit de plus relevé dans la nature & dans la religion. A quinze ans je possédois presque toutes les sciences , outre les talens que j'avois cultivés dans les autres occupations de mon sexe. Un jour que je me promenois avec le roi mon père dans les jardins du palais , je le vis s'arrêter pour entendre le ramage de plusieurs oiseaux , je remarquai qu'il les écoutoit avec une extrême attention , & je fus étonnée de le voir rire tout d'un coup sans sujet. Cette faillie , dans un homme aussi sage , me surprit ; je l'importunai tant pour en savoir la cause ,

(1) Chemamé , en arabe , signifie pomme de senteur ; & Gulguli , couleur de rose.

que j'appris qu'il entendoit le langage de tous les animaux, & que deux roitelets venoient d'annoncer une bonne nouvelle à quantité d'autres petits oiseaux : & quelle est cette nouvelle, m'écriai-je en riant, dans la pensée que mon père plaisantoit ? C'est, me dit-il, que la mule d'un meûnier s'étant laissé tomber auprès de la fontaine des jassemins, le sac qu'elle avoit sur son dos s'est rompu, & qu'il y a quantité de grains répandus par terre. Je priai Gomer-Y-Souph, poursuivit la belle Georgienne, de vouloir me conduire à la fontaine : il eut cette complaisance, & je vis effectivement un si grand nombre d'oiseaux attachés à ramasser le grain que le meûnier n'avoit pu recueillir, que je demurai dans la dernière surprise. Je persécutai mon père pour m'apprendre cette langue ; & négligeant presque toutes les autres sciences pour m'attacher uniquement à celle-là, j'y devins en moins d'un an aussi habile que Gomer-Y-Souph. Il est impossible, seigneur, continua Gulguli-Chemamé, de comprendre quel est le plaisir de développer les différens jargons des animaux, l'on y trouve mille fois plus de sagesse & de naturel que dans les hommes ; & je vous en raconterai peut-être quelque jour des traits qui vous feront plaisir ; mais pour le présent revenons à mon histoire.

J'avois déjà atteint ma feizième année, & nous ne songions à rien moins qu'au malheur qui nous arriva, lorsqu'un traître enchanteur, nommé Bizeg-El-Kafak (1), poussé par une vieille haine qu'il avoit contre notre famille, nous surprit une nuit avec une nombreuse armée. Il étrangla la sage Gomer-Y-Souph, la reine ma mère, & m'alloit pareillement priver de la vie, lorsque touché de mes cris, ou peut-être de quelques attraites qu'il remarqua en moi, il se contenta de m'enlever, me transporta dans une isle au milieu de la mer Caspie, & m'enferma dans une forte tour. Cette isle étoit gardée par des fantômes qui veilloient incessamment; d'horribles tempêtes en battoient continuellement les côtes, & nul mortel n'en pouvoit approcher impunément, si ce n'étoit un seul jour de l'année, auquel tous les Enchanteurs, Fées, Génies & autres Esprits de cette nature, étoient indispensablement obligés de s'assembler dans une grotte de la Cochinchine, pour y rendre compte de leurs actions à celui qu'ils avoient élu leur roi l'année précédente, & pour en choisir un autre parmi eux.

Le perfide Kafak ne m'eut pas plutôt transportée dans cette triste prison, qu'il tâcha

(1) Kafak, en arabe, signifie inhumain.

d'adoucir ma douleur par des manières très-respectueuses ; mon désespoir étoit si violent que je l'accablai des reproches les plus piquans , & je lui marquai tant d'horreur pour sa personne, qu'il fut vingt fois sur le point de me donner la mort ; mais espérant apparemment que le tems fléchiroit mon esprit irrité, il ne fit que rire de tout ce que je lui dis ; & me laissant en proie à la plus vive affliction, il ne se présenta devant moi qu'au bout de huit jours : tout le corps me frissonne encore, seigneur, quand je me rappelle cet affreux moment. Ce scélérat tenta vainement de me fléchir ; mais voyant que ma douleur, loin de diminuer, augmentoit encore par sa présence, il entra dans une fureur extrême, & m'apprit nettement qu'il falloit que je consentisse sur le champ à ses infâmes désirs, sinon qu'il m'alloit faire brûler toute vive.

Cette alternative ne m'effraya pas : je vis avec une grande tranquillité les préparatifs de ma mort, & j'y courois avec joie, lorsque l'enchanteur, qui n'avoit pas dessein de m'ôter la vie, me fit reconduire dans la tour : je parts pour la Cochinchine, me dit-il, dont je serai de retour dans vingt-quatre heures : je te donne encore ce tems pour te résoudre ; & si je ne te trouve pas soumise à mes volontés absolues,

j'uferai avec toi de la dernière violence.

Je ne daignai pas répondre à ces insolentes menaces; &, résolue à me percer le cœur plutôt que d'effuyer les brutalités de ce scélérat, je le vis partir sans appréhender son retour.

Zal-Reka, mon aïeul, n'ignoroit pas le lieu de ma prison, ni l'auteur de mes malheurs.

XXXII. QUART D'HEURE.

CET enchanteur attendoit avec impatience l'absence de Kafak, il ne l'eut pas plutôt vu partir pour la Cochinchine, que par la force de son art, il écarta les épais nuages qui me cachaient aux yeux de toute la terre, & il me tira de l'affreuse tour où j'étois : après m'avoir transportée en terre ferme, il fit aboyer en ma présence l'isle où le perfide enchanteur faisoit sa demeure; & me faisant traverser les airs avec une rapidité incroyable, il me posa dans une vaste campagne, d'où l'on voyoit à découvert la ville de Palimban (1).

Il est impossible de bien exprimer l'excès

(1) Palimban est une ville capitale d'un royaume du même nom, dans l'île de Sumatra,

de ma joie ; j'embrassai alors mon aïeul avec toute la sensibilité possible : ma fille , me dit-il , le tems me presse , il faut que je me rende sans différer à la Cochinchine , où nous sommes tous obligés de nous trouver avant le lever du soleil : j'y porterai mes plaintes contre votre persécuteur : vous n'êtes plus soumise à sa puissance , allez à présent chercher le prince..... A ces mots , seigneur , continua Gulguli-Chemamé , en versant abondamment des larmes , Zal-Reka s'arrêta tout court. Une sueur froide lui couvrit le visage , il perdit l'usage de la parole pour quelques momens ; & revenant ensuite à lui : ah ! ma chère fille , me dit-il d'une voix basse & foible , mon heure est venue , je vois l'épée de l'Ange de la mort prête à trancher le fil de mes jours : tout mon art ne peut m'empêcher d'aller rendre compte de mes actions devant le tribunal de notre juge souverain ; mais j'ai la consolation en mourant de connoître qu'un jeune prince , après avoir arraché la vie à votre tyran , vous épousera , & vous remettra en possession des états que le traître a usurpés sur vous. Alors mon aïeul frappant la terre de son pied , il en sortit une mule isabelle , harnachée magnifiquement : voilà , me dit-il d'une voix mourante , & en m'embrassant pour la dernière fois , voilà de quoi

vous conduire où votre sort vous appelle ; souvenez-vous seulement , ma chère Gulguli-Chemamé , ajouta - t - il , que vous êtes née princesse : cet avertissement renferme tous vos devoirs.

A peine Zal-Reka eut achevé ces paroles , qu'il expira entre mes bras. Jugez , seigneur , de l'excès de ma douleur & de ma crainte : je perdois le seul appui que j'eusse au monde , dans le tems qu'il m'étoit le plus nécessaire. Mon désespoir redoubla encore en considérant l'impossibilité où j'étois de lui rendre les derniers devoirs , & je ne pouvois me résoudre à abandonner son corps aux bêtes féroces , lorsque je vis sortir de terre un tombeau magnifique de porphyre & de jaspe ; j'y renfermai Zal - Reka dans un cercueil de cèdre , & fermant la porte du tombeau que j'arrosai de mes larmes , je vis s'élever à l'opposite un groupe de bronze , représentant le cruel Kasak dont la tête étoit séparée du corps , & un jeune homme le sabre à la main. Comme les figures étoient assez élevées , je ne pus distinguer les traits du vainqueur de mon tyran ; je remarquai seulement qu'il avoit un doigt de moins à la main gauche , & comme avant de vous faire le récit de mes malheurs , je me suis apperçue que le petit doigt de cette main vous manquoit , j'ai jugé que c'étoit vous

seigneur, que le grand prophète a choisi pour me venger; & je me suis alors livrée sans réserve à toute la tendresse que mérite celui qui doit être un jour mon époux.

Le prince de la Chine, seigneur, poursuivit Ben-Eridoun, se jeta en ce moment aux pieds de la princesse de Teflis: il ne trouvoit point de termes assez forts pour lui exprimer l'excès de sa joie, lorsqu'elle le releva avec une extrême bonté: laissez-moi profiter, lui dit-elle tendrement, de l'absence de Gulpenhé, pour vous achever mon histoire, je trouverai ensuite assez de tems pour répondre à des protestations de tendresse, qui font tout le bonheur de ma vie. La princesse alors reprenant le fil de son discours, poursuivit ainsi.

Je montai sur ma mule; & j'avois fait près de trois lieues sans qu'il m'arrivât aucune aventure, lorsqu'un matin m'étant arrêtée pour la faire boire à une fontaine, dont l'eau étoit extrêmement claire, elle ne voulut jamais en approcher; pour moi qui avois très-soif, & qui ignorois les conséquences qu'il y avoit de boire de cette eau, je descendis de dessus ma mule, & j'en puisai dans le creux de ma main. Je ne l'eus pas plutôt portée à ma bouche, que je tombai à la renverse. J'ignore, seigneur, ce que je devins en ce moment; je fais seulement

qu'au sortir de l'espèce d'affoupissement dans lequel j'avois été , je me trouvai entre les bras d'un grand homme noir , dont la lèvre de dessous cachoit presque tout le menton , tant elle étoit épaisse ; je pouffai un cri terrible à la vue de ce monstre ; il n'en fit que rire , & me jetant dans un grand sac de cuir qu'il ferma ensuite , il en passa les cordons dans son bras gauche ; & je ne fais , seigneur , où il m'alloit porter , lorsqu'un homme si petit qu'il eût aisément passé entre les jambes du noir , accourut à toute bride sur un cheval proportionné à sa taille : arrête , cruel Cosayb , lui cria - t - il de très - loin , il est tems que ta tyrannie finisse.

XXXIII. QUART D'HEURE.

COSAYB , c'est ainsi que se nommoit l'affreux noir , fit d'abord très-peu de cas des menaces de ce petit homme ; cependant quand il fut à une certaine distance de lui , je crus m'apercevoir , au mouvement de son bras , qu'il trembloit par tout le corps. Il accrocha promptement le sac dans lequel j'étois , à une branche d'arbre , & se mit en défense avec une massue de fer à pointes d'acier ; pour moi , seigneur , je ne perdis pas le jugement , avec un poignard que

j'avois à la ceinture, je fis au sac un trou assez grand, pour être spectatrice d'un combat que je croyois bien devoir être tout-à-fait à l'avantage du noir ; mais jugez de ma surprise, quand après une défense opiniâtre de part & d'autre, je vis ce petit héros couper d'un seul revers de son sabre les deux jambes de son ennemi, & ensuite lui séparer la tête d'avec le corps. Je ne puis vous témoigner la joie que je ressentis d'une victoire aussi incroyable ; je fendis le sac assez pour y passer la tête, & m'adressant à mon libérateur, je lui marquai en peu de mots l'obligation infinie que je lui avois.

Ce petit homme fut surpris de me voir dans cette posture ; il me témoigna la peine où il étoit de ne pouvoir m'aider à descendre ; mais moi, plus fertile que lui en inventions, je coupai le sac de manière qu'en ayant fait deux fortes & larges couroyes, je me laissai glisser jusqu'à terre sans me blesser : madame, me dit alors le petit nain, quelque plaisir que je ressentie d'être arrivé assez à propos pour vous empêcher d'être le dernier objet de la cruauté de Cosayb, je n'aurois pas été assez heureux pour vous sauver la vie, si je n'avois eu à venger une sœur qui éprouve depuis trop long-tems la tyrannie du scélérat à qui je viens de donner la mort. Le hasard m'est bien favorable, repris-

je alors ; mais , seigneur , pardonnez ma curiosité : comment est-il possible qu'avec autant de disproportion qu'il y avoit entre Cofayb & vous , vous ayez pu le priver de la vie ? Il est aisé , madame , repliqua le petit homme , de vous donner satisfaction : si vous voulez venir à Achem (1), où règne le roi mon père , je m'offre , en chemin faisant , de vous apprendre les motifs de ma vengeance , & par quels secours surnaturels j'ai pu vaincre le traître Cofayb. Je remontai sur ma mule , continua Gulgulichemamé , & voici ce que me raconta mon libérateur.

Histoire de Boulaman-Sang-Hier , prince d'Achem.

QUI croiroit , madame , à voir ma taille & ma figure , que je fusse né d'une géante ; cependant rien n'est plus vrai que je dois le jour à Fag-Houry , princesse de Serendib , qui a près de huit pieds de haut ; mais il faut vous dire qu'en récompense , mon père , nommé Kouter-

(1) Achem , ville célèbre par son port , & capitale d'un royaume du même nom , dans la partie septentrionale de Sumatra , avec un port de mer très-fréquenté des indiens.

Aafmaï , roi d'Achem , est encore plus petit que moi.

L'amour rend tout égal : mon père qui , en voyageant , devint éperduement amoureux de Fag-Houry , ne crut pas qu'elle fût trop grande pour lui , & la princesse ma mère se laissant attendrir aux protestations qu'il lui fit de l'aimer toute sa vie , ne fit pas attention à l'extrême inégalité qui se trouvoit dans leurs tailles ; comme elle étoit maîtresse de ses volontés , parce que le roi son frère , qui régnoit alors à Serendib , n'avoit que sept ans , elle consentit que mon père la conduisît à Achem , où il l'épousa.

Ma mère , quatre mois & demi après son mariage , accoucha de moi à la mode des Pig-mées , dont mon père tiroit de loin son origine , & l'on me nomma Boulaman-Sang-Hier ; mais comme elle avoit conçu deux enfans tout à la fois , après quatre autres mois & demi elle mit encore au monde une fille , qui tenant d'elle , & venant suivant l'ordre ordinaire de la nature , fut appelée Agazir à la belle taille ; ainsi , quoique ma sœur & moi nous fussions nés en différens tems , & de diverses grandeurs , nous ne laissâmes pas d'être jumeaux.

Quand Agazir eut atteint l'âge nubile , sa beauté fit tant de bruit , qu'elle fut recherchée

en mariage par tous les princes nos voisins ; mais un de nos parens , qui se nommoit Badem , & qui régnoit à Pedir (1) , l'emportant par dessus les autres , étoit prêt de voir couronner sa flamme , lorsque le cruel Cosayb devint malheureusement amoureux d'Agazir. Le refus qu'il reçut du roi mon père le rendit furieux. Il déclara que personne n'eût à prétendre à épouser la princesse , sous peine de son indignation ; mais l'on se moqua de ses menaces , & mon père ayant résolu le mariage de Badem avec ma sœur , on les conduisit à la Pagode.

Une partie de la cérémonie étoit déjà achevée , le Bonze avoit fait toutes les prières , & Badem alloit donner la main à Agazir , lorsqu'on fut dans un extrême étonnement de trouver le prince immobile , & de reconnoître qu'il n'étoit plus qu'une statue de marbre.

XXXIV. QUART D'HEURE.

UN si triste événement fit frémir mon père & toute la cour. Ma sœur , qui aimoit tendre-

(1) Pedir est un royaume fameux , qui fait porter son nom à sa ville principale. Elle est située à vingt lieues environ d'Achem , & à l'extrémité de l'île de Sumatra , du côté du nord , & presque sous la ligne.

ment Badem, en pensa mourir de douleur, & les plus braves d'Achem voyant à quel point mon père étoit sensible à cet accident, résolurent d'aller chercher Cofayb pour lui ôter la vie ; mais de tous ceux qui sont partis dans ce dessein, je suis le seul qui en soit revenu. Il est bon que vous sachiez, madame, continua le prince Boulaman-Sang-Hier, que l'on ne peut aborder par terre dans nos états, que par l'endroit où s'est passé mon combat avec Cofayb : ce perfide, à ce que j'ai su depuis, s'attendoit bien qu'on chercheroit à le punir de son crime, il y forma l'enchantement que vous avez sans doute éprouvé ; on n'y est pas plutôt arrivé, qu'une soif ardente vous oblige de vous rafraîchir à cette pernicieuse fontaine, dont l'eau ôte sur le champ l'usage de la raison, & plusieurs braves d'Achem sont apparemment périés par cette surprise, qui les a livrés au pouvoir du cruel Cofayb. Enfin, ma sœur étoit presque réduite à être sa victime, lorsque me promenant avant-hier avec agitation sur le bord d'un canal qui est au bout des jardins du palais, j'y trouvai un jeune enfant de neuf à dix ans, qui faisoit des efforts pour arracher une petite tortue de ses écailles, & qui n'ayant pu en venir à bout, la jeta plusieurs fois de toutes ses forces contre une grosse pierre : l'écaille de

cette tortue étoit si brillante , qu'elle paroissoit semée de diamans ; je l'ôtai des mains de cet enfant , & je la considérois avec attention , lorsque je crus en entendre sortir quelques plaintes : je l'approchai de mon oreille , & j'ouïs effectivement qu'elle me prioit de la rejeter dans le canal. Je fus d'abord un peu ému d'une aventure aussi extraordinaire : mais quelque envie que j'eusse de la garder , j'obéis avec promptitude , peu accoutumé à de pareilles prières ; à peine eus-je remis la tortue dans l'eau , que je la vis reparoître , & me remercier du service que je venois de lui rendre : demande-moi tout ce que tu voudras , me dit ce petit animal , tu éprouveras ce que peut sur la Fée Mulladine un service aussi essentiel que celui que tu viens de lui rendre. Je demurai quelque tems immobile , poursuivit Boulaman-Sang-Hier : mais animé de ma vengeance , secourable Fée , repartis-je , puisque vous mettez à prix un si petit bienfait , donnez-moi , je vous en conjure , les moyens de délivrer ma sœur & le prince Badem des persécutions de Cofayb : attends-moi ici un moment , reprit la tortue , je vais te chercher le secours dont tu as besoin. Alors s'étant plongée quelque tems dans l'eau , elle revint ensuite au-dessus , tenant dans ses petites patres le sabre dont je viens de me servir ;

servir ; & après m'avoir instruit au sujet de la fontaine enchantée , elle m'ordonna d'aller combattre Cosayb , & , sans attendre ma réponse , elle se replongea dans le canal.

Je n'ai point hésité de suivre les ordres de Mulladine , continua le petit prince d'Achem ; j'ai volé à la vengeance , malgré le roi & la reine qui regardoient ma mort comme certaine , & je suis arrivé assez à propos pour vous délivrer , madame , de la brutalité de ce scélérat.

Continuation de l'histoire de Gulguli-Chemamé , princesse de Teflis.

COMME le prince achevoit son histoire , poursuivit la belle Géorgienne , nous arrivâmes au palais de Kouter-Asmay , roi d'Achem.

L'on y avoit traité de vision l'apparition de la Fée Mulladine au prince , & l'on doutoit tellement de la réussite de son combat , que l'on pleuroit sa mort , lorsqu'on s'aperçut que le roi de Pedir venoit de reprendre sa première forme. Ce monarque , qui avoit cessé d'être statue au moment même que le monstre étoit expiré , vint au-devant de nous avec le roi , la reine & la princesse Agasir. Si-tôt qu'on eut

appris au prince d'Achem le détail de sa victoire , que je confirmai , ce ne furent que réjouissances ; chacun s'empressa d'aller voir le noir , qui , tout mort qu'il étoit , avoit encore quelque chose de si menaçant dans le visage , qu'il effrayoit les plus intrépides. Le roi fit allumer un grand feu , dans lequel on jeta le corps de ce scélérat ; & après avoir donné ordre qu'on dressât en cet endroit un monument éternel de la victoire du prince d'Achem , il fit célébrer cet heureux jour par mille fêtes galantes. Badem & son illustre épouse me comblèrent de marques d'amitié , & j'aurois volontiers passé un tems considérable avec eux , si , toujours animée de ma vengeance , je n'eusse résolu d'aller chercher mon libérateur.

Ce ne fut pas sans une extrême violence que Boulaman-Sang-Hier put se résoudre à me laisser partir : il étoit devenu passionnément amoureux de moi ; mais quoique sa petite personne fût fort agréable , qu'il eût infiniment d'esprit , & que je lui dusse la vie , comme je savois bien qu'il n'étoit pas destiné à me venger de mon tyran , je le priai instamment de ne plus songer à m'aimer.



XXXV. QUART D'HEURE.

LÉ petit prince pensa mourir de douleur à mes pieds : il fit pourtant ses efforts pour m'obéir ; & se contentant de toute mon estime, il me vit embarquer avec assez de tranquillité en apparence.

J'étois née, seigneur, pour tomber de malheurs en malheurs. A peine avions-nous fait cent cinquante lieues, que notre vaisseau fut attaqué par un célèbre corsaire ; comme nous lui étions beaucoup inférieurs, il fallut nous rendre & subir la loi du vainqueur ; ce ne fut pas sans verser des larmes que je me vis encore privée de la liberté ; mais un instant après j'eus moins lieu de me plaindre, quand Faruk (c'est ainsi que se nommoit le corsaire) m'aborda avec une certaine timidité que n'ont point les gens de sa profession. Il n'est pas juste, madame, me dit-il très-civilement, que de si belles mains que les vôtres soient chargées de chaînes ; vous êtes libre dans ce moment : heureux si votre cœur l'étoit autant que votre personne, & si mon respect & ma complaisance pouvoient un jour mériter votre tendresse.

Quelque surprise que je fusse d'une déclai-

ration aussi prompte & aussi vive, je crus devoir dissimuler avec Faruk : je lui laissai entrevoir quelque espérance d'être sensible à son amour, & sur cette confiance je jouis d'une entière liberté.

Je commençai à exercer le pouvoir que j'avois sur son esprit, par délivrer des chaînes, non-seulement tous ceux qui s'étoient trouvés dans notre vaisseau, mais encore quelques esclaves qu'il avoit faits dans d'autres occasions. Il fit plus, il leur rendit la moitié de ce qu'on leur avoit ôté, les fit monter sur un petit brigantin, leur donna des armes & des provisions, leur permit de prendre telle route qu'il leur plairoit, & ne réserva de toutes ses prises, qu'une jeune Indienne qu'il garda pour me tenir compagnie.

Cette fille, poursuivit la princesse de Teflis, étoit d'une beauté ravissante ; un port majestueux, l'air noble, les yeux vifs, la bouche & les dents extrêmement belles, les cheveux noirs, qui relevoient l'éclat d'un teint d'une blancheur à éblouir, & une gorge charmante, formoient une des plus aimables personnes que j'eusse encore vues ; & tant de perfections étoient encore relevées par un parler gracieux qui enlevait tous les cœurs.

Quelque affligée que je fusse, la jeune in-

diennne l'étoit encore plus que moi , ses beaux yeux étoient sans cesse baignés de larmes ; & , quoique je lui fisse mille caresses pour en tarir la source , je ne pus d'abord y réussir. Je lui représentai que j'étois peut-être encore plus malheureuse qu'elle , mais que cédant au tems , je me faisois une extrême violence pour cacher ma douleur à Faruk. Ah ! madame , me dit-elle , je n'ai point tant de force d'esprit que vous , & je ne fais pas me faire une pareille raison : l'état où je suis me réduit au désespoir. Je pressai cette aimable fille de me conter le sujet d'une affliction si vive. Epargnez-moi , madame , ce récit , me répondit-elle ; mes malheurs ne méritent pas de vous occuper un seul moment. Enfin , continua Gulguli-Chemamé , j'embrassai tant de fois cette jeune indienne , en mêlant mes larmes avec les siennes , que je l'engageai à me parler ainsi.



*Histoire de Satché-Cara (1) , princesse
de Borneo (2).*

BRUNINGHIR, roi de Borneo, ayant épousé Gulbeas (3), princesse de Sumatra (4), en eut deux filles, dont je suis la cadette. Le roi & la reine, qui s'aimoient tendrement, moururent après douze ans de mariage, & nous laissèrent par conséquent dans un âge fort tendre. Quoique ma sœur n'eût alors que neuf ans, & que je fusse seulement plus jeune qu'elle d'une année, nous ressentîmes toute la douleur possible de cette perte ; & si quelque chose put la diminuer, ce fut qu'on ne nous sépara point ma sœur & moi.

Ghiouluk, roi de Java, qui avoit épousé la sœur de ma mère, & qu'en mourant elle avoit fait prier de prendre soin de nous, vint lui-même à Borneo : il y laissa un vice-roi, & nous ayant conduit à Java, il nous remit entre les mains de la reine son épouse.

(1) Satché-Cara, en arabe, signifie cheveux noirs.

(2) Borneo est une île dont la capitale, qui porte le même nom, est située dans l'Océan indien,

(3) Gulbeas veut dire rose blanche.

(4) Sumatra, Java & Borneo sont les trois principales îles de la Sonde.

Ce monarque n'avoit qu'un fils unique un peu plus âgé que ma sœur aînée. Il étoit continuellement auprès d'elle, & crut voir avec plaisir que Sirma (1) (c'est le nom de la princesse ma sœur), répondoit à ses tendres empressements : elle auroit eu de la peine à refuser son cœur à un prince qui avoit autant de bonnes qualités. Il étoit d'une figure charmante, & sa physionomie marquoit quelque chose de si engageant, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer ; mais ce qui le rendoit encore plus recommandable auprès de ma sœur, étoit son caractère & son esprit.

Le roi de Java chériffoit notre mère dans ses enfans ; il avoit autrefois voulu l'épouser, à ce que l'on m'a assuré ; mais étant tombé dans une maladie très-longue & très-dangereuse, pendant laquelle on désespéra plusieurs fois de sa vie, il fut surpris, étant revenu en santé, d'apprendre qu'il avoit été prévenu par le roi de Borneo notre père, & que celui de Sumatra avoit disposé de Gulbeas en sa faveur : il en conçut un extrême chagrin ; mais la princesse Gulnad-Hare, sœur cadette de ma mère, étant une vive image de son aînée, Ghiouluk ne put se consoler de ce qu'il venoit de perdre, qu'en

(1) Sirma signifie or-trait.

la demandant en mariage : il l'obtint aisément, & en eut au bout de dix mois Samir-Agib, le modèle de toutes les perfections.

Ce prince avoit déjà plus de vingt ans, & le roi son père songeant à le marier, jeta les yeux sur la princesse de Bisnagar (1), seule & unique héritière du royaume de ce nom.

C'étoit en effet un avantage si considérable pour le prince de Java, que Ghiouluk s'imagina que l'ambition de son fils seroit très-satisfaite de cette alliance; il lui parla du dessein qu'il avoit d'envoyer des ambassadeurs au roi de Bisnagar, pour tâcher d'en obtenir la princesse; mais il trouva le prince si interdit à cette proposition, qu'il vit bien qu'elle ne lui faisoit pas de plaisir. Un engagement vous effraye peut-être, mon fils, lui dit-il avec douceur; mais si vous connoissiez la princesse de Bisnagar, à qui l'on n'a donné le nom de Donei Kerin (2), que parce qu'il n'y a rien dans la nature au-dessus d'elle, vous changeriez bientôt de résolution. Je vous donne un mois pour vous y résoudre; rendez-moi réponse après ce tems, & faites en sorte que j'aie lieu de me louer de votre obéissance.

(1) Le royaume de Bisnagar est dans l'Inde en-deçà du Gange, il est d'une très-grande étendue.

(2) Perle parfaite.

Le prince fit une profonde inclination sans répondre au roi son père, il se retira dans son appartement, où, après s'être un peu remis du trouble où il étoit, il passa dans celui où nous étions ma sœur & moi. Il nous regarda quelque tems avec tristesse sans nous parler, & ses larmes commençant à couler malgré lui, Sirma toute émue, lui demanda tendrement le sujet de son affliction : Ah ! madame, lui dit Samir - Agib, en redoublant ses pleurs, quel ordre barbare viens-je de recevoir ! Le roi de Java me destine à la princesse de Bismagar, & je n'ai qu'un mois pour me résoudre à une union qui feroit tout le malheur de ma vie, si je n'avois pas assez de force pour résister aux volontés de mon père. Ma sœur, poursuivit Satché - Cara, fut étourdie à cette nouvelle ; elle regarda fixement le prince, & le voyant dans un accablement extrême : Ah ! Samir - Agib, lui dit-elle, que je vais être malheureuse ; vous obéirez, & je vous aime avec trop de délicatesse pour ne vous pas conseiller de le faire. Qu'est-ce que Borneo au prix de Bismagar, & quelle comparaison y a-t-il entre une perle baroque & une perle parfaite ? Arrêtez, madame, s'écria le prince de Java, toute comparaison m'est odieuse ; jamais Donei-Kerin, quelque mérite qu'on lui vante, n'aura ma main ni

mon cœur ; l'un & l'autre sont réservés pour la seule Sirma, & je mourrai plutôt que de rompre les sermens que j'ai faits si souvent de l'aimer toute ma vie.

XXXVI. QUART D'HEURE.

QUE cette conversation fut tendre & généreuse ! & que ma sœur fut sensible aux nouvelles protestations du prince son cousin ! Il venoit à tout moment l'assurer de son amour ; & il s'étoit déjà passé plus de trois semaines du tems que Ghiouluk lui avoit donné pour prendre sa résolution, lorsque ce monarque se promenant un soir dans les jardins de son palais, apperçut le prince son fils qui entroit seul dans un petit bosquet : il avoit remarqué qu'il étoit devenu triste, rêveur, & qu'il cherchoit la solitude depuis qu'il lui avoit parlé de la belle Donei-Kerin. Il voulut en découvrir la cause ; & ordonnant à ceux de sa suite de l'attendre, il se glissa derrière une palissade, d'où il pouvoit aisément voir & entendre Samir-Agib.

Ce prince, qui se croyoit seul & en liberté de se plaindre, s'étoit d'abord abandonné à une profonde rêverie, il parut ensuite écouter

avec attention de petits oiseaux qui remplissoient l'air de leurs tendres accens : heureux oiseaux , leur dit-il , qui n'êtes point contrainsts dans vos amours , & ne recevez d'autres loix que celles que votre penchant vous inspire , portez plus loin votre agréable ramage ; mon ame , plongée dans la plus vive douleur , ne fauroit voir votre félicité sans envie , elle ne fait que renouveler mes tourmens : le tems s'approche , continua-t-il tristement , qu'il faut que je rende réponse au roi mon père. O ciel ! comment lui déclarerai-je une passion si contraire aux intérêts de sa grandeur ! La princesse de Bisnagar balancera sans doute dans son cœur les bontés qu'il auroit pour moi dans toute autre occasion ; mais quelle autre que la princesse de Borneo pouvoit toucher une ame aussi insensible que la mienne ? Sur quelles roses se voient des couleurs aussi vives que celles qui brillent sur le teint de la charmante Sirma ? Et en qui trouvera-t-on ces beautés divines qui éclatent sur son visage , & d'où le ciel semble emprunter sa sérénité ? N'espérez pas , foibles mortelles , l'emporter sur mon adorable princesse , elle mérite de donner des loix à tout l'univers..... Où m'emporte ma passion , reprit Samir-Agib , par un triste retour sur lui-même ? Hélas ! plus cette princesse a de charmes ,

plus sa privation me doit coûter de pleurs ! Mais pourquoi répandre des larmes , puis-je brûler de plus beaux feux ? Ah ! charmante princesse de Borneo , vous n'avez pas encore assez de pouvoir sur mon cœur ; un amour aussi violent que le mien doit servir d'exemple à tout l'univers : rompons un injurieux silence ; tâchons de vous obtenir du roi mon père ; & si mes prières , mes soumissions & mes larmes ne peuvent le fléchir , faisons connoître par un beau désespoir , qu'il est souvent dangereux d'irriter un jeune courage qui regarde la mort comme la fin de tous les maux.

Samir-Agib sortit du bosquet dans cette résolution , & laissa Ghiouluk aussi surpris qu'affligé de ce qu'il venoit d'apprendre. Le prince son fils lui étoit très-cher ; il nous aimoit tendrement , ma sœur & moi , poursuivit Satché-Cara ; mais le royaume de Bisnagar le faisoit pencher en faveur de Donei-Kerin. Il se retira cependant fort incertain ; & après avoir rejoint sa suite , il s'enferma dans son appartement sans vouloir parler à personne. Il fut fort agité le reste de la journée & la nuit suivante ; mais la satisfaction de son fils lui étant plus chère que celle qu'il espéroit en l'unissant avec Donei-Kerin , il n'hésita plus sur ce qu'il avoit à faire ; & fit appeler Samir-Agib. Mon fils , lui dit-il ,

je fai ce qui se passe dans le fond de votre cœur ; vous aimez Sirma ; & quelque raison que j'eusse de m'opposer à cet amour , je ne laisse pas de l'approuver , puisqu'il fait , selon vous , le bonheur de votre vie. Mais comme l'autorité que j'ai sur les princesses de Borneo pourroit faire croire que j'aurois usé de mon pouvoir pour vous unir ensemble , il faut prendre des tempéramens pour y parvenir sans engager mon honneur.

XXXVII. QUART D'HEURE.

SAMIR-AGIB fut , dans ce moment , aussi étonné qu'il pouvoit l'être. Il rougit , baissa les yeux , & fut quelque tems sans répondre au roi son père , appréhendant que ce monarque n'usât d'artifice pour découvrir la passion qu'il ressentoit pour Sirma ; mais ayant ensuite repris ses sens , il crut voir tant de bonne foi dans les actions de Ghiouluk , que , se jetant à ses pieds : Ah ! seigneur , lui dit-il en les lui embrassant , que ne dois-je point à vos bontés ! vous me rendez la vie au moment que j'allois peut-être me livrer au désespoir le plus funeste : oui , mon père , j'adore l'aimable Sirma ; le sang qui nous joint a tellement lié nos cœurs ,

qu'il n'y a que la mort seule qui puisse rompre une si belle union ; & puisque votre majesté veut bien y consentir , il est un moyen sûr pour ne point blesser sur cela sa délicatesse. La princesse est dans un âge capable de remplir un trône. Permettez , seigneur , que j'aie la placer sur celui de ses ancêtres ; c'est à Borneo que je dois l'obtenir d'elle ; c'est-là que j'espère que l'amour seul la déterminera en ma faveur.

Que votre passion est ingénieuse , reprit Ghiouluk , en embrassant le prince son fils ; allez donc , lui dit-il , annoncer vous-même cette nouvelle à votre princesse , & disposez tout ce qu'il faut pour la conduire à Borneo.

J'étois auprès de ma sœur , poursuivit la jeune princesse indienne , lorsque Samir-Agib entra dans son appartement. La joie brilloit dans ses yeux , & il étoit si transporté de la conversation qu'il venoit d'avoir avec le roi son père , qu'il fut long-tems sans pouvoir parler. Il embrassa les genoux de Sirma avec transport : charmante princesse , lui dit-il , enfin tout conspire à mon bonheur , il n'est plus fait mention de Donei-Kerin , vous êtes aujourd'hui reine de Borneo ; je viens de recevoir l'ordre de faire tout préparer pour vous y mettre sur le trône : c'est-là que vous serez maîtresse absolue de vos volontés ; c'est-là où je veux mourir esclave des vôtres. Ma sœur

ressentit une joie infinie à cette nouvelle ; elle releva Samir-Agib : mon cher cousin, lui dit-elle tendrement, mes volontés seront toujours soumises aux vôtres, puisque dès aujourd'hui je vous accepte pour mon seigneur & mon époux, & que je ne m'estimerai jamais heureuse qu'autant que je posséderai votre tendresse.

J'étois présente à cette conversation, dont je ressentis tout le plaisir possible, poursuivit Satché-Cara ; elle se termina par de nouvelles assurances de tendresse, & le prince se retira ensuite pour donner des ordres nécessaires pour notre départ, qui fut fixé au quinzième jour suivant. Pendant ce tems ma sœur reçut les complimens des principaux seigneurs de Java ; chacun d'eux, pour faire la cour au jeune prince, dont on n'ignoroit pas la passion, fit des présens magnifiques à la nouvelle reine de Borneo, & notre appartement qui n'étoit ordinairement accessible qu'à Samir-Agib, fut ouvert à tout le monde pendant tout le tems que nous restâmes à Java.

Voici, madame, continua la jeune princesse indienne, le commencement de mes malheurs. Un juif nommé Isaac Mier, à ce que j'ai su depuis, profita de cette liberté. Il me vit, j'eus le malheur de lui plaire ; & cet insolent osa porter ses vœux jusqu'à moi. Comme il ne savoit par

quel moyen venir à bout de ses désirs, il eut recours à une fameuse magicienne nommée Doubana, & lui promit une somme considérable, si par son art elle pouvoit me rendre sensible pour lui.

Doubana, sous l'extérieur d'une modestie achevée, s'insinua dans le palais; elle fit connoissance avec quelques-unes de mes esclaves, & les engagea, avec ma permission, à aller se réjouir à une petite maison qu'elle avoit dans un endroit délicieux, appelé la fontaine aux rosiers, parce que effectivement il y en avoit là une qui prenoit sa source du pied d'un rosier qui portoit des fleurs pendant toute l'année. Il n'y avoit pas deux lieues de Java à cette maison; mes femmes à leur retour m'en firent un récit si charmant, qu'elles m'inspirèrent la curiosité d'en juger par moi-même. Je proposai à ma sœur d'être de la partie; elle étoit trop occupée des préparatifs de son départ, & je fis savoir à Doubana que j'irois le lendemain à sa maison de campagne, accompagnée seulement de huit de mes femmes, & de douze eunuques noirs.



XXXVIII. QUART D'HEURE.

JE fus reçue par cette perfide avec toutes les apparences d'un respect sincère. Après avoir examiné les appartemens qui me parurent d'une très-grande propreté , je descendis dans les jardins. Comme il faisoit encore assez chaud , Doubana me présenta un voile de couleur de rose : je le mis sur ma tête ; mais à peine en fus-je couverte , que je ressentis un feu inconnu qui me couroit de veine en veine : j'ignorois ce que je sentoais , une tendre langueur s'étoit emparée de tous mes sens , j'avois honte de m'arrêter aux réflexions qui occupoient alors mon esprit. Enfin , madame , je m'éloignai seule de ma suite , rêvant à la situation extraordinaire où je me trouvois. La pudeur me fit chercher la solitude , je m'enfonçai dans un petit bois , & j'en avois déjà plusieurs fois parcouru les allées lorsqu'Isaac Mier , que je ne connoissois pas encore pour ce qu'il étoit , m'aborda d'un air fort embarrassé ; je connus en ce moment mon imprudence , & je voulois éviter la vue de cet homme en me cachant de mon voile , lorsque je le vis à mes genoux me déclarer son amour en des termes assez nouveaux pour moi. Je le rebutai d'abord

fans me faire connoître ; mais comme il me suivoit par-tout , je ne voulus pas différer davantage à l'instruire de ma qualité ; je crus par - là mettre fin à ses importunités ; mais que devins-je quand cet insolent me parla ainsi ? Je n'ignore pas , madame , que je m'adresse à la princesse Satché-Cara , ni l'extrême distance qu'il y a d'elle à moi ; mais mon amour est plus fort que toutes les réflexions que j'ai pu faire pour l'éteindre : consentez de bonne grace , madame , continua-t-il effrontément , à unir votre sort au mien , puisqu'aussi-bien toutes les puissances de la terre ne peuvent empêcher que cela ne soit.

Je frémis à ces insolentes menaces ; mais quelque venin qui fût répandu sur le voile de Doubana , il ne fit pas apparemment tout l'effet qu'elle en attendoit ; je ne pus souffrir la hardiesse du juif : malheureux , lui dis-je , en élevant la voix , & d'un ton très-irrité : qui que tu sois , fuis ma présence , si tu veux éviter la punition que tu mérites.

Isaac-Mier fut étonné de la fermeté avec laquelle je lui parlois : il me quitta en tremblant , & courut rendre compte à la magicienne du peu de succès qu'il avoit eu auprès de moi.

Je demurai abymée en ce moment dans mes réflexions , & je ne pouvois revenir de ma surprise , lorsque Sidhim , l'une de mes filles , me rejoignit avec empressement. Ah ! madame , me

dit-elle toute effrayée , en quel lieu sommes-nous ? la fameuse magicienne , qui en est la maîtresse , nous a cruellement trompées par des dehors de sagesse & de vertu qui auroient ébloui tout le monde ; cette perfide conspire contre votre honneur ; j'étois derrière une grosse touffe de rosiers , lorsque j'ai vu un homme assez en désordre l'aborder & lui parler bas : Doubana a rêvé quelques momens , ensuite lui adressant la parole : que la résistance de la princesse ne vous inquiète pas , lui a-t-elle dit , je la livrerai bientôt à vos desirs : prenez garde à une seule chose , il n'y a qu'un demi - quart de lieue au plus d'ici à la demeure de Firnaz , surnommée le génie de la raison , empêchez que la princesse ne tourne ses pas vers son palais , tout mon pouvoir devient inutile quand on y a mis le pied , & nous pourrions nous repentir tous deux le reste de nos jours de l'entreprise où nous sommes embarqués ; retournez donc promptement vers Satché-Cara , & ne la quittez point que je ne vous aie rejoint , je vais pendant ce tems donner ordre à ce qu'il faut pour réduire cet esprit si fier. Ah ! fuyons au plus vite , ma chere Sidhim , m'écriai-je , tout le corps me frissonne ; sauvons-nous , s'il est possible , de ce pernicieux séjour , & cherchons promptement la protection de Firnaz.

Deux jeunes biches épouvantées par le bruit des chasseurs, ne courent pas plus promptement que nous fîmes en cette occasion. Nous trouvâmes heureusement ouverte une petite porte du jardin qui donnoit dans une avenue de ronces & d'épines, & dont dans de certains endroits le passage étoit si étroit, qu'elles nous déchiroient le visage & les mains: cet obstacle nous parut léger: nous nous fîmes jour à travers mille pointes qui nous mirent tout en sang, & nous aperçûmes bientôt un palais fort petit & très-antique, que je jugeai être celui de Firnaz, par la difficulté qu'il y avoit d'y aborder. Nous n'avions plus que quelques pas à faire pour y entrer, lorsque la perfide magicienne qui nous le rendit tout d'un coup invisible, fit paroître à nos yeux une large rivière qui nous boucha le passage. Je m'arrêtai d'abord, mais aimant mieux mourir que de tomber sous le pouvoir de Doubana, je pris Sidhim par la main, & je me précipitois avec elle dans cette rivière, lorsque je me sentis arrêtée par mes habits: vous fuyez vainement, me dit alors la malheureuse magicienne, je saurai bien vous soumettre à mes volontés. Je tâchai vainement, madame, de la fléchir par mes larmes & par mes prières; le traître juif qui l'accompagnoit, me fit connoître que rien n'étoit capable de le détourner

de sa résolution , & l'on nous reconduisoit Sidhim & moi, avec menaces , vers la fontaine des rosiers , quand un rossignol volant à tire d'ailes vint se percher sur mon épaule , & me laissa tomber dans le sein un anneau d'or.

Je regardai cette bague comme un secours divin ; je la mis promptement dans mon doigt , & je n'eus pas plutôt imploré le secours de Firnaz , que Doubana & le juif tombèrent à la renverse , que la rivière qui m'avoit empêchée d'aborder au palais du génie , disparut à mes yeux , & que je ne vis plus sur ma tête le pernicieux voile de la magicienne.

XXXIX. QUART D'HEURE.

JE laissai , madame , continua la jeune princesse de Borneo , la misérable Doubana & le traître juif dans l'état où ils étoient , & entrant promptement dans le palais de Firnaz , je me trouvais tout autre qu'auparavant.

Le génie nous reçut Sidhim & moi avec une extrême bonté : mes chers enfans , me dit-il , peu de personnes de votre âge & de votre sexe me viennent rendre visite : mon nom seul les effraye ; je ne vois ordinairement dans mon palais que des vieillards usés par les plaisirs &

des femmes de la dernière décrépitude : mais puisque vous veniez me chercher , il étoit bien juste que je vous tirasse des mains de l'infâme Doubana, en vous envoyant , comme je l'ai fait, l'anneau de réflexion ; cette bague a des vertus merveilleuses ; elle dissipe toutes les erreurs dans lesquelles nous plonge ordinairement une jeunesse inconsidérée , & des passions toujours violentes , & elle nous fait suivre scrupuleusement , & sans peine, nos devoirs les plus étroits ; quoique vous ayez moins besoin qu'un autre d'un tel anneau, continua-t-il , en m'adressant la parole , gardez-le , je vous prie , comme un gage éternel de mon amitié, il vous fera bientôt utile pour vous déterminer à faire un choix digne de vous.

Puissant Firnaz , secourable génie , lui dis-je alors en me prosternant à ses pieds , quelles obligations ne vous ai - je point ? J'en serai reconnoissante jusqu'au dernier soupir ; mais joignez à tant de bontés celle de m'apprendre quel est l'indigne mortel avec qui la magicienne vouloit m'unir.

Le génie m'apprit alors , comme je vous l'ai raconté , madame , il y a quelques momens , que cet insolent s'appelloit Isaac - Mier , qu'il étoit le fils d'un juif , & me fit un si vilain portrait du caractère de cet audacieux , que je

tremble encore au seul récit du danger que j'ai couru. Mais, juste Firnaz, poursuivis-je, en m'adressant au génie, cette perfide magicienne tentera-t-elle encore impunément de séduire de jeunes cœurs; & l'infâme Isaac-Mier ne portera-t-il point la peine de son crime?

Que ce noble courroux me plaît, reprit le génie, j'ai déjà pourvu à votre vengeance, ma chère fille; Doubana vient d'être punie par l'endroit le plus sensible à une femme; outre que je l'ai privée de tout son pouvoir, & chassée honteusement de la fontaine aux rosiers, je l'ai rendue encore si affreuse, qu'elle sera désormais l'horreur du genre humain. Pour le juif, à l'heure que je vous parle, il est enfermé dans une grande cage de fer, dans laquelle quatre monstres affamés lui succent le plus pur de son sang, s'il y en peut avoir de pur dans un corps aussi vil & aussi abject que le sien, & je veux qu'il y finisse ses jours, accablé du remord de tous ses crimes.

J'appris avec satisfaction, poursuivit la jeune princesse indienne, que le génie avoit pris soin de ma vengeance; je l'en remerciai, & le priai de souffrir que je retournasse au palais de Ghiouluk. Il m'y fit transporter dans le moment; il y rassembla les femmes & les eunuques qui m'avoient suivie à la fontaine aux rosiers, &

l'on apprit à Java cette aventure avec une extrême surprise. Comme Firnaz avoit puni lui-même les coupables , on ne songea plus à eux , & nous partîmes quelques jours après pour Borneo , où nous arrivâmes heureusement. Ma sœur y fut proclamée reine , & elle déclara sur le champ qu'elle épousoit le prince son cousin.

La renommée qui avoit déjà répandu à Borneo les rares qualités de Samir-Agib , fit que l'on fut charmé de se voir sous la domination de ce prince. Les plaisirs se succédèrent les uns aux autres pendant plus d'un mois , & les principaux seigneurs de Borneo inventoient tous les jours des divertissemens pour réjouir leur nouveau roi.

Je vous avouerai , madame , que je ne voyois pas sans envie le bonheur de ma sœur ; & je le trouvois si parfait , que je souhaitois incessamment d'en avoir un pareil.

Un soir que je me promenois avec Sidhim dans les jardins du palais , je vis briller à mes pieds quelque chose sur le sable , je le ramassai précipitamment , & je trouvai un portrait en miniature enrichi de diamans d'une grosseur extraordinaire.

XL. QUART D'HEURE.

JE ne pus regarder sans émotion cette peinture qui représentoit un jeune homme d'une beauté achevée. Je consultai alors l'anneau de réflexion, & je sentis augmenter dans mon cœur une passion très-violente pour l'original de ce portrait ; mais me défiant de la surprise de mes sens, puissant Firnaz, m'écriai-je, où êtes-vous ? Ah ! vous n'approuverez jamais que je m'abandonne avec autant de promptitude au penchant flatteur qui m'entraîne vers un objet si charmant ! Tu peux te livrer sans réserve aux secrets mouvemens que l'amour t'inspire, me répondit une voix que je reconnus être celle du génie sans le voir. Le prince, dont tu vois la peinture, fera ton époux. Je fus transportée de joie à cette agréable nouvelle, poursuivit la jeune princesse de Borneo ; autorisée par le génie de la raison à aimer un prince qui me paroissoit si parfait, je m'imaginai par avance jouir avec lui d'une félicité suprême.

Jugez, madame, par vous-même, si je me flattois à tort, me dit Satché-Cara, en me mettant alors en main une petite boîte d'or, dans laquelle étoit le portrait de son amant. Je ne l'eus

pas plutôt ouverte , continua la princesse de Teflis , que je fis un grand cri : ô ciel , m'écriai-je , que vois-je ! Quoi ! c'est-là le portrait de celui qui doit être votre époux ; Satché-Cara fut dans un étonnement extrême au cri que je fis. Connoîtriez-vous ce prince , me dit-elle avec empressement ? Ah ! madame , je vous conjure de satisfaire au plutôt ma curiosité sur ce point. J'hésitai quelques momens à lui répondre , mais j'en fus priée avec tant d'instance , que je ne pus cacher à cette jeune princesse que je devois la vie au prince son amant , puisque c'étoit le petit-Boulaman-Sang-Hier. Ce prince , lui dis-je , a tout le mérite possible ; il est très-bien fait dans sa taille , je ne vous dirai rien de ses traits , puisqu'il ressemble parfaitement à ce portrait ; mais il renferme une grande ame dans un corps trop petit , c'est - là son seul défaut. Je fis alors à Satché-Cara le récit du combat du prince d'Achem contre Cosayb^l , & je lui racontai en peu de mots les obligations infinies que je lui avois.

La jeune indienne fut quelque tems interdite ; mais considérant avec attention son anneau : qu'importe , me dit-elle , que le prince soit aussi petit que vous me l'assurez , pourvu que l'esprit & le bon caractère réparent les défauts de sa taille , le génie mon protecteur

est trop sage pour permettre que je sois unie avec une personne qui ne me convienne pas. Suivons sans nous plaindre les arrêts de notre destinée , & attendons qu'il plaise au dieu Vichnou de disposer de nous à sa fantaisie ; elle continua ensuite son histoire en ces termes.

J'avois à tous momens ce portrait devant les yeux , & souvent même à la chasse , où j'allois avec ma sœur & le prince son époux ; je m'écartois la plupart du tems pour avoir le plaisir de le considérer sans témoins.

Un jour que j'étois dans cette occupation , je fus surprise par une pluie furieuse. L'obscurité succéda bientôt à l'orage , je voulus regagner le gros de la chasse , mais les éclairs & le tonnerre effrayèrent si fort le cheval sur lequel j'étois montée , que je n'en fus plus la maîtresse. Il s'éloigna tellement des routes ordinaires , que je me perdis ; la nuit vint , je me trouvai très-embarrassée , je mis pied à terre , & appercevant de loin une foible lumière à travers quelques arbres , je tournai mes pas vers cet endroit en conduisant mon cheval par la bride. Plus je marchois , plus la lumière paroissoit s'éloigner ; je la suivis près d'une heure sans savoir le péril que je courois ; mais enfin , fatiguée d'un si long chemin , j'attachai mon cheval à un arbre , je

me couchai sur l'herbe , & je m'endormis tranquillement. Jugez , madame , de ma frayeur à mon réveil , de me voir au bord d'un précipice des plus affreux , & dans lequel j'aurois trouvé une mort infaillible , si j'avois fait quelques pas de plus.

Je compris alors que quelqu'un de ces esprits élémentaires , qui se plaisent à faire périr les personnes qui marchent de nuit , m'avoit conduite en ces lieux , je rebrouffai chemin , & suivant une pente assez douce , je me trouvai au bout d'une heure sur le bord de la mer. J'étois dans une inquiétude extrême de ne trouver personne qui pût me remettre dans mon chemin , lorsque quatre noirs sortant de derrière quelques rochers , saisirent la bride de mon cheval , & me prirent entre leurs bras. Je fis des cris & des efforts inutiles pour leur échapper. Ils me transportèrent dans une chaloupe qui n'étoit pas éloignée , & deux de ces misérables ramant de toutes leurs forces , pendant que les autres m'empêchoient de me précipiter dans la mer , ils abordèrent un vaisseau qui étoit à la rade à une demi-lieue environ de l'endroit où j'avois eu le malheur de perdre ma liberté.

On me présenta au maître de ce vaisseau ; c'étoit un homme d'une taille extraordinairement haute , le sourcil épais , le regard farou-

che , le col court , un peu voûté , & dont la physionomie avoit quelque chose d'affreux. Il me fit entrer dans sa chambre , & m'abordant d'un air insolent : sèche tes pleurs , me dit-il brusquement , & loue le grand prophète de t'avoir destinée à l'honneur de ma couche. Loin d'obéir à ses ordres , je redoublai mes larmes ; mais ce scélérat peu sensible à ma douleur , s'étant approché de moi pour m'embrasser , j'en fus si indignée , que me saisissant d'un poignard qu'il avoit à sa ceinture , je le frappai droit au cœur.

XLI. QUART D'HEURE.

LE bruit de sa chute fit entrer dans sa chambre quelques personnes de l'équipage ; elle retentit bientôt de leurs cris. J'avois encore le poignard à la main , & j'en tournois la pointe contre moi-même , pour ne pas mourir par des mains indignes d'être trempées dans mon sang , lorsque l'on me saisit le bras ; c'étoit le cruel Nakour , digne fils de celui que je venois de tuer : perfide , me dit-il , écumant de rage , la mort que tu te préparois te seroit trop douce & trop glorieuse , je veux te faire expier dans les tourmens les plus affreux le crime que tu viens de commettre

envers mon père. Alors m'ayant fait attacher les fers aux pieds & aux mains, il me fit descendre à fond de cale , & assembla les principaux du vaisseau pour décider de quel genre de supplice on me feroit mourir. Pendant que l'on étoit au conseil pour délibérer sur ma mort , l'on apperçut un vaisseau qui venoit à nous à pleines voiles. Le désir du butin fit suspendre celui de la vengeance. Nakour se prépara à l'attaquer ; mais quand au pavillon il reconnut que celui qui le montoit devoit être le célèbre Faruk , la peur commença à s'emparer de son ame. Ce dernier n'avoit jamais été vaincu ; il sembloit que la fortune & la mer , qui sont si inconstantes pour les autres , lui fussent assujetties. On se battit pourtant dans notre vaisseau avec beaucoup de valeur ; mais enfin , Nakour , & les plus braves de ses gens , ayant passé sous le sabre de Faruk , les autres furent obligés de mettre bas les armes. Le vainqueur entra dans notre vaisseau , le visita d'un bout à l'autre ; & s'étant informé du sujet de mes chaînes , il admira la résolution que j'avois témoignée , & m'ayant fait détacher & passer dans son bord avec tous les autres esclaves , il fit couler à fond le vaisseau de Nakour. Voilà , madame , continua Satché-Cara , voilà le sujet de mes larmes ; vous voyez que les astres m'ont toujours per-

secutée ; en butte aux désirs d'un malheureux juif , je n'ai évité ses persécutions par une protection surnaturelle , que pour tomber presque aussi-tôt entre les mains d'un brutal corsaire , & je n'en suis délivrée que pour devenir esclave d'un autre qui paroît , à la vérité , honnête homme , mais dont l'humeur tendre ne laisse pas de m'allarmer. Un enchaînement de disgraces fait tout le cours de ma vie , & quelque promesse que m'ait faite le génie Firnaz , je ne vois que trop que mes malheurs ne finiront pas encore si-tôt.

*Suite de l'Histoire de Gulguli-Chemamé ,
princesse de Teflis.*

JE fis mon possible , seigneur , pour suivit la belle Georgienne , pour rendre la tranquillité d'esprit à la jeune princesse de Borneo ; elle commençoit un peu à oublier sa douleur , lorsque nous fûmes rencontrés par un vaisseau dont la poupe & les mâts étoient dorés , & les voiles de satin couleur de feu. Cette singularité auroit donné envie à Faruk de l'attaquer , quand même il n'auroit pas fait le métier de corsaire ; il n'hésita donc pas à donner le signal du combat. On s'accrocha , & l'on se battit de

part & d'autre avec une intrépidité achevée.

Un noir de six pieds de haut , & qui paroif-
soit commander le vaisseau doré , se trouvoit
par-tout où le danger étoit le plus grand , & sa
présence animoit ses soldats , qui sembloient
tous autant de héros.

Ce guerrier sauta dans notre vaisseau , &
paroissant prendre de nouvelles forces , en nous
appercevant Satché-Cara & moi , il renversa
tout ce qui se présenta devant lui.

Faruk , justement allarmé de la bravoure de
ce jeune homme , & croyant être le seul qui lui
pût tenir tête , s'attacha à lui : jamais , sei-
gneur , l'on n'a vu se battre avec tant de cou-
rage & d'égalité ; tous les soldats suspendirent
leurs coups pour être témoins de ceux de ces
illustres guerriers ; mais enfin , la fortune en
décidant , ou pour mieux dire , les armes du
noir se trouvant d'une meilleure trempe , il fit
de larges blessures à Faruk , & le mit sous lui.
Le corsaire , en cet état , ne crut pas qu'il lui
fût honteux de se rendre : Je suis vaincu pour la
première fois , dit-il , mais j'espère , seigneur ,
de votre générosité , un reste de vie dont je
vous ferai éternellement redevable. Levez-
vous , lui répondit tranquillement le redoutable
noir , en lui tendant la main , & recevez mon
amitié , au lieu des chaînes dont un autre vous
accableroit

accableroit peut-être ; je fais plus , je vous rends votre vaisseau & votre équipage , à l'exception de ces deux princesses , que je vous demande pour le prix de ma victoire.

Quelque passion que j'eusse inspirée à Faruk , continua Gulguli - Chemamé , car c'étoit la jeune princesse de Borneo & moi , que le vainqueur se réservait , ce corsaire fit un effort sur lui-même. La vie que vous m'offrez , seigneur , dit-il au noir , m'est moins chère que l'une de ces princesses ; cependant je vous la cède ; & quoique pénétré de la douleur la plus vive , je ne murmurerai point de votre bonheur.

Nous restâmes plus mortes que vives , la jeune princesse & moi , & nous étant tendrement embrassées , nous étions sur le point de nous précipiter dans la mer , plutôt que de devenir la proie du vainqueur , lorsque ce brave guerrier ôtant son turban , & se découvrant le visage qu'il avoit entièrement caché d'un crêpe noir très-délié , nous fûmes dans un étonnement sans égal , Satché-Cara & moi , de reconnoître dans notre vainqueur , elle l'original de son portrait , & moi tous les traits du petit prince d'Achem.



 XLII. QUART D'HEURE.

Nous étions toutes deux immobiles , lorsque ce héros riant de ma surprise , m'adressa ainsi la parole.

Vous ne vous trompez pas , me dit-il , aimable Gulguli-Chemamé , vous voyez devant vos yeux un prince qui ne vous est point inconnu ; mais il ne paroît plus devant vous tel que vous l'avez vu autrefois : la même fée Mulladine , qui m'a protégé contre la tyrannie de Cofayb , a étendu ses bienfaits au-delà de mes espérances ; c'est ce que je vais vous raconter. Nous passâmes alors , continua la belle géorgienne , Satché-Cara , Faruk & moi , dans le vaisseau du prince ; & nous étant assis sur des coussins brodés d'or , il nous parla en ces termes , après que l'on eut pansé les plaies de Faruk , dont aucune ne se trouva dangereuse.

Conclusion de l'histoire de Boulaman-Sang-Hier , prince d'Achem.

JE ne vous eus pas plutôt vue , madame , monter sur votre vaisseau , que l'extrême douleur que je ressentis de votre perte , me réduisit au

désespoir ; je résolus de mourir , puisque je n'avois pas eu le bonheur de vous plaire , & je retournai au palais dans ce dessein. Je me promenois en rêvant au bord du même canal où j'avois été assez heureux pour obliger la fée Mulladine , lorsqu'agité par un mouvement inconnu , je pris tout d'un coup la résolution d'éteindre ma vie dans les eaux. Je n'eus pas plutôt conçu ce dessein , que je l'exécutai ; je me précipitai dans le canal , où après avoir combattu assez longtems contre les eaux , j'allai sans doute au fond. Je m'imaginai bientôt , madame , n'avoir exécuté ma résolution qu'en songe , lorsque je me trouvai dans un palais qui me parut de cristal de roche , & que je me vis couché sur un sofa d'ambre jaune. Etonné de ces merveilles , j'y rêvois encore , lorsque la fée Mulladine se présenta devant moi. J'ai pitié de vous , prince , me dit-elle , je ne puis avec tout mon art vous faire aimer de Gulguli-Chemamé , un autre est destiné à posséder son cœur & sa main ; mais pour vous consoler de sa perte , je veux vous donner le choix entre les plus belles princesses de l'univers.

A peine Mulladine eut-elle ainsi parlé , qu'elle prononça à demi bas certains mots inconnus : l'avouerai-je , madame , au même instant je sentis mourir dans mon cœur l'extrême passion

que j'avois pour vous ; la seule estime en prit la place.

La fée alors me voyant changé, me conduisit dans un cabinet reculé, elle me fit paroître dans une glace enchantée les plus charmantes personnes de l'univers. J'en laissai passer un grand nombre sans y faire la moindre attention ; & ce ne fut qu'en y voyant la belle Satché-Cara, que je ressentis les transports les plus vifs.

La jeune princesse de Borneo, continua Gulguli-Chemamé, rougit extrêmement à ces dernières paroles ; elle alloit interrompre le prince, lorsque s'apercevant de l'émotion où elle étoit : permettez, madame, lui dit-il, que j'achève une histoire aussi particulière que la mienne ; alors reprenant son discours, la fée, poursuivit-il, qui m'examinait, remarqua mon trouble & la surprise de mes sens ; il ne falloit pas moins que cette belle brune, me dit-elle en souriant, pour vous faire oublier Gulguli-Chemamé ; mais, prince, pour rendre votre bonheur plus parfait, je veux encore réparer l'injustice que la nature vous a faite ; avalez avec confiance cette liqueur, vous en connoîtrez bientôt la vertu. Je n'eus pas plutôt obéi à la fée, que je ressentis par-tout le corps des mouvemens extraordinaires ; mes membres se déboîtèrent, pour ainsi dire, & mon corps prenant une forme

nouvelle , je me trouvai auffi bien proportionné que vous me voyez aujourd'hui , fans avoir rien perdu des traits que j'avois étant nain. Ce n'est pas encore faire assez pour vous , me dit Mulladine , je veux envoyer votre portrait à la princesse qui doit faire votre bonheur , & que vous receviez le sien ; alors elle me présenta une boîte de diamans , au fond de laquelle étoit peinte la charmante Satché-Cara , avec toutes les graces dont elle est ornée ; & m'ayant montré le mien dans une pareille boîte : dans peu , me dit-elle , cette peinture fera autant d'effet sur le cœur de la princesse , que la sienne en a déjà fait sur le vôtre.

J'étois si pénétré des bontés de la fée , que je me prosternai à ses pieds sans pouvoir proférer une seule parole : elle me releva & m'embrassa avec bonté. Allez , prince , continua-t-elle , allez au secours de votre princesse ; courez la délivrer de la captivité où je la vois réduite , & rendez en même tems la liberté à Gulguli-Chemamé. La fée m'ayant encore couvert le visage de ce voile , pour vous surprendre plus agréablement , me transporta dans un vaisseau doré que les vents ont poussé où ma présence étoit nécessaire. J'ai obéi , madame , aux ordres de Mulladine , & j'ai été assez heureux pour exécuter en peu de tems tout ce qui peut con-

tribuer au repos de ma vie , si la charmante Satché-Cara veut suivre sans répugnance les conseils de la fée ma protectrice.

Le prince d'Achem ayant cessé de parler , continua Gulguli-Chemamé , la jeune princesse de Borneo , dont la pudeur combattoit les sentimens de tendresse que lui avoient inspirés pour Boulaman-Sang-Hier l'anneau de réflexion , & la fée Mulladine , hésitoit à répondre aux empressements du prince ; mais me joignant à lui , je l'engageai à ne plus dissimuler ce que son cœur ressentait pour un prince si charmant , depuis le moment qu'elle avoit trouvé son portrait.

Boulaman-Sang-Hier pensa mourir de joie , en apprenant son bonheur de la bouche même de Satché-Cara ; il lui marquoit tendrement les obligations infinies qu'il avoit à Mulladine , lorsque cette fée parut tout d'un coup dans un vaisseau encore plus magnifique que celui du prince d'Achem , & qui jusqu'alors avoit été enveloppé d'un nuage qui le cachait à mes yeux.



XLIII. QUART D'HEURE.

MULLADINE étoit accompagnée du roi & de la reine de Java, du prince Samir-Agib, & de la princesse son épouse. Je viens couronner mon ouvrage, dit-elle à Boulaman-Sang-Hier; voilà, seigneur, les seules personnes qui pourroient s'opposer à votre bonheur; je les ai disposées à vous être favorables; ils consentent que vous soyez uni avec la belle Satché-Cara.

On s'embrassa, seigneur, de part & d'autre avec beaucoup de tendresse; & la Fée ne voulant plus différer la satisfaction du prince d'Achem, elle nous transporta en un instant à Borneo, où, après avoir guéri Faruk de ses blessures, l'on célébra par mille fêtes les noces de ces tendres époux.

*Suite de l'Histoire de Gulguli-Chemamé,
princesse de Teflis.*

POUR moi, continua la belle géorgienne, quelque empressement que j'eusse de trouver le prince qui m'étoit destiné, je ne m'ennuyois pas dans une aussi aimable compagnie. Faruk,

qui, suivant l'exemple du prince d'Achem, avoit, avec moi, passé de l'amour le plus violent à l'estime la plus parfaite, ne me quittoit presque pas. Madame, me dit-il un jour, puisque je n'ai pas le bonheur d'être choisi par notre grand prophète pour vous remettre dans vos états, ne puis-je du moins contribuer à votre bonheur, en vous aidant à trouver le prince que les astres vous promettent ? Je ne crus pas devoir refuser les offres de Faruk ; je l'avois reconnu si honnête homme, & j'avois trouvé ses manières si peu corsaires, que je n'hésitai point à m'engager de me remettre entre ses mains.

Enfin, seigneur, après un assez long séjour à Borneo, je m'embarquai dans le vaisseau de Faruk. Les vents nous furent très-favorables les trois ou quatre premiers jours ; mais, au cinquième, un calme si grand nous surprit, que nous ne pûmes avancer ni reculer. Faruk, qui souffroit autant que moi du retardement des vents, ne négligea aucune occasion de me plaire pendant neuf jours que dura cette bonace. Il cherchoit à m'amuser par quelques histoires qui pussent diminuer ma mauvaise humeur ; & comme il avoit beaucoup d'esprit & de politesse, & qu'il racontoit fort agréablement, je l'écoutai avec plaisir. Mais, seigneur, lui dis-je,

parmi ces histoires si singulières , me laisserez-vous ignorer la vôtre ? La conduite que vous avez tenue jusqu'à présent avec moi , me fait croire que vous êtes tout autre que ce que vous paroissez ; & je suis beaucoup plus curieuse de savoir vos aventures , que celles que vous m'avez contées jusqu'à présent.

Faruk , en ce moment , me fit connoître par un soupir qui lui échappa malgré lui , la peine que lui causoit ma curiosité. Je ne puis vous rien refuser , me dit-il ; vous avez , madame , trop d'empire sur moi pour vous cacher davantage qui je suis. Préparez-vous donc à écouter la vie d'un malheureux prince dont presque tous les momens sont marqués par quelque triste catastrophe.

Continuation de l'histoire d'Outzim-Ochantey , prince de la Chine.

LA princesse de Teflis , poursuivit Ben-Eridoun , alloit raconter à Outzim - Ochantey l'histoire de Faruk , lorsque Gulpenhé rentra dans le salon. Elle présenta la main au jeune prince de la Chine ; le conduisit dans un cabinet dont les tapis de pied , relevés d'or & de soie , étoient semés des fleurs les plus douces

à l'odorat ; on apporta de l'eau rose pour lui laver les mains ; on lui parfuma la barbe avec une caffolette d'or, ensuite l'on servit une collation magnifique & des liqueurs , après quoi Gulpenhé ordonna à toutes ses femmes de les laisser seuls.

Le prince trembla à cet ordre ; & Gulgul-Chemamé , qui n'avoit point été exceptée , le regarda si tristement en sortant du cabinet , qu'il fut prêt à se lever de dessus son sofa , & à quitter brusquement Gulpenhé. Il sentit pourtant toute l'imprudence qu'il y auroit d'en agir ainsi , & resta auprès d'elle ; mais quelque artifice dont cette princesse se servit pour séduire son cœur , il demeura dans un respect stupide , que toutes ses caresses ne purent détruire.

Une pareille conduite auroit piqué au vif toute autre que Gulpenhé ; mais cette princesse feignant de ne se pas appercevoir de l'insensibilité du prince , ou l'attribuant à toute autre chose qu'au mépris qu'il avoit pour elle , elle parut contente de sa conversation ; & l'heure étant venue de se séparer , elle remit Outzim-Ochantey entre les mains de la vieille Kouroïm , la fidèle confidente de ses plaisirs. Le prince la suivoit , lorsqu'en passant dans une espèce de corridor assez obscur , on lui glissa

adroitement dans la main un billet à peu-près en ces termes :

Il est assez difficile de résister long-tems aux tendres empressemens de la personne que vous quitterez ; mais je compte , seigneur , qu'il vous aura été facile de démêler ses artifices. Dissimulez cependant avec elle , jusqu'à ce que vous ayez trouvé le moyen de me tirer de la triste servitude où je suis. J'espère vous voir demain au combat des tigres dont le roi Kuseh régale Atabek ; si je ne puis vous y parler , je ferai en sorte de vous faire couler , sur la brune , dans mon appartement , où j'ai mille choses à vous dire.

LA PRINCESSE DE TEFLIS.

Outzim-Ochantey baïsa mille fois cette lettre ; elle l'affermir encore dans la résolution d'être fidèle à sa chère princesse ; & il se coucha , le cœur rempli d'une joie excessive. A peine ce prince fut-il éveillé le lendemain , que Gulpenhé , poursuivant son dessein , lui envoya , dans une corbeille brodée d'or , une écharpe magnifique , & lui fit dire qu'elle souhaitoit qu'il se trouvât à son lever.

Comme les hommes abordoient avec liberté à son appartement , le prince s'y rendit de très-bonne heure , comptant bien y trouver Gulguli-Chemamé. Il ne se trompoit pas ; elle

avoit reçu ordre de le recevoir en cas que la princesse ne fût pas encore éveillée ; mais comme cette dernière se faisoit une affaire essentielle d'engager le jeune Outzim-Ochantey , elle dormit peu , & ne lui donna qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour assurer Gulgul-Chemamé qu'il l'aimeroit éternellement.

XLIV. QUART D'HEURE.

GULPENHÉ , piquée de l'indifférence du prince , ne vouloit pas que cette conquête lui échappât ; elle ne fut pas plutôt qu'il étoit avec la princesse de Teflis , qu'elle le fit appeller. Il y avoit peu de monde dans sa chambre , elle sortit du lit , & elle étoit dans un négligé affecté , mais si charmant , qu'elle auroit sans doute surpris les sens d'Outzim-Ochantey , s'il eût été moins prévenu contre elle. Cette princesse , sans paroître rebutée des froideurs de la veille , reçut le prince avec beaucoup de joie , elle le fit asseoir sur son sofa , & se penchant vers son oreille , elle lui demanda obligeamment pourquoi il n'avoit pas sur lui son écharpe , & lui dit qu'il n'en connoissoit pas tout le prix ; je n'ai osé , madame , lui répondit le prince , me parer en cette cour

d'une faveur si glorieuse & si peu méritée, mais puisque vous me le permettez, je me ferai honneur de porter ces illustres marques de votre bonté.

Le prince Atabek qui favoit la facilité avec laquelle on entroit presque à toute heure chez Gulpenhé, s'étant fait annoncer dans le moment, cette princesse n'eut que le tems de dire à Outzim-Ochantey qu'il se trouvât l'après-dînée au combat des tigres, & qu'il fît en sorte de ne se pas éloigner d'elle, parce qu'elle souhaitoit lui parler après ce divertissement.

Le prince obéit à ses ordres, il trouva moyen d'avoir une place au-dessous du balcon de la princesse, & comme Gulguli-Chémamé étoit à ses côtés, il eut toujours les yeux tournés vers elle, sans que Gulpenhé pût en prendre aucun ombrage.

Atabek paroïssoit entretenir la princesse avec beaucoup de vivacité, lorsqu'après plusieurs petits combats de différens animaux, on lâcha dans l'arène un tigre monstrueux, & un lion d'une grosseur prodigieuse. Après avoir combattu plus d'une heure & demie avec une rage inconcevable, & un avantage presque égal, ils roulèrent l'un sur l'autre jusque sous le balcon de Gulpenhé; & toutes les dames s'étant alors baissées comme pour regarder le combat de

plus près, dans cette attitude la princesse de Teflis laissa échapper de son doigt un anneau d'or, dans lequel étoit enchassée une pierre d'aigle: ô ciel! s'écria-t-elle tristement, en la voyant auprès de ces deux cruels animaux! faut-il donc que je perde aujourd'hui par ma faute le seul bien que je possède.

Gulpenhé voyant une extrême douleur peinte sur le visage de sa favorite, ordonna vainement à ceux qui avoient soin de ces bêtes farouches, d'aller ramasser la bague. Personne n'étoit assez hardi pour exécuter ses ordres, quoiqu'elle promît une récompense considérable, lorsque le prince de la Chine sautant de son balcon dans l'arène, ramassa promptement la bague de Gul-guli-Chemamé qu'il mit à son doigt. Il étoit nécessaire pour lui que la plus grande partie des forces du lion & du tigre fussent épuisées par un long combat: ces animaux quittant, comme de concert, la fureur qui régnoit entr'eux, tournèrent toute leur rage contre Outzim-Ochantey. Le prince n'étoit armé que d'un seul sabre, mais il se trouva heureusement de si bonne trempe, & il combattit avec tant d'adresse, qu'ayant achevé de tuer ces cruelles bêtes, sans en avoir été que légèrement offensé, il rapporta la bague à la princesse de Teflis.

Si l'intrépidité d'Outzim - Ochantey avoit étonné le roi & tous les spectateurs, elle surprit Gulpenhé au dernier point, & lui fit ouvrir les yeux. Dès ce moment, elle jugea bien que sa froideur n'avoit procédé que des charmes qu'il avoit trouvés dans sa favorite ; mais ne pouvant publiquement désapprouver une action aussi hardie que celle du prince, elle l'en loua hautement, & fut renfermer en elle-même le vif ressentiment qu'elle en conçut.

A l'égard du roi Kuseh, peu accoutumé à voir de pareils exemples d'intrépidité, il en fut si charmé qu'il combla de caresses le jeune prince. Une action aussi héroïque, lui dit-il, mérite des louanges infinies, & des récompenses sans bornes ; & je voudrois, jeune étranger, trouver de quoi reconnoître tant de valeur : s'il est quelque chose dans mon royaume digne de toi, demande-le moi hardiment, & fût-ce même une de mes filles, sois sûr que je ne te refuserai rien.

Outzim-Ochantey répondit avec beaucoup de modestie aux louanges du roi : seigneur, lui dit-il, un simple particulier, tel que je suis, ne doit point aspirer à l'honneur de vous être allié, je ne fais point porter mes vœux si haut ; mais puisque votre majesté m'assure de toutes ses bontés, j'ose la supplier de m'accorder une

chose dont il me paroît qu'elle fait très-peu de cas, c'est la liberté de Gulguli-Chemamé.

Le roi, seigneur, fut encore plus surpris de voir que ce jeune homme bornoit sa demande à ce qu'il estimoit si peu de chose, lorsqu'il pouvoit obtenir de lui des richesses immenses.

Gulguli-Chemamé dès ce moment est maître de son sort, répondit-il au prince en l'embrassant; je souhaite qu'elle reconnoisse ta générosité, & je crois que la princesse ma fille ne s'opposera pas à mes volontés.

La rage suffoquoit Gulpenhé; le mépris visible qu'Outzim-Ochantey faisoit paroître de ses charmes, la mettoit au désespoir; mais dissimulant parfaitement ce qui se passoit dans son cœur, elle embrassa la princesse de Teflis avec toutes les marques apparentes d'une amitié tendre & sincère; & détachant de ses cheveux un bouquet de pierreries d'un prix considérable, elle joignit ce présent au don qu'elle lui fit de sa liberté.

La belle géorgienne étoit interdite au dernier point; la frayeur & la joie avoient successivement fait sur son ame une si forte impression, qu'elle en étoit tombée évanouie. Elle revint à elle, & avoit peine à croire encore que son
cher

cher prince eût évité la mort à laquelle il venoit de s'exposer pour elle , lorsqu'elle apprit qu'elle lui devoit la liberté.

L'on rentra au palais , le roi voulut que le prince y eût son appartement , & il l'invita au repas qui étoit préparé pour le prince Atabek ; Gulguli-Chemamé que le roi Kuseh , pour faire plaisir à Outzim-Ochantey , avoit fait mettre à table , étoit moins attentive aux honneurs qu'on rendoit au prince son amant , qu'à examiner les actions de Gulpenhé ; elle crut s'apercevoir , malgré la dissimulation de cette princesse , qu'il y avoit quelque chose de gêné dans ses manières , & lut dans ses yeux la fureur qui l'animoit ; elle en conçut une inquiétude extrême , connoissant à fond le génie de cette princesse.

XLV. QUART D'HEURE.

LE souper fini , on passa dans un magnifique salon pour y entendre un concert qui devoit être composé de tout ce qu'il y avoit de plus belles voix & de meilleurs instrumens. Gulguli-Chemamé profita de ce tems pour dire au prince de la Chine qu'il ne manquât pas au rendez-vous marqué par sa lettre , & lui donna

la clef d'une garde-robe qui communiquoit à son appartement.

Après le concert le prince se retira dans la chambre qu'on lui avoit préparée ; il demanda qu'on l'y laissât seul, & profitant de ce moment, il se coula dans la garde-robe de la princesse de Teflis. Comme il étoit fatigué, & que pour n'être point apperçu, il s'étoit caché sous une table couverte d'un grand tapis, il s'y endormit si profondément, que Gulguli-Chemamé, après avoir été au couché de Gulpenhé, entra dans cette garde-robe sans le réveiller ; comme elle n'y trouva point le prince son amant, elle crut qu'il n'avoit pu encore exécuter sa promesse ; mais ne désespérant pas qu'il vînt, elle alluma deux bougies qu'elle posa sur la table, & s'assit sur un sofa, où peu de tems après elle s'abandonna à un sommeil tranquille ; mais, seigneur, quelle fut la surprise de ces deux amans, quand, à leur réveil, qui fut causé par la chute violente d'une personne qui tomba de toute sa hauteur sur le plancher, ils reconnurent la princesse Gulpenhé mourante. Juste ciel ! s'écria le prince tout effrayé, en sortant de dessous la table où il s'étoit caché, quel funeste objet se présente à mes yeux ? Les vapeurs du sommeil ne troublent-elles point encore mon imagination ? Hélas, reprit Gulguli-

Chemamé, plutôt à Dieu que tout ceci ne fût qu'un rêve qui pût être dissipé par le réveil ; mais c'est malheureusement pour nous une triste vérité ! Cette princesse , animée de sa vengeance , a voulu apparemment me procurer la mort , & le ciel , toujours équitable envers les innocens , en a décidé d'une autre manière. J'en juge par les fragmens de cette sarbacane de verre , & par les convulsions de la malheureuse Gulpenhé.

Je m'étois assoupie , seigneur , en vous attendant , sans croire que vous fussiez si proche de moi , & je dormois paisiblement , lorsque cette princesse , qui a une double clef de ma garde-robe , a entrepris sans doute de m'ôter la vie. Elle avoit empli , à ce qu'on peut croire , cette sarbacane d'une poudre empoisonnée , & se préparoit à me la souffler dans le nez ; quand , me réveillant en sursaut , j'ai éternué avec tant de violence , qu'au lieu de recevoir la poudre , je la lui ai envoyée toute dans la bouche. Ce poison , suivant les apparences , est si subtil , que sur le champ elle est tombée à la renverse , & que vous la voyez prête à expirer.

Outzim-Ochantey connoissant la noirceur d'ame de Gulpenhé , résolut de l'abandonner à son triste destin : fuyons cet objet plein

d'horreur, dit-il à la princesse de Teflis, évitons la fureur du roi ; quoique nous ne soyons pas coupables les apparences nous condamnent, & ce prince ne nous pardonneroit jamais la mort de sa fille. Eh ! comment fuir, reprit tristement Gulguli-Chemamé, les portes du palais ne sont-elles pas gardées ? Mais que vois - je, continua - t - elle, en jetant les yeux sur son écharpe : ah, seigneur ! le remède nous vient de la source du mal. Cette écharpe enchantée nous tirera du péril où nous sommes, elle a le don de rendre invisible en la retournant, & c'étoit pour vous mettre à l'abri de la médifance, & vous faire entrer & sortir à toute heure dans le palais, que la princesse vous avoit envoyé ce rare présent, dont sans doute elle ne vous avoit pas encore expliqué les vertus.

La belle géorgienne en fit l'essai sur le champ, elle détacha l'écharpe, & ne l'eut pas plutôt mise sur elle à l'envers, qu'elle disparut aux yeux du prince, & ne fut visible qu'après l'avoir retournée.

Pendant quelques heures d'intervalle qu'il restoit au prince de la Chine & à Gulguli-Chemamé pour attendre le jour, & se soustraire à la vengeance de Kuseh, les convulsions de Gulpenhé redoublèrent. L'on ne voyoit

plus dans ses yeux qu'un reste de lumière égarée, qui, enfin, après un dernier soupir qu'elle poussa, s'éteignit pour jamais : elle mourut entre leurs bras, & devint en un moment si affreuse, que quelque mauvaise volonté qu'elle eût eue pour ces deux amans, ils ne purent lui refuser des larmes.

Les portes du palais ayant enfin été ouvertes, le prince de la Chine, & Gulguli-Chemamé fortirent, à la faveur de l'écharpe, sans avoir été apperçus, & marchèrent ainsi jusqu'au premier village, où ayant pris quelque nourriture, ils s'éloignèrent promptement, & n'eurent point de repos que quand ils furent hors des états du roi Kuseh. Alors ils commencèrent à respirer, & le prince se rappelant l'aventure de l'anneau de la belle géorgienne, la pria de lui expliquer la raison pour laquelle il lui étoit si précieux. C'est un présent de l'enchanteur Zāl-Reka mon aïeul, dit-elle, il me le mit au doigt en mourant, & c'est une circonstance de mon histoire que j'ai oublié de vous raconter : il m'assura que quand la fin de mes malheurs approcheroit, je verrois dans cette bague comme dans une glace, de quelle manière il faudroit que je me conduisisse, mais que je prisse bien garde d'y laisser tomber dessus la moindre goutte de sang, parce que dès ce mo-

ment elle perdrait tout son pouvoir. Je ne fais quelle fantaisie me prit de la porter le jour du combat des tigres ; mais vous pouvez à présent, seigneur, vous imaginer quelle étoit mon inquiétude, lorsque je la laissai échapper de mon doigt, & vous devez croire que je me souviendrai éternellement des marques que vous m'avez données en cette occasion de votre amour & de votre intrépidité.

Permettez, madame, reprit Outzim-Ochantey, que j'examine une bague si précieuse, peut-être même est-il tems de la consulter ?

La princesse de Teflis alors tira de sa poche une petite bourse de senteur où étoit renfermée sa bague ; elle la présenta au prince en prononçant les paroles mystérieuses que son aïeul lui avoit enseignées ; & dans ce moment il en sortit une lumière si vive, qu'ils en furent l'un & l'autre éblouis quelque tems.

XLVI. QUART D'HEURE.

APRÈS que cette lumière fut dissipée, le prince examina alors la bague avec attention ; il vit en petit, successivement toute l'histoire de Gulguli-Chemamé jusqu'à leur dernière aventure ; le roi Kuseh y paroïssoit au désespoir

de la mort de Gulpenhé , il lui faisoit dresser un monument superbe ; & ne pouvant accuser d'une mort si précipitée , que le prince de la Chine & la belle georgienne , que leur fuite rendoit criminels , il avoit fait mettre leurs têtes à prix.

Cette nouvelle découverte qu'ils firent de la vertu de la bague , leur donna une joie extrême. Ils y lurent , pour ainsi dire , tous les jours la conduite qu'ils devoient tenir , & se réglant sur ses instructions , ils prirent la route de Georgie.

Il y avoit déjà plus de deux mois qu'ils marchoient , lorsqu'oubliant un matin de consulter leur bague , ils se mirent en chemin ; à peine avoient-ils fait une lieue , qu'un grand brouillard obscurcit tout-à-fait le jour , & que d'épaisses ténèbres les enveloppèrent ; un pareil prodige les étonna ; mais le prince ayant alors découvert l'escarboucle dont Ahmedy lui avoit fait présent , elle rendit , à vingt pas à la ronde , une lumière si éclatante , qu'ils purent aisément consulter leur oracle.

Si l'escarboucle leur fut utile en cette occasion , de quelle douleur ne furent-ils pas saisis , quand ils apperçurent dans leur bague qu'ils alloient être séparés , & qu'avant que d'être rejoints ensemble , ils auroient l'un & l'autre

des aventures très-périlleuses. L'idée de cette séparation leur caufoit une tristesse mortelle , & ils en versôient encore des larmes , lorsque le cheval sur lequel étoit monté Outzim-Ochantey , prenant tout d'un coup le mors aux dents , l'emporta malgré lui , quelque effort qu'il fût pour le retenir. La princesse le suivit quelque tems à la lueur de l'escarboucle , mais cette lumière ayant cessé de paroître , & l'obscurité régnant toujours , elle fut obligée d'attendre qu'elle fût dissipée ; & ce ne fut tout au plus qu'au bout d'une heure que le jour recommença à paroître. La princesse entra alors dans un violent désespoir d'avoir perdu son amant. Pour comble de malheurs , il avoit emporté sa bague , & elle ne savoit plus quel parti prendre , lorsqu'après avoir inutilement cherché ce prince , elle résolut de tourner ses pas vers le royaume de la Chine , où elle arriva après un long voyage , ne doutant pas qu'il ne s'y rendît tôt ou tard.

*Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé ,
princesse de Teflis.*

LE bon roi Fanfur , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , après plus de fix ans d'absence du prince Outzim-Ochantey , qu'il ne comptoit

plus envie , s'étoit enfin déterminé à se donner un autre héritier. Il n'y avoit guères que trois mois qu'il avoit fait choix d'une esclave d'une beauté ravissante qu'il avoit élevée sur le trône, lorsque Gulguli - Chemamé entra dans Nanquin , (1) , capitale de la Chine , où ce prince faisoit sa résidence. Comme elle ne vouloit point s'y faire connoître , elle avoit pris soin de cacher son sexe sous un habit d'homme ; malgré ce déguisement , sa bonne grâce , & l'air charmant qui étoit répandu sur sa personne , ne la firent pas moins remarquer de tous les habitans de Nanquin.

Fanfur , qui avec sa nouvelle épouse étoit à la fenêtre de son palais , au moment que la princesse de Teflis passoit pardevant , fut curieux de savoir qui étoit cet étranger de si bonne mine ; il lui fit dire qu'il vouloit lui parler , & Gulguli-Chemamé s'étant présenté devant ce monarque avec un air dont il fut charmé , elle lui dit qu'elle étoit fils d'un prince de Georgie , qu'elle se nommoit Souffel , & que voyageant pour son seul plaisir , elle comptoit de faire un assez long séjour à Nanquin.

La reine Kamzem (c'étoit le nom de cette

(1) Nanquin est une des principales villes de la Chine ; où il est très-certain que Fanfur a régné.

esclave) à qui Fanfur avoit fait part de son trône, étoit avec ce monarque, lorsqu'il fit appeller Gulguli-Chemamé : elle lui représenta qu'il étoit de sa grandeur de ne pas souffrir qu'un étranger tel que Souffel logeât ailleurs que dans son palais ; & ce bon roi, qui suivant l'usage des gens d'un certain âge, qui épousent de jeunes personnes, se laissoit entièrement dominer par sa femme, approuva un conseil auquel l'amour de Kamzem avoit beaucoup plus de part que la générosité. Elle n'avoit pu jeter les yeux sur un homme si accompli, sans en faire comparaison avec le roi Fanfur. Ce prince pour qui elle n'avoit nulle inclination, lui parut affreux en ce moment, & elle sentit naître dans son cœur la passion la plus violente pour le jeune Souffel.

L'accueil favorable qu'elle lui faisoit, n'alarmoit point Fanfur ; persuadé de la sagesse de la reine, il lui fournissoit lui-même à tous momens les moyens d'entretenir Souffel, & Kamzem n'attendit pas long-tems à lui déclarer ce qui se passoit dans son cœur.

Gulguli-Chemamé, qui avoit attribué les honnêtetés de cette princesse à tout autre motif qu'à celui qui la faisoit agir, fut étonné d'une déclaration aussi prompte & aussi pressante ; elle étoit immobile, lorsque Kamzem,

interprétant favorablement son silence , poursuivit ainsi : je vous aime , seigneur , je hais le roi , & je suis toute puissante dans Nanquin ; si vous êtes homme de résolution , il m'est aisé de vous mettre sur le trône ; je me charge moi-même d'empoisonner Fanfur , & je n'attends que votre aveu pour exécuter ce projet.

XLVII. QUART D'HEURE.

UN pareil discours fit frémir la princesse de Teflis ; elle recula en arrière avec une surprise extrême : ô ciel ! madame , dit-elle à Kamzem , un dessein aussi noir peut-il vous entrer dans l'esprit ? Et me croyez-vous digne d'y avoir part ? Connoissez mieux le prince Souffel ; je ne suis point né pour de si grandes actions ; & si j'étois capable de donner les mains à une entreprise aussi exécrationnable , sachez que je n'accepterois le trône que pour vous punir d'un crime dont la seule proposition me fait horreur.

La reine de Nanquin connut bien en ce moment toute son imprudence ; l'amour s'éteignit dans son cœur pour faire place à la rage & à la vengeance , mais dissimulant son ressentiment ; seigneur , reprit-elle , on oublie aisé-

ment son devoir quand on aime ; ne vous prenez qu'à vous-même de l'étrange projet que j'avois formé pour vous prouver jusqu'où va l'excès de ma passion. J'ai cru que c'étoit trop peu de vous offrir ma seule personne , & qu'un trône vous éblouiroit ; de quelque manière qu'on y parvienne, il est beau de régner , & je ne pouvois vous mettre la couronne sur la tête que par la mort de mon époux ; mais puisque vous désapprouvez ma proposition , soyez du moins reconnoissant des bontés qu'une femme de mon rang veut bien avoir pour vous , & songez qu'on ne peut la payer de refus que par l'effusion de son sang.

La princesse de Teflis outrée de l'effronterie de Kamzem , marquoit sur son visage toute l'indignation qu'elle en avoit , lorsque le roi de Nanquin entra dans l'appartement de la reine. Son arrivée imprévue déconcerta Kamzem. Elle en fut si interdite , & la princesse de Teflis si émue , que ce monarque ne fut qu'augurer de leur surprise. Qu'est-ce donc , madame , dit-il à la reine , que je lis sur votre visage & sur celui du prince Souffel ? ma présence vous gêne-t-elle ? Non , seigneur , interrompit brusquement Kamzem , en prenant son parti sur le champ ; si vous me voyez étonnée , c'est de ce que ce jeune héros vient de me proposer ; il est

venu , continua - t - elle , se jeter à mes pieds , pour obtenir de vous la permission d'aller combattre le centaure bleu qui doit paroître après demain aux portes de cette ville ; il veut perdre la tête , s'il ne le conduit envie dans vos prisons.

La princesse de Teflis , que le commencement du discours de la reine avoit fait trembler , lui coupa la parole en ce moment. Quoiqu'elle ignorât ce que c'étoit que le centaure bleu : seigneur , dit-elle à Fanfur , je ne dédirai point la reine , & je vous supplie instamment de ne vous point opposer au dessein que j'ai conçu de vous délivrer de ce monstre.

Le roi , étonné du courage de Souffel , s'opposa d'abord à sa résolution ; j'admire votre intrépidité , lui dit-il , & je doute fort de la réussite de vos desseins ; mais puisque la reine m'en prie , allez , seigneur , & soyez sûr de toute ma reconnoissance , si vous venez à bout d'une entreprise aussi difficile.

Histoire du Centaure Bleu.

IL faut savoir , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , qu'il y avoit aux environs de Nankin , une petite montagne , au bas de laquelle

étoit une caverne , d'où depuis cinq ans à un certain jour , sortoit un centaure bleu , qui venoit jusqu'aux portes de la ville , & y enlevait quelques vaches & quelques bœufs. On avoit beau tirer des flèches contre le centaure , il avoit la peau plus dure que du fer. Le roi Fanfur lui avoit plusieurs fois fait tendre des pièges , il les évitoit avec adresse ; & quoique ce monarque eût promis des récompenses considérables à quiconque le lui livreroit mort ou vif , personne n'avoit pu en venir à bout , & tous ceux qui l'avoient entrepris y étoient périés. Mais revenons à Gulguli-Chemamé ; cette princesse , après avoir salué respectueusement le roi Fanfur , se retira dans son appartement : elle s'y fit instruire de l'histoire du centaure , & concevant qu'elle en viendrait plus aisément à bout par la ruse que par la force ; aidée de l'écharpe enchantée de Gulpenhé , qui lui étoit restée au moment de sa séparation d'avec le prince de la Chine , elle se détermina aux moyens que je vais raconter à votre majesté. Elle fit demander au roi de la Chine un chariot attelé de deux forts chevaux , de grosses chaînes de fer , quatre grands vases de cuivre , une tonne du meilleur vin , & des gâteaux composés de la plus fine farine.

Fanfur fit donner à Gulguli-Chemamé tout

ce qu'elle lui demandoit ; elle fit charger le tout sur le chariot , & s'étant fait enseigner la retraite du centaure , elle y conduisit elle-même son chariot la veille du jour qu'il devoit paroître ; elle mit d'abord les vases à terre, elle les remplit ensuite du vin qu'elle avoit apporté ; & y ayant jeté les gâteaux qu'elle avoit rompus par morceaux , elle se retira dans un petit bois voisin ; & après avoir retourné son écharpe pour se rendre invisible, elle y passa la nuit sans inquiétude.

A peine l'aurore commençoit-elle à paroître , que la princesse se réveilla ; elle vit distinctement, du lieu où elle étoit, le centaure bleu sortir de sa caverne. Il fut étonné de voir les quatre vases de cuivre , l'odeur du vin l'en fit approcher ; il mangea d'abord quelques-uns de ces morceaux de gâteaux qu'il trouva d'un goût exquis ; il dévora avidement le reste , & avala ensuite tout le vin ; mais il y en avoit une si grande quantité , qu'il lui porta bientôt à la tête ; & ne pouvant plus se soutenir , il fut obligé , quelques momens après , de se coucher par terre , & de s'abandonner à un profond sommeil.

La princesse de Georgie qui voyoit tout ce manège , accourut bientôt après avec ses chaînes ; elle en lia le centaure bleu, de ma-

nière que quand même il auroit eu toutes ses forces, il n'auroit jamais pu s'en débarrasser ; & l'ayant mis avec assez de peine sur le chariot, elle monta dedans, & le mena ainsi à Nanquin, dont on lui ouvrit toutes les portes.

Le mouvement rude du chariot avoit un peu dissipé l'ivresse du centaure ; il parut dans un étonnement extrême de se voir ainsi lié ; ne pouvant se procurer la liberté, quelque effort qu'il fît pour y parvenir, il se laissa conduire comme une bête.

Tous les habitans de Nanquin étoient remplis d'admiration & de frayeur ; la seule Gulguli-Chemamé paroissoit avec un visage tranquille & modeste sur le chariot avec le centaure, & ils avoient déjà traversé une bonne partie de la ville, lorsque leur marche fut interrompue par celle des obsèques d'un jeune chinois, dont le père pleuroit amèrement la mort, pendant que l'un des bonzes, qui conduisoit la pompe funèbre, chantoit d'un air assez gai des espèces d'hymnes à la louange de Ram (1) & de Vichnou. Le centaure bleu leva la tête en ce moment, il regarda quelque tems

(1) Un des principaux dieux des indiens.

avec attention cette cérémonie, & se prenant ensuite à rire avec tant de force qu'il en perdit presque la respiration, il jeta la princesse dans un étonnement extrême.

XLVIII. QUART D'HEURE.

GULGULI-CHEMAMÉ vit avec surprise une telle faillie; elle augmenta, lorsqu'un peu plus loin, en passant par une grande place, le centaure fit encore de plus grands éclats de rire à la vue du peuple qui regardoit avec joie un jeune voleur attaché au gibet, où on venoit de le pendre.

Plus le centaure rioit, plus l'étonnement de la princesse de Teflis, & du peuple qui la suivoit en foule, redoubloit : ils continuoient toujours leur chemin; mais quand ils furent devant le palais de Fanfur, & que l'on se fût écrié, vive, vive mille fois le brave & l'intrépide Souffel, ce fut alors que le centaure éclata plus fort qu'auparavant.

A ces cris le roi descendit dans la cour de son palais, il tenoit la reine Kamzem par la main. Le centaure la regarda fixement, jeta ensuite la vue sur les dames de sa suite, & les examinant les unes après les autres, ses ris re-

doublèrent tellement alors , que le roi & tous les assistans en furent dans une surprise sans égale.

Fanfur demanda à Gulguli-Chemamé l'explication de ces ris démesurés ; elle lui dit qu'elle en ignoroit la cause , & lui ayant raconté tout ce qui s'étoit passé depuis la prise du centaure , le roi l'interrogea lui-même ; il n'en put tirer aucune réponse , & l'ayant fait enfermer dans une double cage de fer , dont il fit faire deux clefs , il en garda l'une , & donna l'autre à Gulguli-Chemamé , qui ne manquoit pas , ainsi que ce monarque , d'aller deux fois par jour voir le centaure à qui l'on fit toutes sortes de bon traitemens.

Kamzem , qui avoit compté s'être défaite de Souffel , avoit été étrangement surprise de le voir revenir d'un lieu où elle ne l'avoit envoyé que pour le faire périr ; son amour reprit de nouvelles forces à la vue d'un prince si accompli ; elle résolut de faire un dernier effort pour se l'attacher , & le fit appeler sous prétexte de le féliciter sur sa victoire.

Gulguli-Chemamé n'osa défobéir , elle se rendit au cabinet de Kamzem , elle l'y trouva seule ; seigneur , lui dit cette femme , je vous ai couvert de gloire en cherchant à vous procurer la mort ; que cette épreuve vous suffise ; je

vous aime encore malgré vos mépris , & je ne feindrai point de vous avouer que je ferois morte de douleur , si vous aviez été la proie du monstre ; mais croyez que j'ai de nouveaux moyens pour rendre votre perte certaine , en cas que votre insensible cœur ne réponde point à l'extrême tendresse que je ressens pour vous. Laissez-vous fléchir , seigneur.... Non , madame , interrompit Souffel , quelque pouvoir que vous ayez sur l'esprit du roi , vos prières ni vos menaces ne m'obligeront pas à rien faire contre mon devoir ; perdez l'espérance de me séduire , & tremblez que je n'avertisse à la fin ce monarque de votre indigne passion.

Kamzem devint furieuse à ces remontrances : perfide , lui dit-elle , tu ne porteras pas loin l'insulte que tu fais à ma beauté ; en même-tems elle s'égratigna le visage , cria de toutes ses forces , & commandant à plusieurs eunuques , qui à ses cris étoient entrés dans son appartement , d'arrêter Souffel , elle courut tout en pleurs demander au roi vengeance de l'outrage que le prince de Georgie venoit de lui faire , en attendant à son honneur.

Fanfur étoit si prévenu de la sagesse de Kamzem , qu'il ne douta pas un moment de la vérité de ses plaintes ; il entra dans une fureur extrême contre Souffel , le fit charger de chaînes sans

vouloir l'entendre , le conduisit lui-même à la prison du centaure bleu , & lui reprochant son attentat contre l'honneur de Kamzem , il l'assura qu'il alloit bientôt lui faire souffrir la mort la plus honteuse.

A ces menaces , le centaure ayant éclaté de rire d'une telle force , qu'il en fit retentir les voûtes de sa prison , le roi fut encore plus étonné qu'auparavant ; ces ris extraordinaires redoublèrent sa curiosité ; il le pria instamment de lui en expliquer les raisons , lui promit , à cette condition , de lui donner la liberté , pourvu qu'il n'enlevât plus ses troupeaux , & l'assura que , s'il s'obstinoit à se taire , il le feroit mourir avant la fin du jour.

Le centaure bleu , plus flatté des promesses de Fanfur , qu'effrayé de ses menaces , s'approcha des barreaux de sa cage. Roi de Nanquin , lui répondit-il , me tiendras-tu parole ? Je le jure par ma tête , repliqua Fanfur , surpris d'entendre parler le centaure pour la première fois. Fais donc venir ici les principaux de ta cour , la reine Kamzem , & toutes les esclaves de sa suite , sans en excepter aucune , repliqua le centaure , je te promets , en leur présence , de te donner la satisfaction que tu désires.

Le roi avoit une si forte envie de savoir la cause de ces ris , qu'il envoya , dans le mo-

ment même ; chercher tous ceux que demandoit le centaure bleu. Quand l'assemblée fut complète , le roi le somma de sa parole ; mais ayant déclaré qu'il ne s'expliqueroit point que l'on n'eût ôté auparavant les fers à Souffel , on n'eut pas plutôt exécuté ses volontés , qu'il adressa ainsi la parole à Fanfur : Roi de Nanquin , si j'ai éclaté de rire à la rencontre des funérailles d'un jeune enfant , c'étoit de voir pleurer amèrement celui qui s'en croyoit le père , pendant qu'un des prêtres qui y assistoit , qui est encore actuellement en commerce criminel avec la femme de ce bon homme , dont il a eu cet enfant , chantoit de toutes ses forces , & ne pouvoit s'empêcher de rire en lui-même de la douleur du mari de sa maîtresse , pour la perte d'un fils auquel il n'a aucune part.

Qui n'auroit pas ri encore , en entendant mille larrons qui ont dérobé & dérobent tous les jours des sommes immenses au public dont ils font les sang-sues ? Qui n'auroit pas ri , dis-je , de les entendre louer ta justice pour avoir fait pendre un jeune homme , que la nécessité de se nourrir , lui , sa femme & quatre enfans , a forcé de prendre à l'un d'eux dix sequins , pendant que , s'ils disoient la vérité , celui qui a été volé , devoit , pour ses concussions , être à la place du voleur. En cet endroit , le

centaure s'arrêta , & feignit de ne vouloir pas parler davantage ; mais Fanfur ayant redoublé ses prières envers lui : Roi de Nanquin , lui dit-il , ne me force point à m'expliquer sur le reste , j'aime mieux garder le silence que de te découvrir des choses qui te feront de la peine.

Ce discours excita encore davantage la curiosité du roi. Quelque défagréable que puisse être ce que tu as à me dire , lui répondit-il , ne diffère plus , je t'en conjure , à m'en éclaircir. Tu le veux , continua le centaure : hé bien donc , pouvois-je ne pas rire de bon cœur , en entendant ton peuple crier à haute voix , vive le brave Souffel , vive le vainqueur du centaure bleu , sachant que les habits de ce jeune homme ne cachent qu'une princesse d'un rare mérite , d'une beauté exquise , & pour laquelle le prince ton fils , qui n'est pas mort , ressent une passion violente.

XLIX. QUART D'HEURE.

SI Gulguli-Chemamé , seigneur , rougit en ce moment , une pâle froideur couvrit en récompense le visage de Kamzem , que le roi regarda avec indignation. Comme elle étoit proche de la cage de fer , le centaure la saisit par le bras :

femme cruelle & lascive, lui dit-il, ce n'est pas assez de découvrir ton imposture à ce monarque; quand j'ai redoublé mes ris en te voyant avec les dames de ta suite, qui sont toutes complices de tes débauches, & lorsqu'on a jeté l'innocent Souffel en prison pour t'avoir voulu faire violence, n'en avois-je pas un très-juste sujet, puisqu'il étoit impossible qu'une fille eût attenté à ton honneur; tu le ménages si peu, que parmi les esclaves il y a deux hommes cachés qui te dédommagent journellement du peu de tendresse que tu ressens pour le roi. Kamzem étoit demi-morte de frayeur. Comme il fut aisé de découvrir la vérité de tout ce que le centaure bleu venoit de dire contre elle, le roi la fit ôter de sa présence; & malgré les supplications de Gulguli-Chemamé pour cette indigne princesse, il la condamna à être sur le champ brûlée vive avec ses deux galans déguisés, & fit étrangler toutes les esclaves de sa suite. Comment pourrai-je, madame, dit-il alors à la princesse de Teflis, réparer la faute que mon aveugle passion pour l'infame Kamzem m'a fait commettre contre vous?

Heureux si mon fils, ce cher fils, que j'ai perdu depuis si long-tems, à qui je viens d'apprendre que vous êtes si chère, par un

retour inespéré, pouvoit m'acquitter envers vous, en partageant avec une si charmante princesse, une couronne dont le poids m'a toujours accablé depuis sa perte.

Gulguli-Chemamé laissoit couler quelques larmes au souvenir du prince de la Chine, lorsque le centaure que l'on venoit de mettre en liberté, prit la parole : Roi de Nanquin, dit-il, cesse de t'affliger; & toi, belle princesse, ne verse plus de larmes, vous reverrez bientôt celui qui cause vos douleurs, & vous retrouverez en lui un fils respectueux & un amant tendre & fidèle : allez au-devant de ce prince, continua-t-il, il entre dans Nanquin à l'heure que je vous parle. Alors partant comme un éclair, le centaure disparut aux yeux de tout le monde.

Fanfur & Gulguli-Chemamé ne pouvoient ressentir une joie plus parfaite; ils avoient vu des choses si extraordinaires du centaure, qu'il ne leur étoit pas permis de douter de l'agréable nouvelle qu'il venoit de leur apprendre : ils se mirent promptement en chemin pour joindre le prince, & ils le trouvèrent bientôt après entouré du peuple, qui marquoit par mille cris d'allégresse la joie qu'ils avoient de son retour.

Outzim-Ochantay voulut d'abord se jeter aux pieds du roi son père; ce bon prince l'en

empêcha, & l'embrassant tendrement : ô mon fils , lui dit-il , que votre absence m'a coûté de larmes , & qu'elle a pensé causer de maux à mes sujets ; mais je vous revois , j'oublie en ce moment tout ce que j'ai souffert depuis votre départ , pour ne plus songer qu'à ce que je retrouve aujourd'hui : je fais tous vos chagrins , seigneur , répondit le prince de la Chine , & de quelle manière ils ont été terminés par la princesse de Teflis : un célèbre enchanteur , qui m'a aidé à punir le persécuteur de cette belle princesse , me vient d'instruire de tout ce qui s'est passé en cette cour ; comme il étoit attentif à mes intérêts , & qu'il n'est rien qu'il ne soit en état de découvrir par la force de son art , en me transportant en ces lieux avec une rapidité incroyable , il m'a appris la juste vengeance que vous venez de prendre de l'infidèle Kamzem.

Gulguli-Chemamé ressentoit un plaisir parfait ; elle recouvroit son amant sans plus appréhender de le perdre , & le revoyoit vainqueur du perfide Bizeg-El-Kazak. Elle marqua à ce prince tant d'empressement de savoir le détail d'une victoire aussi glorieuse , qu'après être rentré au palais , & avoir raconté au roi son père toutes ses aventures jusqu'au moment de sa séparation d'avec la princesse de Teflis , il continua en ces termes.

*Suite de l'histoire d'Ouzim - Ochantey,
prince de la Chine.*

VOUS vous souvenez bien, madame, que je ne fus pas le maître de mon cheval, lorsqu'il m'emporta malgré ce que je pus faire pour le retenir : la clarté que répandoit mon escarboucle dissipoit, à la vérité, les ténèbres qui couvroient la terre ; mais mon cheval alloit d'une si grande vitesse, que je ne voyois presque pas les objets qui m'environnoient. Autant que j'en ai d'idées, il ne paroissoit à droite & à gauche du chemin que je tenois, que d'affreux précipices qui ne me permettoient pas, sans hasarder ma vie, de me jeter en bas de mon cheval : je ne fais, à la fin, si la terre manqua sous ses pieds, mais étant tombé de dessus lui, je roulai l'espace d'un bon quart d'heure sans pouvoir m'arrêter ; & après avoir perdu la respiration par un mouvement si rapide, je me trouvai sur une espèce de gazon à l'entrée d'une caverne affreuse. Je fus sans doute longtemps à revenir de l'évanouissement que m'avoit causé cette chute ; & à mon réveil, ne voyant autour de moi que des abymes, j'entrai dans la caverne à la faveur de mon escarboucle. Je

marchai plus d'une heure sans rencontrer que des reptiles de toute sorte d'espèces, qui fuyoient devant moi; j'arrivai enfin auprès d'une roche si brillante, qu'elle paroissoit toute couverte de diamans, & sur laquelle étoit assis un singe de couleur de feu, grand comme un homme. Cet animal ne m'eut pas plutôt aperçu qu'il descendit promptement de la roche, se prosterna à mes pieds, & me fit mille caresses.

J'avois mis le sabre à la main, crainte de surprise, en entrant dans la caverne; le singe me fit signe d'en frapper le rocher dans l'endroit le plus brillant; je ne l'eus pas plutôt fait, que je vis qu'il se fendit en deux, & que par cette ouverture il parut un escalier de marbre noir avec une rampe toute d'or.

L. QUART D'HEURE.

JE n'hésitai point, poursuivit le prince de la Chine, de prendre cette route, ayant le singe pour guide. Après avoir descendu près de sept cent marches, j'arrivai dans un grand salon éclairé de douze lampes de crystal de roche, au milieu duquel s'élevoit un tombeau de marbre blanc, dont tous les groupes représentoient

des singes dans différentes attitudes. Cette vue me surprit un peu ; mais le singe de couleur de feu ayant été puiser de l'eau dans une fontaine qui étoit à un coin du salon, & l'ayant répandue sur ces figures, elles s'animèrent aussi-tôt ; & portant le singe en triomphe, elles se jetèrent avec lui dans le bassin de cette fontaine.

Une cérémonie aussi burlesque me surprit ; j'en attendois la fin avec impatience, lorsque voyant sortir du tombeau un homme tout couvert de lames d'acier, beaucoup plus grand que nature, & qui venoit à moi le sabre à la main, je me mis en devoir de le prévenir ; après un combat assez opiniâtre, je le terrassai, & lui ayant délacé les courroies d'une espèce de casque qu'il portoit, je m'apperçus avec étonnement que je n'avois combattu que contre des armes vuides & disposées de cette manière, sans qu'il y eût dedans aucun corps.

Un enchantement de cette nature eut lieu de me surprendre ; je coupai promptement toutes les courroies qui joignoient ensemble cette armure ; & les ayant jetées dans la fontaine, j'entendis tout d'un coup une douce harmonie, après laquelle j'en vis sortir autant d'hommes & de femmes qu'il s'y étoit précipité de singes & de guenons.

A la tête de cette compagnie , étoit un homme d'une taille majestueuse , vêtu d'une longue simarre couleur de feu , brodée d'or & enrichie de perles & de diamans ; il m'aborda d'un air noble : seigneur , me dit-il , je vous attendois depuis long-tems avec impatience pour achever une aventure dont dépend tout le repos de mes jours & des vôtres , puisqu'en arrachant mon épouse au cruel Kazak , & en détruisant ce monstre , vous rétablirez la princesse de Teflis dans ses états , & deviendrez possesseur de cette charmante personne.

Vous êtes peut-être surpris , seigneur , continua-t-il , de me voir si bien instruit de votre passion ; vous cesserez de l'être quand vous ferez qui je suis : alors m'ayant fait asseoir à côté de lui sur un sofa , il poursuivit ainsi.

Histoire du singe couleur de feu.

MON nom est assez connu parmi les enchanteurs , on m'appelle Bizeg-Hel-Afnâ (1) , non pas pour quelque beauté qui soit en moi , mais plutôt pour me distinguer du perfide Bizeg-

(1) Afnâ , en arabe , signifie beau.

Hel-Kazak mon frère, qui fut ainsi surnommé à cause de la dépravation de ses mœurs. Son pouvoir a toujours été supérieur au mien, parce que les mauvais génies avec lesquels il a lié un commerce très-étroit, lui ont donné une sublimité de malice à laquelle je n'ai jamais voulu parvenir.

J'avois pour voisine une charmante personne nommée Sahik ; je la voyois souvent, & il se trouva tant de sympathie dans toutes nos inclinations, que nous nous donnâmes bientôt des marques de l'estime la plus parfaite. Il n'y a guères de chemin à faire, comme vous savez, seigneur, de l'estime à l'amour ; aussi ne fûmes-nous pas long-tems sans nous aimer avec toute la tendresse possible ; je lui proposai de nous lier par les nœuds les plus saints ; elle y consentit, & nous prîmes jour pour conclure cette cérémonie.

Quoique nous eussions très-peu de relation ensemble, mon frère & moi, je crus par honnêteté lui en devoir faire part : il approuva mon choix, & voulut se trouver à mes noces ; je le connoissois bien d'un génie capable des actions les plus noires, mais je croyois du moins qu'il respecteroit en moi les liens du sang, & je ne songeois nullement à la sanglante trahison qu'il me fit.

Nous autres enchanteurs, d'une science à peu près égale, nous ne pouvons guères nous nuire entre nous, ni détruire ce que l'un de nous a fait; mais lorsque nous nous marions, tout notre pouvoir nous devient inutile, le jour de nos noces seulement, à moins que nous n'épousions une Fée ou quelque esprit élémentaire qui ne nous fasse point dégénérer; c'est ce qui fait que nous nous marions très-rarement à de simples mortelles, ou que nous les épousons à petit bruit.

Mon frère profita de cette conjoncture, soit qu'il fût devenu amoureux de ma femme, ou que sa seule inclination malfaisante le poussât à en agir ainsi avec moi, il eut l'insolence de tenir à Sahik des discours très-peu respectueux; je ne fus d'abord à quoi attribuer cette folie; mais voyant que ma présence n'en arrêtoit pas le cours, je lui en témoignai quelque chagrin: il me railla, me traita de jaloux, & poussant enfin l'impudence jusqu'à l'extrémité, j'en fus si outré, que mettant le sabre à la main, j'allois fondre sur lui, lorsqu'en me touchant de sa baguette: Arrête, téméraire, s'écria-t-il, je ne veux pas souiller mes mains dans ton sang, il faut te punir par un endroit plus sensible; deviens singe couleur de feu, & sois témoin du bonheur dont je vais jouir avec ton épouse.

Mon perfide frère n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que je pris la figure du singe qui vous a conduit en ces lieux; mais ce traître ne recevant de l'aimable Sahik que des marques d'aversion & d'horreur, il fit sortir de terre un tombeau de marbre blanc, dans lequel il la contraignit d'entrer, forma l'enchantement des armes que vous avez combattues, changea en singes & en guenons toutes les personnes de ma suite, enfonça dans le plus profond de la terre le palais dans lequel se célébroient nos noces, & me conduisit par l'escalier à rampe d'or, jusque sur la roche brillante où je suis depuis plus d'un an.

Jugez, seigneur, de ma douleur, & de la cruelle situation où je suis depuis ce moment; votre courage a terminé déjà une partie de mes malheurs; il ne vous reste plus qu'à rompre l'enchantement du tombeau de marbre blanc; pour y parvenir, vous n'aurez qu'à tirer à vous cette chaîne d'or; mais il faut auparavant vous délasser du combat d'où vous venez de sortir.



Suite des aventures du prince de la Chine.

JE suivis l'enchanteur Bizeg-Hel-Afnâ dans un petit cabinet, pour suivit le prince de la Chine, j'y trouvai une colation magnifique, qui répara les forces que j'avois perdues; & étant ensuite retourné dans le salon, je n'eus pas plutôt tiré à moi la chaîne d'or, qu'il tomba du plancher douze globes de feu, qui s'étant ouverts par le milieu, vomirent, pour ainsi dire, chacun un monstre de différente espèce, ayant tous, du haut jusqu'à la ceinture, la forme humaine.

Les douze monstres s'étant rangés alors au tour du tombeau de marbre blanc, pour empêcher que j'en approchasse, je vis dans le moment s'élever du milieu du tombeau une colonne de jaspe, sur laquelle étoit écrit en lettres d'or ces trois mots : *Frappez, détruisez, descendez*. Quoique je fusse déjà résolu d'attaquer les douze monstres, cela m'anima encore davantage à le faire; secondé par Bizeg-Hel-Afnâ, qui ne frappoit aucun coup à faux, nous eûmes bientôt détruit tous les obstacles qui se présentoient devant nous : & les globes de feu & les monstres s'étant abymés sous le plancher, nous approchâmes de la colonne. Je

ne l'eus pas plutôt touchée de mon sabre ; qu'elle fut réduite en poudre , ainsi que le tombeau.

LI. QUART D'HEURE.

Nous descendîmes alors par une espèce de trape , dans un escalier taillé dans le roc ; il nous conduisit sur les bords d'un fleuve dont les eaux nous parurent extrêmement noires : nous y trouvâmes un petit bateau fourni de toutes les provisions de bouche nécessaires pour un assez long voyage , & l'Enchanteur & moi seulement étant entrés dans ce bateau , nous prîmes le large ; & suivant le cours du fleuve , nous fûmes plus d'un mois à voguer de cette manière , après ce tems nous arrivâmes enfin à l'embouchure d'une caverne où les eaux s'engloutissoient.

Quoique leur courant nous y portât avec une extrême rapidité , nous fûmes cinq jours à la traverser , à la lueur de mon escarboucle , & nous ne trouvâmes la lumière qu'au bout de ce tems. Nous voyagions alors plus lentement ; & nous cotoyions le rivage , lorsque nous vîmes deux femmes tout en pleurs accourir vers nous , & nous faire signe d'aborder ; nous

conduisîmes notre bateau vers elles; & ayant mis pied à terre, nous les joignîmes bientôt. Ah, seigneur, s'écria l'une de ces femmes ! si quelque pitié vous touche, venez secourir promptement la belle Sahik, qu'un perfide Enchanteur persécute depuis un an entier; elle touche au dernier moment de sa vie, puisqu'elle est résolue de souffrir aujourd'hui la mort la plus affreuse, plutôt que de consentir à épouser le cruel Kazak. Que la charmante Sahik s'en garde bien, m'écriai-je alors ! Il est tems, seigneur, poursuivis-je, en m'adressant à Bizeg-Hel-Afnâ, de vous venger de la trahison de votre perfide frère; volons au secours de votre épouse, & n'épargnons pas un monstre..... Je vous suis infiniment obligé de ce zèle, interrompit l'Enchanteur; mais il est un autre moyen plus sûr & moins dangereux de me venger : la brutale passion de Kazak l'aveugle tellement, qu'il ne pense plus à moi, il faut le laisser dépouiller lui-même de tout son pouvoir; je veux qu'il épouse ma chère princesse, & je saurai bien après punir ce scélérat du crime qu'il a commis envers moi.

Bizeg-Hel-Afnâ, tirant alors des tablettes, écrivit à Sahik la résolution qu'il venoit de prendre, & les moyens dont elle devoit se servir pour tromper Kazak, & remettant ces

tablettes entre les mains de l'esclave qui avoit imploré son secours : Portez ceci à votre belle maîtresse , lui dit-il , elle y trouvera le remède à tous ses maux. L'esclave ne perdit pas un moment , elle s'acquitta promptement de sa commission , & Sahik ayant ouvert les tablettes avec précipitation , pensa mourir de joie en y apprenant que son époux avoit repris sa première forme. Elle dissimula parfaitement ses sentimens , lorsque Kazah entra dans son appartement : Puisqu'il faut donc s'y résoudre , lui dit-elle d'un air assez tranquille en apparence , je consens , seigneur , à vous épouser aujourd'hui , mais à condition que de trois jours d'ici vous n'userez point des droits que le mariage vous donne sur ma personne ; ma main est à vous à ce seul prix. Ah ! je le jure , madame , s'écria Kazak transporté de plaisir ; quelque empressement que j'aie de vous posséder , que je sois à jamais privé de toute ma puissance , si je ne vous tiens religieusement ma parole. Sur cette assurance , Kazak ayant alors épousé Sahik , rassembla en un moment , par la force de son art , tous les plaisirs imaginables.

Il étoit auprès d'elle , & tâchoit de dissiper la tristesse qui paroissoit sur son visage , lorsque cette princesse , qui étoit extrêmement inquiète du retard des promesses de son véri-

table époux, le vit entrer avec moi dans son appartement. A cette vue terrible pour le perfide Kazak, il voulut s'échapper; mais Bizeg-Hel-Afnâ l'ayant à son tour frappé de sa baguette : demeure, traître, lui dit il, & reconnois toute l'étendue de ton crime.

Kazak alors qui se trouva, pour ainsi dire, les pieds attachés au parquet, sans pouvoir avancer ni reculer, loin de marquer quelque repentir, vomit contre son frère tout ce que la rage & le désespoir lui suggérèrent. Je ne pus souffrir ses insolens discours : c'est trop long-tems, seigneur, m'écriai-je, c'est trop long-tems laisser vivre ce scélérat, je vais sur le champ purger la terre de ce monstre : alors, sans attendre le consentement de Bizeg-Hel-Afnâ, qui sembloit s'opposer à mes desseins, je tranchai la tête à Kazak.

A peine ce malheureux Enchanteur fut-il mort, que ceux de sa suite, qui gémissaient sous sa tyrannie, se jetèrent à nos pieds, implorèrent la clémence de Bizeg-Hel-Afnâ : il les reçut avec bonté, & nous ayant en un moment transportés dans son palais, il en bannit par sa présence la tristesse qui y avoit régné si long-tems. Après y avoir donné quelques momens à sa tendresse pour son épouse, cet Enchanteur me conduisit en un instant à Teflis, où ayant assemblé les principaux de votre

royaume, il leur annonça la mort de l'usurpateur, & leur fit renouveler entre mes mains le serment de fidélité qu'ils vous doivent. Il m'apprit ensuite, madame, la cruelle épreuve à laquelle l'infidélité de Kamzem devoit vous mettre pour avoir méprisé son amour. Il m'instruisit de la victoire que vous remporteriez sur le Centaure, & que c'étoit un Enchanteur, qui, pour quelque faute qu'il avoit faite, avoit été condamné à rester neuf ans sous cette forme, à moins qu'il ne fût vaincu par l'adresse d'une fille, & qu'il n'obtînt ensuite la liberté dont elle l'auroit privé; après quoi Bizeg-Hel-Afnâ m'ayant fait traverser les airs avec une extrême rapidité, il m'a apporté aux portes de Nanquin dans le moment que la perfide Kamzem venoit d'expier ses crimes par le feu.

Fanfur & Gulguli-Chemamé avoient écouté le prince de la Chine avec un extrême plaisir. Je ne veux pas, mon cher fils, lui dit alors ce bon père, différer votre satisfaction d'un seul moment, j'ai trop d'obligation à cette princesse pour ne la pas accepter avec joie pour ma fille; mais je prétends faire plus pour vous, je remets entre vos mains le royaume de la Chine, & je veux..... Non, non, seigneur, reprit Outzim-Ochantey, en se jetant aux genoux de son père, vous ne quitterez

point le trône; si l'ambition m'avoit dominé, je possédois un royaume où je puis dire que j'étois adoré, je l'ai abandonné sans regrêt pour vous revoir : celui de Teflis a suffisamment de quoi remplir mes vœux; mais si la princesse vouloit déferer à mes conseils, je serois encore, seigneur, plus content d'être ici votre premier sujet, que de regner en Géorgie.

LII. QUART D'HEURE.

GULGULI-CHEMAMÉ fut touchée de la grandeur d'ame du prince; elle se rangea de son parti, & Fanfur ayant été obligé de céder à leurs instantes prières, ne voulut pourtant le faire qu'aux conditions que le prince son fils régneroit avec lui; il fallut obéir pour la dernière fois. Outzim-Ochantey fut proclamé roi, il épousa Gulguli-Chemamé, & jouit avec cette charmante princesse d'une félicité qui ne fut interrompue par aucun des accidens auxquels la vie des princes est si sujette.

Le nouveau visir ayant cessé de parler, Schems-Eddin marqua une extrême satisfaction de son entretien : ta conversation m'enchanté, lui dit-il en l'embrassant; mais comment est-il possible, mon cher Ben-Eridoun, que toutes ces aven-

tures soient aussi présentes à ta mémoire ; je t'avoue que j'en suis surpris, & que j'admire la netteté avec laquelle tu m'as raconté l'histoire du prince de la Chine, & toutes celles qui y sont comprises : ah, Seigneur, reprit modestement le fils d'Abubéker ! j'apprehende bien plutôt que par cette réflexion que fait votre majesté, elle ne veuille me faire entendre que j'ai trop chargé cette histoire, & que je me serois bien passé de raconter celles du prince d'Achem & de la jeune princesse de Borneo ; je m'en suis aperçu moi-même ; c'est ce qui m'a fait laisser en arrière des aventures qui n'auroient encore fait que reculer le dénouement de celle d'Outzim-Ochantey. Ne crois pas, repliqua le roi d'Astracan, que je t'en tienne quitte ; je me souviens fort bien que tu as fait revenir adroitement Gulpenhé dans le salon où étoit la princesse de Teflis, au moment qu'elle alloit raconter à l'héritier de la Chine l'histoire du corsaire Faruk ; & je me rappelle en ce moment, que tu ne m'as point expliqué de quelle manière cette princesse, ayant pour protecteur un aussi brave homme que Faruk, devient esclave de la fille du roi Kuséh ; c'est une circonstance, Seigneur, reprit Ben-Eridoun, que j'avois omise à dessein d'éloigner le récit des aventures du corsaire ; mais puisque votre majesté souhaite en être instruite,

voici comment la belle Géorgienne devint esclave de Gulpenhé.

Le calme qui avoit duré assez long-tems, cessa bientôt ; & le vaisseau où étoit Faruk & Gulguli-Chemamé , alloit une nuit à toutes voiles , lorsque cette princesse se trouvant attaquée d'un grand mal de cœur , sortit de sa chambre pour prendre l'air ; elle se promena quelque tems sur le pont , & s'étant baissée pour rejeter plus facilement ce qui pouvoit l'incommoder , un coup de vent qui mit presque le vaisseau sur le côté , la précipita dans la mer. La nuit étoit fort obscure , on ne s'aperçut point de la chute de la princesse , on entendit seulement tomber quelque chose dans la mer , & le pilote croyant que ce pouvoit être un matelot que le vent avoit renversé , fit jeter promptement à l'eau plusieurs planches , d'une desquelles la princesse se saisit heureusement. Elle vogua ainsi entre la mort & la vie jusqu'à la pointe du jour. Ayant alors été aperçue par un petit bâtiment , on vint à son secours. Le maître de ce bâtiment étoit un marchand d'esclaves , il trouva Gulguli-Chemamé , quoique demi-morte , assez belle pour en tirer un gain considérable ; il en prit beaucoup de soin , & la capitale du royaume de Kuseh étant le premier port où il aborda , il la vendit huit

cents sequins d'or à la princesse Gulpenhé. Voilà, seigneur, poursuivit le fils d'Abubeker, toutes les aventures de la belle Gulguly - Chemamé ; quant à celle du corsaire, permettez, Seigneur, que j'en retarde le récit de quelques jours, & qu'employant le tems qui me reste aujourd'hui, je commence une histoire des plus intéressantes : très-volontiers, mon cher Ben - Eridoun, repliqua le roi, tu m'obligeras infiniment : le nouveau visir ayant alors pris la parole, raconta l'histoire suivante.

Histoire de Mir-Bahadin, roi d'Ormuz.

MIR-BAHADIN, roi d'Ormuz, faisoit ordinairement sa résidence à Dagma, petite ville de ses états, pour laquelle il avoit une inclination particulière. Ce prince avoit coutume d'aller souvent se délasser dans un château qu'il avoit sur le bord de la mer, lorsqu'un soir assez tard qu'il revenoit à pied de la chasse, où il s'étoit égaré, il aperçut un calender d'environ soixante ans, précédé d'un esclave noir, qui portoit sur ses épaules un grand sac de cuir.

Le roi d'Ormuz voulant connoître ce qu'il y avoit dans le sac, se coucha le ventre contre terre, avec sa suite, qui étoit seulement com-

posée d'un de ses vifirs & de deux esclaves ; il entendit quelques momens après le noir poser son sac à terre , & parler ainsi au calender : ce sac pèse extrêmement , Seigneur ; permettez que je me repose un peu pour reprendre haleine. Mafaul, reprit le calender , tu t'arrêtes bien mal à propos , nous n'avons plus que quelques pas à faire , gagnons la barque qui nous attend , pour nous débarrasser du monstre qui est enfermé dans ce sac : mais , seigneur , repliqua le noir , faites-vous bien attention que ce monstre est votre fille ; pour moi je vous avoue que je n'obéis qu'à regret à des ordres aussi cruels , & que je ne puis vous croire assez inhumain pour faire jeter à la mer tout ce que la nature a jamais formé de plus parfait. Dis donc de plus pernicieux & de plus détestable , que tu connois mal Ak-Beyaz (1) ! La beauté n'est recommandable qu'autant qu'elle est accompagnée d'une belle ame ; & cette malheureuse , que j'ai honte d'appeller ma fille , s'est tellement noircie par ses crimes , qu'après avoir causé la mort de ses deux frères , il ne lui reste plus , pour remplir son horoscope , qu'à me percer le cœur. Reprends donc ton sac ,

(1) Blanc vif.

mon cher Mazaoul , & redoublons nos pas pour regagner le rivage de la mer.

Mazaoul , quoiqu'avec répugnance , se dispo-
soit à charger le sac sur ses épaules , lorsque
Ak-Beyaz qui y étoit enfermée , & qui jusqu'a-
lors avoit gardé le silence , demanda la vie au
calender , dans les termes les plus tendres & les
plus fousmis.

Si cette voix dont les accens auroient touché
les plus barbares , ne fit aucun effet sur le cœur
de son père , elle fit une telle impression sur
celui de Mir-Bahadin , que se levant sans balan-
cer , & se saisissant du sac : cruel vieillard ,
s'écria-t-il , le sabre à la main , abandonne une
résolution aussi lâche que celle que je viens
d'entendre : je prends ta fille sous ma protection ,
elle ne mourra pas.

Le calender surpris d'une rencontre à laquelle
il s'attendoit si peu , tira aussi-tôt son poignard :
qui que tu sois , dit-il , tu ne m'empêcheras pas
de faire justice à mon propre sang , en même
temps il se jeta sur le sac , qu'il perça de plu-
sieurs coups.



LIII. QUART D'HEURE.

AUX cris de la personne qui étoit enfermée dans le sac , & qui se sentoît blessée , le roi d'Ormuz , seigneur , fut si ému , qu'il porta sur la tête du calender un coup de sabre dont il fut renversé & mis hors de combat : ensuite ayant fait saisir le noir , il ouvrit lui-même le sac dont il tira une femme à demi-évanouie que l'obscurité de la nuit l'empêchoit de voir distinctement , mais qui paroissoit d'une blancheur éclatante. Il ordonna alors à son visir de prendre cette personne entre ses bras , & s'étant fait connoître à Mazaoul , il lui fit charger sur ses épaules le calender qu'il venoit de blesser , & faisant doubler le pas à toute sa suite , il arriva en peu de tems à son château. A peine ce prince y fut-il entré , qu'il fit venir ses chirurgiens ; Ak-Beyaz se trouva légèrement blessée de plusieurs coups de poignard au bras , mais pour le calender , le coup qu'il avoit reçu étoit parti d'une main si puissante , que l'on jugea qu'il n'avoit que quelques heures à vivre ; en effet , il mourut peu de tems après sans connoissance. Pour Ak-Beyaz , à peine fut-elle revenue de son évanouissement , que le roi d'Ormuz fut dans

la dernière surprise de trouver en elle tant de beauté ; en effet , Seigneur , jamais la nature n'avoit comblé aucun sujet de ses faveurs avec autant de profusion , & les sultanes du sérail de ce prince , quoiqu'en très - grand nombre , n'étoient pas dignes d'entrer en comparaison avec une personne qui auroit même emporté le prix de la beauté sur les houris. (1)

La voir , & en être éperduement amoureux , ne furent qu'une même chose pour Mir-bahadin. Quelque frappé qu'il eût été des dernières paroles du calender , il ne balança pas un seul moment à donner son cœur à cette belle fille : quoi ! s'écria-t-il , un père peut être assez cruel pour vouloir ôter la vie à ce miracle de la nature ! ah , père barbare ! quelles graces n'ai-je pas à rendre au grand prophète , de m'être trouvé assez à propos pour t'empêcher de commettre un crime si noir ; tu n'as que trop mérité la mort que tu as reçue de ma main. Pour toi , Mazaoul , continua-t-il à l'esclave , toi qui par ton retardement & ta juste pitié , a sauvé la vie à cette divine personne , reçois de ton roi ce diamant & la liberté ; c'est le moindre prix que

(1) Ce sont des filles d'une excellente beauté , dont Mahomet promet la jouissance , dans son paradis , aux bons musulmans.

mérite la compassion que tu as eue du sort de ta maîtresse. Mazaoul reçut avec un profond respect le diamant qui valoit au moins dix mille pièces d'or , & se retira ensuite , pour laisser au roi une pleine liberté d'entretenir Ak-Beyaz. Cette belle personne regardoit avec étonnement ce qui se passoit dans le palais du roi. La présence de son père mort n'étoit pas capable de diminuer la joie où elle étoit de voir les transports de Mir-Bahadin ; elle comprit d'abord toute l'étendue de son amour , & résolue de se prévaloir du pouvoir qu'elle avoit déjà sur le cœur de ce monarque , pour en effacer les mauvaises impressions que le discours du calender pouvoit y avoir laissées : Seigneur , dit-elle au sultan , qui lui baisoit les mains avec une tendresse extrême , je ne suis pas digne de cet excès d'amour ; quoiqu'innocente de la mort de mes frères , leur sang , ainsi que celui du calender , s'élève contre moi : permettez donc que je prenne le parti de la retraite , & que j'aie éternellement pleurer des crimes dont les astres seuls m'ont rendue coupable.

Non , charmante lumière de ma vie , reprit le roi , votre éloignement vous rendroit plus criminelle devant notre prophète , que vous ne l'êtes jusqu'à présent , si l'on en doit croire votre père ; vous causerez infailliblement la

mort d'un roi qui vous adore , & qui ne peut vivre un seul moment éloigné de vos beaux yeux. Ak-Beyaz rougit en ce moment , & voulant se lever pour se prosterner devant Mir-Bahadin , il l'en empêcha , & l'obligea de se tenir sur son sofa. Seigneur , dit-elle en ce moment , il m'est impossible de ne pas oublier tous mes malheurs , vous vous abaissez jusqu'à aimer votre esclave. . . . Ah ! je veux l'élever dans un rang si haut , s'écria le roi d'Ormuz , qu'elle fera désormais l'envie de toutes les beautés de la terre ; alors la prenant par la main , il la fit passer dans le salon le plus prochain , pendant qu'on retiroit le corps du calender. L'on avoit pansé Ak-Beyaz de ses blessures , elles n'avoient fait qu'effleurer la peau , & comme le roi d'Ormuz paroïssoit fort curieux de savoir ses aventures , pourvu que le récit n'intéressât pas sa fanté : voici , seigneur , de quelle manière elle les lui raconta.

Histoire d'Ak - Beyaz , fille d'Addalla-Yousouf.

AVANT de commencer mon histoire , il est nécessaire , seigneur , de vous rappeler quelques événemens dont le souvenir ne peut que
vous

vous être glorieux. Il y a environ quatorze ans qu'Amir-Massaud (1) occupoit le trône d'Ormuz; ce prince s'étoit rendu tellement en horreur à ses peuples par mille cruautés inouïes, qu'ils résolurent de le déposséder. Vous étiez, seigneur, en ce tems-là gouverneur de Calayate (2), où votre prudence, votre justice, & tant de belles qualités que l'on remarque en vous, vous faisoient adorer de tous les peuples dont vous aviez l'administration. Les principaux du royaume, las de la tyrannie de Massaud, recoururent à vous, seigneur & vous mirent à la tête d'une nombreuse armée, avec laquelle vous contraignîtes Massaud de s'enfuir; ses deux frères essayèrent vainement de le rétablir sur un trône dont il s'étoit rendu indigne: votre valeur leur fit trouver la mort dans leur téméraire entreprise, & les sujets de Massaud qui connoissoient toutes vos belles qualités, vous conjurèrent de vouloir bien être leur roi.

(1) Ce prince régna à Ormuz environ l'an 1291. Il fut chassé du trône par Mir-Bahadin-Ayaz-Séyfin, qui avoit été Esclave du roi Nocerat, & depuis gouverneur de Calayate.

(2) Port d'Arabie.



LIV. QUART D'HEURE.

MON père , continua Ak-Beyaz , que l'on nommoit Abdalla-Yousouf , & que votre majesté vient de priver de la vie , étoit un des favoris de Massaud ; ministre secret de ses cruautés , il en faisoit retomber toute l'horreur sur les visirs , ou sur le roi même. Excusez , seigneur , si je parle ainsi d'un homme qui m'a donné la vie ; la manière cruelle dont il a voulu me l'ôter , me fait oublier qu'il ait été mon père ; je ne fais que depuis quelques heures que je lui dois le jour , & je n'avois appris les circonstances que je viens de vous raconter , que par les bruits publics , & dans le tems que j'ignorois que je fusse sa fille.

Abdalla-Yousouf donc , avec d'aussi mauvaises inclinations , ne pouvoit manquer d'être riche ; il avoit les plus belles esclaves d'Ormuz , & ce fut d'une d'elles , nommée Indgi (1) , que je reçus la lumière , il y a près de dix-neuf ans. Abdalla-Yousouf voyant que ma mère avoit été très-incommodée pendant sa grossesse , eut la curiosité de consulter sur ma naissance un

(1) Perle.

vieux Mufulman appelé Moubarek (1), qui étoit en réputation d'habile Aftrologue. Ce bon vieillard lui répondit que la femme pour laquelle il s'intéreffoit, accoucheroit d'une fille qui feroit caufe de la mort de fes frères & de fon père : le mien , effrayé d'une pareille prédiction , en vint faire le rapport à Indgi , qui moins fupérftitieuſe que lui , combattit ſa crédulité par des raifons ſi fortes , qu'elle le détourna de m'ôter la vie que je n'avois pas encore entièrement reçue ; enfin , ſeigneur , je vis la lumière au bout du tems preſcrit , & je parus ſi belle , que le plus barbare n'auroit pas exécuté la cruelle réſolution dans laquelle Abdalla-Youſouf étoit peu de jours auparavant à mon ſujet.

On m'éleva avec tout le ſoin imaginable juſqu'à trois ans , mais l'ange de la mort ayant ſéparé l'ame d'Indgi de ſon corps , mon père en conçut une affliction ſi violente qu'il en penſa perdre l'eſprit. Pour n'avoir rien devant ſes yeux qui lui rappellât un ſouvenir ſi tendre , il me fit porter dans un village qui n'eſt pas éloigné d'Ormuz. On me mit entre les mains d'une bonne femme à qui l'on cacha qui j'étois , & on lui ordonna de m'élever comme ſa propre fille.

Abdalla - Youſouf avoit eu deux fils d'une

(1) Béni.

autre de ses femmes ; il ne m'eut pas plutôt perdue de vue, que tournant toutes ses affections vers eux, il rendit à leur mère toute la tendresse qu'il avoit eue pour elle, avant que d'aimer Indgi. Quoique Calaf-Haray (1), (c'est le nom de cette femme) eût l'esprit pernicieux & le cœur cruel, Abdalla - Youfouf, aveuglé sur ses mauvaises qualités, s'étoit tellement attaché à elle, qu'elle avoit un pouvoir absolu sur toutes ses volontés. Un jour, dans un moment de tendresse & d'épanchement de cœur, mon père lui ayant raconté la prédiction de Moubarek, & appris le lieu où il m'avoit reléguée pour en empêcher les effets, Calaf-Haray lui témoigna une extrême surprise de sa clémence envers moi : comment, Seigneur, lui dit-elle, vous ajoutez si peu de foi aux prédictions de ce divin oracle du ciel, & vous conservez la vie à un monstre qui doit vous donner la mort à vous & à mes enfans ? Ah ! seigneur, je le jure par notre grand prophète, si cet homme béni de Dieu en avoit prédit autant de ceux à qui j'ai donné le jour ; pour prévenir un parricide qui me fait horreur, je leur aurois déjà moi-même enfoncé un poignard dans le sein.

Abdalla-Youfouf fut vivement touché de la

(1) Cœur couleur de fiel.

manière pressante dont la sultane lui parloit ; cependant la nature , apparemment plus forte en lui que les larmes de Calaf-Haray , l'empêcha de donner les mains à une aussi cruelle résolution , & voici ce qu'il exécuta pour me sauver la vie , & pour mettre l'esprit de sa femme en repos. Son premier visir avoit un château magnifique à douze lieues de Dagma ; il y fit bâtir une tour assez obscure dans le fort du bois , & m'ayant fait porter pendant une nuit très-noire , dans cette sombre demeure , accompagnée seulement de la femme qui avoit eu soin de mon enfance , j'y fus renfermée pendant quatorze ans , avec toute l'exacritude possible. Comme j'en avois à peine trois quand j'entrai dans la tour , je m'accoutumois sans répugnance à un genre de vie aussi triste ; je regardois comme ma mère , la femme qui avoit soin de moi , & elle m'aimoit avec autant de tendresse que si j'eusse été sa fille. Quand , dans un âge plus avancé , je commençai à raisonner , je lui faisois mille questions auxquelles elle étoit toujours muette ; les larmes lui venoient souvent aux yeux , quand je lui demandois si nous resterions toujours dans cette tour , & par quelle raison nous y étions renfermées ; elle ne savoit que me répondre , & souvent ses réponses étoient si énigmatiques que je n'y comprenois

rien. Je lui avois plusieurs fois ouï dire que nous y étions gardées par des hommes impi-toyables ; mais comme ils habitoient les dehors de la tour , je ne les avois jamais vus , & je ne m'imaginois pas même ce que c'étoit qu'un homme. La curiosité me fit chercher toute forte de moyens pour faire cette découverte , cela paroissoit impossible à ma gouvernante ; on nous passoit à manger par une fenêtre basse & grillée que l'on refermoit aussi-tôt , sans que nous pussions voir la main qui nous servoit , & il n'y avoit pas la moindre ouverture à la tour par où j'eusse satisfaire mes desirs. J'en étois dans un chagrin mortel ; mais enfin , ayant trouvé un morceau de fer propre à fouir la terre dans une espèce de petit jardin qui étoit en terrasse au haut de la tour , j'essayai de m'en servir pour me faire un petit jour à travers le mur. Après un travail & une patience de plus d'un mois , je parvins enfin , seigneur , à détacher une pierre de deux pieds en carré dans un petit cabinet du donjon de la tour. La muraille en cet endroit étoit beaucoup moins épaisse , de sorte que je ne fus pas long-tems sans faire une ouverture à pouvoir passer la tête ; quoique ma vue fût très-bornée , je m'imaginai voir un nouveau monde ; mais quelle fut ma surprise en appercevant ce que ma gouvernante m'avoit

dit être des hommes , de ne voir que des monstres affreux , c'est-à-dire , seigneur, des esclaves noirs les plus laids que l'on eût pu choisir ; je m'imaginai que toute la terre n'étoit remplie que de ces hideuses figures ; & dans cette croyance , je commençai à ne me plus plaindre de ma captivité ; mais quoique mon aversion ne diminuât pas pour ces noirs , je m'accoutumai peu à peu à les regarder avec moins de frayeur , & je passois la plus grande partie du jour à ma petite fenêtre. Mais que devins-je un matin , il y a environ deux ans , lorsque j'aperçus au pied de ma tour un jeune homme mille fois plus beau que l'amour ; j'appellai promptement Lelalu , (c'est le nom de ma gouvernante), elle ne put elle-même le regarder sans admiration , & me dit que c'étoit là un de ces hommes dont elle n'avoit quelquefois parlé , mais qu'elle n'avoit jamais rien vu de si parfait que celui-là.

LV. QUART D'HEURE.

MON cœur fut tellement ému à cette vue , continua Ak-Beyaz , que je ne me connus plus. Ah ! ma bonne mère , m'écriai-je , je mourrai de désespoir , si vous ne trouvez le moyen de me faire parler à ce jeune homme. Lelalu fut

très-interdite de m'entendre ainsi raisonner ; elle m'aimoit infiniment ; & voyant que mon chagrin augmentoit : je vais , me dit - elle , ma chère fille , tâcher de vous donner satisfaction. Alors prenant une pelotte de soie blanche avec laquelle nous travaillions en broderie , elle enveloppa dans un morceau de taffetas jaune , un grain de raisin , un petit morceau de gingembre , du charbon & de l'alun , & le descendit par le moyen de la pelotte de soie , à travers le trou que j'avois fait. Ce jeune homme regardoit attentivement cette tour , lorsqu'il vit descendre le paquet jusqu'à terre ; il ne douta point qu'il ne s'adressât à lui , & profitant du sommeil des gardes de la tour , il s'en approcha de plus près , & le développa : j'étois fort attentive à ses gestes , qui me paroissoient extraordinaires , & j'en demandai l'explication à Lelalu , qui me dit qu'ils témoignent son admiration & l'envie qu'il avoit de voir de plus près la personne qui lui avoit envoyé ce paquet mystérieux : ensuite je pensai mourir de joie en lui voyant ôter sa bague de son doigt , qu'il attacha , pour toute réponse , à la soie dont nous avions le bout. Je la retirai promptement vers le haut de la tour , & transportée de plaisir , je baisai mille fois cette bague : mais le jeune homme entendant du bruit , se retira promptement.

ment, & me laissa fort inquiète de son départ.

Lelalu me regardoit avec tristesse : Ah ! ma chère fille , me dit-elle en m'embrassant , que de maux je prévois que vous allez vous donner par une passion si vive & si subite ! tout espoir de sortir d'ici vous est interdit , l'entrée de cette tour est inaccessible à votre amant , & vous allez vainement languir & vous consumer pour un homme qui ne vous donne peut-être des marques de sa tendresse , que pour répondre à la galanterie que je viens de lui faire en votre nom , en lui envoyant le petit paquet que j'ai descendu avec cette soie. Comment, m'écriai-je, ces bagatelles que vous avez renfermées dans un morceau de soie , signifient quelque chose ? Sans-doute , me répondit Lelalu , & je vais vous l'expliquer.

Il y a plusieurs manières différentes d'exprimer l'amour ; la nature , cette maîtresse universelle , est la première école qui ait régné dans le monde ; elle a mis en usage toutes sortes de moyens pour faire connoître à l'objet aimé , les troubles qu'il cause dans l'ame d'un amant. L'écriture ou la voix servent à peindre par des traits vifs & touchans , l'ardeur qui consume deux personnes qui s'aiment dans un pays libre , où l'on peut se voir & se parler : mais comme dans tout l'orient , l'on ne jouit pas de cet avan-

tage , l'on a recours à des inventions dont vous ignorez encore l'usage. Les amans en ce pays , plus susceptibles d'amour que toute autre nation , poussent leurs passions jusqu'à la fureur ; ils s'y abandonnent sans aucune réserve , & en font leur souverain plaisir. Il ne faut donc pas s'étonner si la captivité où l'on tient ici les femmes , fournit aux hommes mille ingénieuses manières de se faire entendre ; la seule nature leur en a fait inventer d'extraordinaires ; presque tout ce qui entre dans le commerce de la vie sert à celui de l'amour : l'or , l'argent , les fruits , les fleurs , les insectes , en un mot , les choses les plus simples ont leur signification , & leur valeur naturelle ou allégorique ; c'est ce que dans notre langue l'on appelle le Selam , de sorte qu'un petit paquet gros comme le doigt renferme un discours fort expressif , & qui fait plus d'impression sur le cœur que les caractères les plus tendres d'une lettre. L'amour muet trouve ici dans chaque amant un dictionnaire galant & spirituel ; & dans l'orient les filles sont tellement instruites de la force des expressions du Selam , qu'il est rare d'en trouver une à douze ans qui ne soit en état d'écrire de cette manière à l'objet de sa tendresse ; on la préfère même à l'écriture ordinaire , parce que , quand même les surveillans les plus exacts trouveroient le

Selam, ils ne peuvent jamais savoir précisément de qui il vient, ni à qui il s'adresse. J'écoutai le discours de Lelalu avec une extrême surprise, continua Ak-Beyaz; quoi! m'écriai-je, est-il possible qu'un grain de raisin, du gingembre, du charbon, de la soie blanche, & un morceau d'étoffe jaune, puissent signifier quelque chose? Oui, ma chère fille, me dit ma gouvernante, voici, mot pour mot, leur explication : -

» Je voudrois que vous fussiez informé de la
 » tendresse que je viens de concevoir pour
 » vous; je ne suis plus à moi-même depuis
 » que je vous ai vu; mais dans la cruelle situation
 » où je me trouve, je vais languir, pendant
 » que vous jouissez d'une vie charmante; faites-
 » moi réponse, & finissez, s'il se peut, tous mes
 » malheurs.

Et que veut dire la bague que ce jeune homme m'a envoyée, dis-je à Lelalu? Que vous devez avoir toute confiance en lui, me répondit-elle, & qu'il va faire ses efforts pour vous tirer d'où vous êtes.

Ah! m'écriai-je, transportée de joie, je ne suis plus surprise des gestes qu'il faisoit en développant le morceau de taffetas jaune; voilà, sans doute, une manière bien merveilleuse de se faire entendre; instruisez-moi, je vous prie,

promptement dans cette langue , l'amour perd plus de la moitié de sa force , quand il a besoin d'interprête.

Que vous dirai-je , seigneur , poursuivit Ak-Beyaz , en adressant toujours la parole au roi d'Ormuz ; j'avois une telle impatience de devenir savante dans ce langage muet , qu'en moins de quatre jours j'en fus presque autant que Lelalu : mon amant profitant de l'extrême chaleur du jour , pendant lequel les noirs s'abandonnoient au sommeil , ne manquoit jamais d'être au pied de la tour : le Selam alloit & venoit de part & d'autre , & nous nous disions les plus jolies choses du monde , lorsqu'il me fit entendre qu'impatient de ne me voir que de loin , il avoit trouvé le secret de s'engager au gardien de la tour , & qu'il espéroit , avant quelques jours , pouvoir me parler en toute liberté : en effet , il se noircit tout le corps , & s'étant présenté au géolier de ma prison , à la place d'un de ses esclaves qui étoit mort , il en fut reçu avec plaisir.

Il y avoit déjà trois jours que je n'avois eu de ses nouvelles , lorsque , vers le milieu de la nuit , j'entendis ouvrir la porte qui étoit au pied de mon escalier ; je prêtois une oreille attentive à un bruit si agréable , lorsque j'aperçus mon amant avec une lampe à la main ; sa couleur ne

m'effraya pas, il m'avoit averti que cette noirceur s'effaceroit aisément ; je m'avançai précipitamment au-devant de lui ; mais , seigneur , il fut tellement ébloui de quelques traits de beauté qu'il trouva sur mon visage , que s'appuyant contre la muraille de l'escalier , je vis le moment qu'il alloit s'évanouir.

LVI. QUART D'HEURE.

JE retins mon amant dans mes bras , je le fis entrer dans ma chambre , où après lui avoir lavé le visage , je reconnus ces traits charmans qui m'avoient percé le cœur : belle personne , s'écria-t-il alors , en se jetant à mes genoux ! Lumière de ma vie , profitons du sommeil que j'ai procuré à tous vos gardes par une boisson soporative , & venez avec moi dans un lieu digne de vous recevoir comme mon épouse.

Alors , seigneur , me prenant par la main , il me fit descendre avec ma gouvernante ; nous sortîmes de la tour sans aucun obstacle ; & après avoir marché dans le bois pendant une bonne heure , nous entrâmes dans une cabane de charbonniers , où ayant trouvé des chevaux tout prêts , nous employâmes le reste de la nuit & le jour suivant pour arriver dans les

fauxbourgs de Dagma : là , mon amant m'ayant conduit dans une très-jolie maison , où il me fit prendre quelque nourriture , il se retira ensuite pour aller se mettre dans le bain , pendant que Leïalu & moi nous nous reposâmes de la fatigue de notre marche. A peine eus-je fait connoître que j'étois éveillée , qu'Agib (c'est ainsi , seigneur , que se nommoit mon amant) entra dans ma chambre , mille fois plus brillant que le soleil : ma chère ame , me dit-il , voulez-vous différer davantage mon bonheur ? Mon silence lui ayant fait alors assez connoître que je ne m'opposois pas à ses desirs : permettez , me dit-il , que la seule personne que j'aime presque autant que vous , soit témoin de notre mariage. Alors allant prendre par la main un jeune persan , il me le présenta , en me disant que c'étoit son frère , & me conjurant d'avoir pour lui toute la tendresse possible ; je l'assurai de ma parfaite estime , & quelques esclaves ayant apporté un repas très-propre , nous les renvoyâmes , afin qu'ils ne fussent pas les témoins de nos plaisirs. J'en attendois du moins ; mais , seigneur , que je me vis éloignée de mes espérances ! Il y avoit quatre ou cinq heures que nous étions à table : mon époux étoit à côté de moi sur le même sofa : il assaisonna tous ses discours de caresses si tendres , que son

frère ne put voir notre bonheur sans jalousie; le vin lui avoit déjà échauffé la tête, il vint se placer à mes côtés, & crut pouvoir prendre avec moi les mêmes libertés que son frère. Je le reçus d'abord sans conséquence, mais voyant qu'il perdoit le respect, je le priai sérieusement d'être sage. Agib fut ému de la hardiesse de son frère : Rezené, lui dit-il, songez, je vous prie, que cette belle personne va être ma femme, & qu'il ne vous est pas permis de vous émanciper ainsi auprès d'elle : elle ne l'est pas encore, lui dit Rezené, étourdi du vin & de l'amour qu'il avoit conçu pour moi, & je ne prétends pas vous céder une fille sur laquelle vous n'avez pas plus de droit que moi : vous imaginez-vous que je ne sache pas bien que ces noces sont imaginaires, & que cette personne est une de ces filles qui pour de l'argent se livrent au premier venu; croyez-moi, Agib, cédez-là moi pour aujourd'hui seulement, demain elle sera entièrement à vous. Nous fûmes tellement étonnés des insolens discours de Rezené, que nous en restâmes immobiles; je voulus ensuite me lever pour passer dans une autre chambre, Rezené s'opposa à mon passage. Agib eut beau employer la douceur auprès de son frère, il sembloit qu'un démon se fût emparé de ses sens, & Lelalu que j'appellai à mon secours, vou-

lant lui faire entendre raison , elle en reçut pour toute réponse , un coup de cangiar qui lui perça le bras. Je fis des cris affreux , en voyant couler le sang de ma gouvernante , je lui ordonnai d'appeler les esclaves d'Agib , ils étoient retournés à Dagma par son ordre : en vain nous essayâmes de désarmer le furieux Rezené , ce perfide oublia en ce moment toute la tendresse qu'il devoit à mon époux , se jeta sur lui , & lui porta un coup dans la gorge. Agib se sentant alors dangereusement blessé , mit le sabre à la main , & devenant furieux à son tour , en fendit la tête à son frère , qui tomba mort à mes pieds. Jugez , seigneur , de mon extrême douleur , poursuivit Ak-Beyaz en fondant en larmes , je voyois Rezené sans vie , & mon époux mourant ; il n'eut que la force de faire quelques pas , il se laissa tomber sur le sofha , & me tendant la main : Ak-Beyaz , me dit-il , ma chère Ak-beyaz , je n'ai plus que quelques momens à vivre , & j'ignore par quel secret mouvement je me trouve consolé de n'être pas entièrement votre époux. Je souhaitois ce bonheur avec tant de passion , que je ne comprends point la raison d'une pareille indifférence. J'attendois un iman à la pointe du jour , pour vous donner ma foi dans les formes ; mais , ma chère ame , sa présence nous est bien inutile ; fuyez de cette

maison

maison défolée ; prenez toutes les pierreries qui sont sur mon turban & sur mes habits ; voilà encore deux mille pièces d'or dans cette bourse : oubliez , s'il se peut , le crime de mon perfide frère , & souvenez-vous quelquefois du tendre Agib. Je vois déjà Modard (1) qui me tend sa main ; adieu mon adorable Ak-Beyas , adieu.... Pardonnez , seigneur , si je ne puis ici retenir des larmes que mon cher Agib mérite avec tant de justice ; il perdit la parole en ce moment , & remit son ame entre les mains de l'ange de la mort. Je tombai évanouie sur mon époux. Lelahi , quoique blessée au bras , ne perdit pas le jugement , elle me fit revenir de mon évanouissement ; je lui pansai le bras avec de l'huile & du vin. Elle détacha ensuite toutes les pierreries d'Agib & de Rezené , & les mettant dans la bourse où étoient les pièces d'or , elle m'emmena hors de cette maison malgré l'obscurité de la nuit ; & en ayant fermé la porte , nous prîmes le premier chemin que nous trouvâmes devant nous. Le petit jour commençoit à paroître , & l'on venoit d'ouvrir les portes de Dagma : nous y entrâmes , & ayant rencontré une bonne femme nommée Sumana ,

(1) L'ange de la mort , suivant les persans ; c'est le même qu'Azrail.

qui étoit de la connoissance de Lelalu , elle la pria de nous recevoir chez elle ; nous y entrâmes lassés & fatigués ; je me jettai sur un petit lit, où repassant tous les malheurs qui m'accabloient depuis le premier moment de ma naissance, je m'abandonnai aux larmes & aux soupirs. Je tombai malade à l'extrémité , & ce ne fut que par les soins de Lelalu que je pus survivre à tant de disgrâces. Nous restâmes dans cette maison près d'un an , c'est-à-dire jusqu'au moment que votre majesté vint demeurer dans cette ville qui, depuis ce tems a toujours été honorée de la présence de son souverain.

LVII. QUART D'HEURE.

LA maison où je logeois étoit dans le quartier du palais de votre majesté ; je résolus, seigneur, de m'eloigner de la foule & du grand bruit, avec d'autant plus de raison, qu'une fièvre ardente m'enleva quelques jours après ma chère Lelalu. Je fus inconsolable de sa perte ; mais Sumana me donna tant de marques d'une véritable tendresse, qu'elle remplit bientôt dans mon cœur la place que Lelalu y avoit occupée. Cette bonne femme avoit une petite maison dans un village à deux lieues de Dagma : elle

me propofa d'y venir demeurer , je m'y transportai avec plaifir , & j'en trouvai la fîtuacion fi charmante , que je la fis embellir pour y pouvoir loger plus commodément.

Comme depuis deux ans que j'étois dans ce village , & pendant le féjour que j'avois fait à Dagma , j'avois fait beaucoup de dépenfe , je commençois à manquer d'argent ; je réfolus de vendre quelques - unes des pierreries de mon époux , & je priai Sumana d'aller chez les Juifs de Dagma , pour leur montrer une très - belle émeraude dont je vculois me défaire. En allant à la ville , elle rencontra un Calender qui portoit un fac fur fon bras ; il l'aborda , ils lièrent enfemble converfation , & cette femme lui ayant dit qu'elle alloit vendre quelques pierreries à Dagma , il l'affura qu'il s'y connoiffoit parfaitement , & que même il en faisoit commerce. Vous , lui dit Sumana , un Calender marchand de diamans ? Je croyois que tout votre bonheur confîftoit dans une extrême pauvreté , mais il me paroît que vous avez bien d'autres idées de votre état.

Le Calender , furpris de fa réponfe , lui avoua qu'il étoit marchand de diamans ; que pour fe mettre à l'abri des voleurs , il fe déguifoit fous un habit auffi fimple , & que fi elle fouhaitoit lui montrer ce qu'elle avoit à

vendre, il lui en diroit la juste valeur. Sumana ne fit aucune difficulté de lui mettre mon émeraude entre les mains ; mais il n'eut pas jeté la vue dessus, que changeant de couleur : personne, dit-il, ne peut mieux connoître le prix de cette pierre précieuse que moi, puisque je l'ai vendue avec plusieurs autres, il y a environ trois ans, à un jeune seigneur d'Ormuz ; il ne m'en a payé que cent sequins d'or, mais j'en donnerai bien aujourd'hui cent trente. La vieille crut qu'elle ne pouvoit mieux faire que de la lui livrer pour cette somme, qu'il lui paya comptant : vous voyez, lui dit le Calender, que je suis homme de parole ; si vous avez encore des pierreries, je vous les acheterai toutes. Ce n'est point à moi que cette émeraude appartient, lui répliqua Sumana, mais la personne de qui je la tiens en a encore plusieurs que je ne doute point qu'elle ne vende l'une après l'autre. Eh ! de grace, conduisez-moi vers elle, reprit le Calender : Sumana ne fit nulle difficulté de me l'amener ; il examina tous mes diamans, & m'assura les avoir vendus à un jeune Persan nommé Agib. Ce nom renouvella mes douleurs ; je ne pus retenir mes larmes, & le Calender me regardant avec surprise : Oserois-je, madame, me dit-il, vous demander la raison d'une pareille tristesse. Ah !

mon père , lui répondis-je , en redoublant mes pleurs , n'exigez pas de moi un récit aussi cruel ; qu'il vous suffise de savoir qu'Agib a été mon époux pendant quelques instans seulement , & qu'un fort cruel me l'a enlevé au moment que j'allois lui donner les dernières preuves de ma tendresse. Sa mort & celle de son frère ont fait du bruit dans Dagma , reprit le Calender , mais l'on ignore les auteurs de leurs assassinats. Ils ne furent pas assassinés , m'écriai-je , je suis la seule cause de leur mort. Je ne pus , seigneur , achever en ce moment de satisfaire la curiosité du Calender ; je fus si saisie de douleur , que je tombai évanouie entre les bras de Sumana. Cette pauvre fille étant entrée dans un cabinet à côté , pour m'aller chercher quelque eau cordiale , le Calender l'y enferma à double tour , me mit promptement dans son sac , me jeta sur ses épaules , & m'apporta dans une petite maison qui ne doit pas être éloignée de ce château.

Je fus très-étonnée , après être revenue de mon évanouissement , de me trouver dans un lieu tout à fait inconnu , entre quatre esclaves noirs & le Calender , qui tenoit un poignard prêt à me l'enfoncer dans le cœur. Scélérate , me dit-il , reconnois le père malheureux d'Agib & de Rezené , & prépare-toi à souffrir la mort

que tu mérites de ton propre aveu. La vie m'étoit si indifférente, que je ne lui demandai pas qu'il me laissât vivre : hélas ! lui dis-je , après avoir perdu mon cher Agib , je meurs sans regret ; mais permettez-moi du moins que je vous raconte de quelle manière mon époux & son frère ont cessé de vivre ; il voulut bien suspendre sa fureur pour un moment , & m'ordonna de parler. Je lui racontai l'histoire de la tour, mes amours avec Agib, mon enlèvement, l'ivresse de Rezené, & la manière cruelle dont ces deux misérables frères s'étoient donné la mort : les yeux du Calender se troublèrent à ce récit, il tomba évanoui à son tour entre les bras de ses esclaves ; mais ensuite ayant recouvré l'usage des sens, il entra dans une fureur extrême : Perfide Ak-Beyaz, s'écria-t-il alors, reconnois aujourd'hui le malheureux Abdalla-Youfouf qui t'a donné la vie. Je t'avois confiné dans une tour pour empêcher la prédiction des astres qui m'avoient assuré que tu causerois la mort de tes frères & de ton père même. La révolution qui est arrivée dans ce royaume, m'a empêché de détourner l'effet de ces malheurs, j'ai été obligé de fuir avec Massaud, dont un autre occupe le trône : un ami s'étoit chargé du soin de te tenir exactement enfermée ; tes deux frères étoient confiés

à ses soins. Hélas ! sous cet habit de Calender, je venois les voir de tems en tems ; ils promettoient tout ce que l'on peut attendre de jeunes gens bien nés : ils avoient travaillé à faire un parti considérable contre l'usurpateur : (pardonnez, seigneur, dit en cet endroit Ak-Beyaz, si je repète les mêmes paroles de mon père). Massaud devoit avec moi surprendre Dagma le surlendemain de la mort de mes fils ; & c'est toi, fille incestueuse, qui m'assassine, moi, mes chers Agib & Rezené. Ah ! je devois croire Calaf-Haray leur mère ; si j'avois suivi ses sages conseils, il y a quinze ans que j'aurois étouffé un monstre tel que toi, mes chers enfans vivroient encore. Massaud auroit sans doute remonté sur le trône, dont les conjurés, épouvantés de la mort si extraordinaire de leurs chefs, laissent jouir Mir - Bahadin, & je ne serois pas errant, fugitif, & réduit à me cacher à la fureur de mes ennemis, sous de vils habits que je déteste : mais, perfide, tu ne porteras pas loin ton crime, & j'empêcherai bien l'accomplissement entier de la prédiction de Moubarek ; ensuite, après m'avoir appris en peu de mots ses amours avec ma mère, & tout ce que j'ai eu l'honneur de vous raconter au commencement de mes aventures : ta mort, poursuivit-il, fait ma seule sûreté, je ne veux

pourtant point plonger ma main dans ton sang ;
je fais un autre moyen de purger la terre d'un
monstre que j'aurois dû empêcher de voir jamais
la lumière.

LVIII. QUART D'HEURE.

ALORS, seigneur, sans écouter ni mes prières
ni mes larmes, il me fit mettre par ses esclaves
dans un sac, me chargea sur les épaules de
Mazaoul, l'un d'eux, & m'alloit jeter dans la
mer, lorsque votre majesté s'est heureusement
opposée à ses cruels desseins ; sa barbarie,
seigneur, vous a fait horreur ; vous lui avez
ôté la vie, & vous l'avez rendue à une per-
sonne qui fera toujours des vœux ardens &
sincères pour la conservation de la vôtre. Voilà
le récit fidèle des aventures de la malheureuse
Ak-Beyaz, dont jusqu'à présent le seul bonheur
a été de n'être pas tombée dans l'inceste, &
qui doit, tout le reste de sa vie, gémir contre
les astres, de l'avoir forcée à remplir ses cruelles
destinées, en causant la mort de son père &
de ses frères.

Le sultan d'Ormuz, ajouta Ben-Eridoun,
avoit écouté avec une extrême attention l'his-
toire d'Ak-Beyaz ; les larmes qu'elle répandoit

en abondance l'attendrissent, il l'embrassa avec toutes les marques d'un véritable amour. Ah! charmante Ak-Beyaz, lui dit-il, que les situations où vous vous êtes trouvée avec Agib ont cruellement intéressé mon cœur : non, tout mort qu'il est, la tendresse que vous avez témoignée pour lui, m'auroit causé une extrême jalousie, si la fin de vos malheurs ne m'avoit appris qu'il étoit votre frère. Je fais que les prédictions de Moubarek ont presque toujours été accomplies, mais je blâme fort ceux qui le vont consulter; le bien ou le mal que nous avons sur la terre, nous vient de nos bonnes ou mauvaises inclinations; & puisque notre liberté ne peut être contrainte, nous avons plus à craindre de notre propre malice, que de la malignité des étoiles. Nos actions sont écrites sur la table de lumière, pourquoi vouloir pénétrer dans un avenir qui ne peut, la plupart du tems, que nous chagriner ? Si nous devons être heureux, l'impatience que nous avons de toucher à ce fortuné moment prédit par les astres, nous ôte plus de la moitié de notre bonheur; si le destin nous annonce quelque chose de funeste, ces tristes prédictions dérangent tous les plaisirs de notre vie, & les précautions que l'on prend pour éviter les malheurs auxquels nous sommes destinés ne

font que les avancer : ils ne font pas même toujours l'effet de la prédiction, mais bien la peine de la curiosité qui la recherche, ou de la crédulité qui la reçoit.

C'est ce qui est arrivé à Abdalla-Yousouf, que le grand prophète a voulu punir de tous ses crimes, par la curiosité qu'il lui a inspirée de consulter Moubarek ; s'il n'avoit pas voulu pénétrer dans l'avenir, vous auriez été élevée avec Agib & Rezené ; vous les auriez connus pour vos frères : le premier, loin de ressentir une passion incestueuse, ne vous auroit regardée qu'avec respect ; Rezené n'auroit jamais disputé à son frère la possession d'une personne que les loix divines & humaines lui défendoient d'aimer criminellement ; ils ne se seroient pas tués l'un l'autre aussi cruellement, & Abdalla - Yousouf n'auroit pas trouvé la fin de sa vie sous le tranchant de mon sabre : mais, divine Ak-Beyaz, éloignons, je vous en conjure, ces tristes idées, ne songez plus uniquement qu'au tendre roi d'Ormuz, renfermez en lui seul tous vos plaisirs, & comptez qu'il fait son unique bonheur de vous plaire & d'être uniquement aimé de vous.

38 Ak-Beyaz obéit au sultan, elle essuya ses larmes, & ne put s'empêcher de témoigner, par des transports de joie, combien elle étoit

fenfible à l'amour de Mir-Bahadin. Ce monarque, charmé de la tendresse de cette belle fille, ne voulut pas différer son bonheur d'un seul moment, il fit venir son iman, & après avoir donné sa foi à la belle Ak-Beyaz, avec toutes les cérémonies nécessaires, il devint le plus heureux de tous les époux, & cette charmante sultane s'étudia toute sa vie à aller au-devant de ce qui pouvoit flatter sa passion. Sa grandeur & son élévation ne lui firent point oublier Sumana, que le calender avoit laissée dans sa maison de campagne; elle la fit venir auprès d'elle, & lui fit part de toutes ses faveurs: & ce fut cette même sultane qui fit bâtir la belle mosquée que l'on voit encore à Dagma, où pendant son règne, six derviches prioient continuellement, chacun à son tour, le souverain prophète pour son père & ses deux frères.

Ah ! mon cher Ben-Eridoun, s'écria Schems-Eddin, que cette histoire m'a fait de plaisir, mais en même tems, qu'elle a pénétré mon cœur de la douleur la plus vive, par la conformité de mes malheurs, avec ceux de cette belle reine ! De même qu'Abdalla-Yousouf, le roi Alsaleh mon père consulta le fameux Abdelmelek, ils reçurent l'un & l'autre à peu près la même réponse, leur malheureuse curiosité leur a causé la mort, avec cette diffé-

rence que si les premières années de la charmante Ak-Beyaz s'écoulèrent dans la tristesse & dans la douleur, la fin de sa vie fut très-heureuse; & qu'au contraire, ayant passé ma première jeunesse dans la prospérité, il semble aujourd'hui que le grand prophète ait détourné ses yeux de dessus moi, & rejeté mes prières: privé de la vue & de tout ce que j'ai eu de plus cher au monde, quel plaisir dois-je trouver sur un trône où je ne suis monté qu'en tuant mon père? J'ai, à la vérité, expié mes crimes, je crois en avoir obtenu le pardon du souverain créateur de tous les êtres. Je ne connoissois pas Alfaleh, lorsque j'eus le malheur de le priver de la vie; mais tout innocent que mon cœur étoit de ce parricide, qui fait si la cruelle situation où je me trouve n'en est pas la punition? Ah! seigneur, dit alors Ben-Eridoun, en se prosternant aux pieds du roi d'Astracan, écarterez les tristes réflexions que vous a fait naître l'histoire d'Ak-Beyaz; l'indiscrétion que j'ai eue de vous rappeler des malheurs aussi conformes aux vôtres, mérite la mort; je la subirai sans me plaindre, & ne veux point survivre à une imprudence aussi grossière. Eh! mon cher Ben-Eridoun, s'écria le roi d'Astracan en l'embrassant, t'imagines-tu que jamais mes malheurs me sortent de la mémoire: non, non,

tu te trompes si tu crois m'avoir fait de la peine par ce récit, il n'est point d'heure que je n'y pense, & tu es le seul qui, par des histoires toujours plus singulières les unes que les autres, en suspens le souvenir pour quelques momens; continue donc, mon cher ami, un entretien qui me fait tant de plaisir, & profite du peu de tems qui nous reste aujourd'hui pour commencer quelqu'autre aventure intéressante.

Ben-Eridoun se leva en ce moment : Seigneur, dit-il au roi d'Astracan, puisque votre majesté veut oublier ma faute avec tant de bonté, je vais tâcher de la réparer par le récit des aventures d'un homme qui voyageoit d'une manière bien extraordinaire, & que pour cette raison on appella Errant. J'écoute avec attention, dit Schems-Eddin; Ben-Eridoun s'étant assis, continua ainsi de parler.

Histoire d'Aboutayer l'errant.

IL y avoit, seigneur, dans les fauxbourgs d'Ormuz, sous le regne du même Mir-Bahadin, dont je viens de vous parler, une bonne femme veuve, qui faisoit commerce de safran; elle n'avoit qu'un seul fils nommé Aboutaher, qu'elle avoit toujours élevé dans la crainte de Dieu

& dans l'exacte observance des commandemens de notre loi. Elle avoit derrière sa maison un petit jardin qu'Aboutaher cultivoit de ses propres mains ; & le ciel bénissant son travail, il retiroit un profit assez considérable de ses peines. Un mûrier d'une beauté & d'une grandeur extraordinaires, lui produisoit des mûres exquis, qu'il ne vendoit que dans les premières maisons d'Ormuz, où il étoit toujours bien reçu & bien payé. Un voisin, envieux de son petit héritage, & sur-tout de son mûrier, avoit tenté vainement plusieurs fois d'en faire l'acquisition ; la mère d'Aboutaher avoit toujours refusé de le lui vendre, cela le piqua : il résolut de s'en venger. Pour cet effet, il montoit toutes les nuits par-dessus le mur commun, & cueilloit les mûres, de manière que le lendemain Aboutaher n'étoit plus en état d'en fournir à ses pratiques : comme il s'apperçut bientôt de la méchanceté de son voisin, son premier mouvement fut de le guetter & de le tuer à la descente de l'arbre.



LIX. QUART D'HEURE.

IL étoit très-facile à Aboutaher de se défaire de son ennemi, en le faisant passer pour un voleur & en le tuant d'un coup de fleche ; mais il ne put jamais avoir cette cruauté : quoi ! se disoit il, ferai-je mourir cet envieux pour des mûres ? cet arbre me fait vivre, il est vrai, mais ne puis-je travailler & subsister sans son secours ; si mon voisin me vole, tant pis pour lui, il ne fera pas dit que je me venge pour un sujet aussi léger.

Il y avoit, seigneur, plus d'un mois que toutes les nuits, Megmou (c'est le nom de ce voleur de mûres) faisoit le même manège, lorsqu'un soir qu'il pleuvoit extrêmement, l'on heurta à la porte d'Aboutaher ; il courut promptement l'ouvrir, & fut étonné d'y trouver un homme âgé d'environ quarante ans, de très-bonne mine, accompagné d'une espèce de page. Aboutaher, lui dit cet homme, la pluie m'oblige de me réfugier chez toi, fais-moi le plaisir de me donner le couvert, & quelque chose à manger, si tu le peux faire. Aboutaher se sentit saisi de respect à la présence de cet hôte, le reçut de son mieux, & sa mère lui présenta tout ce qu'elle avoit de meilleur ; il se mit à table, voulut

qu'Aboutaher s'assît à ses côtés , &c. lui demanda pendant le repas à quoi il s'occupoit ordinairement. Seigneur , lui répondit ce jeune homme , ma mère , comme vous le voyez , est fort âgée , je lui tiens compagnie , & après avoir satisfait le plus exactement qu'il m'est possible aux préceptes du divin Alcoran , je tâche de l'aider dans son petit commerce ; mais si nous avions du bien suffisamment pour vivre , mon inclination me porteroit à voyager ; rien ne me semble plus avantageux à un jeune homme , & je sens que les plus grands périls ne m'étonneroient pas. L'hôte d'Aboutaher approuva son penchant : je suis trompé , lui dit-il , si tu n'exécutes un jour tes intentions , & si tu ne deviens un voyageur fort extraordinaire ; mais après avoir mangé du pileau que j'ai trouvé excellent , ne me présenteras-tu pas un petit plat de mûres ; tu passes pour avoir les plus excellentes d'Ormuz. Hélas ! seigneur , reprit Aboutaher , je voudrois pouvoir vous en offrir , mais j'ai un méchant voisin qui m'en empêche ; il me les vole toutes les nuits , & je suis sûr qu'en ce moment , il n'y en a pas une sur mon mûrier , en état d'être mangée. L'hôte d'Aboutaher lui demanda s'il ne pouvoit pas l'empêcher de-le voler. Je ne connois qu'un moyen , lui répondit ce jeune homme , c'est del'assommer : je l'aurois déjà fait ,
mais

mais quand je considère combien la vie de l'homme est précieuse devant Dieu, je ne puis me résoudre à l'ôter à mon voisin pour un panier de mûres: cela est vrai, reprit l'hôte, & ces sentimens sont très-louables; mais sans qu'il en coûte la vie à ce fripon, je veux t'en venger d'une manière toute particulière. Alors se faisant conduire au pied du mûrier, il le toucha de sa main, & l'assura que quiconque monteroit dessus, sans sa permission, y resteroit jusqu'au jour terrible du jugement universel, à moins qu'il ne consentît qu'on l'en descendît. Quelque respect qu'Aboutaher eût pour son hôte, il ne put s'empêcher de rire d'une punition qui lui paroissoit aussi ridicule qu'impossible. Cet homme ne s'en scandalisa pas: Aboutaher, lui dit-il, il y a des choses plus incroyables dans notre Alcoran, y ajoutes-tu foi? Ah! seigneur, reprit-il, il ne m'est pas permis d'en douter, & notre souverain prophète étoit trop ami de Dieu, pour avoir mêlé aucun mensonge dans ce livre divin: oui, je les crois avec la foi inaltérable d'un vrai musulman, prêt à perdre la vie pour les soutenir contre les infidèles. Je suis content de toi, repliqua l'hôte, il est peu d'hommes aussi fermes que toi dans sa religion. Reconnois en moi ce prophète dont tu viens de parler, le grand Mahomet, chef & père

de tous les croyans. Ton mûrier te fera bientôt voir l'effet de mes promesses.

A peine, seigneur , notre souverain prophète eut ainsi parlé , qu'il disparut avec son page ; jugez de l'étonnement & de la joie où se trouva Aboutaher ; il courut apprendre cette nouvelle à sa mère qui ne pouvoit y ajouter foi ; elle ne fut convaincue de cette vérité , que lorsque son voisin fut monté le surlendemain sur son mûrier ; il y cueillit toutes les mûres qu'il lui plût , il en remplit son panier ; mais quand il voulut descendre , ses efforts se trouvèrent vains , il resta collé sur l'arbre sans pouvoir se remuer de sa place. Le jour vint , Aboutaher courut à son jardin avec sa mère , il trouva son envieux perché d'une manière à le faire rire ; ses plaintes , ses promesses de ne le plus voler furent vaines , il courut chercher le cadi , & le conduisit chez lui ; il interrogea le voleur qui convint de tout , & ayant offert sur le champ de rendre la valeur de toutes les mûres , Aboutaher consentit qu'il descendît de dessus l'arbre , ce qu'il exécuta avec joie , il paya les mûres , & fut encore condamné par le cadi , à recevoir vingt coups de bâton sur la plante des pieds , & à une très-sévère amende.

Une aventure aussi extraordinaire fit grand bruit dans Ormuz ; personne ne fut assez hardi

pour venir dérober par la suite les mûres d'Aboutaher, & ce bon Musulman jouissoit tranquillement du produit de son petit jardin, lorsqu'un matin, allant pour cueillir ses mûres, il entendit quelqu'un pousser de profonds soupirs de dessus son mûrier, sans y appercevoir personne.

LX. QUART D'HEURE.

QUEL fut, seigneur, l'étonnement & la frayeur d'Aboutaher, aux plaintes qui partoient de dessus son mûrier ! qu'entends-je, s'écria-t-il, qui est-ce qui se plaint ici ? Hélas ! lui répondit une voix fort touchante, c'est une malheureuse Ginne (1) qui se trouve arrêtée sur cet arbre par un accident des plus extraordinaires. Es-tu, lui demanda Aboutaher, de ces génies bienfaisans, amis des fidèles croyans, ou bien de ces anges réprouvés, qui par leur désobéissance ont mérité d'être privés pour toujours de la vue de leur souverain Créateur ?

(1) Esprit élémentaire, ou intelligence de celles que les orientaux croient avoir été créés de dieu, de la matière d'un feu ardent & bouillonnant, avant qu'il eût résolu de créer l'homme.

J'adore le vrai Dieu , reprit la Ginne , je suis ennemie mortelle d'Eblis (1) prince des Anges de ténèbres , & j'allois même en ce moment empêcher l'effet de ses persécutions envers une princesse des isles de Celèbes , lorsque je me suis sentie retenue sur ce mûrier par un pouvoir surnaturel. Tu as raison , reprit Aboutaher , d'appeller le pouvoir surnaturel , puisque c'est notre grand prophète lui-même qui m'a donné celui d'y arrêter jusqu'à la fin du monde , qui-conque y montera sans ma permission ; mais je ne veux point m'en servir contre toi ; & puisque tu ne t'emploies qu'à faire du bien , pars , exécute tes bonnes intentions. Je vais partir , répondit la ginne ; mais je veux te récompenser du plaisir que tu viens de me faire ; ramasse cette branche que je viens de casser à ton mûrier : Aboutaher obéit , alors la Ginne paroissant dans

(1) Hussain Vaïez , dans son interprétation persane de l'Alcoran sur ces mots , *fazsageiadou illa Eblis abba* , qui signifient , & ils l'adorent , excepté Eblis , qui refuse de le faire , dit que les anges ayant reçu un commandement exprès de dieu de se prosterner devant Adam ; ils y satisfirent tous , à la réserve d'Eblis , qui refusa d'obéir ; & il ajoute ces paroles : excepté Azazel , créature de l'ordre & de l'espèce des gînnes , qui sont des esprits ou génies , lequel fut depuis surnommé Ibba & Eblis , à cause de sa désobéissance , & parce qu'il n'a plus rien à espérer de la miséricorde de dieu.

sa forme naturelle, elle lui fit voir le plus beau visage qui fût sur la terre. Aboutaher la regardoit avec admiration, lorsqu'elle lui parla ainsi : je fais que tu as toujours eu une forte passion de voyager, qui n'a été balancée jusqu'à ce jour que par le désir de ne point quitter ta mère ; je vais accorder ton devoir avec ton inclination ; quand tu tiendras cette baguette en main, tu n'auras qu'à souhaiter d'être en tel lieu de la terre que tu voudras, tu y feras transporté sur le champ. Aboutaher, après avoir remercié la Giane qui disparut dans le moment, courut porter cette nouvelle à sa mère ; elle ne put s'empêcher d'en rire ; mais elle fut bientôt contrainte d'y ajouter foi, lorsque son fils ayant voulu faire l'épreuve de sa baguette, souhaita d'être transporté à Medine ; à peine eut-il témoigné l'envie qu'il avoit de visiter le tombeau de notre saint prophète, que partant comme un éclair, elle le perdit de vue, & en moins de quatre minutes, il se trouva dans la sainte Mosquée. Il y fit ses prières, & alla ensuite sur la sainte montagne faire le sacrifice du mouton ; il passa delà à la Meque, prit de bons certificats de son voyage, & ayant souhaité de revenir à Ormuz, il se retrouva avant le coucher du soleil dans sa maison, où sa mère ne put douter qu'il n'eût pas fait ce voyage.

Aboutaher, seigneur, voyagea de cette sorte pendant plusieurs années, il revenoit toujours coucher à Ormuz; mais enfin, sa mère étant morte, il ferma la porte de sa maison, & n'y revenoit que dans le tems des mûres, qu'il vendoit toujours à son ordinaire aux dames de la première condition. Comme par une conduite extrêmement sage, & par sa frugalité, il vécut près d'un siècle, il n'est pas mal aisé de concevoir qu'il lui étoit arrivé des aventures bien extraordinaires pendant un si grand nombre d'années, & que personne n'étoit mieux instruit que lui de toutes les aventures singulières de son tems. Aussi prit-il un extrême soin de les écrire; mais la négligence de ceux entre les mains de qui tomba ce manuscrit, n'est pas pardonnable, ils en firent si peu de cas, qu'ils le vendirent à un épicier d'Ormuz qui en enveloppoit toutes les marchandises qu'il débitoit en détail. Je me reposois, il y a un an, dans sa boutique, lorsque je trouvai un feuillet de ce trésor inestimable dont je connoissois de réputation l'auteur; je lui achetai pour peu de chose tout ce qui lui en restoit; mais, seigneur, ce manuscrit est si informe & si rempli de lacunes, qu'hors l'histoire que je viens de vous raconter, & cinq ou six autres où il y a peu de feuillets à redire, tout le reste n'a aucune liaison,

Ah ! quel dommage , mon cher Ben-Eridoun , dit Schems-Eddin , qu'un livre si rare soit perdu , ou soit aussi défectueux ; toutes les richesses de la terre ne pourroient payer un semblable manuscrit , & que j'ai eu de plaisir au récit de la vie de ce fameux voyageur ! Si quelque une des histoires de cet ami de notre grand prophète se trouve présente à ta mémoire , raconte-la moi , je te prie , j'ai une extrême impatience d'entendre quelque récit de cet homme si rare dans son tems. En voici une , seigneur , continua Ben-Eridoun ; mais comme le nom du calife , sous lequel elle est arrivée , est effacé dans le manuscrit d'Aboutaher , je ne puis vous dire quel il étoit , & cela n'est pas fort essentiel à cette histoire.

Histoire de Neroux & de Munaz.

UN calife de la maison des Abassides (1) , prince très - renommé pour sa justice , s'étant un jour égaré à la chasse aux environs de Bagdad , erra toute la nuit dans une épaisse forêt ; il avoit

(1) On compte trente-sept califes de cette race , dont le premier s'appeloit Abboul-Abbas-Saffahi , & le dernier , Mostazem.

été obligé , à la pointe du jour , d'attacher son cheval par la bride , & de se jeter sur une espèce de gazon , pour y prendre quelque repos lorsqu'il fut interrompu par les plaintes assez aigres d'une femme. Malheureuse Eve , s'écria-t-elle , pourquoi es-tu cause de ma misère ? ne pouvois-tu t'abstenir de défobéir à ton maître ? & faut-il que je porte la peine de ton incontinence ? A ces paroles si outrageantes pour notre première mère , un homme qui paroissoit le mari de cette femme y ajouta celle-ci : ce n'étoit pas assez , ingrate , de contrevenir aux ordres de ton souverain , il falloit encore par tes séduisantes caresses que tu plongeasses l'homme dans un abîme de malheurs ! Perfide Adam , pourquoi ton peu de résistance me coûte-t-il tant de peines & de travaux.

Le calife , aussi surpris qu'on puisse l'être , s'approcha de ces deux personnes que son abord imprévu effraya fort : pourquoi blasphêmez-vous ainsi , leur dit ce prince , & loin de louer le seigneur de l'état d'innocence où vous êtes , quelle raison vous oblige à reprocher à vos premiers pères une faute dont ils ont été punis si rigoureusement ? Que m'importe , reprit brusquement la femme , qu'ils l'aient expiée par une longue pénitence ; que n'avoient-ils assez de force d'esprit pour résister à une si légère

tentation ; leur sensualité me coûte mon repos , & quelle faute ai-je commise pour être exposée tout le jour aux injures du tems ? Sans avoir égard à aucune saison , il faut , pour vivre très-médiocrement , que nous gagnions notre vie à couper & à porter du bois à la ville ; s'ils n'avoient pas désobéi à Dieu , nous n'aurions pas besoin de nous donner tant de peine. Ma femme a raison , reprit le mari , s'ils avoient résisté à leur appétit sensuel , je ne serois pas obligé de travailler aujourd'hui comme un misérable , la terre nous fourniroit de tout abondamment ; les saisons dans une température égale , nous feroient supporter sans nous plaindre , le chaud & le froid ; enfin , je serois aussi content & aussi oisif que le calife de Bagdad.

LXI. QUART D'HEURE.

LE souverain commandeur des croyans , ne pouvant s'empêcher d'admirer le ridicule caprice de ces bucherons , se fit aussi-tôt connoître à eux ; je suis ce même calife dont vous enviez le sort , leur dit-il , suivez-moi jusque dans mon palais , je veux en un moment changer votre fortune , & la rendre si brillante que tout l'Orient en sera étonné.

Nerouz & Munaz (c'est ainsi que l'on nommoit le bucheron & sa femme) pensèrent mourir de joie à une nouvelle si peu attendue , & si éloignée de toute vraisemblance ; ils jetèrent leurs outils loin d'eux , & se prosternant le visage contre terre , ils embrassèrent , avec des larmes de tendresse , les pieds de leur bienfaiteur qui les releva aussi-tôt : ils prirent la bride de son cheval , & le conduisirent dans la route du bois qui alloit à la ville ; ils marchaient si légèrement qu'ils ne touchoient presque pas la terre. A peine furent-ils arrivés à Bagdad , que le calife ayant donné ses ordres , on conduisit aux bains Nerouz & Munaz , & on les mit en état de paroître devant toute la cour , vêtus d'habits les plus superbes. Le bucheron étoit bel homme , âgé au plus de trente-cinq ans ; pour sa femme , quoiqu'elle eût les traits assez réguliers , elle avoit quelque chose de rude dans la physionomie qui ne revenoit pas , & ils étoient l'un & l'autre embarrassés de leurs figures , qu'ils apprêtoient à rire à tous les courtisans ; enfin , seigneur , le calife étant arrivé dans la salle où se jouoit cette comédie , chacun reprit son sérieux. Ce prince , après avoir embrassé Nerouz , le déclara son premier visir , voulut qu'il eût son appartement dans son palais , & l'ayant fait passer dans un grand cabinet où exhaloient les odeurs les plus

exquises , il lui ordonna de se mettre à table avec Munaz , & le fit servir par ses propres officiers. Le bucheron & sa femme ne pouvoient revenir de leur surprise ; ils croyoient rêver ; mais s'accoutumant peu à peu au respect & aux soumissions des plus grands seigneurs , ils s'imaginèrent que tous ces honneurs leur étoient dûs , & en devinrent d'un orgueil insupportable. Le calife prenoit un plaisir infini à voir Nerouz & Munaz jouer si ridiculement leurs personnages ; mais voulant les éprouver , il profita d'une légère indisposition de la bucheronne pour les faire manger à leur petit couvert : on les servit aussi somptueusement qu'à l'ordinaire , avec cette différence seulement que le plat du milieu étoit couvert. Munaz voulut d'abord y porter la main , mais l'officier du calife la lui arrêtant , lui dit de la part de son maître , qu'il leur étoit défendu , sous peine de la vie , de toucher à ce plat , & que ce monarque vouloit éprouver leur obéissance dans une chose de si petite conséquence. Cette défense surprit Munaz , cependant elle fit bonne contenance devant cet officier , qui se retira pour les laisser seuls & en liberté.

A peine cet homme fut-il hors de leur présence , que la bucheronne perdant entièrement l'appetit , se mit à rêver profondément, Nerouz,

qui mangeoit sans distraction , ne s'aperçut pas d'abord de la tristesse de sa femme ; mais ensuite voyant la figure qu'elle faisoit : Eh quoi ! Munaz , lui dit - il , est-ce l'ordre du calife qui vous rend si rêveuse , & n'avez-vous pas assez d'autres plats sur cette table pour contenter votre goût , sans vous attacher à vouloir goûter de celui qui est couvert ? Cela est vrai , dit Munaz , mais je ne puis souffrir l'injustice du calife : pourquoi nous gêner ainsi par pure fantaisie ? Il est le maître , reprit le nouveau visir , ne nous comble-t-il pas de ses faveurs sans que nous l'ayons mérité ? de misérables que nous étions ; ne nous élève-t-il pas , pour ainsi dire , sur le trône par sa seule bonté ? J'en conviens , interrompit Munaz , mais j'oublie en ce moment toutes ses graces , il nous les fait acheter trop cher , c'est un tyran. Enfin , seigneur , Nerouz eut beau vouloir faire entendre raison à sa femme , il la trouva toujours opposée à ses conseils : il lui représenta vainement les délices dans lesquels ils vivoient , & la juste colère du calife , quand il apprendroit sa désobéissance ; Munaz fut toujours obstinée dans sa résolution ; & comme elle avoit beaucoup d'ascendant sur son mari , elle fit si bien par ses larmes & par ses caresses , qu'elle le mit de son parti.

LXII. QUART D'HEURE.

QUELQUE complaisance que Nerouz eût pour sa femme, la crainte du châtiment le retenoit, il n'osoit toucher au plat; mais Munaz prenant la parole: que crains-tu, lui dit-elle, en allant fermer la porte au verrou, nous sommes seuls, personne ne peut nous voir, & je ne veux que contenter ma curiosité en découvrant ce mystérieux plat. Je ne puis plus résister à vos justes plaintes, s'écria le nouveau visir: en effet, le calife n'a pas besoin de nous faire cette ridicule défense; alors l'un & l'autre mettant la main au couvercle du plat, ils ne l'eurent pas plutôt levé, qu'une demi-douzaine de souris, en sortant brusquement, s'échappèrent de cette prison, & courant par la chambre, trouvèrent moyen de disparaître à leurs yeux.

Quel fut l'étonnement du bucheron & de sa femme, ils tombèrent sur leur sofa presque sans aucun sentiment; mais ensuite Nerouz revenant à lui, appliqua à Munaz un si furieux soufflet, qu'il la mit tout en sang. Perfide, s'écria-t-il, voilà l'effet de ta curiosité, nous allons éprouver la colère du calife, & nous la méritons bien.

A peine , seigneur , continua Ben - Eridoun , le bucheron avoit achevé ces mots , que les portes de la salle furent enfoncées , & que le calife , qui d'une tribune couverte de gaze , avoit écouté Nerouz & sa femme , entra avec des yeux où l'on voyoit paroître une extrême fêvérité. Malheureux bucheron , dit-il à Nerouz , & toi , femme indiscrette , est-ce ainsi que vous respectez mes ordres souverains ? Etiez - vous déjà las de la vie délicieuse que vous meniez dans mon palais ? Quoi ! vous n'avez pas la force de résister à une foible tentation , & la peine de la mort dont je vous ai fait menacer , n'a pas été capable de vous détourner de votre curiosité , après vous avoir l'un & l'autre comblés de mes bienfaits ? Je suis donc un tyran , insolens que vous êtes ? vous avez été assez téméraires pour blasphêmer contre vos premiers pères , & les maudire à cause de leur désobéissance , & vous vous rendez encore plus criminels & plus ingrats ; vils insectes de la terre , vous n'êtes nés que pour y ramper ; je vous avois trop élevés , mais votre mort. . . . Ah ! seigneur , s'écria Nerouz en se jetant aux pieds du calife : à l'exemple de notre première mère , ma femme m'a séduit ; nous méritons les punitions les plus fêvères ; mais sommes - nous dignes de votre colère ? Oui , perfides , vous méritez la mort ,



*Malheureux Bucheron, et toi femme indiserete, est-ce ainsi
que vous respectez mes ordres Souverains ?*



reprit le souverain commandeur des croyans ; ce n'est point la qualité du crime qui vous rend coupables , c'est votre extrême ingratitude : de vils bucherons que je tire d'une affreuse misère , que je place dans le plus haut degré d'honneur , que j'accable de biens , me défobéissent dans un commandement aussi léger , au péril de leur vie. Que feroit-ce donc s'il y alloit de la mienne , & que ma tête dépendît d'un secret que je vous eusse confié , je serois déjà la victime de votre indiscretion : mais je veux avoir encore pour vous plus de bontés que vous n'avez eu d'ingratitude : allez , misérables , je vous donne la vie , fuyez de ma présence , rentrez dans le néant dont je vous ai tirés , que le souvenir d'un bonheur dont vous avez joui si peu de tems par votre faute , soit votre seule punition.

Alors , seigneur , le souverain commandeur des croyans ayant fait dépouiller Nerouz & Munaz de leurs riches habillemens , il leur fit rendre ceux avec lesquels ils étoient arrivés à la cour ; & les ayant fait reconduire dans le bois , au même endroit où ils les avoit rencontrés , ils y trouvèrent leurs outils avec lesquels ils recommencèrent à travailler pour gagner leur vie , & ne donnèrent pas un coup de coignée , que leurs soupirs & leurs larmes ne marquas-

sent le repentir amer qu'ils avoient de leur désobéissance.

Voilà, seigneur, une des histoires du manuscrit d'Aboutaher; heureux, si elle peut avoir délassé quelques momens votre auguste majesté. Elle m'a fait un extrême plaisir, dit alors Schems-Eddin; soit qu'elle soit vraie, soit que ce ne soit qu'une allégorie, elle y peint naïvement l'ingratitude de presque tous les hommes. Il y en a peu qui ne murmurent contre la désobéissance de notre premier père, & tous auroient fait comme lui; les plus grands bienfaits font les plus grands ingrats. Ben-Bukar, le traître Ben-Bukar, n'en est-il pas un exemple remarquable; je lui donne ma sœur en mariage, je lui confie l'administration de mon royaume, pendant mon voyage de la Meque: que pouvoit-il souhaiter de plus? & le scélérat, pour prix de tant de bontés, poignarde ma mère & son épouse, & me prive de la lumière du jour. Mais, mon cher Ben-Eridoun, je ne fais pas attention que je viens encore de te mortifier, en faisant une application de l'ingratitude de Nerouz à celle de Ben-Bukar: ingénieux à me tourmenter moi-même, la moindre circonstance me rappelle mes malheurs passés; mais ç'en est fait, soumis aux ordres sacrés de la providence, je ne veux plus me livrer à ces affligeantes réflexions, ou
du

du moins elles ne feront plus d'impression fur mon cœur. Pourfuis donc , mon cher visir , comme tu as commencé , & fi tu te reffouviens de quelqu'autre hiftoire d'Aboutaher , tu m'obligeras de me la raconter. Je vais vous obéir ; feigneur , reprit Ben - Eridoun , & je le ferai avec d'autant plus de confiance , que votre majesté m'affure qu'elle fera désormais indifférente fur les réflexions qui pourroient augmenter fa douleur ; alors il parla ainfi au roi d'Aftacan.

Hiftoire de Mahalem , roi de Borneo.

MAHALEM , roi de Borneo (1) , aimé & respecté de fes fujets & de fes voifins , vivoit dans un bonheur parfait avec la princesse Aydin , fon épouse , lorsque par une fatalité du fort à laquelle font fousmis assez souvent les princes qui règnent dans tout l'orient , il fe vit détrôné par un chef de voleurs arabes , nommé Cahamy , c'est-à-dire , fils de l'enfer. Ce scélérat , dont Mahalem avoit mis la tête à prix pour les brigandages qu'il exerçoit dans fes états , avoit

(1) Cette île a quatre cens lieues de tour , & la capitale s'appelle Borneo.

profité d'une fête que ce monarque donnoit à son peuple pour célébrer le jour de sa naissance. Il savoit que dans les réjouissances publiques l'on quittoit les armes pour se livrer au plaisir, & ne doutant pas qu'il ne lui fût facile de s'emparer de Borneo, il avoit si bien pris ses mesures, que, quelques efforts que pût faire Mahalem pour s'opposer à cette usurpation, il se rendit le maître de cette ville en moins de quatre heures. Le peuple & les soldats, enivrés d'eau-de-vie, étoient hors de défenses, & le roi ayant vu périr à ses côtés les plus braves de ses officiers, & jugeant qu'il y auroit de la témérité à soutenir seul un combat tout-à-fait inégal, crut devoir se conserver pour une épouse qu'il aimoit avec la dernière tendresse ; & rentrant promptement dans son palais, il n'eut que le tems de se saisir de quelques pierreries, de sortir avec Aydin par un souterrain qui rendoit dans la campagne, vers le rivage de la mer, & de se jeter avec elle dans une légère barque dont il coupa les cordages.



LXIII. QUART D'HEURE.

PENDANT que Cahamy remplissoit d'horreur & de carnage la ville de Borneo , le triste & désolé Mahalem , aidé de la reine son épouse , ramoit de toutes ses forces pour s'éloigner d'un lieu où il jugeoit bien que Cahamy venoit de jurer sa perte ; aussi ce scélérat comptant sa victoire imparfaite , puisque le roi lui étoit échappé , entra dans une telle fureur , qu'après avoir donné les ordres nécessaires pour le poursuivre , il fit massacrer en sa présence , non-seulement tout ce qui se trouva en état de porter les armes , mais encore les enfans au - dessus de cinq ans.

Quelque diligence que fissent les gens de Cahamy pour joindre Mahalem , il leur fut impossible de l'atteindre , ou , pour mieux dire , la providence qui en ordonnoit autrement , leur fit prendre des routes si opposées à celle de ce prince , qu'ils revinrent tous sans en avoir pu découvrir aucune nouvelle. Ce prince cependant s'éloignoit avec sa triste épouse d'un pays où l'on ne voyoit plus régner que la fureur & la rage ; les vents favorables ne les eurent pas plutôt mis hors des atteintes de l'usurpateur , que quittant

leurs rames pour un moment, ils s'embrassèrent avec une extrême tendresse. Aydin versoit des larmes en abondance : qu'allons-nous maintenant devenir , mon cher époux , lui dit-elle ? tristes jouets des flots , pouvons-nous jamais espérer de vivre sans aucune provision sur un élément aussi inconstant ; préparons - nous donc courageusement à la mort : quelque horreur que l'on ait ordinairement pour elle , je l'envisage sans effroi , puisque je ne puis périr qu'avec vous , & que j'aurois du moins la foible consolation de ne vous point survivre.

Mahalem , pénétré de ces tendres sentimens , ne put refuser des larmes à l'état déplorable où il se voyoit réduit ; mais honteux de s'abandonner ainsi à lui-même : adorable Aydin , dit-il à la reine , l'homme ne peut suspendre d'un seul moment l'exécution des décrets divins qui ordonnent & disposent de toutes choses. L'heure du plus puissant des rois est marquée comme celle du plus vil esclave ; tous les illustres monarques n'ont-ils pas échangé leurs trônes contre des cercueils ; leurs plus superbes palais ne sont-ils pas ensevelis maintenant sous leurs ruines. Si vous voulez savoir ce que sont devenus ces magnifiques édifices de Salomon , interrogez les vents , ils vous répondront que tout ce que ce grand prince a possédé s'est

évanoui, que toutes nos richesses, nos palais disparoîtront un jour, & que ce jour fatal nous avertit incessamment que la cendre & la poussière est notre seul fonds & notre dernière demeure : nous avons été maîtres d'un assez grand pays dont nous nous voyons aujourd'hui privés : Dieu veut nous éprouver, & peut-être que demain, par une heureuse vicissitude, nous serons plus puissans que nous n'étions hier : résignons-nous donc à ses suprêmes volontés, & prions le grand prophète qu'il nous préserve seulement de lui être jamais infidèles.

A peine Mahalem avoit ainsi parlé, qu'il s'éleva un vent si violent, qu'obligés de quitter les rames, ils s'abandonnèrent à la providence, qui après les avoir fait errer pendant près de deux jours, les jeta à bord d'une isle, où la nature sembloit avoir épuisé toutes ses beautés.

La faim que souffroient le prince & son épouse ne leur permit pas d'abord d'y faire attention : après avoir fait un court remerciement au prophète, ils sautèrent sur le rivage qui étoit tout couvert d'arbres dont les fruits étoient délicieux & rafraîchissans ; & après avoir réparé l'épuisement où ils étoient, ils entrèrent plus avant dans ce lieu qui leur parut semblable à la description du jardin d'Eden. On ne voyoit aucune trace d'hommes dans cette isle char-

mante : les animaux farouches n'y habitoient point , tous ceux qui y faisoient leur résidence étoient sans défense , & le prince , avec son arc & ses flèches , en abbattoit autant qu'il lui étoit nécessaire pour se nourrir , & les faisoit ensuite cuire avec du feu qu'il tiroit des veines des cailloux. Une fontaine d'eau douce qui couloit au pied d'un palmier y détermina leur demeure , qu'ils entourèrent d'une espèce de palissade de branches coupées avec un marteau d'armes qui avoit servi au prince dans le combat contre Cahamy. Quelque délicieux que fût ce séjour , Mahalem & la reine commençoient à s'y ennuyer , leurs habits s'usoient , & ils n'avoient de ressource contre leur nudité , que dans les peaux de chèvres qu'ils tuoient. Pour surcroît d'affliction , Aydin se trouva grosse : quel sujet de tristesse ! elle étoit encore en cet état , lorsqu'un jour elle s'endormit sur le bord de la mer entre les bras de son mari. Elle portoit ordinairement un bracelet orné de pierreries , entre lesquelles étoit un rubis d'une grosseur extraordinaire & d'un prix inestimable ; elle l'avoit ôté de son bras , & le tenoit dans sa main , lorsque le sommeil s'empara de ses sens. Mahalem le considéroit avec assez d'attention , quand un oiseau de proie qui le prit apparemment pour quelque morceau de chair crue ,

fondit dessus & l'enleva dans ses ferres. Le roi ayant fait alors un cri qui réveilla la princesse son épouse, il se saisit promptement de son arc, suivit l'oiseau, & l'ayant joint dans un endroit de l'isle qu'il n'avoit pas encore parcouru, il le perça d'une de ses flèches, & le vit tomber presque à ses pieds, dans une espece de citerne sèche, que la nature seule sembloit avoir formée.

LXIV. QUART D'HEURE.

QUOIQUE le roi & la reine de Borneo dussent être médiocrement touchés de la perte de ce bijou qui leur étoit peu nécessaire en l'état où ils étoient, ils crurent devoir le retirer du lieu où il étoit tombé, ils y descendirent l'un & l'autre avec assez de peine; & après l'avoir ramassé, ils furent extrêmement surpris de voir au fond de cette citerne, une grande pierre carrée, à laquelle étoit attaché un anneau d'or; comme cette pierre étoit fort mince, ils la levèrent aisément & trouvèrent dessous, un escalier de marbre blanc, qui les conduisit dans un salon très-simple, qui communiquoit à quatre grands cabinets, dans chacun desquels il y avoit dix vases d'or de quatre pieds de haut. Le roi & la

reine étoient dans un étonnement fans égal ; ils examinèrent ces lieux charmans avec une extrême attention , & ne se lassant pas de les parcourir , ils passèrent dans un jardin dont le parterre étoit émaillé des fleurs les plus vives ; ils n'eurent pas fait cent pas , qu'ils apperçurent un berceau d'orangers dont l'odeur les attira de ce côté ; mais , seigneur , quelle fut leur joie , quand ils y virent un homme d'une figure majestueuse , qui dormoit paisiblement sur un petit lit de gazon , à côté d'une fontaine , dont les eaux étoient extrêmement claires ; ils furent d'abord tentés d'interrompre son repos ; mais le respect les en empêchant , ils attendirent son réveil avec impatience.

Il y avoit plus d'une heure que Mahalem & la reine étoient auprès de cet homme , lorsqu'il ouvrit les yeux. Il fut d'abord étonné , mais les regardant ensuite avec beaucoup de douceur : qui que vous soyez , leur dit-il , vous ne pouvez assez louer le souverain créateur des êtres visibles & invisibles , d'avoir adressé vos pas en ces lieux inconnus au reste des hommes : c'est en vain que le fameux monarque d'Houlcarnein (1) chercha ce séjour enchanté , c'est

(1) Les historiens orientaux disent qu'il y a eu deux Alexandres , tous deux surnommés d'Houlcarnein , c'est-

en vain qu'il employa presque tout le tems de sa vie à parcourir le monde pour trouver cette fontaine d'immortalité que vous voyez. Dieu qui la cache à tous les mortels , ne voulut point la lui faire voir , & vous accorde aujourd'hui une grace dont peu de vos pareils sont dignes.

Le roi de Borneo & son épouse , surpris de ce discours qu'ils avoient écouté avec une admiration respectueuse , alloient se prosterner aux pieds de ce vénérable vieillard , le prenant pour le prophète Elie , lorsque s'apercevant de leur dessein , il les empêcha de l'exécuter. Je suis un homme comme vous , leur dit-il , mes chers enfans , & si ma naissance & ma vie ont quelque chose d'illustre , je ne dois pas en tirer vanité , la gloire en appartient à Dieu seul , c'est lui qui a favorisé mes armes , c'est lui qui s'est servi de mon bras pour exterminer l'impie

à-dire , aux deux cornes : ce surnom vient des deux cornes du monde , c'est-à-dire , l'orient & l'occident ; que ces deux conquérans ont subjugués ; celui dont il est ici parlé , est le plus ancien. Il chercha long-tems inutilement cette fontaine dans la région ténébreuse. L'autre Alexandre est appelé Roumi , c'est-à-dire , le Grec. Au reste , cette fontaine d'Elie ou d'immortalité est très-fameuse dans les romans de l'orient , & c'est d'où les nôtres ont pris la fontaine de Jouvence , dont l'eau produit les mêmes effets.

378 LES MILLE ET UN QUART D'HEURE ;
d'Hohak (1). Permettez, seigneur, que je vous interrompe pour un moment, dit alors Mahalem à ce vieillard : comment est-il possible que vous ayez exécuté de si grandes choses ? Nos auteurs prétendent que l'on ne trouve que deux générations entre Adam & d'Hohak ; il y a un nombre infini de siècles que ces grands hommes ne sont plus ; & si nous devons en juger par les apparences, vous êtes encore en vie. Votre raisonnement seroit juste, reprit ce majestueux vieillard, si je n'avois commencé à vous parler de cette fontaine, dont les effets sont aussi rares que surprenans, puisqu'elle conserve ceux qui boivent de son eau, dans l'âge qu'ils ont lorsqu'ils arrivent en ces lieux, & qu'elle les exempte de toutes infirmités & de la mort même. Mais avant de satisfaire votre curiosité, permettez que je vous demande par quelle aventure vous vous trouvez en ces lieux.

Mahalem raconta ses malheurs à peu près, seigneur, comme je viens de vous en faire le récit, & ce vénérable vieillard lui parla ensuite en ces termes.

(1) Ce monarque étoit le cinquième de la première dynastie des rois de Perse. Presque tous les principaux faits de cette histoire sont rapportés dans Khondemir, un des premiers auteurs d'entre les orientaux.

Histoire de Feridoün, fils de Giamchid.

SI nos ennemis gravent sur le diamant les injures qu'ils peuvent avoir reçues de nous , nous devons écrire sur la poussière de l'oubli , les outrages qu'ils nous ont faits , & laisser à Dieu seul le soin de notre vengeance ; en suivant cette maxime , vous ne devez point douter que vous ou vos descendans ne remontiez un jour sur un trône qu'occupe si injustement le perfide Cahamy ; & c'est par cette résignation parfaite aux souverains décrets du ciel , que je suis parvenu à jouir dans ces lieux paisibles d'une tranquillité qui ne peut être troublée par les hommes.

L'on me nomme Feridoün , fils du grand Giamschid (1) , l'un des premiers héros qui gouvernèrent la Perse dans le tems que ces peuples étoient appelés Pischdadiens. Un jour que mon père revenoit de la chasse des environs

(1) Ce nom signifie , en langage persan , le vase du soleil. Ce monarque étoit le quatrième roi de la première dynastie des rois de Perse , appelés Pischdadiens. Pischdad , qui signifie , en persan , bon justicier , a été le surnom d'Houschenk , deuxième roi de cette dynastie , dont les

d'Estekhar (1), il survint un orage si terrible , que son cheval ayant été effarouché d'un coup de tonnerre, l'emporta malgré lui dans une forêt très-épaisse , dans laquelle on racontoit qu'il arrivoit souvent des aventures fort extraordinaires : ce cheval étoit parti avec tant de rapidité , qu'aucun des officiers de Giamschid n'avoit pu le suivre. Quoique ce monarque n'eût jamais connu la peur , il ne laissa pas d'être ému , lorsque la nuit approchant , il entendit les hurlemens affreux de mille bêtes féroces ; après avoir délibéré quelque tems sur le parti qu'il avoit à prendre , il attacha son cheval à un arbre , sur lequel étant monté , il se crut hors de danger ; mais comme il craignoit que la fatigue de la chasse ne le provoquât au sommeil , & qu'en cet état il couroit risque de fa

successeurs de cette race se sont fait ainsi appeler. Le même Khondemir , dans l'histoire de Giamschid , fait mention de presque tous les faits rapportés ici par Feridoün.

(1) C'est la ville de Persépolis , ville capitale de la Perse , sous les rois des trois premières races. Quelques auteurs prétendent que ce fut Giamschid qui en fut le premier fondateur ; mais la tradition fabuleuse des persans marque que cette ville a été bâtie par les Perri , du tems que le monarque Gian-ben-Gian gouvernoit le monde , long-tems avant le siècle d'Adam.

vie en tombant , il se lia avec sa ceinture à une des plus fortes branches de l'arbre , & ne se crut pas plutôt en sûreté qu'il s'endormit profondément.

LXV. QUART D'HEURE.

A PEINE y avoit-il une heure que Giamschid reposoit , qu'il fut réveillé par les tendres accens d'une voix des plus sonores ; sa surprise fut encore plus grande de voir tout au tour de lui , le bois éclairé par plus de mille fioles de crystal , remplies de vers luisans , suspendues aux branches des arbres , & d'appercevoir la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Il regardoit cela comme un rêve agréable , lorsque cette charmante personne le pria de descendre , & de ne rien appréhender. Ah ! madame , s'écria Giamschid , si ma vie est en sûreté , mon cœur n'y est pas : je sens naître en ce moment la passion la plus vive & la plus respectueuse ; & si un aveu aussi ingénu avoit le malheur de vous déplaire , je ne fais ce que je ne ferois point pour me punir de ma témérité. La dame ayant alors regardé Giamschid fort tendrement , le rassura contre ses vaines frayeurs : elle lui apprit alors qu'elle étoit une de ces créatures

soumises au grand monarque Giannian , que l'on appelle Perri (1) , & qui habitent le Ginnistan ; que ses compagnes , à cause de son extrême beauté , l'avoient nommée (2) Giemal , & que l'ayant vu plusieurs fois à la chasse , elle avoit senti pour lui une telle inclination , qu'elle avoit fait naître la tempête de la veille pour écarter sa fuite , & pouvoir lui expliquer toute sa tendresse.

Giamschid , à une nouvelle si peu attendue , descendit promptement de dessus l'arbre pour se prosterner aux pieds de l'incomparable Giemal ; il en fut reçu avec toutes les caresses possibles , & lui ayant juré une fidélité inviolable , il reçut sa foi , & devint , dans le moment même , époux de cette charmante Ginne. Loin que la possession diminuât sa tendresse pour Giemal , il ressentit encore pour elle de nouvelles ardeurs , & la conjurant , ou de le conduire dans le lieu qu'elle habitoit pour y passer le reste de ses jours , ou de venir prendre sa place sur le

(1) Les Perri sont , dans les anciens romans de Perse , ce que nous appelons dans les nôtres les Fées , & habitent un pays que les orientaux nomment Ginnistan. *Perri* , en arabe , signifie la belle espèce de ces créatures qui ne sont ni hommes , ni anges , ni diables , & que nous regardons comme des esprits follets.

(2) La beauté.

trône de Perse , elle accepta ce dernier parti ; & ne voulant pas être connue pour ce qu'elle étoit , elle prit le nom de Feramak , sous lequel elle regna avec lui pendant un très - grand nombre d'années. Il est inutile , pour suivit Feridoün , que je vous raconte les grandes actions que fit mon père , & les illustres monumens auxquels il fit travailler , toutes nos histoires en parlent avec avantage. Secondé de la belle Feramak , tout ce qu'il exécutoit tenoit du prodige ; & si ses sujets & ses voisins ne pouvoient se lasser de regarder avec admiration sa valeur & sa prudence , ils avoient autant de respect pour la sagesse & la beauté de son épouse.

Une seule chose pouvoit balancer la prospérité de Giamfchid ; Feramak n'avoit encore pu le rendre père ; mais enfin , ce monarque , après s'être rendu le maître de sept grandes provinces de la haute Asie , & avoir joui paisiblement d'un des plus longs règnes , s'enivrant de tant de bonheur , se persuada follement qu'il étoit immortel , & qu'il méritoit les honneurs divins ; & avec d'autant plus de raison , que ce qui manquoit à sa félicité , arriva en ce tems-là ; c'étoit la grossesse de Feramak. Cet illustre reine eut beau gémir de cet aveuglement , & s'opposer à ses extravagances , elle lui repré-

senta vainement que Dieu tout-puissant & seul adorable se vengeroit bientôt de son orgueil. Il fit faire des statues qui le représentoient parfaitement , & les ayant envoyées par tout son empire , il força ses sujets à les adorer.

Ce que Feramak lui avoit prédit n'arriva que trop tôt. Dieu lui suscita bientôt un ennemi terrible ; ce fut d'Hohak , fils de sa propre sœur , qui , prenant pour prétexte l'impiété de ce monarque , se mit à la tête d'une armée formidable , le prit au dépourvu , & remporta une victoire aisée sur un peuple auquel une longue paix avoit fait oublier le métier de la guerre.

Ce fut alors que Giamschid ouvrit les yeux avec douleur : il eut recours à Feramak ; mais cette auguste reine qui lisoit dans l'avenir , & qui étoit forcée par un pouvoir supérieur , de l'abandonner au bras vengeur de Dieu , lui déclara qu'elle ne pouvoit plus lui être d'aucun secours ; que d'Hohak alloit se rendre maître absolu de toute la Perse ; qu'il n'avoit plus d'espérance de conserver sa vie que par une fuite honteuse dans laquelle il ne lui étoit pas même permis d'être sa compagne : que si d'Hohak le trouvoit un jour , il le feroit périr dans les tourmens les plus cruels ; & que pour elle , elle alloit se retirer dans le Ginnistan , où elle

attendoit

attendoit avec soumission que la colère de Dieu fût passée, & qu'il lui marquât le moment auquel le précieux gage de son amour qu'elle portoit dans ses entrailles, pût venger sa mort & punir la tyrannie du cruel d'Hohak.

Après un discours si humiliant pour Giamfchid, elle l'embrassa pour la dernière fois, fondant en larmes, & le conduisant elle-même hors d'Estakar, elle le quitta à l'entrée du bois où elle l'avoit vu la première fois, & se retira dans le Ginnistan avec les autres Perri.

Avant de passer plus avant, continua Feridoïn, il faut, mes chers enfans, que je vous instruisse, si vous l'ignorez, d'un usage assez particulier parmi les Perri. Lorsque quelqu'une d'entre elles a eu commerce avec un mortel, & qu'elle se trouve enceinte, elle ne peut accoucher dans le Ginnistan: il faut nécessairement qu'elle se retire pour cet effet dans le pays où elle a conçu: cela obligea ma mere, quand elle fut grosse de son neuvième mois, de venir faire ses couches dans un village aux environs d'Estakar. Vous savez, sans doute, l'extrême aversion que les Perri (1) ont pour les Dives;

(1) Suivant la mythologie des orientaux, les Perri surpassent en beauté toutes les autres créatures de leur espèce; au contraire les Dives mâles sont méchans &

un de ces mauvais génies des plus laids & des plus malfaisans , nommé Turasch-Nereh , avoit fait son possible pour se faire aimer de ma mère ; n'ayant pu en venir à bout , il chercha tous les moyens de s'en venger , & voulant profiter du tems de ses couches , pendant lequel elle étoit soumise à toutes les infirmités des mortels , il s'approcha du lieu où elle étoit sur le point de me donner la vie , dans le dessein de m'enlever. Ma mère qui n'ignoroit pas ses mauvaises intentions , avoit pris soin de faire brûler dans sa chambre les parfums les plus précieux , sachant que les Dives qui les ont en horreur , se garderoient bien d'en approcher : cela eut son effet , mais ce maudit génie prit d'autres mesures pour me perdre.

D'Hohak revenant fort altéré de la chasse , passoit devant cette maison où je venois de naître , lorsque Turasch-Nereh , sans se rendre visible , lui cria à l'oreille que son successeur , & celui qui le détrôneroit , venoit de naître dans cette cabanne. L'usurpateur aussi effrayé que surpris de ce prodige , fit appeller la maîtresse de cette demeure champêtre ; il apprit d'elle qu'une femme venoit dans le moment

fort laids , & font continuellement la guerre aux Perri ;
qui les éloignent d'eux par des parfums.

même de donner la naissance à un garçon ; & montant brusquement dans sa chambre , il se faîsit de moi , me prit par une jambe , tira son sabre , & m'alloit sacrifier à sa jalouse rage ; quand un coup de tonnerre lui coupa le poignet de la main gauche , & le fit tomber comme mort.

LXVI. QUART D'HEURE.

D'H O H A K ne mourut pas du coup de tonnerre ; trois ou quatre de ses officiers , empressés uniquement à le secourir , lui mirent promptement le bras dans un sac de son ; on le transporta en diligence dans Estakar , sans songer ni à sa mère ni à moi , & ce ne fut qu'après que cet impie fût revenu tout-à-fait à lui , que blasphémant contre le ciel , il ordonna que l'on courût en diligence se faîsir de cette femme & de son enfant.

Pendant que l'on étanchoit le sang de son poignet , & que l'on y appliquoit les remèdes convenables , on courut promptement au village où je venois de naître ; mais ses ordres furent donnés trop tard. Feramak , qui avoit pensé me voir périr par la malignité de Turasch-Nereh , venoit de prendre ses précautions pour

empêcher que je ne risquasse davantage de perdre la vie. Après m'avoir promptement parfumé , elle me prit entre ses bras , & se transporta en un moment dans une caverne qui étoit aux environs d'Estakar , où elle attendit qu'elle fût en état de pureté , pour pouvoir rentrer dans le Ginnistan.

En vain donc les émissaires de d'Hohak arrivèrent au village où j'étois né , ils apprirent avec surprise que nous en étions partis d'une manière fort extraordinaire. Ne doutant pas que le ciel , qui m'avoit préservé de la fureur de l'usupateur , ne s'intéressât pour moi , ils coururent lui raconter ce qu'ils venoient d'apprendre , & augmentèrent par-là son désespoir & sa fureur. Après avoir vainement vomi mille blasphêmes affreux , il tourna toute sa rage contre Giamschid. Quelque affermi que ce scélérat parût être sur le trône , comme il savoit que cet illustre monarque étoit toujours tendrement aimé de ses sujets , il ne jouissoit d'aucun repos , & craignoit toujours que par quelque événement imprévu , il ne le chassât à son tour d'un trône qui lui appartenoit légitimement. Voilà , mes enfans , continua Feridouh , en quel état étoit ce cruel usupateur. Les méchans & les impies sont toujours tourmentés par la syndérese ; leurs plaisirs , s'ils en

peuvent goûter , font mêlés d'amertume , & le ver qui les ronge fans relâche , leur met toujours devant les yeux leurs crimes & la punition qui leur est due ; tout leur est suspect , un rien les épouvante , & ils ne goûtent jamais cette douce tranquillité qui est le partage des gens de bien.

Mais revenons à Giamschid , après sa séparation d'avec Feramak. Pénétré de la plus vive douleur , cet infortuné prince ne se vit pas plutôt seul , & sans aucun secours , qu'il reconnut son néant ; il se prosterna le ventre contre terre , s'humilia devant Dieu , & fuyant la colère de d'Hohak , il parcourut presque toute la terre pendant près de vingt ans , exposé le plus souvent à une misère affreuse. C'est ce que j'ai appris de ma mère , qui , si-tôt qu'elle avoit été purifiée , s'étoit retirée dans le Ginnistan avec moi : elle me parloit souvent du malheureux Giamschid , & me recommandoit sans cesse de fuir un orgueil qui avoit mérité devant Dieu une punition si terrible , qu'il ne lui étoit pas seulement permis d'adoucir les peines les plus légères de son époux.

Un jour qu'elle m'entretenoit des bonnes qualités de ce monarque , je la vis tout d'un coup changer de couleur , rester interdite , & ensuite verser abondamment des larmes. Ah !

scélérat, s'écria-t-elle, oses-tu bien tremper tes mains criminelles dans le sang de ton oncle & de ton roi ! arrête, barbare, arrête.... Mais c'en est fait, mon cher Feridoïn, continua-t-elle, (c'est le nom qu'elle m'avoit donné) c'en est fait, Giamschid ne vit plus, il vient de subir les ordres sacrés de la providence. Mais, perfide, tu ne jouiras pas long-tems de ton crime, la mesure est comblée, & tu vas bientôt recevoir la punition de toutes tes impiétés.

Ce discours, mes chers enfans, me surprit extrêmement ; j'en demandai l'explication à Feramak ; elle m'apprit que l'usurpateur ayant inutilement tenté toutes sortes d'artifices pour se rendre maître de Giamschid, avoit eu recours aux plus noires pratiques, & cherché à avoir commerce avec les intelligences, qui par leur orgueil avoient mérité d'être foudroyées de Dieu : que l'un de ces génies mal-faisans qui lui avoit promis de lui livrer Giamschid, venoit d'exécuter ses promesses : que d'Hohak, pour s'assurer le trône, l'avoit fait couper en morceaux avec une cruauté inouïe, & qu'après les avoir jettés au feu, il avoit fait répandre ses cendres au gré du vent ; mais que ce tyran ne porteroit pas loin la punition de ses crimes. En effet, le mauvais génie qui avoit servi sa barbarie, ne la vit pas plutôt satisfaite, qu'il se

présenta devant lui pour en avoir la récompense ; il ne lui demanda pour prix d'un si grand service, que la grace de lui baiser à nud les deux épaules, ce que l'usurpateur lui ayant accordé : si-tôt qu'il l'eut touché de sa bouche envenimée, deux serpens s'y attachèrent, & se nourrirent de sa propre chair.

D'Hohak en ce moment ressentit une si cruelle douleur, qu'il la fit connoître par des cris affreux ; mais le même génie lui ayant enseigné un remède exécrationnable pour adoucir ses maux, qui étoit d'y appliquer tous les jours la cervelle de deux hommes qu'il falloit faire mourir : d'Hohak fit faire sur le champ, avec succès, cette cruelle expérience, sur deux criminels que l'on tira des prisons publiques. Le tyran, qui étoit déjà regardé de ses nouveaux sujets comme un monstre abominable, devint encore plus l'horreur de toute la Perse par ses nouvelles cruautés. Quand l'on eut vuïdé les prisons de criminels, les infâmes ministres se jetèrent sur les innocens ; on les enlevoit de tous côtés, & on les enfermait dans une tour du palais qui étoit destinée à cette indigne boucherie.

Les rues d'Estakar étoient devenues désertes ; chacun craignoit d'être du nombre de ces misérables victimes, destinées à prolonger la vie du plus scélérat de tous les hommes. Mais malgré

les précautions que l'on prenoit pour éviter ce malheur, il arriva que les enfans d'un forgeron nommé Gao (1), furent enlevés : le père, outré de cette violence, cria d'abord au secours ; ensuite, transporté de fureur, il courut par-tout Estakar ; & portant son tablier de cuir attaché au bout d'une perche en forme d'étendard, il assembla en peu d'heures tous ceux que la cruauté du tyran avoit irrités contre lui, & forma bientôt une armée de gens également animés à la vengeance, avec laquelle il força le palais, & tira ses enfans de la tour où ils étoient enfermés.

Cet illustre forgeron, qui étoit d'abord le général de ces troupes, ne voulut point en prendre le souverain commandement, quoiqu'il lui fût offert ; sa modestie le portoit à chercher dans le sang royal, un prince digne de porter la couronne de Perse, & d'en remplir le trône que d'Hohak sembloit avoir abdiqué par sa fuite. Il étoit embarrassé de trouver ce prince, lorsque Feramak, qui savoit le moment que je devois paroître, me transporta

(1) Cet illustre forgeron mérita, par ses grandes actions de valeur & de générosité, que l'empire de Perse passât dans sa famille : car Cobab, père de Khosroës, surnommé Nouschirvan, roi de la quatrième race dynastie, descendoit de lui en ligne directe.

en un instant à la tête de l'armée de Gao ; & s'étant fait connoître pour l'épouse de l'infortuné Giamschid , elle déclara que j'étois fils de cet illustre monarque , que vingt ans d'absence n'avoient point effacé du cœur de ses sujets. Je lui ressemblois si parfaitement , que l'on ne put douter des paroles de Feramak ; ils poussèrent alors mille cris de joie , & m'ayant remis le commandement , & fait publier dans Estakar qu'ils avoient à leur tête le légitime successeur de Giamschid , j'eus en moins de douze heures plus de quatre - vingt mille hommes qui se joignirent à moi. Je profitai de cette conjoncture ; & après m'être fait reconnoître pour souverain de la Perse , je poursuivis vivement l'usurpateur , & l'ayant enfin surpris , je le fis enfermer , par le conseil de Feramak , dans une de ces grottes effroyables de la montagne de Damavend (1) , dont ayant fait boucher l'entrée par de fortes barres de fer , je restai en ces lieux avec une partie de mon armée , jusqu'à ce que l'impie d'Hohak , dévoré par les serpens qu'il avoit attachés aux épaules , eût fini sa vie par des douleurs inexprimables , & qui prenoient leurs sources dans lui-même.

(1) Damavend , ville autrefois comprise dans l'Adherbigian , & qui est aujourd'hui de l'Iraqe persane.

Quand je fus défait de l'usurpateur, je ne songeai qu'à établir une solide paix par toute la Perse; cela n'étoit pas facile, plusieurs grands seigneurs n'ayant pas voulu reconnoître d'Hohak pour leur souverain, s'étoient accoutumés à vivre dans l'indépendance; & s'étant érigés en souverains, s'imaginèrent qu'il étoit de leur honneur de ne se point soumettre à ma domination, & me crurent trop foible pour les forcer à rentrer dans leur devoir. Après avoir fait publier une amnistie pour tous ceux qui reconnoîtroient leurs fautes, qui furent en petit nombre, je fus obligé d'avoir recours aux armes pour contraindre les rebelles, je donnai le commandement de mes troupes au brave Gao, & ayant fait broder son tablier (1) de perles & des plus riches pierreries, je voulus que dorénavant il servît d'étendart aux rois de Perse. Gao, sous ce drapeau, qui fut presque toujours le signal de la victoire, réduisit bientôt tous les révoltés sous mon obéissance. Je leur pardonnai; & ayant fait ferrer cet étendart dans

(1) Ce tablier fut appelé Dirfesc-Gaviani, c'est-à-dire, l'étendart de Gao. Les rois de Perse l'enrichirent tous à l'envie l'un de l'autre, & il fut toujours le signal d'une victoire certaine jusqu'au tems d'Homar, second calife des musulmans, sous lequel il fut pris, & l'armée des persans entièrement défaite.

mon trésor, je commençai à jouir d'une paix tranquille.

Ma mère, qui s'étoit retirée dans le Ginnistan, me venoit voir de tems en tems. Pendant un de ces intervalles, un jour que je me promenois *incognito* avec les feul Gao dans Estakar, & que je passois dans une rue fort étroite, qui répondoit vers les murs de la ville, j'entendis une femme qui faisoit des cris extraordinaires.

LXVII. QUART D'HEURE.

JE connus que ces cris partoient d'une petite maison fort simple, dont à l'instant ayant enfoncé la porte, & y étant entré le sabre à la main, je vis une des plus belles personnes du monde occupée à se défendre des insultes d'un jeune Persan; l'étonnement où se trouva cet homme à notre vue, donna le tems à cette fille de lui arracher un poignard qu'il tenoit à la main, & le lui plongeant dans le cœur: voilà, dit-elle, traître, la récompense due à ton insolence.

Loin de blâmer une action aussi héroïque, après lui en avoir donné mille louanges, j'appris

d'elle qu'elle s'appelloit Bal-Al-Mandeb(1), que son père ayant péri dans les guerres que Gao venoit de terminer , elle s'étoit retirée seule avec une vieille esclave , dans cette maison , où elle avoit vécu jusqu'alors de la vente de quelques pierreries , & que cet insolent , qui étoit un homme du commun , & qui l'avoit vue plusieurs fois , étant devenu amoureux d'elle , après avoir tenté plusieurs moyens pour s'en faire aimer , avoit cru devoir recourir à la force pour contenter sa brutalité ; qu'après avoir poignardé son esclave , elle alloit éprouver sans doute le même sort , si notre présence n'avoit contribué à lui donner assez de vigueur pour se défaire elle-même de ce scélérat.

Je vous avoue , mes chers enfans , que je fus tellement ému , & de la vue & du récit de cette belle personne , que je n'hésitai pas un moment à lui donner mon cœur ; je lui fis connoître sur le champ toute la passion que je ressentais pour elle ; mais se retirant en arrière , & me regardant avec fierté : Qui que tu sois , me dit-elle , crains tout mon désespoir : si tu es assez hardi pour attenter à mon honneur , ce même poignard..... Ah ! divine Bab - Al-Mandeb , m'écriai-je , que vous me connoissiez

(1) En persan , la porte des pleurs.

mal, si vous me croyez capable d'une action aussi lâche. Non, non, pour vous prouver la sincérité de mon cœur, voilà ma main, daignez l'accepter, je vous en conjure, elle n'est pas indigne de vous. Je n'en fais rien, me répondit-elle, les apparences **sont** souvent trompeuses. Il est vrai, répliquai-je alors, puisque sous des habits très-simples, vous voyez à vos pieds le monarque de toute la Perse. Quoi! vous seriez Feridoün, me dit alors cette adorable personne avec une surprise extrême? N'en doutez point, lui répondis-je, en tirant de mon doigt une bague d'un prix extraordinaire: acceptez cet anneau pour gage de ma fidélité, & venez partager avec moi un trône qui vous attend & dont vous êtes si digne.

Cette aimable fille fut si émue en apprenant quel étoit mon rang, qu'elle en tomba dans un évanouissement dont j'eus lieu d'appréhender les suites: malgré le secours que nous lui pûmes donner, elle fut plus d'une heure sans mouvement; & voyant qu'elle étoit toujours au même état, j'ordonnai à Gao de la prendre entre ses bras, & de la porter dans mon palais, où, à force de remèdes, mon premier médecin la fit enfin revenir à elle.

J'étois auprès de cette adorable personne quand elle ouvrit les yeux; j'y lus une inquié-

tude mortelle, & lui baissant la main avec respect : rassurez-vous, madame, lui dis-je, vous êtes dans un lieu où vous ferez la maîtresse absolue, puisque je n'attends que votre aveu pour faire publier par toute la Perse que l'heureux Feridoïn vient de lui donner une reine. Ah ! seigneur, s'écria Bab-Al-Mandeb, vous ne me connoissez pas assez, vous vous repentiriez bientôt d'un choix si précipité ; rendez-moi à moi-même, je vous en conjure, & n'augmentez point ma douleur, en me forçant à me donner à vous. Quoique mon cœur soit libre, que ma naissance soit distinguée, vous me répudieriez avant qu'il soit peu ; épargnez-moi cet affront, & laissez-moi retourner au lieu où vous m'avez sauvé l'honneur.

Je regardai les discours de Bab-Al-Mandeb comme un effet de sa modération ; j'employai toute mon éloquence pour l'engager à consentir à mes desirs : elle s'y rendit à la fin, après s'être assurée, par des sermens affreux, que je ne la répudierois jamais, pour quelque raison que ce pût être. Je l'épousai donc à la pointe du jour avec fort peu de cérémonie, ainsi qu'elle le souhaitoit, & je ne laissai pas de faire publier par toute la Perse que je venois d'épouser une personne d'une beauté achevée & d'un mérite infini. En effet, mes chers enfans,

jamais je n'ai goûté tant de douceur que dans cet heureux tems ; & si quelque chose pouvoit la diminuer , c'étoit l'extrême mélancolie dans laquelle Bab-Al-Mandeb étoit plongée continuellement , & que je tâchois vainement de dissiper par les caresses les plus tendres.

Comme mon amour ne m'avoit pas permis de consulter ma mère sur mon choix , & que j'avois été tellement occupé de mon épouse pendant les premiers mois de mon mariage , que je n'avois nullement pensé à Feramak , je commençai à rougir d'avoir manqué à un devoir aussi essentiel. Suivant l'usage du Ginnistan , je fis brûler des parfums exquis , avec les cérémonies nécessaires pour la faire venir , elle parut dans un instant ; & après lui avoir demandé pardon de la précipitation avec laquelle j'avois conclu mon mariage , je lui présentai mon épouse : mais quelle fut ma surprise , lorsqu'en la voyant elle fit un cri affreux , & se laissa tomber sur un sofa. Ah ! mon fils , s'écria-t-elle un moment après , quelle épouse vous , êtes-vous choisie ? N'avez - vous point senti une horreur secrète en vous unissant à la fille de l'impie d'Hohak.



LXVIII. QUART D'HEURE.

Vous pouvez juger, mes chers enfans, de ce que je devins à une nouvelle si peu attendue. Bab-Al-Mandeb, en baissant la vue, ne confirma que trop ce qu'avoit dit ma mère; mais lui adressant la parole : il est vrai, madame, que je dois le jour à d'Hohak, mais je n'ai jamais eu de part à ses crimes, & j'ai toujours gémi de ses cruautés : j'ai senti mieux que personne le peu de convenance qu'il y avoit que j'épousasse Feridoün : j'ai fait mon possible pour le dissuader de ce mariage, & je ne me suis rendue à ses volontés que sous des conditions qui m'assurent son cœur & sa main tant que je vivrai; c'est à lui présentement à vous témoigner s'il a lieu de se plaindre de ma conduite. Non, madame, m'écriai-je, au contraire, la belle Bab-Al-Mandeb fait tout mon bonheur & ma joie, & je sens que je mourrois de douleur, s'il falloit renoncer à la possession d'une épouse si tendrement chérie, & qui répond à mon amour avec tant d'attention. Feramak s'attendrit en voyant couler nos larmes : Ah ! mes enfans, nous dit-elle, soyez heureux s'il se peut, & que le ciel puisse détourner d

dellu

dessus vos chères têtes tous les malheurs que je prévois qui vous arriveront un jour, si vous ne faites ce que je vais vous dire : Vous êtes grosse, madame, continua-t-elle, en parlant à la reine, & vous accoucherez de deux enfans qui, héritant des traits du visage & des mouvemens de l'ame de d'Hohak leur aïeul, vous causeront de mortelles douleurs, & mettront toute la Perse en combustion; le seul moyen de détourner de si grands malheurs, c'est de les faire étouffer en naissant. Je fais combien ce conseil est dur à exécuter; les entrailles d'une tendre mère n'y peuvent consentir; mais il faut faire périr les monstres dès leur naissance, si l'on veut éviter leurs cruautés: ce n'est point la fatalité des étoiles qui les domine, ni leur ignorance qui leur fera commettre tant de crimes: leur propre volonté & leur mauvais cœur les y détermineront, & ils ne tiendront ni de vous, madame, ni de mon cher Feridoün. J'atteste le grand Dieu vivant, dont le seul nom fait trembler les intelligences rebelles jusqu'au plus profond des abymes qui leur servent de prison, que je vous annonce la vérité, & qu'aucun motif de passion ne m'engage à vous parler ainsi; consultez-vous bien, mes chers enfans, & comptez que de leur prompt mort dépend votre repos & celui de vos peuples.

A peine Feramak eut-elle fini son discours qu'elle disparut à nos yeux , & nous laissa , mon épouse & moi , accablés de la plus mortelle douleur. Bal-Al-Mandeb reconnut bientôt qu'elle portoit dans ses entrailles des marques de ma tendresse ; mais plus le terme de s'en délivrer approchoit , plus notre affection augmentoit. Enfin , ce fatal moment étant arrivé , elle donna le jour à deux princes d'une beauté si parfaite , que je n'eus jamais la force d'ordonner qu'on les privât de la vie ; je ne jugeai pas même à propos d'appeler ma mère en ce moment , de crainte qu'elle ne m'enlevât mes enfans ; je ressentais trop de tendresse pour eux , pour consentir à ce qu'elle demandoit de moi ; mais m'étant venue voir d'elle-même quelques jours après leur naissance , & voyant que je n'avois pas suivi ses conseils : Ah ! mon fils , me dit-elle , l'amour paternel vous aveugle aujourd'hui ; mais dans quel cuisant repentir vous trouverez-vous , dans quelques années , pour ne m'avoir pas crue ; vous nourrissez deux vipères qui vous rongeront le sein , & le malheur est qu'il n'y a point d'autre remède que celui de vous en défaire , pendant qu'ils sont encore hors d'état de vous faire du mal. Ce sont d'aimables enfans , j'en conviens , mais vous connoîtrez un jour , pour votre malheur , qu'ils ont l'ame

aussi noire que leur visage est blanc & vermeil.

Toutes ces remontrances ne me touchèrent pas, je fis connoître à ma mère que je ne pouvois me résoudre à suivre son conseil; elle redoubla ses prières pour m'engager à travailler à ma tranquillité & à celle de mes sujets, en me privant de mes fils; & voyant qu'elle n'en pouvoit venir à bout, elle me quitta assez brusquement, & m'assurant de nouveau que je me repentirois trop tard de n'avoir pas ajouté foi à ses sages conseils.

Mes enfans, qui furent appelés Tour & Salm, démentoient par leur conduite tout ce que Feramak m'avoit prédit d'eux : on appercevoit dans leurs manières beaucoup de douceur & de soumission; & si quelque chose pouvoit me chagriner en eux, c'étoit l'extrême aversion qu'ils marquoient avoir pour un fils que j'avois eu de Bab-Al-Mandeb, l'année d'après leur naissance, & qui se nommoit Irage. Quelqu'attention que ce dernier eût pour plaire à ses aînés, il en étoit toujours traité avec beaucoup de rudesse; & quoique j'eusse plus d'une fois interposé mon autorité, pour apporter la paix entr'eux, & que Bab-Al-Mandeb, par ses caresses, eût fait ses efforts pour les faire vivre avec union, nous ne pouvions voir sans dou-

leur le peu de complaisance que Tour & Salm avoient pour nous sur cet article.

Pour prévenir tous les différends que nous prévoyions pouvoir arriver entr'eux, je résolus de leur partager de mon vivant mes états.

Je donnai à Salm le pays nommé Magreb ; c'est-à-dire , toutes les provinces de l'occident dont j'étois le maître.

A Tour , ce que l'on nomme aujourd'hui la Turquie orientale , qui comprend le pays des Turcs , Tartares & Molgols , & toute la vaste étendue du pays de Cathai & de la Chine.

A Irage , la Perse , les deux Iraques , la Sirie , l'Arabie & le Khorassan , aux conditions néanmoins qu'ils me reconnoïtroient toujours pour leur souverain.

Quelqu'égalité que j'eusse tâché de conserver dans ce partage , Tour & Salm n'en furent pas contens , & en marquèrent leur impatience , avec si peu de respect que j'en fus outré ; je crus devoir garder avec eux ma qualité de père & de roi , & leur témoignai mes volontés , avec tant de hauteur , qu'ils furent obligés de me demander pardon , & d'aller prendre chacun possession de leurs états.



LXIX. QUART D'HEURE.

IRAGE qui, loin d'être du caractère de ses frères, avoit toujours souffert leurs emportemens sans se plaindre, resta auprès de moi, sans vouloir accepter le trône de Perse que je me dispoisois à lui remettre; il avoit épousé une des plus belles personnes de la terre, nommée Afridmah, dont il avoit un seul fils; ce jeune enfant, que l'on appelloit Manugeher, faisoit son unique soin: détaché de toute ambition, il ne s'occupoit qu'à le faire élever avec toutes les attentions que l'on donne ordinairement à l'éducation des princes, & jouissoit d'une tranquillité préférable à tous ces mouvemens tumultueux dans lesquels se plaisent les ambitieux.

Enfin, mes chers enfans, il y avoit près de dix ans que je n'avois vu Tour & Salm, lorsque j'appris avec une surprise extrême qu'ils marchaient vers l'Adherbigian, avec chacun une armée de plus de deux cents mille hommes, dans le dessein de me forcer à faire un nouveau partage, & qu'ils mettoient tout à feu & à sang.

Ce fut en ce moment que la prédiction de Feramak n'eut plus besoin d'explication; j'eus

regret de n'avoir pas suivi son conseil ; mais comme il n'y avoit pas de tems à perdre , je dépêchai promptement des ordres par toute la Perse, de lever des troupes suffisantes, pour m'opposer à leurs indignes desseins. Je voulus , pour gagner du tems , les amuser par de belles paroles , je leur envoyai plusieurs grands seigneurs du royaume , envers lesquels ils se montrèrent si déraisonnables , qu'Irâge me proposa d'aller régler lui-même avec eux , les conditions d'une trêve ou d'une paix qui nous pût mettre en état de leur faire bientôt la loi. Je fis mon possible pour l'empêcher de faire ce voyage ; le cœur me disoit que je ne reverrois plus ce cher fils ; mais il m'en pressa si fortement , que je ne pus m'opposer à sa résolution : il partit donc , dans l'espérance d'appaîser ses frères , & de les ramener à leur devoir. Mais ces enfans dénaturés ne le virent pas plutôt entre leurs mains , qu'au lieu d'écouter ses propositions , ils le massacrèrent impitoyablement , & par un excès d'impiété & de barbarie , ils m'envoyèrent sa tête encore toute sanglante , en m'annonçant que le même sort m'étoit destiné.

Ah ! mes chers enfans , que devins-je à une pareille vue ? le souvenir seul de cette cruauté me saisit encore d'horreur. Je ne pus appercevoir ces restes de mon cher Irâge , sans verser des

larmes de sang : j'entrai dans des mouvemens de fureur si violens que je ne me connoissois plus ; & ce qui combla mon désespoir , Bal-Al-Mandeb , cette chere & vertueuse épouse , qui faisoit toute ma consolation , fut si touchée d'un crime aussi odieux , que n'y pouvant survivre , elle tomba dans des convulsions qui , malgré tous les soins & les remèdes que l'on y put apporter , la suffoquèrent en moins d'une heure.

Manugeher , fils d'Irage , avoit à peine atteint sa quinzième année , lorsque cette funeste catastrophe arriva. Il devint furieux comme un lion , à la vue de la tête de son père , & ne voulant point d'autre étendart que cette même tête , pour animer mes soldats à la vengeance , il rassembla toutes mes troupes , en fort peu de tems , alla au-devant de ses cruels oncles , leur livra bataille , malgré l'inégalité du nombre , & s'y comporta avec tant de valeur , qu'entraînant la victoire par-tout où il paroissoit , il défit leur armée , à plate couture ; & ayant fait prisonniers Tour & Salm , après leur avoir fait couper le nez & les oreilles , il les fit enfermer dans des sacs de chaux vive , où ils expirèrent dans les plus cruels tourmens. Il fit attacher leurs squelettes à deux potences qu'il fit dresser vis-à-vis d'un tombeau magnifique , où il fit mettre la tête de son père.

Après avoir tiré une vengeance aussi complète, de la mort d'Irage, Manugeher revint victorieux & triomphant auprès de moi. Dans quelque accablement que je fusse de tant de malheurs, je le reçus avec mille caresses; & le déclarant mon successeur, je lui mis moi-même la couronne sur la tête, & le fis reconnoître pour souverain monarque de tous mes états, quelque répugnance qu'il eût à les accepter de mon vivant. Ensuite ayant engagé, par les parfums ordinaires, Feramak à venir me voir, je la priai instamment de me choisir un lieu de retraite où je pusse finir en repos une vie dont le poids commençoit à m'accabler. Elle prit toute la part possible à mes douleurs, & sans me faire aucun reproche qui n'auroit fait que les augmenter, elle consentit à ce que je demandai d'elle; & après avoir versé abondamment des larmes sur nos malheurs communs, elle adressa ainsi la parole à Manugeher.

L'étendue du ciel, qui par son mouvement continuél mesure le tems de notre vie, est comme un grand livre où toutes les actions des hommes sont écrites: Heureux celui qui n'y couche que celles qui sont dignes de louange, & d'être transmises à la postérité! Faites donc enforte, jeune héros, de régler les vôtres par une profonde sagesse; que l'ambition, ni les

autres passions humaines ne puissent point altérer, c'est-là la marque d'un vrai roi; maître de lui-même, il ne se laisse dominer par aucun de ces mouvemens, qui causent ordinairement la perte & celle de ses états. Regardez toujours avec indifférence, mon cher Manugeher, ce que vous possédez, afin d'avoir un jour moins de regrêt de le perdre, & songez que lorsqu'un homme de bien est prêt à passer dans l'autre vie, il lui importe peu de mourir sur un trône ou dans une cabane.

LXX. QUART D'HEURE.

APRÈS cette morale digne d'être gravée sur le bronze, je pris congé de mes sujets, & malgré les larmes de Manugeher, je partis avec Feramak qui me conduisit dans ces lieux charmans, où après m'avoir fait boire de l'eau de cette fontaine d'immortalité, elle me fit construire ce palais, que j'habite depuis plusieurs siècles: détachés de toutes passions, Feramak & moi nous y vivons dans une tranquillité parfaite, qui a pourtant été quelquefois interrompue par les malheurs qui sont arrivés aux descendans de Manugeher. La violence de leurs passions les a souvent écartés de la route qu'ils

devoient tenir pour plaire au souverain créateur de tous les êtres ; ils n'ont point écouté nos sages conseils , & le bras de Dieu s'est plus d'une fois appesanti sur eux ; profitez donc , mes chers enfans , de la disposition où je vous vois dans vos malheurs , par une parfaite résignation aux volontés du ciel : obtenez de Dieu cette indifférence pour les biens de la terre , qui fait tout le bonheur des mortels , moins malheureux que le saint homme Aïub (1) , qui mérita justement le titre de Sabour (2) , & que le démon persécuta sans relâche , ainsi que sa femme Suna (3) ; adressez au souverain créateur les mêmes paroles dont ils se servirent dans l'excès de leurs maux : « la douleur nous envi-
» ronne de toute part ; mais , seigneur , vous
» êtes plus miséricordieux que tous ceux qui
» peuvent être touchés de pitié. »

Cette ardente prière fit cesser leurs cruelles souffrances ; la chaleur pestilentielle que le démon , par la permission de Dieu , lui avoit soufflée par le nez , & qui avoit corrompu toute la masse de son sang , à un point que son corps n'étoit plus qu'un ulcère , se changea en

(1) Job.

(2) Sabour , en persan , signifie patient.

(3) D'autres auteurs orientaux la nomment Rasima.

rafraîchissement salutaire : le fidèle ministre du Très-Haut frappant la terre de son pied , en fit sortir une source d'eau pure , dont le saint homme ayant bu , & s'en étant lavé , il se trouva parfaitement guéri de tous ses maux ; ses biens & ses richesses furent multipliés au centuple , & la neige & la pluie qui tomboient chez lui , étoit même précieuse.

Que cet exemple , mes chers enfans, vous encourage à souffrir ; Dieu veut sans doute éprouver votre vertu , il la couronnera comme celle du saint homme Aïub.

Ces sages conseils encouragèrent tellement le roi de Borneo & son illustre épouse , qu'oubliant en ce moment tous leurs malheurs , ils ne songèrent plus qu'à remercier Dieu de les avoir conduits dans la retraite de Feridoïn. Cet illustre monarque , sensible aux marques d'amitié de Mahalem & de la reine de Borneo , leur en témoigna toute la reconnoissance possible ; si vous m'en croyez , leur dit-il ? renoncez à votre trône , restez avec moi dans ces lieux inconnus à toute la terre. L'eau de cette fontaine vous y conservera en santé & dans la jeunesse où vous êtes , jusqu'à la fin des siècles ; exempts de toutes passions , vous y trouverez des douceurs étrangères au reste des mortels , & vous y serez servis par des génies bienfaisans qui obéiront à vos moindres ordres.

Mahalem, seigneur, & son épouse, goûtoient trop les raisons de Feridoûn pour ne pas suivre ses conseils. Enchantés d'un séjour aussi délicieux, ils burent de l'eau de la fontaine d'Elie, & , sans s'embarrasser de l'usurpateur Cahamy, que ses cruautés firent bientôt massacrer par ses propres sujets, ils restèrent dans cette Isle, avec un seul enfant qu'ils eurent, & dont la reine étoit enceinte lorsqu'elle y aborda, & ils y sont encore, en attendant le jour terrible où tous les hommes rendront compte de leurs actions devant le souverain tribunal de Dieu.

Ah ! mon cher Ben-Eridoun, dit Schems-Eddin, si l'histoire du fils de l'illustre Giamschid avoit été capable de me rappeler mes disgraces passées, que les sages instructions qui la terminent sont consolantes pour les malheureux ! En effet, qui parut jamais plus misérable que le saint homme Aïub ? Dieu ne récompensait-il pas son extrême patience ? ne le remit-il pas dans un état plus florissant qu'auparavant ? ne le combla-t-il pas de ses bienfaits ? Espérons donc tout de sa bonté, & ne murmurons jamais des afflictions qu'il ne nous envoie que pour purifier notre vertu.

C'est très-sagement pensé, seigneur, reprit Ben-Eridoun ; mais pendant que votre majesté me peut donner encore quelques momens d'au-

dience , je vais lui raconter une action bien généreuse de deux habitans de Schirak. Je l'écouterai avec plaisir , dit le roi d'Astracan : alors Ben-Eridoun parla en ces termes.

Histoire d'Azar & d'Hilal.

UN orfèvre de Schirak , nommé Azar , avoit une maison aux environs de cette ville , qu'il vendit à un de ses amis appelé Hilal. Cet Hilal , qui étoit à son aise , avoit quitté le commerce de pierreries , pour se retirer dans cette maison , & y vivre tranquillement avec une seule fille qu'il avoit eue d'une femme qu'il aimoit tendrement. Il étoit un jour à se promener dans son jardin , lorsqu'un orage des plus violents l'ayant surpris , il n'eut que le tems de gagner un petit falon dont les vues donnoient sur la campagne : la pluie tomboit en si grande abondance , qu'il sembloit que Dieu voulût une seconde fois noyer le genre humain ; & le ciel étoit tellement en feu , qu'Hilal , qui comptoit que c'étoit son dernier jour , se recommandoit de tout son cœur au souverain prophète ; il eut encore bien plus lieu de croire que le vent froid (1) & glaçant de la mort souffloit de son

(1) Les arabes nomment ce vent Sarfar.

414 LES MILLE ET UN QUART D'HEURE ,
côté, lorsqu'un coup de tonnerre ayant ren-
versé un pan du mur de ce falon, il se trouva
presqu'accablé sous les ruines de cet édifice.

LXXI. QUART D'HEURE.

HILAL, seigneur, devoit naturellement être écrasé par la chute de ce mur, il ne fut pourtant point blessé, & en fut quitte pour quelques écorchures; mais étant relevé de sa chute, quel fut son étonnement de se voir entouré de bourses qui paroissoient remplies d'or & d'argent! avant que de les ouvrir, il examina d'où pouvoit venir cette espèce de prodige, & remarquant dans ce qui restoit du mur qu'il y avoit eu une espèce d'armoire ménagée dans l'épaisseur, il ne douta plus que ce ne fût de cet endroit que fussent tombées les bourses. Il les ramassa l'une après l'autre jusqu'au nombre de deux cents, & trouvant dans chacune mille pièces d'or, il les porta en plusieurs voyages dans sa maison.

Tout autre qu'Hilal auroit été transporté de joie, d'une pareille découverte; mais ce modèle d'équité ne voulant pas profiter d'un si riche trésor, attendit avec impatience le lendemain, pour aller trouver son vendeur. Azar, lui dit-

il en l'abondant , louez le ciel d'avoir vendu votre maison à un homme que les richesses n'éblouissent pas , venez vous rendre le maître d'un trésor des plus considérables , & qui vous appartient légitimement. Alors il lui apprit toute l'aventure de la veille , & ouvrant une de ses bourses qu'il avoit apportée avec lui : voyez , lui dit-il , un échantillon de ce qui vous appartient , il y en a encore chez moi cent quatre-vingt-dix-neuf toutes pareilles , si l'on en peut juger par l'apparence & par le poids.

Azar regarda Hilal avec surprise ; mais aussi généreux que son ami : pourquoi venez - vous me tenter , lui dit-il , me croyez - vous assez injuste pour accepter vos offres ? La maison que je vous ai vendue est-elle encore à moi ? ne m'en avez-vous pas payé le prix ? Reportez donc cette bourse chez vous , & ne cherchez pas à m'éblouir par des richesses pour lesquelles je n'ai jamais eu d'avidité. Né de parens justes & craignant Dieu , j'élève mon fils unique dans la même crainte , avec un bien médiocre , mais qui est suffisant pour des gens qui n'ont point d'ambition , & je vous verrai sans envie possesseur d'un trésor immense auquel je n'ai nul droit. Si la maison que je vous ai vendue étoit tombée , ou avoit été brûlée par le feu du ciel dès le lendemain que vous en êtes entré en

possession , vous en feriez-vous pris à moi ? auriez-vous exigé que je vous la fisse rebâtir ? Non certainement , reprit Hilal , cela ne seroit pas raisonnable , le dommage me regarderoit seul. Eh bien , mon cher ami , reprit Azar , par la même raison le profit appartient à vous seul.

Hilal , peu satisfait de cette réponse , vouloit absolument qu'Azar prît le trésor ; mais ce dernier étant demeuré ferme dans sa résolution , ils prirent le parti d'aller trouver le cadi , pour le prier de décider leur différent. Ce juge , qui se trouva honnête homme , surpris du désintéressement de ces deux persans , les conduisit devant le trône du roi qui étoit alors à Schirak ; & ce monarque , aussi étonné de la probité d'Hilal & d'Azar , après avoir rêvé quelque tems à ce qu'il devoit juger , prononça ainsi : le tiers de ce trésor m'appartient légitimement , mais je ne veux pas être moins généreux que ces deux musulmans. Je fais qu'Hilal a une fort belle fille , & qu'Azar a un fils parfaitement bien fait ; je leur fais présent de mon tiers , & j'ordonne qu'ils jouiront des deux autres portions qui restent de ce trésor , & qu'ils seront joints ensemble par le mariage , pourvu que l'un ni l'autre n'ait point d'inclination opposée à ce dernier article ; & pour s'en informer sur le
champ ,

champ, il envoya chercher ce jeune homme & cette jeune fille, & les trouvant dignes d'être unis ensemble, ils obéirent avec une extrême joie & sans violence aux volontés de ce grand monarque.

Combien peu trouve-t-on de gens du caractère de ces deux marchands, dit alors Schems-Eddin. L'avarice & l'intérêt ont de tout tems réglé presque toutes les passions des hommes, & divisé les familles les plus unies; mais de tels vices ne doivent jamais être ceux d'un monarque: il avilit son rang, lorsque livré à des inclinations fordides, il ne fait pas faire à propos des libéralités dignes de lui, & doit se ressouvenir que Dieu ne lui donne tant de richesses à sa disposition, que pour récompenser le mérite & la vertu, & soulager les malheureux. Seigneur, interrompit Ben-Eridoun, permettez sur ce sujet que je raconte à votre majesté une aventure très-courte, mais très-singulière.

*Aventures d'Aroïn-Arreschid, & de deux
pauvres de Bagdad.*

LE souverain commandeur des croyans, Aroïn-Arreschid, étant un jour à une fenêtre de son palais qui donnoit sur la place de Bagdad,

fut apperçu par deux de ses sujets qui demandoient l'aumône. L'un d'eux se mit à crier : heureux celui à qui Dieu fait du bien ! pendant que l'autre disoit à haute voix : heureux celui que le calife regarde en pitié !

LXXII. QUART D'HEURE.

LES cris de ces deux pauvres parvinrent jusqu'aux oreilles de ce grand monarque qui , sur le champ , leur fit distribuer deux pains ; un pain blanc à celui qui invoquoit le calife , & un pain bis à celui qui mettoit sa confiance en Dieu seul. Le pain blanc étoit fort petit , & celui à qui il fut donné , ne put voir sans envie son camarade en avoir un , quoique bis , quatre fois plus gros ; il lui proposa de changer ensemble , & l'ayant trouvé d'humeur très-accommodante , ils troquèrent de pains , & se retirèrent chacun chez eux : le possesseur du pain bis se moquoit en lui-même de la sottise de l'autre ; mais ce dernier fut bien étonné , quand venant à rompre son pain blanc , qu'il n'avoit reçu en troc que pour faire plaisir à son compagnon , il y trouva cent sequins d'or , dont il continua de louer Dieu qui le retiroit par-là de la misère.

Le lendemain , celui qui avoit reçu du roi

le pain blanc , se trouva sous la même fenêtre , & ne voulant pas avoir une si petite portion que celle de la veille , cria de toutes ses forces : heureux celui à qui Dieu fait du bien. Le calife entendant cette voix en fut surpris ; il le fit venir devant lui , & lui ayant demandé par quelle raison il s'adressoit cette fois à Dieu plutôt qu'à lui , ainsi qu'il avoit fait la veille , & ce qu'il avoit fait de son pain blanc. Seigneur , lui dit ce misérable , je l'ai troqué contre mon camarade à qui Dieu avoit fait une plus grosse part qu'à moi. Le calife ne put s'empêcher en ce moment de lever les yeux au ciel & de louer la divine providence. Il est bon , dit-il alors , de se recommander aux princes & aux gens puissans , mais celui qui met sa confiance en Dieu seul , fait toujours un meilleur choix : alors ayant donné pareillement cent sequins à ce pauvre homme , il le renvoya bien content chez lui.

Que cette morale est bien vraie , s'écria Schems-Eddin ! Rois de la terre , vous qui vous énorgueillissez d'un titre de si peu de durée , & qui vous regardez comme des géans par rapport à vos sujets ; faites attention que si votre tête est d'or , vos pieds sont d'argile & de boue , & que toutes vos vanités sont renversées par un seul souffle du souverain créateur

de tous les êtres. Vous vous regardez comme immortels , & vous ne reconnoissez véritablement sa puissance que dans le moment terrible où l'ange de la mort se dispose à vous conduire devant le souverain tribunal où nous serons tous égaux ; c'est ce que je veux te prouver par une aventure assez singulière.

*Aventure d'Iskender (1), racontée par
Schems-Eddin.*

LE grand Iskender allant un jour à la chasse pour se délasser de ses fatigues continuelles , poursuivit un cerf avec tant d'ardeur , qu'insensiblement il se trouva seul & fort éloigné de ses courtisans : après avoir perdu la bête

(1) C'est le second Alexandre , appelé communément Roumi , par les orientaux ; & Ben-Filicos , fils de Philippes Khondemir , rapporte que ce prince étant prêt à mourir , & voyant sa mère fondre en larmes , lui écrivit ce qui suit , pour la consoler : Votre fils , après avoir compté quelques momens de vie , est livré à la mort ; il a passé comme un éclair , & laisse seulement après lui la matière de beaucoup discourir : & Abulfarage ajoute qu'il lui manda , un peu avant sa mort , de convier à un banquet solennel qu'elle devoit faire , tous ceux qui auroient vécu sans aucune affliction ,

de vue, il erra tellement dans la forêt, qu'il se trouva dans un lieu tout-à-fait inconnu, & qui avoit tout l'air d'avoir été autrefois un cimetière; en effet, il y apperçut un homme qui rangeoit & dérangeoit un gros tas de têtes de morts, comme s'il avoit quelque chose de conséquence à y chercher. Iskender lui parla plusieurs fois; non-seulement il n'en reçut aucune réponse, mais même il feignit de ne l'avoir pas vu ni entendu, & continua toujours son ouvrage. Cette impolitesse piqua ce grand monarque: que fais-tu là avec tant d'attention, lui dit-il, d'un ton de colère? Ce que je fais, repliqua cet homme, je cherche les os de ton père & du mien, mais je ne saurois les distinguer, tant il y a d'égalité entr'eux; alors cet homme disparoissant, ne laissa à Iskender qu'une extrême confusion sur la vanité qu'il avoit de se croire presque aussi puissant que Dieu même.

Seigneur, dit alors Ben-Eridoun, il n'est rien de plus humiliant pour un prince tel qu'étoit Iskender, qu'une pareille apparition; elle sert aussi à le détromper des folles idées que sa mère lui avoit données de sa divinité; & lorsque quelque flatteur lui prodiguoit son encens sur ce pied, il étoit le premier à en railler & à le renvoyer à son valet de chambre qui, par de certains services qu'il lui rendoit, étoit bien

persuadé que ce monarque n'étoit qu'un homme sujet à corruption, comme tous les autres. Mais si votre majesté est informée de cette apparition, elle en ignore peut-être une autre qui sauva la vie à ce monarque. Tu me feras plaisir de me la raconter, dit Schems-Eddin ; alors Ben-Eridoun parla en ces termes.

Aventure d'un bucheron & de la mort.

UN pauvre bucheron ne pouvant, à cause de sa pauvreté, fournir à la dépense de la nourriture d'un enfant que le ciel venoit de lui donner, étoit sorti de sa maison, dans l'intention de l'aller exposer aux bêtes féroces, ou de le jeter dans la rivière, & de venir se pendre ensuite, lorsqu'il rencontra la mort à son passage. Cette figure effrayante lui glaça les sens ; & ne sachant quel parti prendre, il se dispoisoit à la fuite, lorsqu'elle l'arrêta par le bras. Ton fils & toi, vous ne mourrez pas, lui dit-elle, votre heure n'est pas encore venue.



LXXIII. QUART D'HEURE.

LE bucheron fut un peu rassuré par ces paroles, sa misère extrême lui fit regarder la mort avec un peu moins de frayeur. Que voulez-vous que je fasse sur la terre, lui dit-il, je suis vieux & hors d'état de gagner ma vie, par une chûte qui m'a ôté toutes mes forces? Ne t'embarrasse de rien, lui répliqua la mort, reporte ton enfant dans ta chaumière, & me reviens trouver ici. Le bucheron obéit; la mort le conduisit dans la plaine, elle lui montra dix ou douze plantes dont la vertu étoit encore inconnue aux hommes; elle lui enseigna à les employer, & l'assura qu'avec ces secrets il feroit des cures si merveilleuses, qu'en peu de tems il feroit reconnu pour un médecin très-célèbre. Je veux faire encore plus pour toi, poursuivit-elle: afin que tes arrêts de vie ou de mort soient infailibles, tu me trouveras toujours dans la chambre de tes malades; si tu me vois au pied du lit, tu peux assurer hardiment que celui pour lequel on t'aura envoyé chercher ne mourra pas de cette maladie; mais quand tu m'appercevras au chevet, alors tous tes remèdes seront inutiles.

La mort tint exactement parole au bucheron : il devint bientôt un médecin recherché ; ses décisions étoient autant d'oracles , & ses cures étoient toutes miraculeuses ; ainsi il devint riche en très-peu de tems. Votre majesté n'ignore pas que le grand Iskender eut une maladie des plus périlleuses : on le soupçonnoit d'avoir été empoisonné , peut-être étoit-ce la vérité ; car le médecin bucheron y ayant été appelé pour éprouver la force de ses remèdes , fut dans la dernière consternation de trouver la mort au chevet du lit de ce monarque. Il eut beau la prier de différer de quelques années , l'inexorable fut sourde à toutes ses prières. Il faut qu'il me suive , disoit - elle , n'entreprends point de me fléchir : chacun étoit surpris des discours du médecin & de ne voir personne à qui il portât la parole : on le regardoit comme un fou , & l'on étoit prêt de le chasser avec ignominie , lorsque parlant à l'oreille d'un des esclaves d'Iskender , il lui ordonna de prendre trois de ses camarades , & avec eux de changer brusquement le lit du prince , de manière que le chevet se trouvât du côté du pied ; il fut obéi sur le champ , & cela fut exécuté avec tant de promptitude , que son adresse sauva la vie au grand Iskender. La mort fut si surprise de se trouver aux pieds du malade , lorsqu'elle se croyoit pro-

che de sa tête , qu'elle ne put refuser au médecin de lui tenir sa parole , & de se retirer pour cette fois seulement ; elle lui pardonna cette petite tromperie , avec défense d'y retourner : & ce monarque guérit par les remèdes du bucheron qui en reçut une récompense proportionnée à un si grand service.

Schems - Eddin ne put s'empêcher de rire de l'aventure du bucheron ; nos anciens romanciers , dit-il , avoient des idées bien plaisantes & bien particulières , & voilà une imagination des plus comiques. Je ne vous garantis pas le fait vrai , reprit Ben-Eridoun , il est du tems de nos auteurs fabuleux ; mais si votre majesté fouhaite , j'ai une histoire à peu près de ces tems-là , où les apparences de vérité sont un peu mieux gardées , & des auteurs fort sensés la rapportent de manière à faire croire qu'elle pourroit bien être véritable : la voici , seigneur , telle que je l'ai lue , il y a quelques années , dans un manuscrit assez rare.



*Histoire de Boulaki, sultan des Indes,
& de la belle Dara-cha sa fille.*

IL y avoit autrefois, dans les Indes, un roi très-puissant, nommé Boulaki. Ce prince, dans une extrême vieillesse, se voyant sans enfans, fit tant de vœux dans toutes les pagodes de son empire, qu'il obtint de ses Dieux une fille qu'il nomma Dara-cha. La sultane, mère de cette jeune fille, qui lui avoit été vendue par un marchand de Golconde (1), où ce monarque faisoit sa résidence ordinaire, avoit de son côté intéressé Ram & Viknou (2), dans le souhait ardent qu'elle avoit de donner des héritiers au roi : mais il ne fut qu'à demi satisfait par le don qu'ils lui firent de Dara-cha. Comme la petite princesse étoit d'une beauté parfaite, & qu'elle promettoit tout ce que l'on pouvoit attendre d'une personne de son rang, Boulaki n'épargna rien pour en faire un modèle de toutes per-

(1) Cette ville est la capitale d'un royaume du même nom, située dans la presqu'île, entre le Gange, l'empire du Mogol, les royaumes de Deca & de Besnagar. Ce royaume est très-renommé par ses mines de diamans, de fer & d'acier.

(2) Principaux dieux des indiens.

fections. Elle avoit à peine quinze ans que sa beauté faisoit grand bruit dans tout l'orient. Baharam - Guri (1), roi de Perse, en devint passionnément amoureux sur la seule réputation. Il laissa son royaume à un visir dont il connoissoit la fidélité ; & étant arrivé à Golconde, *incognito*, il alla loger chez une bonne femme qui n'étoit pas éloignée du palais de Boulaki. Après s'être entretenu long-tems avec son hôtesse, du mérite extraordinaire de la princesse des Indes, il apprit que le roi son père étoit fort chagrin de la perte d'un de ses éléphants, monstrueux en grosseur & terrible par la force.

LXXIV. QUART D'HEURE.

CE furieux animal que l'on avoit effarouché ; avoit quitté la compagnie des autres, & courant les forêts & les campagnes, il faisoit partout un ravage terrible. Les plus braves seigneurs de la cour, pour plaire au roi, lui avoient donné la chasse, mais aucun d'eux n'avoit été

(1) Il y a un roman persan composé par le poëte Katebi, intitulé : *Bahatam-Ve-Gul-Endam*, dans lequel les aventures guerrières & amoureuses de ce héros sont écrites fort au long, & dont cette histoire est extraite.

assez heureux pour échapper à sa fureur , ils avoient tous été abattus de sa trompe , & foulés aux pieds.

Cette nouvelle enflamma le courage de Baharam-Guri ; plus il y avoit de péril , plus il trouvoit de gloire à dompter ce superbe animal , & c'étoit la plus brillante occasion qu'il pût choisir , pour se faire connoître à Boulaki & à Dara - cha ; il témoigna donc à cette femme l'impatience qu'il avoit de combattre l'éléphant du roi ; & , malgré ses remontrances & ses larmes , il prit la résolution d'aller éprouver sa valeur contre cet animal farouche : mais en cas qu'il succombât dans son entreprise , ne voulant point mourir sans avoir vu la princesse , il se présenta le lendemain matin devant le trône du monarque des Indes , pour lui déclarer ses intentions.

Boulaki , consterné de la perte de tant de braves seigneurs qui avoient péri dans cette entreprise , & étonné de l'intrépidité du Persan. Qui que tu sois , lui dit-il , je loue ton extrême valeur , mais je ne puis m'empêcher de plaindre ton sort , je vois bien qu'il sera pareil à celui de tant de braves Indiens qui sont morts sous les pieds de ce cruel éléphant. Seigneur , reprit Baharam-Guri , j'ai combattu toute ma vie ces monstrueux animaux , & je suis toujours sorti

vicторieux de pareils combats , peut-être que celui-ci me fera aussi favorable ; mais avant de l'entreprendre , puis-je espérer de votre majesté une grace aussi singulière qu'elle est téméraire. Quelle est-elle , répliqua Boulaki ? C'est , seigneur , de permettre que j'aie l'honneur de voir la princesse , de lui baiser la main ; & en cas que je succombe dans le combat , qu'elle porte le deuil de ma mort pendant quinze jours seulement.

Boulaki fut très-surpris de cette demande ; cependant , considérant la bonne grace de Baharam - Guri : quelque indiscrette que soit ta demande , lui dit-il , je ne veux pas que mes peuples me reprochent de les laisser souffrir des fureurs de cet animal indomptable , pour une récompense dont tu n'auras jamais lieu de te vanter , puisque je regarde ta mort comme inévitable : dispose-toi donc à combattre l'éléphant , & que l'on appelle la princesse.

Dara - cha survint un moment après , elle leva son voile par ordre de son père ; & comme tout ce que les peintres ont jamais imaginé de plus beau , étoit inférieur aux charmes de la princesse , Baharam-Guri en fut tellement ébloui , qu'il ne put soutenir sa vue. Adorable princesse , s'écria-t-il , en se prosternant la face contre terre , heureux les sujets qui vivent sous une

si charmante domination ! mais que n'ont-ils point à craindre de vos divins regards ! Quel cœur insensible peut vous voir sans vous adorer ! Le respect qu'ils doivent avoir pour une image aussi parfaite de la divinité, ne les met point à l'abri des traits qui partent de vos beaux yeux ; pardonnez un aveu si téméraire. Je vais, belle Dara-cha , combattre l'éléphant qui fait tant de ravage aux environs de Golconde ; ma mort est presque sûre , mais je n'ai point de regret à la vie , puisqu'il m'a été permis de voir ce qu'il y a de plus rare dans le monde , de baiser la main d'une princesse qui mérite de posséder le trône de tout l'univers , & qui doit , après ma mort , donner des marques , du moins extérieures , de la douleur qu'elle aura de ma perte.

LXXV. QUART D'HEURE.

DARA-CHA fut si interdite à la vue de Baharam-Guri , & ce monarque lui parla avec tant de graces & de marques d'une véritable passion , que sans faire attention à la présence de son père , elle ne put s'empêcher de verser des larmes sur sa mort certaine.

Généreux cavalier , lui dit-elle , vous ne

seriez pas assez hardi pour me tenir de pareils discours, si vous n'étiez pas né prince, & si vous n'en aviez pas la permission de mon père; j'ose cependant vous avouer que s'ils me déplaisent, c'est que je prévois que la suite en sera funeste. Oui, ma chère fille, s'écria le Sultan des Indes, ce jeune téméraire ne portera pas loin la peine de sa présomption, j'en conviens; mais malgré sa hardiesse, que je me sens d'inclination pour lui! Et si sa naissance répondoit à sa valeur, que j'aurois un sensible déplaisir d'avoir souffert qu'il s'exposât à une perte infaillible! Je n'ai pu le détourner d'une si généreuse résolution; souffrez donc (ainsi que je lui ai promis) qu'il vous baise la main, & jurez-lui de porter le deuil de sa mort, au moins pendant quinze jours. Ah! seigneur, reprit Dara - cha, en présentant la main au jeune monarque de Perse, qu'il baïsa avec un respect & une ardeur sans égale; je ne puis faire le serment que vous exigez de moi sans frémir; je le jure cependant, je porterai le deuil de ce héros en cas que nous ayons le malheur de le perdre; mais je puis l'assurer, il sera plus dans mon cœur que sur mes habits.

Adorable princesse, s'écria Baharam-Guri; transporté de joie, je vous épargnerai ce chagrin: comptez que je reviendrai vainqueur & digne

de posséder votre main, vous saurez alors que je puis aspirer à un si grand honneur ; & si j'ai le malheur d'être vaincu, je laisserai par écrit de quoi vous convaincre qu'il n'y a qu'un prince souverain, assez hardi pour avoir demandé au sultan des Indes les conditions téméraires que sa bonté a bien voulu m'accorder.

Boulaki & Dara-cha avoient bien jugé, à l'air & aux discours Persans, que ce n'étoit pas un homme du commun ; mais, persuadés par ses dernières paroles, que c'étoit quelque illustre monarque, ils firent tous leurs efforts pour le détourner du dangereux dessein de combattre l'éléphant. C'est vainement, reprit-il, que vous entreprenez de me faire changer de sentimens ; mon sort est écrit sur la table de lumière (1), je cours le remplir, & mériter ou les louanges, ou les regrêts de ma princesse.

Partez, aimable héros, lui dit alors le roi des Indes, revenez vainqueur ; faites - vous connoître, & comptez sur un cœur reconnoissant de la part de ma fille.

Baharam-Guri, dans l'excès de sa joie, voulut se jeter aux pieds de Boulaki, mais ce monarque l'en empêcha, & l'embrassa tendrement.

(1) Manière de parler des orientaux pour faire connoître qu'ils ajoutent foi à la prédestination.

Après ces marques de distinction, le roi de Perse partit avec un seul écuyer du roi, qui lui fut donné pour être témoin de sa mort ou de sa victoire. Lorsque ce prince fut proche du lieu où s'étoit retiré l'éléphant, l'écuyer eut ordre de monter sur un arbre, pour voir sans péril le combat de Baharam-Guri qui, se tenant sur ses gardes, alla au-devant de ce cruel animal, avec une intrépidité extrême.

L'éléphant ne l'eut pas plutôt apperçu qu'il vint sur lui avec une furie dont tout autre que le prince auroit été épouvanté ; mais ce jeune héros, monté à l'avantage, (sans reculer un seul pas) lui tira avec tant de force & d'adresse, une flèche dans le milieu du front, qu'il la fit entrer jusqu'aux aîlerons : après un coup si heureux, il mit promptement pied à terre ; & saisissant ce furieux animal par sa trompe, avec un bras vigoureux, il lui donna de si violentes secousses qu'il le fit enfin tomber par terre : alors profitant de son avantage, il mit aussi-tôt le sabre à la main, & lui sépara la tête du corps.

L'écuyer ne vit pas plutôt l'éléphant mort, qu'il se glissa à terre ; & se chargeant de la tête de ce terrible animal, il entra dans Golconde, précédé du prince de Perse, que l'on y reçut avec des acclamations extraordinaires.

Si Boulaki fut charmé de savoir le jeune Persan de retour, la princesse des Indes n'eut pas moins de joie de le revoir vainqueur. Le sultan l'ayant embrassé tendrement, le fit asseoir à côté de lui : Brave inconnu, lui dit-il, nous ne comptons pas vous revoir, mais nos dieux, qui ont exaucé mes prières, vous rendent à nos souhaits. Votre personne sans doute leur est chère, puisqu'ils ont permis que vous demeurassiez vainqueur d'un animal qui a fait périr les plus illustres & les plus braves de ma cour. Je me flatte que vous voudrez bien me tenir votre parole, & que vous m'apprendrez à qui j'ai l'obligation d'un service aussi important.

Le prince ne pouvant plus refuser d'apprendre au roi des Indes qui il étoit, parla à peu près en ces termes.

Histoire de Baharam-Guri.

JE commencerai, seigneur, par vous apprendre que je dois le jour au souverain monarque de Perse. Jezdegerd mon père, qui n'étoit pas dans l'usage d'élever auprès de lui aucun de ses enfans, consulta, quelques jours après ma naissance, les plus illustres voyageurs, pour savoir

d'eux quel étoit le plus beau & le meilleur pays qu'ils eussent vu, afin de m'y envoyer. Il apprit que celui de Hirah, situé dans la partie de l'Arabie la plus proche de la Caldée, étoit le plus propre qu'il pût choisir; pour cet effet, il manda aussi-tôt à un roi de ses tributaires, nommé Nooman, qui regnoit à Hirah, de le venir trouver. Ce prince obéit à ses ordres; & le roi m'ayant remis entre ses mains, il lui ordonna de me conduire dans ses états, & de me donner une éducation conforme à celle des Arabes.

LXXVI. QUART D'HEURE.

JE passerai, seigneur, sous silence, pour suivit le prince de Perse, l'éducation de ma jeunesse; elle fut telle que je n'ai point eu sujet de m'en plaindre. Nooman, qui n'avoit pu obtenir du ciel aucun enfant, me donna toute sa tendresse, & n'épargna rien pour répondre à l'attente du roi de Perse. J'avois déjà près de vingt ans, sans que ce monarque eût voulu permettre que je vinsse à sa cour, lorsque j'appris, avec une extrême douleur, que l'ange de la mort avoit enlevé son ame de son corps. Je me disposois à partir en diligence, pour m'aller faire

reconnoître de mes sujets, lorsque je reçus une nouvelle qui me jeta dans un nouveau désespoir. Comme les Persans avoient beaucoup souffert de l'humeur violente de mon père, & qu'ils ne me connoissoient que de nom, ils crurent que je lui ressemblerois ; c'est pourquoi, loin de m'appeller à une succession qui m'appartenoit si légitimement, ils jetèrent les yeux sur un seigneur de Perse, nommé Kefra, & le proclamèrent roi.

Nooman, qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils, ne put souffrir l'injustice des Persans ; il assembla tous les princes ses voisins ; & les engageant à soutenir ma cause, il forma une armée de plus de quatre-vingt mille hommes, à la tête desquels m'étant mis, je vins attaquer l'usurpateur. Comme, malgré le mécontentement des Persans, il y avoit encore grand nombre de mes sujets qui n'avoient souffert qu'avec chagrin l'élection de Kefra, tous ses gens ayant appris que je m'approchois d'Hispanhan, députèrent au-devant de moi plusieurs seigneurs qui s'entremirent avec beaucoup d'empressement pour négocier un accommodement avec mon ennemi.

Comme je trouvois la difficulté insurmontable, parce qu'il falloit nécessairement que l'un ou l'autre cédât le trône à son concurren-

rent, je m'avifai de proposer un expédient assez extraordinaire, & dont on convint des deux côtés, ce fut de faire mettre la couronne royale de Perse entre deux lions affamés, renfermés dans une médiocre enceinte, & que celui de nous deux qui la pourroit enlever à ces furieux animaux, feroit jugé le plus digne de régner sur toute la Perse.

Cette condition fut agréée de tous mes fujets; mais Kefra n'en fut pas trop content; en effet, le jour destiné pour cette décision étant arrivé, nous nous transportâmes au lieu du combat. Alors, voyant la pâleur peinte sur le visage de mon concurrent: Avance courageusement, lui criai-je, enlève cette couronne, & montre-toi par-là, digne du choix que l'on a fait de ta personne.

Kefra se trouva surpris du ton dont je lui parlois. Ce trône m'appartient, me dit-il, j'en suis en possession, c'est à vous qui prétendez me l'arracher, de retirer la couronne des griffes de ces lions. Comme tu ne la mérites pas, m'écriai-je, je ne suis pas surpris de voir que tu montres ici plus d'esprit que de courage; alors, sans hésiter, je me jetai, avec la furie & l'impétuosité d'un tigre, sur les deux lions; & quoique j'eusse un excellent sabre à mon côté, n'employant d'autres armes que mes

propres mains, je les tuai tous deux ; & après m'être saisi de la couronne, je me la mis moi-même sur la tête. Tous les Persans furent si surpris de cette action extraordinaire, qu'ils ne pouvoient en croire leurs yeux. J'avouerai, seigneur, que j'en étois étonné moi-même, & que le ciel, qui connoissoit la justice de ma cause, avoit sans doute inspiré aux lions que je combattis, la timidité & la douceur des agneaux, puisqu'ils fuyoient devant moi avec autant de frayeur que les foibles animaux évitent la dent carnacière des bêtes féroces. Enfin, seigneur, Kefra lui-même, ce Kefra que mes sujets avoient choisi pour les gouverner, se jeta à mes pieds, il les embrassa ; & me jugeant digne de la couronne qu'il m'avoit enlevée, il me reconnut pour son souverain maître, & termina la guerre par une soumission qui fut d'autant plus agréable, qu'elle n'avoit coûté la vie à aucun de mes sujets. Je montai donc sur le trône où, depuis douze ans, je me suis appliqué à terrasser mes ennemis, & à faire le bonheur de mes peuples. Je leur ai procuré une paix tranquille dont je ne jouis pas moi-même, puisque la renommée, qui a publié à Hispahan les rares qualités de la charmante Dara - Cha, m'a privé de cette douce tranquillité. J'ai remis tout mon pouvoir entre

les mains de mon premier visir, & j'ai voulu juger par moi-même de la rare beauté de cette princesse; je l'ai trouvée, seigneur, fort supérieure à ce que l'on m'en avoit dit, & je sens bien que je ne serai jamais heureux, si le grand sultan des Indes n'accorde à mes instantes prières, la main de la divine Dara-Cha, & si cette adorable princesse ne reçoit avec joie les offres respectueuses de l'amour le plus soumis & le plus passionné.

Dara - Cha, qui n'avoit pu s'empêcher de donner son cœur à Baharam-Guri, sans presque le connoître, apprit avec une joie extrême que son amant étoit le sultan de Perse. La déclaration de ce monarque étoit trop avantageuse à Boulaki, & il trouvoit tant de belles qualités & tant de valeur dans ce jeune héros, qu'il n'hésita pas à l'assurer qu'il se trouvoit fort honoré de la passion qu'il ressentoit pour sa fille; & cette princesse ayant témoigné combien elle y étoit sensible, le sultan des Indes ne différa le bonheur de ces tendres amans, qu'autant de tems qu'il en fallut pour les préparatifs magnifiques qui s'observent dans les mariages de cette conséquence.

Cette histoire m'a fait beaucoup de plaisir, dit Schems-Eddin; mais n'en fais-tu plus de celles qui sont dans le merveilleux manuscrit.

440 LES MILLE ET UN QUART D'HEURE,
d'Aboutaher ? Pardonnez-moi, seigneur, reprit
Ben-Eridoun, en voici une qui, je crois, ne
vous déplaira pas.

Histoire du médecin Kamel.

IL y avoit à Bagdad, du tems d'Halon (1),
roi de Perse, un tailleur d'habits qui avoit eu,
d'une femme qu'il aimoit tendrement, un fils
surnommé Kamel, à cause de l'extrême sagesse
qu'il fit paroître dès son enfance. A peine com-
mençoit-il à sentir les douceurs d'être tendre-
ment aimé de ceux qui lui avoient donné la
vie, que le ciel lui enleva sa mère. Elle mourut
de douleur de voir son mari tourner toutes ses
affections vers une jeune veuve de ses voisines,
dont l'esprit étoit aussi mauvais que le cœur.

(1) Ce prince régna en Perse environ l'an 1258, &
avoit épousé une chrétienne nommée Doucoscaro,
sortie, à ce que l'on prétendoit, de la race des trois rois
ou mages qui vinrent adorer Jesus-Christ. *Davétif*, 194.



LXXVII. QUART D'HEURE.

BABUR eut si peu de peine à se consoler de la perte qu'il venoit de faire, qu'il ne mit presque point d'intervalle entre la mort de sa femme, & de nouvelles noces avec sa voisine. Ce n'étoit pas assez pour Kamel d'avoir une belle-mère d'un aussi mauvais caractère, il falloit encore que cette femme eût un fils de son premier mari, qui la surpassât en méchanceté : il avoit, dès son plus bas âge, fait paroître une malice si noire dans toutes ses actions, que ses camarades l'avoient appelé Acrab, c'est-à-dire scorpion, nom qui lui resta toute sa vie. Il y avoit autant de différence pour les mœurs entre Kamel & Acrab, qu'il s'en trouve entre le cruel lion & la timide-colombe ; le premier, malgré les mauvais traitemens de Babur & de sa belle-mère, s'appliquoit uniquement à remplir les devoirs d'un honnête homme ; l'autre, uniquement attentif à faire du mal, ne s'attachoit qu'à mener une vie libertine. Kamel employant tout son tems à l'étude des simples, s'étoit fait pour ami le plus habile médecin & botaniste de toute la Perse, pendant qu'Acrab, livré à ses pernicieuses incli-

nations , ne fréquentoit que des scélérats & des gens dignes du dernier supplice. Ce n'étoit cependant que pour ce monstre que Babur & sa femme avoient des yeux , quoiqu'ils en effuyassent tous les jours mille insolences.

Kamel fut enfin si rebuté de l'indigne préférence que son père donnoit dans son cœur à Acrab , qu'il résolut de s'éloigner de Bagdad ; il communiqua son dessein au médecin son ami : cet homme sage eut beau vouloir s'opposer à ce dessein , il n'en put rien obtenir. Kamel partit donc , sans prendre congé de Babur ; & , suivant les instructions de son ami , il prit la route de la Chine , où regnoit un puissant monarque , appelé Uzou (1). A peine y fut-il arrivé , qu'apprenant que ce prince étoit dangereusement malade , & désespéré de ses médecins , il demanda la permission de le voir : on ne la lui refusa pas ; & Kamel , connoissant parfaitement les causes de sa maladie , prépara le jus de plusieurs simples , & le lui ayant fait avaler , ce monarque , comme par miracle , se trouva non-seulement hors de danger , mais encore , en peu de jours il recouvra une santé

(1) Uzou ou Cublaycan , roi des Tartares , fit une irruption dans la Chine dont il se rendit maître , & priva du royaume Fanfûr , qui y régnoit vers l'an 1266.

aussi parfaite que s'il n'avoit jamais ressenti aucune incommodité. Une pareille cure, & dont les effets étoient aussi prompts, étonna fort toute la cour, & excita l'envie des médecins. Le roi, que Kamel avoit pour ainsi dire ressuscité, ne savoit quelles caresses lui faire, il le combla de largesses; & ayant chassé son premier médecin, il lui en donna la place, & le mit auprès de lui dans la plus haute faveur. Il y avoit près d'un an que Kamel étoit à la cour de la Chine, lorsque le roi Uzou trouva des sujets sensibles de chagrin dans l'intérieur de son sérail. Parmi plusieurs belles filles dont on lui avoit fait présent, il s'en étoit trouvé une âgée de quinze ans, qui surpassoit autant les autres en beauté, que les lys & la rose surpassent les fleurs les plus abjectes. Le roi s'étoit tellement enivré d'amour pour la charmante Roukia, (c'est ainsi que s'appeloit cette jeune fille) qu'il étoit dans un désespoir affreux de la voir livrée à une noire mélancolie qui l'empêchoit de répondre à sa passion. La tristesse avoit non-seulement chassé les ris & les jeux de sa belle bouche, & banni le sommeil de ses yeux ; mais elle avoit tellement pénétré dans toutes les parties de son corps, qu'aucun médicament n'y faisoit son effet. Uzou avoit vainement employé tous les remèdes de Kamel,

il maudissoit mille fois un art qui se trouvoit impuissant pour une personne qu'il chérissoit au souverain degré.

Son médecin connoissoit bien que le mal de Roukia provenoit d'une bile très-âcre, qui rendoit les parties internes lentes à se ressentir de l'irritation de ses remèdes ; il entreprit pourtant, par une aventure divertissante, de mettre ses humeurs en mouvement, & communiqua son secret au roi de la Chine. Ah ! mon cher Kamel, s'écria ce monarque, que ne dois-tu pas attendre de ma libéralité, si tu rends la santé à ma belle sultane ! Je te dois la vie, mais elle sera toujours languissante, si tu ne dissipes l'extrême mélancolie de Roukia ; n'omets donc rien, mon cher ami, pour la conservation d'une santé qui m'est si chère. Seigneur, reprit Kamel, j'augure bien de mon remède ; mais la manière dont j'ai dessein de le donner est si périlleuse, que je ne la hasarderai pas, si votre majesté ne m'assure de la vie. Ah ! je jure par Viknou, reprit le roi, que quelque chose que tu puisses entreprendre, je te le pardonne. Sur cette assurance, Kamel se présenta le lendemain à la porte de la belle Roukia, mais dans un habit bien différent de celui qu'il avoit coutume de porter.

LXXVIII. QUART D'HEURE.

KAMEL, seigneur, poursuivit Ben-Eridoun; avoit toujours été vêtu très-modestement; il avoit marqué dans toutes ses actions une extrême gravité & une profonde sagesse, mais ce jour-là, il étoit d'une parure si extraordinaire & si couvert de pierreries, qu'il attira d'abord toute l'attention de la belle sultane; il s'approcha d'elle avec une agitation & une inquiétude qui ne lui étoit pas naturelle, & lui prenant le poignet, comme pour lui tâter le pouls: ah! trop charmante Roukia, s'écria-t-il, quelque grand que soit votre mal, il est léger en comparaison de celui que je souffre. Je languis, je me consume, & le plus ardent soleil d'été ne fond pas si aisément un morceau de neige, que l'éclat de vos beaux yeux a pénétré jusqu'au fond de mon tendre cœur.

Roukia, surprise au dernier point de la hardiesse de Kamel, & le voyant si différent de lui-même, dans ses habits & dans ses manières, hésita quelque tems sur le parti qu'elle avoit à prendre. Kamel, lui dit-elle, je ne puis m'empêcher d'être étonnée de votre extravagance; je vous avois jusqu'à présent regardé comme

un homme sage , mais je vois bien que l'esprit vous a tourné. Nullement , reprit le médecin , l'indifférence seule cause tous vos maux, l'amour veut aujourd'hui vous rendre une vie dont vous ne faites peu de cas , que parce que vous n'en connoissez pas les plus doux momens. C'est-à-dire , reprit la sultane en souriant , que si je vous en croyois , vous seriez le médecin & la médecine. Ah ! plutôt à vos Dieux , s'écria Kamel , que vous ajoutassiez foi à l'efficacité de mes remèdes. Daignez , belle Roukia , daignez les recevoir avec confiance , & souffrez que ce baiser soit le premier julep. . . .

Ah ! c'en est trop , s'écria Roukia , en voyant Kamel en posture de l'embrasser ; insolent , je t'apprendrai à te jouer à ton maître , & à perdre ainsi le respect que tu me dois. Hé quoi ! reprit Kamel , d'un air content , mon amour trouve le secret de vous émouvoir : ah ! madame , vous prendrez mon remède , & le sultan lui-même ne m'empêcheroit pas de vous guérir. Dans le même tems il se mit en état de lui arracher quelques faveurs , & la voyant furieuse , & hors d'elle-même , il frappa des mains. A ce signal , le roi de la Chine , qui , à travers d'un voile , avoit tout observé , entra brusquement & présentant un gobelet d'or à Roukia : la voici , dit-il , cette médecine tant vantée ,

prenez - la , madame , de la main d'un prince qui vous adore , & qui vous prie de pardonner cette petite tromperie à Kamel. Roukia avoit été si émue , que ces différentes passions ayant détaché les humeurs froides & grossières qui lui entouroient le cœur , la médecine qu'elle prit en ce moment lui fut très-salutaire , & lui rendit en peu de jours une santé parfaite. On ne peut concevoir quelle fut la joie d'Uzou. Il combla de nouveaux bienfaits son médecin , & le regardoit comme le Dieu tutélaire de son royaume.

Kamel avoit passé onze ans avec le roi de la Chine, dans la plus haute faveur, lorsque l'envie aiguissant ses dents enrouillées, pour le déchirer, profita d'une occasion que le hasard fit naître. Roukia avoit donné le jour à un fils plus beau que l'astre qui nous éclaire ; mais cet aimable enfant , qui faisoit tous les délices du sultan & de sa mere , étant tombé dangereusement malade , en vain Kamel employa ses remèdes auprès de lui , il dépérissoit à vue d'œil , & le désespoir de Roukia allarmoît tellement le roi de la Chine , que l'on craignoit tout pour la vie de ce monarque , si son fils étoit privé de la lumière.

Les médecins du roi , qui voyoient l'embarras de Kamel , en témoignoit une maligne

joie : ils ne doutoient pas que la mort du petit prince ne fût suivie de sa perte ; & pour l'avancer encore , ils publièrent que Kamel s'étoit vanté de le guérir , & que s'il ne hâtoit pas sa guérison , c'étoit pour mieux faire valoir l'importance de ses remèdes , & pour s'attirer une plus forte récompense. Ces bruits , quoique très-mal fondés , allèrent jusqu'à Uzou. Sans pénétrer le peu d'apparence qu'il y avoit à de pareils discours , ce monarque entra dans une telle fureur , qu'ayant fait venir Kamel en sa présence , il jura , s'il ne trouvoit le secret de guérir le jeune prince , de le faire enterrer tout vif avec lui. Jugez , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , de la frayeur du médecin , en entendant un arrêt si terrible. Il voyoit la mort du prince certaine ; il eut beau protester de son innocence , rappeler ses anciens services , & faire connoître l'impossibilité d'une cure si miraculeuse , le sultan fut sourd à ses remontrances & à ses larmes , & toute la grace qu'il lui fit , ce fut de lui faire donner une lampe allumée , un pain , de l'eau & un sabre pour s'ôter la vie , en cas qu'il ne trouvât pas la mort assez prompte. Enfin , seigneur , le prince mourut , je passe sous silence sa pompe funèbre , & l'affreux désespoir du sultan & de Roukia ; tous les chinois versèrent moins de larmes sur la mort

de

de cet enfant , que sur l'horrible injustice que l'on faisoit à Kamel. Cette malheureuse victime de l'envie des médecins ignorans & de l'ingratitude du roi , fut conduite dans le sépulcre du prince , que l'on referma , & sur lequel le sultan lui-même vint apposer son cachet.

LXXIX. QUART D'HEURE.

KAMEL dans le tombeau , livré à un affreux désespoir , faisoit de tristes réflexions sur sa misère. Après avoir passé la nuit dans ce lieu rempli d'horreur , il alloit se donner la mort , pour se délivrer en un moment de tous ses maux , lorsque , par un coin du sépulchre & à travers quelques jointures de pierres , il y vit entrer un serpent d'une grosseur extraordinaire , qui se traînant à longs replis , avec des sifflemens terribles , lui fit voir la mort écrite dans ses yeux.

Quelque misérable que fût Kamel , il ne put voir cette mort si prochaine sans frémir , & saisissant promptement son sabre , il en donna un si furieux coup sur la tête du serpent , qu'il l'abattit à ses pieds. Certain de sa victoire , il commençoit à en jouir , lorsqu'un autre serpent beaucoup plus petit que le premier , sortit seu-

lement la tête hors du même trou qui donnoit dans le tombeau, & après avoir regardé avec attention le serpent mort, il se retira.

Kamel se livroit à la douleur la plus violente, lorsqu'il vit le jeune serpent rentrer dans le tombeau avec une herbe qu'il tenoit dans sa gueule ; loin d'aller à lui pour le tuer, il voulut voir quel étoit son dessein, & s'aperçut, avec une surprise extrême, que s'étant approché du serpent mort, & l'ayant touché plusieurs fois de cette herbe, il reprit peu à peu ses esprits, se redressa en plusieurs plis, fit quelques caresses à celui qui venoit de lui rendre la vie, & qu'ils prirent tous deux le chemin du trou par où ils étoient entrés.

Quoique l'étonnement de Kamel fût sans égal, il lui laissa assez de hardiesse & de présence d'esprit, pour s'opposer à leur sortie ; il levoit déjà le bras pour abattre la tête de celui qui tenoit cette herbe merveilleuse, dans sa gueule, lorsque cet animal, comme s'il eût connu que Kamel n'en vouloit qu'à cette herbe, la laissa tomber à terre, & s'éloignant ensuite, lui donna le tems de la ramasser.

Kamel ayant laissé sortir les deux serpens, s'approcha de sa lampe pour examiner cette herbe de plus près ; il n'en avoit jamais vu de pareille, & voulant, à l'exemple du serpent,

en faire l'épreuve sur le prince, il leva le voile qui lui couvroit le visage, & ne lui en eut pas plutôt mis sur les lèvres & à l'endroit du cœur, que l'esprit de vie se réveilla en lui ; les artères commencèrent à lui battre, & la pâleur de la mort s'étant changée en une couleur vive & vermeille, le jeune prince leva la tête, & après avoir repris entièrement l'usage de ses sens, il témoigna une extrême surprise de se voir dans ce lieu d'horreur & de tristesse. Il est impossible, seigneur, de bien exprimer la joie de Kamel ; il serra soigneusement une herbe si précieuse, & appelant les gardes qui étoient postés à la porte du tombeau, il leur cria d'aller dire au sultan de la Chine, que son fils étoit plein de vie.

Les gardes écoutant ces discours, comme partant d'un homme qui étoit en frénésie, n'y faisoit pas grande attention, lorsque la voix du jeune prince les détermina à courir porter une nouvelle si extraordinaire au roi. Ce monarque, que rien ne pouvoit consoler de la perte de son fils, étoit livré à une amère douleur ; elle étoit encore entretenue par les larmes de Roukia, lorsqu'on lui vint annoncer que le prince étoit vivant ; il y avoit si peu d'apparence à un événement pareil, que cette nouvelle ne fit qu'aigrir son désespoir ; mais le porteur d'une nouvelle aussi incroyable, ayant insisté sur la

vérité de ce qu'il annonçoit , Roukia , plus crédule que le roi , le supplia de se vouloir transporter avec elle , au tombeau de son fils. Uzou , plus par complaisance qu'autrement , prit le chemin du sépulchre , de dessus lequel ayant levé l'empreinte de son cachet , & en ayant fait faire l'ouverture , il en fit sortir Kamel qui tenoit dans ses bras le jeune prince vivant. On ne sauroit assez exprimer la surprise & la joie du sultan & de la belle Roukia. Cette mère tendre tomba évanouie à la vue de son chér fils , & le roi partageant ses mouvemens de tendresse , entre le jeune prince & sa mère , faisoit voir le spectacle le plus touchant. Roukia revint enfin de sa foiblesse ; on la transporta , ainsi que le prince , au palais où Kamel , à qui l'on attribua la résurrection du prince , fut reçu avec toutes les marques d'une joie parfaite.

Uzou ne savoit de quelle manière récompenser un si grand service ; il s'accusa mille fois d'ingratitude à son égard , & l'ayant comblé des plus riches présens , il lui laissa la liberté de retourner à Bagdad , ou de rester à la Chine.

Kamel , qui venoit d'éprouver combien facilement ce monarque s'enflammoit de colère , & jusqu'à quel point il pouffoit sa cruauté , choisit , sans hésiter , de retourner dans sa patrie. Quelque chagrin que le sultan ressentît du départ

de Kamel , il connoissoit trop la dureté dont il avoit usé envers lui , pour y trouver à redire. Camel partit donc , chargé de richesses , & prit la route de son pays.

Quelque raison qu'il eût d'oublier son père , comme il étoit parfaitement honnête homme , son premier soin fut , en arrivant dans les faux-bourgs de Bagdad , de s'informer s'il étoit encore en vie ; il apprit avec une extrême joie , que ce bon homme vivoit encore , mais que les débauches d'Acrab , & la complaisance de sa belle-mère pour cet indigne fils , lui avoient causé mille affaires fâcheuses , & l'avoient réduit dans une extrême pauvreté.

LXXX. QUART D'HEURE.

SI ces dernières nouvelles lui causèrent quelque douleur , il ressentit un plaisir secret d'être en état de faire vivre son père désormais dans l'opulence , se flattant que sa belle - mère & Acrab attendris par son bon naturel & par les effets de sa générosité , cesseroient d'avoir pour lui une haine aussi violente que celle qu'ils lui avoient toujours témoignée. Il attendit , dans cette espérance , que la nuit fût venue , & ayant ordonné à ses esclaves de l'attendre dans le lieu

où il étoit descendu d'abord ; il confia à l'un d'eux seulement , qu'il étoit fils du tailleur Babur , & qu'il vouloit aller loger chez lui , sans se faire connoître : ensuite ayant pris deux bourses de mille sequins chacune , & un petit écrain garni de ses plus belles pierreries , il les fit porter jusqu'à la porte de son père , où il fit heurter par son esclave.

Kamel étoit si changé depuis plus de douze ans d'absence , qu'il ne fut point reconnu par Babur , lorsque ce vieillard vint ouvrir sa porte. Je suis étranger , lui dit Kamel , j'arrive à cette heure dans Bagdad dont je trouve les portes fermées ; obligé de loger dans le fauxbourg , faites-moi le plaisir de me retirer chez vous pour cette nuit seulement , & de me faire donner à manger. Voilà deux pièces d'or , pour mon souper & pour mon gîte , & si ce n'est pas assez , je ferai enforte que vous n'aurez pas lieu d'être mécontent de moi.

Babur , surpris du compliment de cet étranger , & charmé de sa physionomie , le reçut avec beaucoup d'honnêteté : seigneur , lui dit-il , vous ne pouviez plus mal choisir : je suis assez pauvre , cependant je tâcherai de vous recevoir du mieux qu'il me sera possible.

Kamel étant entré , Babur donna les deux pièces d'or à sa femme ; il n'est pas encore bien

tard , lui dit-il , courez chez nos voisins acheter tout ce qu'il faut pour régaler un galant homme qui nous demande le couvert pour cette nuit , & faites en sorte que nous fassions un bon repas ; voilà de quoi le bien régaler.

Pendant que cette femme , accompagnée de l'esclave de Kamel , alla chercher à souper , Acrab rentra dans la maison ; il fut d'abord surpris à la vue de ce nouvel hôte : mais quelle fut sa joie , lorsqu'il le vit remettre à Babur les deux bourses de mille sequins d'or , & l'écrain où étoient les diamans , avec prière de les lui garder jusqu'au lendemain. Jamais ce misérable n'avoit vu une pareille somme , ni de si beaux diamans ; & comme il étoit accoutumé au crime , il eut bientôt pris la résolution de s'en rendre le maître.

La femme de Babur revint de la provision ; elle apporta de quoi faire un bon souper ; & Kamel les ayant tous invités à se mettre à table , le repas fut des plus gais & des plus longs. La nuit étoit déjà fort avancée , lorsque Kamel voyant que son père pouvoit avoir besoin de repos , demanda à se retirer. On le conduisit dans une petite chambre des plus simples , où couchoit ordinairement Acrab , & l'on donna un lit à son esclave , dans un cabinet à côté de son maître.

A peine, seigneur, Kamel commençoit - il à jouir d'un sommeil tranquille, que Babur & sa femme furent réveillés par un grand bruit qui se passoit dans la chambre de leur hôte. Ils allumèrent promptement leur lampe, & accourant aux cris qu'ils y entendoient, ils furent dans le dernier désespoir de voir Kamel baigné dans son sang, & Acrab un poignard à la main, aux prises avec son esclave. Ah ! seigneur Babur, s'écria ce dernier, sauvez la vie à votre fils que ce scélérat vient d'assassiner.

Babur ne comprenoit rien à ce discours ; mais, comme malgré sa vieillesse, il étoit encore vigoureux, & qu'il connoissoit le mauvais naturel d'Acrab, il se disposoit à lui arracher l'instrument de son crime, lorsque l'esclave plus adroit s'en saisissant, frappa l'assassin dans le cœur, & le renversa mort à ses pieds. La femme de Babur voyant son cher fils dans un état si cruel pour elle, faisoit des cris semblables aux rugissemens d'une lionne en fureur ; ils réveillèrent le voisinage ; les plus proches voisins enfoncèrent la porte, & arrivèrent assez tôt pour être spectateurs d'une scène si tragique. Ah ! Babur, s'écria l'esclave fondant en larmes, je vous le répète encore, sauvez la vie à votre fils, s'il en est encore tems : celui que vous voyez dans ce lit, & noyé dans son sang, est

Kamel , que les mauvais traitemens de votre femme , & les crimes de son fils , ont forcé de quitter sa patrie. Il y revenoit comblé d'honneurs & de biens dont il avoit commencé à vous faire part , lorsque ce perfide voulant s'emparer du dépôt que Kamel vous avoit remis , a entrepris de lui ôter la vie par la plus noire trahison ; trop heureux si je puis avoir vengé la mort de mon cher maître sur un monstre qui ne devoit périr que par la main des plus cruels bourreaux !

Babur , étrangement surpris d'une aventure aussi tragique , courut promptement au lit de Kamel : ah ! mon cher enfant , s'écria-t-il en le prenant dans ses bras : mon cher Kamel , est-ce vous que je vois mourant ? alors aidé de l'esclave , il le leva sur son séant , & lui ayant lavé le visage , il reconnut des traits que douze ans d'absence n'avoient pas encore entièrement effacés de sa mémoire , quoique la pâleur de la mort fût marquée sur son visage. On courut chercher le chirurgien le plus proche ; il fonda ses plaies , & les trouvant très - dangereuses , il alloit y mettre le premier appareil , lorsque Kamel revenant de son évanouissement , & ouvrant des yeux languissans , reconnut Babur & lui serra la main.

LXXXI. QUART D'HEURE.

A PEINE, seigneur, Kamel eut-il reconnu son père, qu'il l'embrassa les larmes aux yeux, & repoussa de la main le chirurgien qui alloit panser ses plaies ; pardonnez-moi cette incivilité, lui dit-il d'une voix foible, je vous crois très-habile dans votre profession, mais je me guérirai bien moi-même. Que l'on me donne une petite bourse de senteur qui est attachée à mon caleçon ; l'esclave la lui présenta aussi-tôt, & ayant tiré l'herbe des serpens, il en frotta toutes ses blessures, & en avala une feuille après l'avoir mâchée. Elle eut, seigneur, en ce moment, un effet aussi miraculeux qu'elle avoit eu dans le tombeau du fils du sultan de la Chine : & Kamel ne l'eut pas plutôt avalée, que ses plaies se refermant, il se leva aussi sain que s'il n'eût jamais été blessé. Tous les spectateurs & le chirurgien étoient dans l'admiration d'une cure si miraculeuse. Babur embrassoit tendrement son fils, lorsque sa joie fut interrompue par un accident auquel il ne s'attendoit pas. La mère d'Acrab étoit tombée évanouie sur le corps de ce scélérat, elle-y étoit restée sans qu'on y eût fait beaucoup d'attention, lorsque

revenant à elle , & trouvant son poignard à côté de lui , elle s'en faisit brusquement & s'en perça le cœur. Babur avoit toujours eu beaucoup de foiblesse pour sa femme ; il ne put s'empêcher de répandre des larmes , à une mort si précipitée ; mais les voisins l'ayant tiré , ainsi que Kamel , de la vue d'un spectacle aussi sanglant , ils allèrent trouver le cadi , pour lui rendre compte d'une aventure aussi triste. Après que l'on eut rempli les formalités de la justice , pour l'enlèvement de ces deux misérables , ils retournèrent dans la maison , & Kamel l'ayant fait abattre , par la suite , il y fit bâtir un palais magnifique , que dans une extrême vieillesse , & avant de mourir , il légua au sultan pour lors régnant à Bagdad. Pour Babur , il passa heureusement , & dans la tranquillité , le reste de ses jours , avec son cher Kamel , & ce ne fut , qu'accablés sous le poids des années , & lorsque la vie leur devint à charge , qu'ils payèrent à la nature le tribut que nous lui devons tous.

Je te jure , mon cher Ben - Eridoun , dit alors Schems-Eddin , que je suis très-content de cette histoire , les faits en sont très-singuliers , quoique difficiles à croire ; mais j'aurois voulu , pour que Kamel eût poussé la générosité jusqu'au bout , qu'il eût rendu la vie à sa belle mère & à Acrab. Je ne doute point qu'il ne l'eût fait ,

reprit Ben-Eridoun , si on lui en avoit donné le tems , mais j'ai eu l'honneur d'observer à votre souveraine majesté , qu'on l'enleva , ainsi que Babur , assez précipitamment , & que la justice s'empara des corps de ces misérables. Après tout , seigneur , Acrab & sa mère étoient formés d'un si mauvais levain , qu'ils n'auroient point encore été touchés de ce dernier bienfait de Kamel , & l'un & l'autre auroit peut-être attenté à sa vie , dès le lendemain. Tu as raison , repliqua le monarque d'Astracan , ces deux monstres ne méritoient pas d'être rappelés au jour , & je fais bon gré aux voisins de Babur , de n'avoir pas donné le tems à Kamel d'exercer sa bonté , sur deux sujets aussi ingrats ; ils sont morts comme ils avoient vécu , c'est-à-dire , enveloppés dans le crime. Seigneur , reprit Ben - Eridoun , votre majesté s'est déjà déclarée plusieurs fois contre les ingrats ; je vais lui conter une histoire singulière à ce sujet , & je ne doute pas qu'elle ne soit contente de la vengeance qu'un sultan de Citor prit de quatre de ses sultanes ; c'est encore une histoire du manuscrit d'Aboutaher.



Histoire des quatre sultanes de Citor.

LONG-TEMPS avant que Badur, sultan de Cambaye, se fût rendu maître du royaume de Sanga, & qu'il eût jeté les habitans de Citor (1); capitale de ce royaume, dans un tel désespoir qu'ils réduisirent eux-mêmes en cendre une ville qui, pour son extrême beauté, portoit le surnom de paradis du monde. Un jeune prince, appelé Cassiry, c'est-à-dire, Clair-voyant, régnoit dans ce royaume; comme il avoit la réputation d'être très-libéral, on lui apportoit de tous côtés les choses les plus rares & les plus précieuses. Un jour qu'il donnoit audience, un homme d'environ quarante ans, mais d'une figure vénérable, s'étant présenté devant son trône, le salua avec une gravité très-respectueuse: seigneur, lui dit-il, le monde entier retentit de votre sagesse & de votre générosité, & la renommée, qui publie vos vertus depuis Caf (2) jusqu'à Caf, me fait venir des

(1) Citor signifie par asol du monde.

(2) Caf est une montagne que les musulmans croient entourer tout le globe, & borner de tous côtés son hémisphère; ainsi, selon eux, depuis Caf jusqu'à Caf, signifie d'une des extrémités de la terre à l'autre.

extrémités de la terre, pour admirer vos vertus, & pour vous présenter une pièce aussi singulière qu'elle est utile à un monarque tel que vous l'êtes; mais dispensez-moi, seigneur, de m'expliquer ici sur le genre de curiosité que je vous apporte, c'est à vous seul que je veux apprendre les effets merveilleux d'une statue d'albâtre que deux de mes esclaves tiennent à la porte de votre conseil, dans une caisse de cèdre.

LXXXII. QUART D'HEURE.

BASSIRY, seigneur, impatient de voir la statue & d'en connoître les vertus, fit passer cet homme dans son cabinet, avec les esclaves qui se retirèrent, après l'avoir posée sur une table d'or. Seigneur, dit alors Abrouzanam, (c'étoit le nom du maître de cette pièce si rare), je lisois, il y a environ deux ans, un manuscrit très-curieux, composé par un docteur de notre loi, que la grande connoissance des histoires & de l'antiquité de l'Arabie a fait surnommer Dal-Ak-Bar, que Schedad fils d'Ad, descendant de Sem (1), ayant dépensé des sommes im-

(1) Sem, fils de Noé. Houffain-Vaez fait mention de cette histoire, & rapporte que, sous le califat de

menfes à achever les bâtimens commencés par son père , & à bâtir une ville des plus magnifiques, dans le pays des Adites , y enferma toutes les richesses qu'Ad avoit pillées dans la conquête de l'Arabie & des provinces voisines ; & qu'après avoir rempli son palais où tout brilloit d'or & de pierreries , des ouvrages les plus singuliers des génies bienfaifans , ce superbe monarque , qui croyoit égaler la puiffance de Dieu , par ces marques extérieures de fa grandeur , convia tous les rois fes voisins à venir admirer fes richesses & son opulence ; mais que Dieu , qui fe plaît à humilier l'orgueil & l'insolence des princes affez superbes pour se comparer à lui , envoya un ange exterminateur qui fit en un moment périr Schedad , & tous les habitans de cette ville qu'il fit disparoître entièrement aux yeux des hommes , se réservant seulement de la faire voir de tems en tems à quelques-uns , pour conferver la mémoire d'une fi terrible vengeance. A la lecture de ce manuscrit , je me rappelai en ce moment le chapitre quatre-vingt-neuf du divin Alcoran , intitulé l'*Aurore* , où notre grand prophète parle ainfi : « ne voyez- » vous pas ce que le feigneur votre Dieu a

Moavie , premier de la race des Ommiades , un arabe du défert découvrit par hafard la ville merveilleufe de Schedad.

» fait à Ad, fils d'Aram ; » & je sentis une extrême curiosité de trouver cette ville que le même manuscrit m'affuroit avoir été découverte par un Arabe du désert, du tems du califat de Moavie, premier de la race des Ommiades. Pour cet effet, j'entrepris le voyage de la Mecque & de Médine, espérant, dans des lieux si saints, obtenir cette grace de notre grand prophète. Je ne me trompai point, seigneur, dans mes espérances : après avoir fait mes dévotions, à son sépulchre, je me retirai sur la montagne d'Arafat, pour y visiter un saint Musulman dont la réputation s'étendoit par toute l'Arabie ; je trouvai ce vénérable vieillard tellement occupé à la contemplation, lorsque j'arrivai dans sa grotte, qu'il fut plus d'une heure sans m'apercevoir ; ensuite, revenu de son extase : Abrouzanam, me dit-il, je fais le sujet de ton voyage ; notre prophète a exaucé ta prière ; tu verras la ville bâtie par Schedad, & j'ai ordre moi-même de t'y conduire. Ah ! seigneur, continua Abrouzanam, quelle fut ma joie, à une nouvelle si agréable, & dont je me flattois si peu ? je voulus me jeter aux pieds de celui qui me l'annonçoit, il m'en empêcha, & me prenant par la main : partons, me dit-il, sans différer un seul moment. Nous descendîmes alors la montagne, & nous prîmes le chemin de la plaine d'Aden :

comme

comme nous avions marché sans discontinuation, la fatigue & la chaleur extrême du jour nous obligèrent de chercher un endroit où nous pussions nous reposer ; nous nous assîmes au pied d'un buisson, près duquel couloit un petit ruisseau : après nous y être désaltérés , nous nous livrâmes au sommeil qui dura depuis la prière du soir jusqu'au lever du soleil.

A peine cet astre lumineux nous eut frappé les yeux , que nous nous levâmes avec précipitation ; mais quel fut notre étonnement , de nous trouver aux portes d'une ville que nous ne connoissions pas ? nous y entrâmes avec quelque espèce de crainte ; mais la joie la dissipa bientôt, en nous appercevant que c'étoit la ville bâtie par Schedad. L'extrême solitude, qui y régnoit, nous fit horreur, nous n'y trouvâmes aucuns habitans , toutes les portes des maisons étoient ouvertes ; & après avoir traversé plusieurs rues dont les bâtimens paroissoient d'une structure magnifique , nous arrivâmes jusqu'au palais du roi. Je ne puis , seigneur, vous faire le détail de toutes les richesses immenses que j'y trouvai , je ne crois pas que celles de Salomon les aient jamais égalé : tout y étoit semé de pierres précieuses, les choses les plus viles y étoient d'or ; mais c'étoit dans le cabinet de cet orgueilleux monarque , que

l'on remarquoit l'ouvrage de ces fameux génies qui se rendoient si familiers avec nos premiers rois de Perse & du Mogolistan. J'y remarquai entr'autres choses, cette statue d'albâtre qui attira mon attention par sa simplicité : je témoignai au vieux Musulman ma surprise de voir une pièce qui paroissoit de si peu de conséquence, dans un cabinet si rempli de choses rares ; mais ce saint homme me tira bientôt d'erreur. Cette statue, me dit-il, est un des plus précieux ouvrages qui soient dans ce palais ; il seroit à souhaiter que tous les rois de la terre en eussent une pareille, & qu'ils s'attachassent à la considérer souvent, ils connoïtroient par ses mouvemens le fond du cœur de ceux qui les approchent, puisque cette statue est ennemie de la flatterie & du mensonge, lorsque l'on flatte les vices ou les passions de quelqu'un en sa présence ; semblable à ces jeunes vierges dont une noble pudeur couvre le visage à l'approche d'un homme, elle rougit aussi-tôt, & si l'on profère devant elle le moindre mensonge, elle se met à rire dans le moment même. Voilà, mon cher ami, les effets merveilleux de cette statue, qui est de la composition des génies. J'avoue, seigneur, dit Abrouzanam au roi de Citor, que de toutes les raretés que je vis dans le cabinet de Schedad, rien ne me fit plus d'envie que cette

statue ; & comme je favois par mon manuscrit que tous ceux à qui notre grand prophète avoit obtenu de Dieu l'entrée de cette ville invisible à tous les mortels , avoient eu la permission d'en emporter quelque curiosité, je témoignai au saint Musulman l'extrême plaisir que j'aurois d'être possesseur d'une pièce aussi rare ; il m'assura que le grand prophète ne s'opposoit pas à mon envie , & que je pouvois m'en rendre le maître. Quelque pesante qu'elle fût , je la chargeai sur mes épaules avec une joie indicible ; & après avoir satisfait ma curiosité , nous sortîmes de cette merveilleuse ville , qui, dans le même moment disparut à nos yeux. Je reconduisis le vieillard jusqu'à sa grotte , & m'étant informé des mœurs de tous les rois de la terre , j'ai appris , seigneur , que si tous ces monarques étoient dans une balance, & que votre majesté fût dans l'autre, vous les emporteriez tous par votre sagesse & votre prudence.

LXXXIII. QUART D'HEURE.

UNE aussi puissante raison , poursuivit Abrouzananam , m'a déterminé , seigneur , à venir vous offrir une pièce aussi rare , persuadé que votre

majesté en fera très-bon usage, & qu'elle ne peut être en de meilleures mains.

Bassiry, qui avoit écouté avec une extrême attention le discours d'Abrouzanam, se leva pour l'embrasser : Ah ! mon cher ami, lui dit-il, que je vous suis obligé d'une telle préférence : comment reconnoître un si grand bienfait ? Non, toutes mes richesses ne m'en peuvent acquitter envers vous. Ah ! seigneur, s'écria Abrouzanam, j'en suis assez payé par l'honneur que me fait votre majesté d'accepter cette marque de mon respect ; je ne lui demande, pour toute grace, que de rester auprès d'elle, pour y admirer la profondeur de sa sagesse, je serai trop récompensé de mon présent.

Le roi de Citor, surpris de la générosité d'Abrouzanam, fut charmé qu'un homme aussi sage voulût s'attacher à lui ; il lui en marqua toute la reconnoissance possible ; & pour l'engager davantage à son service, il le fit son premier visir, dont la place étoit vacante depuis peu. Ensuite, sans faire connoître à personne la vertu de la statue, dont il fit plusieurs épreuves, il la fit poser dans un grand fallon carré où il donnoit ses audiences, & dont chaque angle étoit terminé par un pavillon composé de plusieurs appartemens qui communiquoient dans le fallon par des portes dont

ce monarque seul avoit la clef; l'un de ces pavillons avoit vue sur un fleuve; l'autre sur les écuries du roi qui étoient magnifiques: du troisième, on appercevoit la cour des cuisines; & du quatrième, on pouvoit voir un grand corps de logis destiné pour ses gardes-du-corps. Comme le fallon étoit carré, chacune de ses vues donnoit sur les mêmes objets que les pavillons qui en formoient les coins. Mais, seigneur, continua Ben-Eridoun, revenons au roi de Citor. Ce prince, qui passoit déjà pour un des plus sages de la terre, augmenta encore sa réputation par la manière dont il découvroit la fausseté du cœur de ceux qui l'approchoient. Il n'avoit qu'à regarder la statue pour pénétrer dans l'ame de ceux qui s'adressoient à lui; & comme ses sujets, charmés de sa douceur, souhaitoient ardemment de voir regner sa postérité sur eux, ils le conjurèrent de vouloir leur donner une reine. Ce monarque, peu sensible aux douceurs d'un pareil engagement, n'avoit jamais fait grande attention à leurs prières; la prévention dans laquelle il étoit contre les femmes, étoit un sûr contre-poison à leur beauté: cependant le visir Abrouzanam lui ayant présenté une nouvelle requête de la part de ses peuples, il l'appuya de si solides raisons, qu'il voulut bien lui donner la satis-

faction qu'ils demandoient, résolu cependant, avant de fixer son choix, de bien consulter la statue.

Abrouzanam ayant alors fait connoître les intentions du roi, chacun s'efforça de lui chercher les plus belles filles du monde, & l'on remplit bientôt son sérail de tout ce qu'il y avoit de plus rare dans l'Asie. Comme ce monarque ne vouloit point être ébloui par des parures étrangères, & qu'il ne prétendoit consulter que la seule nature dans le choix qu'il feroit, il ordonna que toutes ces jeunes filles fussent habillées chacune d'une robe de taffetas blanc, que leurs cheveux fussent natés d'un ruban de la même couleur, & qu'on les fît assembler à la même heure, dans la salle du divan.

Ce prince, qui jusqu'alors avoit été insensible, ne laissa pas d'être ému à la vue de tant de beautés différentes. Son cœur incertain ne pouvoit pencher en faveur de l'une, sans faire tort à l'autre ; mais pour terminer cette grande journée, qui devoit décider du bonheur de ses sujets, il choisit trois de ces jeunes filles, & voulut en recevoir encore une de la main d'Abrouzanam ; quelque effort que le visir fît pour s'en dispenser, il fallut obéir. Celles qui n'eurent pas le bonheur de plaire au roi, furent

conduites dans un férail séparé; mais les quatre sultanes furent remises sur le champ entre les mains des eunuques & des gouvernantes qui leur avoient été destinées, & qui, après les avoir conduites au bain, les ramenèrent chacune dans un des pavillons qui étoient aux coins du fallon, où Bassiry donnoit ses audiences.

Cet illustre monarque avoit déjà passé près de trois mois sans paroître se repentir de son choix; la statue n'avoit fait aucun mouvement à tous les discours des sultanes que le roi menoit souvent dans le fallon où elle étoit placée, lorsqu'un jour étant avec l'une d'elles, il lui jeta en badinant une poignée de roses sur la gorge. Sumboul (1), c'est ainsi que s'appeloit cette belle personne, n'eut pas été plutôt touchée de ces roses, qu'elle tomba évanouie: le roi, qui l'aimoit tendrement, alarmé de l'état où il la voyoit, appela du secours: on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses esprits, & ce monarque lui ayant demandé alors avec empressement, si elle avoit une si violente antipathie pour les roses, qu'elles pussent produire sur elle un effet si prompt & si dangereux. Non, seigneur, répondit Sumboul d'un air enfantin, ce n'est pas par aversion,

(1) En arabe, Sumboul signifie hyacinte.

c'est par une extrême délicatesse qui m'a pensé coûter la vie. Votre majesté m'a blessée en me jetant ces feuilles au visage ; l'une d'elles m'a si rudement frappée contre la tempe, qu'il s'en est peu fallu que la mort n'ait succédé à l'évanouissement.

LXXXIV. QUART D'HEURE.

LE roi, surpris d'une pareille réponse, voulut la tourner en raillerie ; mais Sumboul, foute-nant avec un très-grand sérieux ce qu'elle venoit d'avancer, augmenta encore son étonnement, lorsqu'il la vit se couvrir précipitamment le visage, feignant que cette statue étoit une personne animée, aux yeux de laquelle elle ne devoit pas se faire voir. Bassiry en ce moment jeta la vue sur la statue, & la voyant rire, il ne douta plus de la fourberie de cette femme, il feignit cependant d'ajouter foi à ses discours, il passa quelques heures avec elle, & résolut de l'éprouver à la première occasion, il la renvoya ensuite à son appartement qui donnoit sur les écuries.

Cinq ou six jours après ce monarque ayant fait appeller la seconde de ses femmes qui se nommoit Uzum, il ne fut pas plutôt seul avec

elle , que voulant l'embrasser : Ah ! seigneur , s'écria-t-elle , vous me faites mal , votre robe bordée d'hermines vient de me piquer cruellement , sans doute quelqu'un des poils se fera mal rangé , & m'aura ainsi blessée. Le roi ne fit pas d'abord grande attention à cette réponse , qu'il prit pour une plaisanterie , mais s'étant approché avec elle , d'un grand miroir d'acier , il fut surpris de la voir se couvrir promptement le visage avec un éventail de plumes qu'elle tenoit à la main. Quel audacieux mortel ose se présenter à mes yeux , dit-elle alors ? Ah ! seigneur , je ne dois être vue que de votre seule majesté : le roi n'auroit pas eu besoin de regarder la statue pour connoître la malice d'Uzum qui affectoit de le prendre pour un autre dans le miroir ; mais encore plus convaincu par les ris de la statue , il dissimula son chagrin , passa une partie du jour avec elle , & la renvoya dans son pavillon d'où l'on apercevoit ses cuisines.

Ce monarque , piqué du peu de sincérité des deux sultanes , eut à peine quitté Uzum , qu'il envoya chercher Fonduk , c'étoit le nom de la troisième : elle vint vers lui avec toutes les démonstrations de joie , il fut quelques heures avec elle ; & se mettant à une fenêtre du fallon , au-dessous duquel il y avoit un

bassin rempli de très-gros poissons, il se fit apporter une pâte qu'il avoit coutume de leur jeter par petits morceaux. Fonduk étoit à ses côtés à prendre ce divertissement, & à les considérer, lorsqu'elle baissa tout d'un coup son voile avec une extrême précipitation. Bassiry lui en ayant demandé la cause, elle lui répondit avec une apparence d'ingénuité, qu'elle venoit de faire réflexion que parmi ces poissons il y en avoit des mâles, & sur-tout un gros brochet qui l'avoit regardée avec attention, & qu'il n'étoit pas de la bienséance qu'elle fût vue par d'autre que par sa majesté. Bassiry, aussi étonné de cette réponse que de celles des deux autres sultanes, fut confirmé par les ris de la statue, dans le soupçon où il étoit que Fonduk ne valoit pas mieux que les autres ; il n'en témoigna pourtant rien, & la laissant persuadée qu'elle passoit dans son esprit pour la plus scrupuleuse de toutes les femmes, elle retourna à son appartement dont les vues s'étendoient sur le fleuve.

La quatrième sultane fut aussi mise à l'épreuve, elle se nommoit Abelmosche (1), & avoit été choisie par le visir Abrouzanam. Le roi de Citor l'ayant fait appeller, elle parut

(1) C'est-à-dire, qui a l'odeur de musc.

devant lui avec un air de douceur & de sagesse qui ne paroissoit pas affecté, & fut plusieurs heures avec ce monarque, sans qu'aucune de ses paroles ni de ses actions lui fût soupçonner qu'elle fût du caractère des trois autres. Quelques discours qu'elle tint au roi, quelque assurance qu'elle lui donnât de sa tendresse, la statue ne faisoit aucun mouvement, & Bassiry, convaincu plusieurs jours de suite de sa fidélité & de la sincérité de son cœur, résolut de l'épouser après avoir renvoyé les trois autres; il avoit cependant une peine extrême à les abandonner entièrement, mais ce qui lui arriva quelques jours après, le détacha bientôt de l'affection qu'il leur portoit.

Un jour que ce monarque avoit été à la chasse, il lui prit fantaisie d'aller passer la nuit avec Sumboul; après une légère collation, il se mit au lit auprès d'elle; mais la fatigue de la journée ne lui ayant pas permis de s'entretenir long-tems avec cette belle sultane, il se laissa bientôt aller au sommeil qui l'accabloit. Quelle fut sa surprise, après quelques heures, lorsque s'étant réveillé, il ne la trouva plus à ses côtés. Il prit une bougie qui étoit allumée, & ne la rencontrant pas dans tout l'appartement dont les portes étoient fermées aux verrous en dedans, il ouvrit la fenêtre

qui n'étoit que poussée légèrement sans être fermée ; & y trouvant une échelle de soie , il s'habilla promptement , prit son sabre , descendit par la même échelle , & apperçut de loin de la lumière dans une de ses écuries.

LXXXV. QUART D'HEURE.

BASSIRY , seigneur , poursuivit Ben-Eridoun , n'eut pas plutôt vu de la lumière dans son écurie , qu'il s'en approcha ; mais quelle fut sa confusion d'appercevoir l'indigne Sumboul fondant en larmes , pour quelques coups qu'elle avoit reçus de l'esclave qui , pendant la nuit , avoit inspection sur les chevaux de cette écurie , & à qui elle protestoit qu'elle n'étoit venue si tard que parce que le roi lui avoit rendu visite , & qu'elle n'avoit pu le quitter qu'elle ne l'eût vu bien endormi. Ce monarque , indigné d'un procédé si lâche , & de la préférence que Sumboul donnoit à un vil palfrenier , dégoûtant de fumier & d'ordures , eut toutes les peines imaginables à se contenir. Son premier mouvement fut de mettre en pièces cette malheureuse & son amant ; mais différant sa vengeance , il retourna dans son lit , où Sumboul vint se coucher une heure après sans

faire le moindre bruit : le prince se leva à son ordinaire , sans faire paroître toute sa colère ; & voulant connoître si Uzum ressembloit à cette lâche sultane , il l'alla trouver le lendemain dans son pavillon , & ayant affecté un profond sommeil aussi-tôt qu'il se fut mis au lit , il la vit se relever doucement , prendre une simple robe de gaze , & descendre par un petit escalier , dont lui seul croyoit avoir la clef , & qui conduisoit à la cour des cuisines , & la suivant pas à pas , il ne douta plus de sa prostitution , la voyant embrasser avec la dernière tendresse un esclave noir des plus affreux & des plus sales , qui étoit employé ordinairement aux plus basses fonctions de la cuisine. Le sultan ne voulant pas en voir davantage , retourna dans le pavillon , il se remit au lit , & Uzum , encore fumante de sa débauche , revint , quelques heures après , se coucher à ses côtés. Il falloit avoir autant de modération que le roi de Citor en eut en ce moment , pour n'avoir pas fait connoître sur le champ son indignation aux deux perfides sultanes ; mais voulant encore éprouver Fonduk & Abelmosche , il se rendit le soir du troisième jour , dans l'appartement de la première de ces deux femmes , où après avoir feint pareillement un extrême assoupissement , il la vit se lever d'au-

près de lui , traverser une grande cour & ouvrir une petite porte qui donnoit sur le fond du fleuve ; alors , dépouillant une légère robe de taffetas , elle s'attacha sous les bras une paire de grosses calebasses qu'elle tira de dessous un rofier ; & se jetant en chemise & en caleçon dans le fleuve qui étoit presque guéable en cet endroit , elle le traversa , & se rendit à une petite cabane où demouroit un jeune pêcheur.

Le roi , surpris de la téméraire hardiesse de la sultane , ne l'eut pas plutôt vue entrée dans la cabane , que , quittant ses habits , il passa le fleuve à la nage ; & après avoir jugé par lui-même de son déshonneur , il retourna se mettre au lit , où Fonduk revint le trouver. Il se leva , comme il avoit fait les jours précédens , d'auprès des autres sultanes ; & ayant fait les mêmes cérémonies avec Abelmosche le quatrième jour , il la suivit de même qu'il avoit fait les trois sultanes ; mais quelle fut sa joie , de la voir entrer dans un petit cabinet , où , après avoir fait l'ablution , elle fit une prière de plus d'une heure , & revint ensuite se mettre dans son lit ! Le sultan , persuadé , par plusieurs épreuves répétées , de sa vertu , prit la résolution de l'épouser , après avoir puni les trois perfides sultanes d'une manière fort extraordinaire.

Voici , seigneur , comme il se vengea. Sumboul , pour aller trouver l'esclave qui avoit soin des chevaux du roi , étoit obligée de passer à travers une petite écurie dans laquelle étoit ordinairement un mulet d'une force & d'une fureur si extraordinaires , lorsqu'il étoit en liberté , que le roi prenoit souvent plaisir à le faire battre contre les animaux les plus farouches. Ce prince ordonna à son principal palfrenier de le laisser en liberté dans son écurie , & de retenir plus tard qu'à l'ordinaire l'esclave noir qui étoit le vil objet de la tendresse de la sultane. Ce que Bassiry avoit prévu , arriva ; comme Sumboul ne passoit guère de nuits sans aller trouver son amant , elle ne fut pas plutôt entrée dans cette écurie dont elle ferma la porte , que le mulet , qui n'étoit point attaché , se jeta sur elle , & la déchira en morceaux.

Pendant que cette tragique scène se passoit , les deux autres sultanes n'eurent pas un meilleur sort. Le roi de Citor ayant fait enlever douze marches de l'escalier qui conduisoit aux cuisines , Uzum , en allant voir son amant , se rompit le col dans l'obscurité ; & comme Bassiry avoit remarqué le lieu où Fonduk alloit prendre ses calebasses , les ayant percées dans plusieurs endroits , à peine cette malheureuse sultane se fut-elle abandonnée au fleuve , que

l'eau entrant de tous côtés dans les calebasses ; elle alla bientôt éteindre dans les eaux ses infâmes ardeurs.

Le roi de Citor fut à peine vengé, qu'ayant fait assembler son divan , il apprit à ses visirs la punition qu'il avoit tirée des trois sultanes ; & après avoir exalté la vertu d'Abelmosche , il l'épousa publiquement , & eut de cette sage reine une nombreuse postérité , qui régna jusqu'au tems que Badur , sultan de Cambaye , ayant détruit la ville de Citor , se rendit maître de tout le royaume.

J'ai reçu tout le plaisir possible au récit de cette histoire , dit alors Schems-Eddin. La vengeance du roi de Citor me plaît infiniment : sans tremper sa main dans le sang de ses lâches sultanes , il trouva le moyen de les punir par l'endroit même par où elles l'avoient offensé. Seigneur , reprit Ben-Eridoun , je fais une autre histoire à-peu-près dans le même goût ; il n'en coûte la vie à personne ; mais la manière dont on punit l'infidélité d'un visir envers son maître est si singulière , que je ne doute point que votre majesté ne l'écoute volontiers. Tu m'obligeras sensiblement de m'en faire le récit , dit le roi d'Astracan. Alors Ben-Eridoun commença à-peu-près en ces termes.

Histoire de Bagdedin.

IL y avoit autrefois à Babylone un sultan qui, d'une première femme qui étoit morte en couche, avoit un fils nommé Bagdedin. Après avoir pleuré plusieurs jours la perte d'une personne qui lui étoit si chère, ce monarque sentit bientôt de nouvelles ardeurs pour une cachemirienne d'une rare beauté, dont un de ses tributaires lui avoit fait présent. Cette aimable fille étoit ornée de tant de graces, qu'elle eut bientôt gagné les affections du sultan, qui, pour n'avoir rien devant les yeux qui pût lui rappeler sa première femme, remit Bagdedin entre les mains d'un de ses visirs, avec ordre de ne le lui jamais présenter sans un commandement exprès.

LXXXVI. QUART D'HEURE.

PENDANT l'absence du jeune prince qui pouvoit avoir quinze ans, lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère, Kourma, c'est le nom de la nouvelle sultane, profita si bien de sa faveur, qu'occupant seule le cœur du sultan,

elle dispoſoit entièrement de tout l'empire, & qu'on lui faiſoit la cour préférablement à ce monarque. Un jour que ce prince, qui avoit entièrement oublié Bagdedin, chafſoit dans une forêt, à trois ou quatre lieues de Babylone, un lion, qui avoit été bleſſé par ſes chafſeurs, vint, écumant de rage, dans une route fort étroite où il étoit. Le ſultan, déjà âgé, n'avoit en ce moment auprès de lui que quelques eſclaves timides, qui furent tellement effrayés à l'aſpect de cette affreufe bête, qu'ils prirent auffi-tôt la fuite. Quelque brave qu'il fût lui-même, ne croyant pas devoir attendre la fureur du lion, il fuyoit à toutes jambes, & ce furieux animal étoit prêt de ſe jeter ſur la croupe de ſon cheval, lorsqu'un jeune homme à pied, armé ſeulement de ſon ſabre, ſe jetant au-devant du lion, lui abattit la tête d'un ſeul coup. Le ſultan fut ſi ſurpris de la bravoure de ce jeune homme, que, mettant pied à terre, il courut l'embraffer. Qui que vous ſoyez, lui dit-il, vous venez de ſauver la vie au ſultan de Babylone qui, n'en ſera point ingrat. Ah ! ſeigneur, répondit l'inconnu en ſe proſternant la face contre terre, quelles graces n'ai-je point à rendre au ſouverain prophète, de m'avoir conduit en ces lieux pour ſauver la vie à l'illuſtre monarque qui m'a donné le jour ! j'ap-

prendrai du moins, de sa bouche, quel crime a commis l'infortuné Bagdedin, pour avoir été privé jusqu'à présent de son auguste présence. Le sultan, aussi surpris que confus, fut quelque tems sans répondre aux justes reproches de son fils ; mais ayant retrouvé en lui tous les traits de la sultane sa mère : Ah ! mon fils, lui dit-il en l'embrassant de nouveau, mon cher Bagdedin, oubliez de malheureuses raisons qui vous ont fait vivre jusqu'à présent dans un exil si dur ; je me repens de cette espèce de cruauté, & je veux réparer ma faute, par une conduite toute opposée à celle que j'ai tenue jusqu'ici avec vous.

Les visirs qui s'étoient égarés, étant en ce moment arrivés au bruit du petit cor d'argent que portoit ordinairement le sultan de Babylone, il leur présenta son fils comme son libérateur, & leur ordonna de le regarder comme son légitime successeur à l'empire de Babylone.

Le sultan, de retour de la chasse, présenta le jeune prince à Kourma. Cette sultane qui comptoit que l'empire passeroit sur la tête de l'un de ses enfans, fut dans une rage inconcevable, de cette fatale aventure ; cependant dissimulant parfaitement ses pensées, elle accabla Bagdedin de caresses.

Le jeune prince, qui ne se méfioit pas des

artifices de la sultane , vivoit à la cour dans une parfaite tranquillité , lorsqu'un jour qu'il se promenoit , de grand matin , dans les jardins du palais , il entendit deux personnes qui exprimoient leurs passions avec beaucoup de vivacité. Quelle fut sa surprise , lorsque , s'approchant de plus près , il reconnut , à travers une palissade , la sultane Kourma , femme de son père , entre les bras d'un de ses visirs ! Peu s'en fallut , qu'outré de colère , il ne tranchât la tête à l'un & à l'autre ; mais , appréhendant de déplaire au sultan , il se retira pénétré de douleur. Comme il ne pouvoit s'éloigner de ce lieu , si doucement qu'il ne fît quelque bruit , ces deux amans sortant brusquement de leur poste , apperçurent le prince. Ils se crurent perdus ; & ne doutant pas qu'il n'allât découvrir leur crime , ils résolurent de le prévenir. Pour cet effet , le visir s'étant présenté quelques heures après devant le sultan , ce monarque remarqua sur son visage une profonde tristesse. Qu'avez-vous , visir , lui dit le sultan , je vous ordonne de me l'apprendre ? Le scélérat feignant alors de se trouver très-embarrassé : je ne dois point , seigneur , répondit-il , être accusateur de qui que ce soit , cela ne convient pas à la dignité à laquelle votre majesté a daigné m'élever. Mais , d'un autre côté , votre honneur

m'oblige à vous révéler un crime dont l'impunité est d'une très-dangereuse conséquence ; oui , seigneur , m'en dût-il coûter la tête , je vais vous apprendre le motif de ma juste douleur.

LXXXVII. QUART D'HEURE.

LE visir feignit encore d'hésiter à s'expliquer ; mais en ayant reçu l'ordre exprès du sultan : J'ai vu , seigneur , ce matin le prince Bagdedin votre fils , vouloir employer la violence auprès de la sultane votre épouse ; & si je ne fusse arrivé assez à propos , peut-être lui en coûtoit-il la vie , puisque le prince , sans avoir égard à votre honneur , menaçoit Kourma , un poignard à la main , de lui percer le cœur , si elle ne répondoit à ses infâmes desirs. Mon silence , seigneur , m'auroit rendu criminel auprès de votre majesté ; mais le prince m'arrachera la vie , s'il fait que je vous ai révélé un affront auquel la sultane ne veut point survivre. Je l'empêcherai bien de te nuire , s'écria le sultan en fureur : qu'on fasse venir Kourma. Aussi-tôt la sultane parut en fondant en larmes. Elle confirma les discours du visir , & redoubla la rage du sultan , à un tel point , que , sans vouloir écouter la justification du prince , il lui or-

donna sur le champ de fortir de ses états, & le déclara incapable de jamais succéder à l'empire de Babylone.

Quelque douleur que ressentît Bagdedin d'un ordre aussi injuste & aussi cruel, il obéit aussitôt, & s'éloigna promptement d'un lieu où Kourma & son amant avoient juré sa perte. Ce prince, après être allé prendre congé du visir qui avoit eu soin de son enfance, & en avoir reçu deux bourses & plusieurs pierreries de prix, se mit en chemin, dans l'intention de se retirer en Perse. Après plusieurs mois de marche, un jour qu'il approchoit d'un petit village, il aperçut un tigre monstrueux, qui emportoit dans sa gueule un enfant enveloppé de son maillot. La pitié excitant alors la générosité du prince, il courut après cette fière bête, qui, ayant quitté sa proie, voulut se lancer sur lui. Bagdedin eut alors besoin de toute son adresse, & s'étant jeté en bas de son cheval, il sauta sur le dos du tigre, dont il saisit les oreilles avec tant de force, que cet animal, contraint d'obéir à son écuyer, se laissa mener comme s'il eût été une bête de monture. Le payfan dont il avoit emporté l'enfant, s'étoit armé de fourches, avec plusieurs de ses camarades, & poursuivoit ce furieux animal, lorsqu'il aperçut le prince qui le domptoit, & qui lui ayant quitté l'o-

reille droite, lui porta plusieurs coups de poignard dans la gorge, dont il expira. Cette manière de combattre une bête aussi cruelle ayant paru fort extraordinaire à ce paysan, il regarda le prince avec admiration; & l'ayant remercié d'avoir si généreusement sauvé la vie à son fils, il le pria de venir loger dans sa maison. Bagdedin accepta ses offres. Cet homme le reçut de son mieux; & après lui avoir servi un repas fort honnête : seigneur, lui dit-il, vous n'avez pas obligé un ingrat; pour vous remercier du service important que vous m'avez rendu au péril de votre vie, je veux vous faire présent d'un papier qu'un de mes frères m'a laissé cacheté, en mourant. Comme il avoit la réputation d'être un des plus habiles hommes de ce pays, il m'a bien recommandé de ne le confier qu'à un homme sage, & m'a assuré qu'il y avoit renfermé des secrets merveilleux; je ne fais pas lire, & je n'ai jusqu'à présent trouvé personne à qui j'aie voulu faire voir ce qui est contenu dans ce paquet. Alors le paysan se levant de la table où le prince avoit voulu qu'il mangeât avec lui, alla chercher, dans une petite armoire, le papier qu'il lui remit. Aussi-tôt Bagdedin l'ouvrit, & il n'eut pas plutôôt jeté la vue dessus, qu'il se mit à rire, en y lisant trois secrets qui consistoient en

paroles mystérieuses , par le moyen desquelles on se rendoit invisible ; l'on pouvoit prendre la figure de telle personne que l'on souhaitoit , & l'on avoit droit de commander aux génies de tous les élémens. Mon ami, dit-il au payfan , votre frère a voulu se réjouir à vos dépens ; si c'est-là tout l'héritage qu'il vous a laissé , vous ne devez être guère riche ; je vous conseille de jeter ce papier au feu , & de ne point donner sujet à vos camarades de se moquer de vous , en marquant trop de crédulité sur une pareille matière. Seigneur , reprit le payfan , je vous ai déjà dit que mon frère étoit habile homme ; je suis sûr que ces secrets sont vrais ; il en favoit de très-curieux , & je veux à ce sujet vous raconter une petite histoire. Nous étions un jour à une lieue d'ici , à nous réjouir , lorsque nous rencontrâmes un marchand de moutons , qui en conduisoit un troupeau de plus de cinq cens. Mon frère me dit en riant : veux-tu manger d'un de ces moutons sans qu'il nous en coûte rien ? Eh ! comment ferez-vous , lui dis-je alors ? Tu le vas voir , me répondit-il. Alors abordant le marchand : combien me vendrez-vous le plus gras de ces moutons ? Vingt pièces d'argent. Vous vous moquez , lui dit mon frère : je croirois être trompé si j'en avois seulement donné six. Ils disputèrent quelque tems

sur le prix , & mon frère , pendant ce tems , ayant choisi le plus beau mouton du troupeau , le jeta sur son épaule , & s'enfuit de toutes ses forces. Le marchand se mit à courir après lui ; & l'ayant joint , l'arrêta par le bras , en lui disant qu'il ne le lâcheroit pas qu'il ne lui rendît son mouton , ou qu'il ne lui en eût payé la valeur. Mon frère ayant fait beaucoup de résistance , le marchand le tira avec tant d'effort , qu'il lui arracha le bras qui lui resta dans les mains. Jamais homme ne fut si effrayé. Pour moi , seigneur , qui ne m'attendois pas à voir ainsi ensanglanter la scène , j'en pensai tomber évanoui. Mais le marchand ayant repris l'usage de ses sens , & croyant avoir tué , ou tout au moins estropié un homme , se mit à fuir de toutes ses forces , & ne parla plus de se faire payer de son mouton. J'étois au désespoir de voir mon frère qui versoit un torrent de sang par l'énorme plaie qu'il avoit à l'épaule , lorsque , se levant tout d'un coup de terre où il s'étoit jeté , je lui vis son bras sain & entier , & j'aperçus que le marchand n'avoit emporté qu'un membre de son mouton , qui lui avoit paru être le bras de mon frère. Nous ramassâmes l'épaule de mouton , que le prétendu homicide avoit jetée , de frayeur , à quelques pas de nous ; & nous nous en retournâmes au

logis, en riant de la fuite du marchand, aux dépens duquel nous fîmes bonne chère pendant plusieurs jours. Voilà, seigneur, continua le paysan, un des moindres tours de mon frère. Jugez, puisque, par de tels prestiges, il trouvoit le secret d'éblouir ainsi les yeux des hommes, s'il ne falloit pas qu'il fût des plus versés dans la science que nous appelons Scâbedat & Simia (1).

Bagdedin, au récit d'une aventure aussi singulière, que le paysan assuroit être arrivée en sa présence, fut tenté d'éprouver quelques-uns des secrets qui étoient dans le papier. Il n'eut pas plutôt prononcé les paroles qui étoient marquées pour commander aux génies de l'air, qu'un de ces esprits élémentaires se présentant sous une figure gracieuse, lui demanda ce qu'il souhaitoit de lui.

LXXXVIII. QUART D'HEURE.

LE prince, aussi surpris que le paysan étoit effrayé, répondit, sans hésiter, au génie, qu'il voudroit bien être transporté sur l'heure, dans les jardins du sérail de Babylone. Cela fut exé-

(1) Cela signifie la magie naturelle & superstitieuse.

cuté dans le moment même ; & il fut enlevé avec une si grande vitesse, qu'il n'y eut presque point d'intervalle entre le souhait & son exécution. Bagdedin, persuadé alors de la capacité du frère de ce paysan, ne se vit pas plutôt dans le sérail, que, prononçant les paroles qui devoient le rendre invisible, il se fit conduire par le même génie dans le lieu où étoit alors la perfide Kourma. Quelle fut son indignation, de la trouver dans un bosquet du jardin, tête à tête avec le visir son favori ! Il en fut si outré de colère, que, cassant une branche d'arbre d'une grosseur raisonnable, il fondit sur lui, le terrassa ; & lui donna tant de coups de bâton, qu'il le laissa pour mort.

Quelque tendresse que la sultane eût pour son amant, comme elle l'entendoit faire des cris affreux, sans voir, ni celui qui le frappoit, ni le bâton dont Bagdedin l'assommoit, elle attribua cette aventure au mal-caduc ; elle appréhenda d'être surprise avec lui, & se retira très-affligée, dans son appartement, par un petit jardin qui communiquoit au grand, & dont le roi seul & elle avoient la clef.

Le prince ayant cessé de maltraiter le visir, ce malheureux se traîna, avec beaucoup de peine, jusqu'à la porte par où il étoit entré ; & y trouvant l'eunuque noir qui avoit la garde

des jardins dont il lui avoit permis l'entrée ; il le pria de le faire porter dans son palais , où il se fit mettre au lit. En vain l'art des médecins & des chirurgiens fut employé pour lui faire passer les meurtrissures qu'il affuroit lui être venues d'une chute de son cheval qui ensuite l'avoit foulé aux pieds. Le génie qui étoit au service de Bagdedin , avoit mêlé , dans toutes les drogues dont on le frottoit , un jus d'herbe qui , loin de le guérir , le rendoit encore plus affreux & plus malade : de sorte qu'outre l'extrême douleur qu'il souffroit , il étoit devenu plus hideux que le more le plus effroyable.

Si la sultane , qui étoit rentrée dans son appartement , sans que qui que ce soit se fût aperçu de sa sortie , s'estimoit heureuse d'être échappée d'un aussi grand péril , elle étoit , d'un autre côté , au désespoir de savoir le visir en cet état.

Bagdedin à qui , par le moyen du génie , rien n'étoit impossible , se travestit , au bout de huit jours , en vieille , si méconnoissable , par la vertu des paroles qui étoient dans le papier que lui avoit donné le paysan , que le sultan de Babylone son père y auroit été trompé. Ses rides la faisoient paroître si décrépite , qu'elle pouvoit assurer avoir vu plus d'un siècle. En cet état , elle se présenta à la porte du visir ,

& demanda à lui parler en particulier. On l'introduisit dans son appartement ; elle prit un fauteuil ; & s'étant mise au chevet de son lit : mon fils , lui dit-elle d'une voix tremblante , j'apprends que depuis plusieurs jours , l'art des médecins & chirurgiens a échoué auprès de vous ; je veux seule entreprendre une si belle cure , sans vous faire prendre aucune boisson , sans vous frotter avec tous leurs baumes ; ce seul cachet vous remettra dans le même état où vous étiez avant votre chute. Ce seul cachet ! s'écria le visir : ah ! cela est impossible. Nullement , reprit la vieille , & vous en ferez l'expérience sur le champ , si vous le souhaitez. L'opération est un peu violente , je l'avoue , mais je puis vous assurer , sur ma tête , qu'elle est immanquable ; faites seulement apporter un vase rempli de charbons allumés , & préparez-vous à souffrir que je vous imprime ce cachet brulant sur les deux fesses. Le visir frémit à cette proposition , & alloit témoigner toute sa colère à la vieille qu'il prenoit pour une folle , lorsque le prévenant , & sans s'émouvoir : seigneur , lui dit-elle , faites attention à ce que je vous propose ; un instant de douleur un peu vive va vous tirer d'affaire ; & si je ne réussis pas , faites-moi expirer dans les plus cruels supplices. Ces paroles , prononcées d'un ton ferme ,

le déterminèrent. Il consentit à l'opération ; & la vieille ne lui eut pas plutôt appliqué son cachet tout rouge , que le visir , après avoir poussé deux cris semblables aux mugissemens d'un taureau , se trouva parfaitement guéri , & que la couleur de sa peau fut entièrement rétablie. Mon enfant , lui dit la fausse vieille , le voyant transporté de joie , je vous ai tenu parole , mais il y a encore un régime de vie à observer ; il faut , au moins pendant un mois , vous abstenir de toucher à aucune femme , sinon vous retombez dans le même mal , & je n'aurai plus le pouvoir de vous guérir. Le visir , seigneur , fut presque aussi chagrin de cette Ordonnance , que de la première ; mais , après avoir récompensé magnifiquement la vieille , il la congédia , & lui défendit , sous peine de la vie , de jamais parler du secret dont elle s'étoit servie pour le guérir.

Bagdedin fut à peine sorti d'avec le visir , qu'il reprit sa forme naturelle , & se rendit invisible ; accompagné du génie , il ne quittoit presque point Kourma , & , témoin de toutes ses actions , il eut la douleur de voir l'extrême joie qu'elle ressentit de la guérison de son amant. Comme le sultan de Babylone avoit une confiance aveugle en sa vertu , il ne la tenoit point renfermée , comme c'est l'usage dans tout l'Orient ,

& le visir avoit su tellement gagner l'esprit de ce monarque , qu'il ne lui interdisoit point l'entrée du sérail , dans de certaines heures. La liberté que ces deux amans avoient de se voir & de se parler , renoua bientôt leur commerce ; les charmes de Kourma firent oublier au visir les sévères défenses de la vieille , & , malgré ses promesses , il s'exposa de nouveau à un malheur pareil à celui dont il sortoit.

Bagdedin , qui ne lui avoit imposé cette loi que pour tâcher de lui faire oublier la sultane , n'eut pas plutôt connu que ce perfide visir continuoit à déshonorer le lit de son père , que , se livrant à la colère la plus violente , il résolut de ne plus garder de mesures. Pour cet effet , il prit la forme d'un vénérable vieillard , & se présenta le lendemain devant le trône du sultan.

LXXXIX. QUART D'HEURE.

BAGDEDIN , seigneur , sous la figure d'un vieillard , s'étant approché du trône du sultan , de Babylone , aux pieds duquel étoit assis le visir , pria ce dernier de lui prêter cent sequins d'or. Le visir ayant regardé cette demande comme venant d'un extravagant , n'y répon-

dit pas d'abord ; mais ensuite s'en trouvant importuné , il donnoit ordre qu'on le chassât , lorsque Bagdedin lui donna un si furieux soufflet , qu'il le jeta à la renverse. Une hardiesse si extraordinaire alloit lui coûter la vie , lorsqu'élevant la voix : puissant monarque , dit-il au roi de Babylone , je mérite la mort pour avoir manqué de respect à ta majesté ; mais je la supplie de pardonner un si juste mouvement de colère , & de vouloir m'écouter. Ce perfide que ta bonté a élevé à un rang qui fait l'envie de tout Babylone , est mon esclave ; après s'être lâchement noirci envers moi des crimes les plus odieux , il s'est sauvé ; je n'en ai point eu de nouvelles depuis dix ans , & le hasard me le fait retrouver presque sur le trône. Dis-moi , ingrat , continua Bagdedin en colère , en adressant la parole au visir , sans l'éducation que je t'ai donnée , serois-tu jamais parvenu à ce haut degré de faveur que tu mérites si peu ? Ebloui par tant de richesses , tu méconnois Arefy ton ancien maître : as-tu déjà oublié que tu portes sur toi les marques de la servitude dans laquelle tu devrois être encore ? & n'as-tu point de honte de refuser de lui rendre les cent sequins d'or que tu lui as volés ? Tu ne fus jamais qu'un perfide : je t'ai aimé comme mon propre fils ; tu m'as traité avec indignité. Ah ! si je découvrois

au sultan la manière dont je suis instruit que tu réponds à toutes ses bontés, la moindre punition qu'il exerceroit envers toi, feroit de te faire rentrer dans l'esclavage.

Le sultan, surpris de la gravité avec laquelle parloit ce vieillard, & de l'étonnement de son favori, ne savoit que penser d'une aventure aussi extraordinaire ; & voulant savoir de quel crime le visir pouvoit être coupable, il ordonna à l'un & à l'autre d'entrer dans son cabinet. Vieillard insensé, dit-il alors, ta témérité & ton extravagance méritent une punition exemplaire ; de quoi oses-tu accuser mon visir ? Du crime le plus noir, reprit le vieillard avec fermeté : l'infâme prostitution de ta sultane favorite avec ce scélérat ayant été découverte par ton fils Bagdedin, comme un abîme en attire un autre, & qu'ils ont craint le juste châtiment de leur perfidie, ils l'ont accusé, devant ton trône, d'une horrible violence qu'il est incapable de commettre : son innocence opprimée l'a réduit à un triste exil qu'il souffre sans se plaindre ; il m'a lui-même raconté ses malheurs, & j'ai entrepris de venir ici détromper un père faussement prévenu contre son fils. Ne te laisses point éblouir, grand monarque, par les larmes d'une femme qui te trahit, & par l'éloquence d'un perfide visir : il est accoutumé

498 LE MILLE ET UN QUART D'HEURE, &c.
au crime dès sa jeunesse. Pour te prouver
tout ce que je t'ai dit de ses mauvaises incli-
nations, qu'il fut mon esclave, & qu'il étoit
digne des plus rudes châtimens, je lui ai moi-
même appliqué mon cachet brulant sur les deux
fesses ; je me suis contenté d'une punition si
légère, pour un crime qui méritoit la mort,
puisqu'il avoit médité de m'empoisonner.

Le visir, qui étoit dans la dernière surprise
de voir les principales actions de sa vie dévoilées
aux yeux du sultan, ne se vit pas plutôt
accusé du commerce criminel qu'il avoit avec
la sultane, & de la calomnie atroce dont il
avoit usé envers Bagdedin, qu'une frayeur
extrême parut sur son visage. Mais que devint-
il, quand le vieillard tira son cachet de sa
poche, & qu'il le reconnut pour être celui dont
il portoit les marques ! Il ne put soutenir cette
dernière preuve de son infâmie, & tomba éva-
noui aux pieds du sultan de Babylone.

Fin du vingt-unième volume.

T A B L E

D E S C O N T E S.

TOME VINGT-UNIÈME.

LES MILLE ET UN QUART D'HEURE.

<i>HISTOIRE de Schems-Eddin ,</i>	page 1
<i>Histoire de la sultane Dugmé ,</i>	15
<i>Suite de l'histoire de Schems-Eddin ,</i>	18

I. Quart d'heure.

<i>Histoire de Cheref-Eldin , fils du Roi d'Ormus , & de Gul-Hindy , princesse de Tuluphan ,</i>	46
--	----

II. Quart d'heure.

<i>Suite de la même histoire ,</i>	52
------------------------------------	----

III. Quart d'heure.

<i>Suite de la même histoire ,</i>	58
<i>Histoire de Sinadab , fils du médecin Sazan ,</i>	59

IV. Quart d'heure.

<i>Continuation de l'histoire de Sinadab ,</i>	65
--	----

V. Quart d'heure.

<i>Continuation de l'histoire de Sinadab ,</i>	70
--	----

VI. Quart d'heure.

<i>Continuation de l'histoire de Sinadab ,</i>	78
--	----

VII. Quart d'heure.

<i>Continuation de l'histoire de Sinadab ,</i>	83
--	----

<i>Suite de l'histoire de Cheref-Eldin & de Gul-Hindy ,</i>	85
---	----

VIII. Quart d'heure.

<i>Suite de la même l'histoire ,</i>	91
<i>Histoire de Badour le tranquille , roi de Caor ,</i>	95

IX. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire de Badour le tranquille ,</i>	98
--	----

X. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire de Badour le tranquille ,</i>	104
--	-----

XI. Quart d'heure.

<i>Conclusion de l'histoire de Badour le tranquille ,</i>	112
<i>Suite de l'histoire de Cheref-Eldin & de Gul-Hindy ,</i>	114

XII. Quart d'heure.

<i>Suite de la même histoire ,</i>	118
------------------------------------	-----

XIII. Quart d'heure.

<i>Suite & conclusion de la même histoire ,</i>	125
<i>Histoire des trois bossus de Damas ,</i>	131

XIV. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire des trois bossus de Damas ,</i>	132
--	-----

XV. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire des trois bossus de Damas ,</i>	139
--	-----

XVI. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire des trois bossus de Damas ,</i>	147
--	-----

XVII. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire des trois bossus de Damas ,</i>	151
--	-----

XVIII. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire des trois bossus de Damas ,</i>	155
--	-----

XIX. Quart d'heure.

Conclusion de l'histoire des trois bossus de Damas,
158

Histoire des deux bouchers de Candahar, 165

XX. Quart d'heure.

Suite de l'histoire des deux bouchers de Candahar,
166

XXI. Quart d'heure.

Conclusion de l'histoire des deux bouchers de Candahar,
170

Histoire du chien de Sahed & du cadi de Candahar,
173

XXII. Quart d'heure.

Conclusion de l'histoire du chien de Sahed, & du cadi de Candahar,
178

Histoire d'Outzim-Ochantey, prince de la Chine,
181

XXIII. Quart d'heure.

Suite de la même histoire, 183

XXIV. Quart d'heure.

Suite de la même histoire, 185

XXV. Quart d'heure.

Suite de la même histoire, 188

XXVI. Quart d'heure.

Suite de la même histoire, 191

XXVII. Quart d'heure.

Suite de la même histoire, 199

XXVIII. Quart d'heure.

Suite de la même histoire , 198

XXIX. Quart d'heure.

Suite de la même histoire , 203

XXX. Quart d'heure.

Suite de la même histoire , 206

Histoire de Gulguli-Chemamé , princesse de Teflis ,
209

XXXI. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 210

XXXII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 214

XXXIII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 218

Histoire de Boulaman-Sang-Hier , prince d'Achem ,
220

XXXIV. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Boulaman Sang-Hier , 222

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 225

XXXV. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 227

Histoire de Satché Cara , princesse de Borneo , 230

XXXVI. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Satché-Cara , 234

XXXVII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Satché-Cara , 237

XXXVIII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Satché-Cara , 241

DES CONTES. 503

XXXIX. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Satché Cara , 245

XL. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Satché-Cara , 249

XLI. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Satché-Cara , 253

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 255

XLII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 258

Conclusion de l'histoire de Boulaman-Sang-Hier ,
prince d'Achem , ibid.

XLIII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Gulguli Chemamé , 263

Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey , prince de
la Chine , 265

XLIV. Quart d'heure.

Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey , prince de
la Chine , 268

XLV. Quart d'heure.

Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey , prince de
la Chine , 273

XLVI. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 278

XLVII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Gulguli-Chemamé , 283

Histoire du Centaure Bleu , 285

XLVIII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire du Centaure Bleu , 289

XLIX. Quart d'heure.

<i>Conclusion de l'histoire du Centaure Bleu ,</i>	294
<i>Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey , prince de la Chine ,</i>	298

L. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey , prince de la Chine ,</i>	299
<i>Histoire du singe couleur de feu ,</i>	201
<i>Suite des aventures d'Outzim Ochantey , prince de la Chine ,</i>	305

LI. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire d'Outzim-Ochantey , prince de la Chine , & conclusion de celle du singe couleur de feu ,</i>	306
---	-----

LII. Quart d'heure.

<i>Conclusion de l'histoire d'Outzim-Ochantey , prince de la Chine , & de Gulguli-Chemamé , princesse de Teflis ,</i>	311
<i>Histoire de Mir-Bahadin , roi d'Ormuz ,</i>	314

LIII. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire de Mir-Bahadin ,</i>	317
<i>Histoire d'Ak-Beyaz , fille d'Abdalla-Yousouf ,</i>	320

LIV. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire d'Ak-Beyaz ,</i>	322
---	-----

LV. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire d'Ak-Beyaz ,</i>	327
---	-----

LVI. Quart d'heure.

<i>Suite de l'histoire d'Ak-Beyaz ,</i>	333
---	-----

DES CONTES. 505

LVII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire d'Ak-Beyaz , 338

LVIII. Quart d'heure.

*Conclusion de l'histoire d'Ak-Beyaz & de celle de
Mir-Bahadin , 344*

Histoire d'Aboutaher l'errant ; 349

LIX. Quart d'heure.

Suite de l'histoire d'Aboutaher l'errant ; 351

LX. Quart d'heure.

Conclusion de l'histoire d'Aboutaher l'errant ; 355

Histoire de Neroux & de Munaz , 359

LXI. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Neroux & de Munaz ; 361

LXII. Quart d'heure.

*Conclusion de l'histoire de Neroux & de Munaz ,
365*

Histoire de Mahalem , roi de Borneo , 369

LXIII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Mahalem , roi de Borneo , 371

LXIV. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Mahalem , roi de Borneo , 375

Histoire de Feridoïn , roi de Giamschid , 379

LXV. Quart d'heure.

Continuation de l'histoire de Feridoïn ; 381

LXVI. Quart d'heure.

Continuation de l'histoire de Feridoïn , 387

LXVII. Quart d'heure.

Continuation de l'histoire de Feridoïn , 395

LXVIII. Quart d'heure.

Continuation de l'histoire de Feridoün , 406

LXIX. Quart d'heure.

Continuation de l'histoire de Feridoün , 405

LXX. Quart d'heure.

*Conclusion de l'histoire de Feridoün & de celle de
Mahalem , roi de Borneo ,* 409

Histoire d'Azard & d'Hilal , 413

LXXI. Quart d'heure.

Conclusion de l'histoire d'Azard & d'Hilal , 414

*Aventures d'Aroün-Arreschid & de deux pauvres de
Bagdad ,* 417

LXXII. Quart d'heure.

*Suite & conclusion de l'aventure d'Aroün-Arres-
chid , & des deux pauvres de Bagdad ,* 418

Aventure d'Iskender , racontée par Schems-Eddin , 420

Aventure du bucheron & de la mort , 422

LXXIII. Quart d'heure.

Conclusion de l'aventure du bucheron & de la mort , 423

*Histoire de Boulaki , sultan des Irdes , & de la
belle Dara-Cha sa fille ,* 426

LXXIV. Quart d'heure.

Suite de la même histoire , 427

LXXV. Quart d'heure.

Suite de la même histoire , 430

Histoire de Baharam-Guri , 434

DES CONTES. 167

LXXVI. Quart d'heure.

Conclusion de l'histoire de Bahaman-Guri ; 435

Histoire du médecin Kamel , 460

LXXVII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire du médecin Kamel , 441

LXXVIII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire du médecin Kamel , 445

LXXIX. Quart d'heure.

Suite de l'histoire du médecin Kamel , 449

LXXX. Quart d'heure.

Suite de l'histoire du médecin Kamel , 453

LXXXI. Quart d'heure.

Conclusion de l'histoire du médecin Kamel , 458

Histoire des quatre sultanes de Citor , 461

LXXXII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire des quatre sultanes de Citor , 462

LXXXIII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire des quatre sultanes de Citor , 467

LXXXIV. Quart d'heure.

Suite de l'histoire des quatre sultanes de Citor , 472

LXXXV. Quart d'heure.

Conclusion de l'histoire des quatre sultanes de Citor ,

476

Histoire de Bagdedin , 481

LXXXVI. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Bagdedin , ibid.

LXXXVII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Bagdedin , 488

508 TABLE DES CONTES.

LXXXVIII. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Bagdedin , 490

LXXXIX. Quart d'heure.

Suite de l'histoire de Bagdedin , 495

Fin de la Table du tome vingt-unième.

